

# Anges & Démons

La Vérité n'épargne personne

De

Tournay Clara

## Prologue :

### La naissance d'un monde

Notre peuple était des plus prospères. Il avait tout ce que les étrangers convoitaient en rêve : une paix durable, un foyer, une vie comblée. Il était situé dans une enclave, entre les montagnes du nord, dissimulées dans une forêt dense et tortueuse, et l'océan, cette mare bleue infinie, que l'on voyait à perte de vue. J'aimais l'observer. C'était apaisant. J'avais ainsi l'impression de voyager.

Notre cité était composée de trois villes : Angess, la capitale, Humanus et Adémon. Elles avaient toutes leurs particularités, mais étaient à jamais reliées par le sang, la guerre et les combats.

Il y a encore quelques temps, j'aurais dit tout le contraire, qu'elles n'étaient que de simples villes misérables, dominées par le mensonge et le meurtre. C'était une réalité. C'est une réalité. Mais je mentirais en affirmant qu'elles ne se sont pas rachetées une rédemption.

La guerre avait frappé bien trop de fois nos terres, condamnant des innocents à la mort, à la douleur et à la souffrance. Je le sais car, je l'ai vécue. J'ai vécu la guerre et ses conséquences. J'aurais préféré mourir qu'en connaître tous les méandres. Hélas, on ne choisit pas son destin. Moi, je n'ai pas choisi le mien. Personne ne le peut. Est-ce que j'aurais préféré ? Non.

Mais j'aurais préféré qu'il y ait moins de sang versé...

# Saul Aufopfernd

## Chapitre 1 : Origines

Dans notre monde, chacun avait su trouver sa place. Après la guerre, deux cités s'étaient relevées : Angess et Adémon. Chacun s'était reconnu, chacun avait su choisir, tous à part moi. Après la guerre, deux peuples s'étaient relevés : les anges et les démons. Depuis, tous avaient grandi, tous avaient évolué, tous avaient oublié.

Je vivais parmi ceux que l'on nommait le petit peuple. Il était composé pour la plupart d'anciens lords, d'anciennes duchesses, de personnes de sang bleu ou ayant jouies des privilèges de la noblesse. Depuis la guerre, tous furent dépouillés, volés, décimés et parfois tués. Aujourd'hui, je crois qu'ils n'étaient même plus considérés parmi ce monde. Et je me demandais encore ce que je faisais là, ce que je faisais en vie. Mes souvenirs étant vagues, je n'en avais aucun me rapprochant de près ou de loin à la royauté.

Nous assistions tous les jours à des pendaisons, à des assassinats. Les nobles aujourd'hui, n'étaient plus ce qu'ils étaient autrefois. Et pourtant, seuls eux avaient l'audace de se souvenir, de ne jamais oublier la guerre, de ne jamais oublier le passé.

J'aimais les écouter narrer leur histoire. Cela les rendait heureux. Ces moments si précieux se faisaient si rares à présent que leur tristesse dépassait même les mots. Ils se demandaient encore ce qu'ils avaient bien pu faire durant la guerre et pourtant. Ils se cachaient derrière des sourires faux, derrière un voile de honte, derrière un mal-être constant qui s'encreait avec le temps, derrière une lueur d'espoir pour l'avenir, derrière une vie misérable.

Seulement, la vie ne ressemblait pas à cela pour tout le monde. D'autres, plus chanceux (si on pouvait appeler ça de la chance), avaient profité de la guerre et, étaient devenus riches et puissants. Mais la richesse et le pouvoir nourrissent la cupidité et les envieux, la jalousie et les voleurs. En quelques années, il n'y avait jamais eu autant de violences, autant de mouvements de foule, de grèves et de révoltes, autant de rébellions, autant de massacres et de violences. Je me demande encore comment j'avais fait pour survivre, grâce à mon jeune âge peut-être. Pourtant, bien des enfants tournaient mal et finissaient pendus au bout d'une corde ou brûlés vif sur un bûcher. La vie était loin d'être devenue le havre de paix qu'on cherchait tous à obtenir avant la guerre.

Je vivais dans la ville d'Adémon, celle qui s'était le moins bien remise de la guerre. Tout au contraire, Angess était une ville qui sembla-t-il, n'avait subi aucune guerre, avait su se relever et se battre pour reconstruire et effacer les traces du passé.

Depuis la fin de la guerre, quatre lois furent constamment appliquées (mais n'étaient pas toujours respectées) :

*Ne jamais évoquer le passé ou en parler sinon risque de pendaison*

*Ne jamais sortir de la ville d'Adémon ou d'Angess sans autorisation sinon risque de bannissement*

*Ne jamais fuir les deux villes sinon risque de représailles. Si on vous retrouve, vous serez condamné au gibet (la mort)*

*Le mariage et l'accouplement mixte est interdit sinon risque de trahison et de condamnation à mort pour les parents comme pour l'enfant mis au monde*

Même si certains les redoutaient plus que tout, d'autres osaient les enfreindre à leur risque et péril. Certains avaient fui la ville et n'étaient jamais revenus. D'autres s'étaient enfuis à Angess sans papier, on assistait à leur mort le lendemain. Malgré la première loi, on ne pouvait interdire les gens de parler.

Le temps avait passé et chacun avait oublié la guerre et le passé, chacun à part moi.

Les anciens se firent de plus en plus rares, enterrant leurs souvenirs de guerre avec eux et ainsi, reposèrent en paix. La vie reprit son cours et tout alla pour le mieux. Enfin c'était ce que je croyais ou plutôt espérais. Mais une paix durable, ça n'existe pas.

Les beaux jours ne durèrent pas.

A vrai dire, je ne les avais jamais connus. Je naquis pendant la guerre il y a dix-sept ans de cela. Des querelles avaient éclaté entre les humains et les démons. Ils devenaient cupides et envieux de pouvoirs. Ils voulaient renverser le règne d'Astre, un ange. Tous les cinq ans, un homme, un démon ou un ange était nommé au pouvoir législatif (c'était une monarchie) par le peuple. Mais depuis quelques années, les conflits avaient augmenté et, étaient devenus assez violent. La guerre ne tarda pas. Ce fut un combat sanglant. Il n'y eut aucun vainqueur.

La guerre des cents jours.

Les humains, battus sur tous les fronts, se mêlèrent aux anges et aux démons restants. Nos grandes arches, portes d'entrées de chaque ville (en or pour Angess, en plomb pour Adémon et en bois pour Humanus) furent conservées mais, clôturées, barricadées. Celle des humains fut oubliée de l'esprit des vivants mais la guerre avait été terrible et il fallut tout reconstruire.

Moi, je ne savais qui j'étais. A mon réveil, j'étais dans mon couffin, toute seule dans une grange, dans une belle maisonnette en bordure de forêt. Une dame me trouva et m'emmena avec elle. Mes parents avaient été tués pendant la guerre et pensant revenir, ils m'avaient laissée seule. S'ils avaient su ? Enfin, je ne pouvais m'en plaindre, je ne les avais pas connus. Cette dame, Saul, m'éleva comme sa propre fille.

Les deux peuples ayant survécu à la guerre construisirent un mur, qui montait jusque dans les nuages et bien plus encore. Au niveau des grandes arches, il y avait des gardes postés jours et nuits et entre les murs, il y avait un couloir que l'on nommait le corridor de la mort car il ne menait à nulle part. Il n'y avait rien entre nos deux mondes. Il ne restait plus que celui des anges et celui des démons.

## Chapitre 2 : Espérances

Dix-sept ans plus tard, le monde n'avait pas changé si ce n'était que j'avais grandi, beaucoup grandi. Je ne ressemblais à personne ni même à Saul et parfois c'était difficile de dire que j'étais sa fille. J'étais un démon. Pourtant j'avais l'impression de ne l'avoir jamais été. Le monde dans lequel je vivais, était triste et froid, et il fallait se battre tous les jours pour survivre. La seule chose qui me donnait envie de me lever le matin était le mur. Depuis ma fenêtre, je pouvais l'admirer. Il me fascinait, tout comme le monde des anges même si Saul m'affirmait qu'ils n'avaient rien d'extraordinaire, rien à envier, qu'ils étaient des êtres prétentieux, menteurs et se plaignaient sans arrêt de tout. Je ne m'expliquais pas cette adoration que je portais pour ce mur infini ou cette ville d'Angess que je ne connaissais qu'au travers des récits de Saul (elle adorait l'Histoire). Il était vrai que leur monde s'était bien mieux remis que le nôtre de la guerre. Tout avait été refait et, ils semblaient n'avoir jamais subi aucun supplice, tout le contraire du notre. Notre monde était noir et le leur blanc. Mais Saul n'aimait pas que je m'attarde à ma fenêtre, elle me disait qu'il n'y avait rien à voir. Elle me demandait sans arrêt de me mettre à l'ouvrage et de travailler. J'en avais les mains rouges sang à la fin de la journée, les yeux me brûlaient et se fermaient tous seuls tellement mes journées étaient intenses. Je me levais au lever du soleil et me couchais avec lui. Je n'avais pas la vie la plus reposante.

Suite à la scission entre Angess et Adémon, le gouvernement conçut des entrepôts dédiés à l'armée. Ils servaient à ce qu'on appelait *le service militaire*. Il n'était pas très différent de celui des humains, d'après Saul, seulement qu'il ne concernait que les enfants. A partir de l'âge de quinze ans, on était convoqué dans l'un des trois entrepôts mis à disposition à ce jour et durant cinq années, on recevait un entraînement de préparation au combat afin de devenir de futurs soldats, capables de défendre notre cité (si on pouvait appeler cette ville une cité). Pour certains voulant se spécialiser, on pouvait obtenir un poste dans l'armée. Sinon, elle était exclusivement réservée à l'éducation des futurs soldats (on était considéré adulte à l'âge de 18 ans). Le style vestimentaire de notre armée était assez différent de celui des anges ou des humains. Le nôtre était noir avec des morceaux de cuire et de fer métallisé à certains endroits. On possédait également une chaîne en ferraille cloutée autour de la taille, comparé à celle des anges qui était en argent et en or ainsi que leur vêtement qui était blanc avec des morceaux d'or et de bronze. En réalité, notre optique dans l'armée n'était pas la même : on ne cherchait pas à se camoufler ou à être le moins visible possible, on cherchait à impressionner l'adversaire et à le rendre plus vulnérable. Nos coutumes et nos traditions avaient pour effet de nous différencier des autres suivant où nous étions nés. Cette nouvelle procédure avait été prise par notre gouverneur qui était également notre général des armées. Depuis qu'une vague de grèves et de révoltes avaient emporté le pays dans le désastre, notre général avait fait un nouveau coup d'Etat pour renverser notre ancien gouverneur qui n'avait pas beaucoup d'autorité. En effet, depuis qu'il était au pouvoir, il n'y avait pas eu de coups d'Etat depuis deux ans et c'était déjà beaucoup (en général, il y en avait un tous les deux mois ou tous les six). J'allais d'ailleurs bientôt faire mon entrée dans l'armée.

Et, depuis quelques temps, l'armée avait eu le droit de faire des échanges de classes et elle nous permettait notamment de visiter Angess afin de travailler et d'affronter leurs soldats. J'avais tellement hâte de pouvoir visiter cette ville même si je savais que si ça ne tenait qu'à Saul, je n'y serais certainement pas allée mais, elle m'attirait cette ville. Je pense que j'en avais marre de faire tous les jours la même chose, de voir la même chose, de rencontrer les mêmes personnes. J'imaginais que cette ville pouvait me permettre d'obtenir ce changement auquel je tenais tant. Cependant, depuis quelques mois (même si je n'étais pas encore à l'armée), je m'entraînais à me battre dans la forêt. Je faisais du tire-à-l'arc et du combat. J'exerçais mon équilibre, mon agilité, ma précision, ma vitesse, tout, pour être la plus préparée. Et je savais que j'aurais enfin le droit d'être fière de moi, d'avoir fait quelque chose de bien. Même si Saul ne le comprenait pas tout le temps, je savais qu'elle me soutiendrait. Je l'aimais et, même si elle n'était pas ma mère, c'était comme si elle l'avait toujours été. Même si elle ne m'avait pas mise au monde, c'était comme si elle l'avait fait. Je n'aurais rêvé meilleure mère qu'elle. Saul n'était que tendresse et compassion. La nuit, elle pouvait me border pendant des heures, à

moitié accroupie, à cheval entre le bord du lit et le sol dur, seulement pour que je m'endorme mieux. J'avais grandi, elle aussi mais, elle possédait toujours cette douceur, cette bienveillance en elle et, m'aidait toujours à m'endormir le soir. Il m'arrivait de faire des cauchemars atroces, souvent. Ils n'avaient pour la plupart aucun sens mais la peur était bien là et, les hurlements aussi. Et Saul. Elle venait me réconforter à n'importe quelle heure de la nuit et attendait à chaque fois que je me rendorme pour retourner dans son lit. Elle était vraiment parfaite même si elle avait tendance à voir le verre à moitié vide et, parfois on ne se comprenait pas. C'était sûrement les différences entre nous deux qui faisaient que ça se voyait que je n'étais pas sa fille. C'était vrai, je ne la ressemblais en rien et, c'était presque impossible de prétendre le contraire. Elle avait même sur elle un papier de propriété comme quoi par déclaration, j'étais sa fille. Enfin, ça avait quand même des avantages d'avoir été adoptée. Les orphelins, eux, étaient envoyés dans des pensionnats où ils apprenaient un métier et n'y sortaient que leur formation terminée et s'ils avaient fait leurs preuves. Sinon, ils restaient dans l'orphelinat aussi longtemps qu'il le fallait. On racontait qu'il y en avait un qui était tellement mauvais qu'il y était sorti à l'âge de trente-cinq ans. C'était impensable et au contraire, un autre tellement intelligent qu'il y était sorti au bout de cinq ans, soit à l'âge de vingt-deux ans. Mais eux ne feraient pas l'armée et n'auraient jamais l'occasion de découvrir Angess. Moi si et j'avais bien l'intention de saisir ma chance.

J'espérais recevoir ma convocation assez vite afin d'avoir le temps de l'expliquer à ma mère adoptive même si je savais d'avance qu'elle ne voudrait rien entendre et qu'elle serait capable de m'enfermer dans ma chambre durant toute la durée du stage, soit cinq longues années. Je me disais que si je lui expliquais que ça me tenait beaucoup à cœur, peut-être qu'elle changerait d'avis et me laisserait y aller mais il y avait peu d'espoir. Saul pouvait se montrer très têtue par moment et très persuasive. Mais je n'y changerais rien, j'irai à Angess, avec son accord ou pas.

## Chapitre 3 : Au revoir

Aujourd'hui, on assistait à quelque chose d'étonnant : un défilé. Cela faisait au moins dix-huit ans que les anges et les démons n'avaient pas organisé ensemble quelque chose. En effet, nous fêtions l'élection du nouveau consul d'Angess (ou chef du parti législatif du gouvernement), qui n'avait que faire des démons et pourtant, qui osait prétendre le contraire. C'était pour cela qu'il se présentait à l'assemblée. Les pauvres de notre monde maudissaient les anges, encore plus les riches nobles. Nous autres, nous jetâmes aux visages du cortège de vieux fruits pourris et des feuilles mortes, à leur entrée dans la ville. Personne ne voulait les rencontrer et, certainement pas moi. Ils se dirigeaient vers la place principale, appelée La Boulée. En son centre se situait une statue mortuaire d'un démon. Il semblait qu'on avait brisé quelque chose dans son dos mais personne ne savait quoi. La place était circulaire, pavée et cloutée.

Certains disaient que les clous de la place appartenaient aux soldats de la guerre et qu'à leur mort, les vivants les avaient dépouillés pour reconstruire le socle de la place. A l'époque, les soldats portaient un collier fait d'une simple corde où était accroché un clou. S'ils se faisaient prendre par l'ennemi, et pour éviter la torture, ils se l'enfonçaient dans la carotide afin de ne pas souffrir de la torture offerte aux prisonniers (comme s'il y avait toujours eu de la charité envers les prisonniers ennemis !). C'était très répandu comme technique mais sur les champs de bataille, il ne servait pas à grand-chose. Il y avait eu de grandes razzias et d'anciens soldats étaient devenus méconnaissables. Beaucoup furent enterrés loin de leur famille d'origine. Beaucoup perdirent la vie. Beaucoup furent sacrifiés.

Le cortège faisait son entrée sur la place. Au sud se trouvait le temple et au nord le Sénat avec le siège du gouvernement. Ce monument était l'un des plus beaux et des mieux reconstruits après la guerre. Il avait été conçu par un architecte grec, amoureux de l'art des temples d'Athènes. Chaque bâtiment qu'il avait construit étaient tirés de l'art grec. J'étais derrière la statue quand le cortège s'arrêta devant le monument gris et noir. Deux magistrats sortirent d'une grande porte en bois imposante, suivis d'un monsieur d'un certain âge mais, je n'arrivais pas bien à le voir de là où j'étais. Il se faisait seconder par une jeune fille, à peine plus âgée que moi, qui l'aidait à marcher et à descendre les escaliers du Sénat. Devant l'assemblée, il demanda aux magistrats de s'écarter afin qu'il puisse voir l'heureux élu, l'élu qui allait seconder le roi, qui allait gouverner « le nouveau monde ». Il annonça :

- Alors, c'est vous, le nouveau consul de la grande ville d'Angess. Vous ne me paraissez pas plus expérimenté que le précédent. J'ai hâte de voir quelles modernisations vous allez réaliser, vous allez promettre à votre peuple, s'esclaffa-t-il. Nous rîmes tous aux éclats, devinant l'ironie dans ces paroles.

Laissez-nous donc tranquille. Je ne souhaite pas négocier, comme mes prédécesseurs ! Je ne léguerais pas Adémon, jamais ! C'est ma ville, ma cité et vous n'en deviendrez pas propriétaire. Vous avez beau avoir des ancêtres démons, pour moi, vous êtes comme tous les autres, un ange ingrat qui se croit tout permis. Rentrez chez vous, ça fera moins de dégâts.

A la fin de son discours, le consul s'approcha de lui. Ils échangèrent quelques mots et, comme s'ils trouvèrent un terrain d'entente, montèrent tous les deux dans le Sénat. Notre gouverneur fit signe aux magistrats de ne pas le suivre ni même à la fille. Le nouveau consul le seconda jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière la porte. S'installa un silence de mort sur la place. On aurait pu entendre une mouche volée. Chacun restait bien dans son coin, silencieux, impatients de savoir les décisions qui allaient être prises. Moi, je trouvais cela amusant. C'était bien un de ces rares moments où le peuple semblait uni. Comme s'il l'avait déjà été une seule fois, un jour !

Après quelques minutes d'attentes, la porte se rouvrit et le consul y sortit seul, rejoint par son cortège. Tous reprirent le sens inverse comme si de rien. Le silence régnait en maître, imperturbable. Les gens semblaient ne plus porter tant d'importance à ce petit consul ridicule. Un des hommes y faisant partie



m'apercevant accoudée à la statue, me sourit. Qu'est-ce qu'il avait celui-là ? Qu'est-ce qu'il regardait comme ça ? Qui osait-il regarder ainsi ? Je ne répondis pas, le fixai droit dans les yeux comme si j'allais voir son âme. Il tourna la tête. Les magistrats entrèrent à leur tour dans le Sénat, accompagnés de la fille qui regardait vers ses pieds, l'air abattu. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle était devenue toute triste tout d'un coup. Me retournant, j'aperçus le cortège disparaître derrière le mur qui se refermait déjà. C'était devenu calme, trop calme, ce genre de calme pesant, lourd, latent, pénible qui n'est pas normal. Personne ne parlait cependant chacun se regardait les uns les autres comme si nous attendions quelque chose mais quoi ? Qu'attendions-nous ? Que se passait-il ? Que s'était-il passé ? Soudain, un magistrat sortit en catastrophe du Sénat et hurla à plein poumons : notre gouverneur était mort. Il s'effondra.

Je me retournai vers le mur, me remémorant par où le cortège était parti, avait pris la fuite, quand je reçus un choc violent à l'estomac. Les gens s'affolèrent, se ruèrent sur le Sénat. Ils voulaient tous voir, voir le gouverneur mort, voir la vérité. Personne n'y croyait. Ce ne pouvait être possible. Comment ? Pourquoi ? Qu'avait-il fait ? Le consul l'avait-il tué ? Personne ne le sut. Recevant un deuxième coup d'un homme en furie qui désirait voir cela de ses propres yeux, je me décidai à rentrer. Cela ne servait plus à rien de rester et, les gens devenaient incontrôlables. Ça aurait été du suicide de rester, de se mêler à la foule, de dire au revoir à notre gouverneur. Des gens hurlaient qu'on avait assassiné le gouverneur, d'autres qu'il avait été poignardé. Il n'était plus de ce monde, avait rejoint les Dieux, ça, c'était une certitude. Soudain, j'eus une vague de peur m'envahit. Qu'allions-nous devenir ? Ce gouverneur qui avait presque réussi à maintenir la paix, la sécurité, comment allions-nous faire sans lui ? Comment allais-je faire ? Irais-je un jour à l'armée ? Je sais, cette pensée était très égoïste mais, tout mon esprit tourné vers Angess, je ne pensai qu'à ça : et si tout s'effondrait, irais-je un jour à Angess ? Réaliserais-je un jour mon rêve ?

Le soir, à la maison, nous ne parlâmes que de ça. Nous reçûmes des amis de Saul à dîner. Chacun donnait son point de vue sur la mort du gouverneur et beaucoup croyait en la culpabilité des anges dans cette affaire. Moi je restais en retrait. La politique m'intéressait tout autant que d'aller me faire pendre ! Ils étaient choqués qu'on l'ait assassiné en plein jour. Mais réalisaient-ils vraiment qu'il y avait un mort, que le gouverneur était mort ? La seule chose qui les embêtait était des détails. J'étais abattue. Le problème était qu'un homme était mort pas comment il était mort. Enfin, pour moi, ça me paraissait logique mais apparemment, ça ne l'était que pour moi. Mordant dans mon pain, mon esprit divagua quand j'entendis comme quelqu'un frapper à la porte. Je n'y fis pas attention, trop préoccupée par la discussion. Un deuxième coup se fit entendre, puis un troisième, un quatrième. Que se passait-il ? Je fis signe à Saul que quelqu'un toquait. Elle me demanda si je savais qui c'était. J'haussai les épaules. Elle alla ouvrir, les autres s'étant tus.

- Oui, qu'est-ce que c'est ? rugit Saul, d'une voix grave.
- Nous venons pour vous. On vous emmène madame, crus-je entendre.
- Non ! hurla cependant Saul.

Je ne vis jamais Saul se mettre dans un tel état. Comme une furie incontrôlable, elle se jeta sur la porte, la maintenant fermée de toutes ses forces. Libérant une de ses mains, elle la ferma à clé et mit le loquet. Que se passait-il encore ? Pourquoi agissait-elle comme cela ? Depuis quand se rebellait-elle contre le gouvernement ? Ce n'était pas dans ses habitudes de ne pas respecter les forces de l'ordre, de ne pas respecter la loi (si on considérait qu'il y en avait à Adémon !). Il devait se passer quelque chose de grave mais quoi ? Rien en rapport avec le gouverneur espérai-je. Saul n'y était pas responsable ? Non, elle était incapable de tuer qui que ce soit, même s'il le méritait. Eteinte, j'observai la scène se dérouler sous mes yeux. Ses amis, à sa demande, se plaquèrent contre la porte, surveillant le moindre geste, comme des chiens de chasse à l'affût du moindre bruit suspect. Quant à Saul, elle s'afférait en

tous sens, allant à la cuisine puis revenant dans l'entrée, allant sous l'escalier puis repartant dans la cuisine. Qu'avait-elle ? Quelque chose m'échappait mais quoi ?

Soudain, sans que je puisse anticiper le moindre mouvement, Saul m'agrippa le bras et me força à monter à l'étage. Mon pain m'échappa des mains. Tellement qu'elle avait serré mon bras, je ne sentais presque plus mes doigts. Mon sang circulait-il toujours dans mon bras ? Je ne comprenais rien. Dans ma chambre, bientôt, je me décidai à lui demander où était le problème. Elle ne réagit pas. Ou plutôt, elle n'y fit pas attention, me bousculant plusieurs fois. Je m'attardai à ses gestes quand je m'aperçus qu'elle remplissait un sac d'affaires m'appartenant. Allions-nous quelque part ? Fuyions-nous quelque chose ? Quelqu'un ? Elle ne répondit pas, plongée dans ses pensées. Assez de son silence, je m'interposai dans l'entrée de ma chambre, l'empêchant de sortir. Je la fixai droit dans les yeux mais, aucune réaction. Je me raclai la gorge :

- Saul, qu'est-ce qui se passe ? Je ne te...
- Laisse-moi passer Anèthe ! Allez, nous n'avons pas le temps de discuter, me coupa-t-elle, sèchement. Si elle avait l'intention de passer, elle avait intérêt de me dire ce qui se passait, et vite.
- Dis-moi ce qui se passe et je te promets de te laisser passer ! m'énervai-je.
- Oui, c'est vrai. Tu as le droit de savoir à présent...

Qu'avais-je le droit de savoir ? Elle commençait à me faire peur. Elle prononça des bribes imprononçables, qui ressemblaient à « j'aurais dû tout lui dire il y a bien longtemps. Sphire m'avait pourtant prévenu... », mais je n'en étais pas sûre du tout. La seule chose dont j'étais sûre, c'était qu'elle était très pressée, extrêmement. Me poussant dans les escaliers, elle me conduisit dans la cuisine. Soudain, j'entendis des gons céder, des cris, des coups de sabres. Les amis de Saul étaient-ils en train de se battre contre les gardes ? Saul se précipita vers la porte de la cuisine, qui menait au jardin où nous gardions notre cheval (notre seul moyen de locomotion, le meilleur du monde !). Elle était trempée de sueur, toute dégoulinante. Pourtant, elle grelottait en même temps. Allions-nous mourir pour ne pas avoir obtempéré auprès de la police. Si ce n'était que ça, pourquoi ne pas les avoir ouverts ? Saul cherchait-elle à mourir ? Avait-elle des penchants suicidaires dont j'ignorais l'existence ? Plus j'entendais le combat se rapprocher, plus mon cœur battait de plus en plus vite. Pourquoi Saul s'obstinait-elle à remplir davantage ce sac ? Ne devrions-nous pas partir sur le champ et vite ? Qu'attendions-nous ? On devait partir ! Enfin, elle ouvrit la porte. Elle me poussa à l'extérieur et maintenant mon poignet, me souffla :

- Je t'aime très très fort ma chérie. Ça a été un réel plaisir de t'élever, de te chérir, de s'occuper de toi. Malheureusement, tout ce que tu sais est sur le point de changer. Seule ta survie compte désormais !
- Pourquoi ai-je l'impression que je ne te reverrai jamais ? m'étranglai-je, les yeux humides.
- Parce que c'est le cas. Au revoir ma chérie. Va-t'en ! m'hurla-t-elle.

Elle me poussa hors de la maison. J'étais perdue, complètement. Qu'étais-je censée faire ? Où étais-je censée aller ? C'était toujours Saul qui savait quoi faire, qui savait où nous devions aller, comment allais-je survivre sans elle ? Apercevant le cheval déjà scellé et prêt à partir, je compris que mon évasion ne se ferait pas à pied. Mais comment pouvais-je abandonner Saul ? Allaient-ils l'arrêter ou allaient-ils la... allaient-ils la... la tuer... Pourquoi s'être tant afférée à me protéger si c'était pour m'abandonner à mon sort, sans personne à qui me confier, qui pourrait me protéger ? Je regardais le sol, mes pieds, le cheval, le sac. Le sac ! Où était-il ? Touchant mon épaule plusieurs fois, je m'aperçus qu'il n'était pas. Me ruant sur la porte de la cuisine (excuse aussi pour revoir Saul une dernière fois), j'ouvris la porte, mes doigts se crispant sur la poignée. Je tremblais. Y avait de quoi.

Soudain, mes doigts lâchèrent la poignée, mes bras tombèrent le long du corps, ma respiration s'accéléra. J'hurlai. J'hurlai et les larmes me montèrent aux yeux, comme si l'on avait mis du sel dedans. La vision était telle que je ne pouvais plus retenir mes émotions. Je ne pouvais plus rien retenir. J'étais effondrée. Je voulais mourir. Je voulais crier encore plus fort tant ce que je voyais était inimaginable. Si j'avais su, je ne serais jamais revenue prendre le sac. Saul venait d'être tuée. Sous mes yeux, un garde lui enfonça son épée dans son corps. Elle s'effondra, le regard déjà éteint. Le sang gicla de partout et, une marre commença à se créer sur le carrelage de la cuisine. Saul était morte. Je ne pouvais y croire. Ce n'était pas possible. A mes yeux, elle était comme immortelle. Comment pouvait-elle mourir ? Elle n'avait pas le droit. Elle n'avait pas le droit de mourir ! J'ignore ce qui me fit sortir de ma paralysie. J'ignore si c'était à cause du garde qui se jetait sur moi ou la vue du sang qui me fit tourner de l'œil. L'un comme l'autre, je m'enfuis, laissant le sac. J'étais détruite. J'avais comme un trou béant dans ma poitrine, qui ne faisait que grossir. Plus je m'éloignais de la maison, accrochée au cheval qui galopait aussi vite qu'il le pouvait, plus la douleur me consumait. Pourquoi l'avaient-ils tuée ? Pourquoi ? Je me répétais cette question dans ma tête inlassablement, encore et encore. L'esprit ailleurs, en proie à un déni total, je ne m'aperçus pas que j'étais arrivée dans la forêt et que j'avais laissé le cheval vaguer où bon lui semblait. Les hurlements et les coups de sabots des chevaux des gardes me ramenèrent à la réalité. Saul était bien morte et, je n'allais pas tarder à l'être aussi. Pendant une minute, j'eus envie d'arrêter la course, d'arrêter de me battre, de me rendre. Je voulais rejoindre Saul. Je voulais mourir. Elle m'avait dit que seule ma survie comptait mais, c'était trop dur de vivre à présent, sans elle. Comment le pouvais-je, seule ? Je n'avais jamais vécu sans elle, comment le pouvais-je maintenant ? Je ne le voulais pas. Je ne le pouvais pas. Je demandai au cheval de ralentir (j'entendais les gardes se rapprocher de plus en plus) quand une branche, me sembla-t-il, quelque chose de douloureux, d'imposant, me heurta la tête et, me fit chuter de mon cheval. Je mis ma main sur ma tête qui me faisait douloureusement mal, assise en travers sur la terre boueuse, en train de regarder le cheval s'en aller, fuyant les gardes qui n'allaient pas tarder à venir me tuer. J'avais mal au cœur, mal à la tête et tout commença à tourner. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que je ne rejoigne Saul. S'en était fini de moi.

Soudain, je sentis comme quelque chose me prendre le bras et me tirer violemment vers elle. Je crus entendre cette chose parler mais, c'était tellement loin dans ma tête et, je n'arrivais plus à dissocier le rêve de la réalité. Ses voix ne pouvaient être que dans ma tête. Jusqu'à ce que je sente qu'on me soulève. Réalisant ce qui se passait, je revins à moi et commençai à me débattre. On me lâcha sèchement derrière l'arbre qui m'avait assommée quelques minutes plus tôt. J'aperçus un homme à côté de moi. Il faisait à peu près ma taille (même s'il était accroupi et encapuchonné dans un manteau) et me tournait le dos, surveillant les alentours. Mais qui était-il ? Pourquoi m'avait-il sauvé la vie ? Nous ne nous connaissions même pas, pourquoi avait-il fait cela ? S'attendait-il à que je le remercie ou que je le nomme Robin des bois ? Il pouvait attendre longtemps ! Lui tapant sur l'épaule, je m'apprêtais à parler quand, en un quart de seconde, il se retourna et plaqua sa main sur ma bouche. Il me fixa de ses grands yeux bleus et me fit non de la tête comme s'il me dissuadait de dire la moindre chose. Je m'exécutai sans broncher, ce qui n'était pas normal, me connaissant.

Nous attendîmes un moment comme ça, assis l'un face à l'autre, nous fixant dans le blanc des yeux, attendant que les gardes s'en aillent. Ils s'étaient approchés dangereusement de notre arbre et l'inconnu avait menacé de sortir son épée de son fourreau, sa main la serrant très fort. Les gardes partirent. Il laissa sa main tomber, me redonnant l'autorisation de parler. Cependant, cette fois-ci, je n'avais plus envie de dire la moindre chose, insignifiante soit cette chose. Tournant la tête, je n'osai plus croiser son regard tellement j'étais ébranlée par ce qui venait de se passer. J'avais survécu mais pas Saul. Pourquoi cet homme m'avait-il sauvé la vie ? Pourquoi n'avait-il pas sauvé celle de Saul ? Elle le méritait plus que moi ? Pourquoi moi et pas elle ? Qu'avais-je fait qui mérite que je survive et pas elle ? Assise par terre, la tête dans les bras, je regardais le sol boueux et humide. Je pensais à Saul. Les larmes me montèrent aux yeux. Je les enlevai d'un revers de main. Je ne devais pas pleurer. Je ne devais plus pleurer. Je crois que je n'en avais plus la force. Si je sombrais, je n'aurais plus la force de

me relever. Je devais accepter qu'elle ne ferait plus partie de ma vie et, c'était lui dire adieu qui me faisait mal, plus que n'importe quoi d'autre. Il rompit le silence :

- Ils sont peut-être encore là, à nous surveiller. Il faut partir. Suis-moi, sembla-t-il m'ordonner.

Reprenant mes esprits, je réalisais, depuis quand suivais-je les ordres d'un inconnu ? Je n'avais pas l'intention de le suivre. Je n'irai nulle part. Il pouvait en être certain. S'il avait l'intention de s'enfuir, ce serait sans moi. Pas question de m'aventurer je ne sais où avec un inconnu. Même si ses mots ressemblaient plus à des ordres qu'à des conseils, je n'avais pas l'intention de bouger, encore moins de le suivre. Et qui me disait qu'il n'allait pas me tuer tout de suite après ? Il me donna plusieurs coups dans le dos, croyant que j'allais m'exécuter mais je n'en fis rien. Il s'agenouilla et, prenant mon visage dans ses mains, me regarda droit dans les yeux et chuchota :

- Si tu veux avoir une chance de rester en vie, il faut que tu me suives. A moins que tu ne veuilles mourir et que je ne te laisse à ton sort. Je te le garantis, ils ne seront pas si patients que moi.
- Qui ? demandai-je, même si je connaissais déjà la réponse.
- Tes futurs meurtriers, souffla-t-il, avec animosité.

Il voulait vraiment partir et commençait à perdre son calme. Il n'avait qu'à partir. Je ne lui avais rien demandé. Je ne lui avais pas demandé de me sauver la vie. Je ne voulais pas qu'on me sauve la vie.

- Tu crois sincèrement, reprit-il plus calmement, qu'ils te laisseront la vie sauve après ce qui vient de se passer, crois-tu sincèrement qu'ils cesseront de te chercher après cela. Jamais. Alors si tu tiens un peu à ta vie, courte soit-elle, donne-toi les moyens de survivre. Tu ne tiendras pas une seconde toute seule dans cette forêt, avec tous les gardes à tes trousses. Lève-toi. Je ne t'attendrais pas éternellement.

Devais-je le suivre ? Devais-je rester en vie pour le bien de Saul ? Devais-je respecter ses dernières volontés et survivre sans elle ? Le pouvais-je ? Après tout, je n'avais plus rien à perdre.

- Qui es-tu ? lui demandai-je, comme si c'était le moment. Et pourquoi je devrais te suivre d'abord ! Qui me dit que tu ne vas pas me livrer aux autorités pour gagner un peu d'argent sur mon dos, qui me dit que tu ne vas pas me trahir et fuir dès que tu en auras l'occasion, qui me dit que tu ne vas me tuer dès que tu le pourras !
- Parce que si ça avait été le cas, je serais déjà parti, je t'aurais déjà dénoncée, et je t'aurais déjà tuée. Regarde, montra-t-il de son doigt, ils sont juste là. Alors chut, tais-toi et avance en silence.

Je me raidis net en voyant ceux qui me pourchassaient à quelques mètres devant nous. Ils n'étaient pas très nombreux, une douzaine tout au plus, mais extrêmement bien armés. En une fraction de seconde, s'ils avaient su que j'étais là, ils auraient déjà eu le temps de me transpercer le corps au moins une centaine de fois et encore une autre centaine si j'avais hurlé et, je n'aurais rien vu, rien senti. Dans le silence le plus extrême, je me mis sur mes deux jambes et le suivi, le dos courbé, regardant devant moi. Je décidai de le suivre. J'ignorais si c'était la meilleure solution mais, c'était la seule que j'avais. Peut-être qu'il allait me tuer cependant pour l'instant, il n'en avait pas l'intention. Et, le jour où il en aurait la volonté, je saurai qu'il se sera décidé et, je partirai. J'avais pris ma décision. J'allais survivre. J'allais survivre pour Saul. Je lui devais bien cela. Je vivrai pour nous deux. Je m'en fis la promesse. Je ne céderai plus jamais. Enfin, j'essaierai. Les gardes s'éloignèrent sur une vingtaine de mètres avant de disparaître de notre champ de vision.

# Kordélia Leidenschaft

## Chapitre 4 : Deux étrangers

Je le suivis pendant au moins une heure dans les fourrés. Il était en tête cependant, il se retournait toutes les cinq minutes pour vérifier si je le suivais bien. De toute façon, je n'avais pas l'intention de m'enfuir. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous étions, encore moins de part où j'aurais pu le semer. J'avais bientôt mal partout, aux jambes, aux bras, au dos mais jamais il ne ralentit pas la cadence. J'avais des envies de meurtres cependant, ça aurait été stupide de tuer mon guide. Je le haïs bientôt. Il m'obligeait à marcher et j'en avais l'horreur. Je n'étais pas très douée pour la marche forcée, encore moins dans la forêt, encore moins quand c'était pour suivre un inconnu.

Nous atteignîmes un court d'eau, une rivière plus exactement. J'ignorais sa présence ici, encore moins son existence. Cet endroit paraissait apaisé, tranquille, isolé. Il ne correspondait pas du tout au reste du décor forestier sombre et tortueux, à la ville d'Adémon. On aurait dit que nous avions atteint le paradis. C'était beau. Le ciel était dégagé, bleu nuit mais la Lune, elle, elle était splendide. Rien n'aurait pu me gâcher ce spectacle si ce n'était le brame de deux chevaux qui se trouvèrent là. Ils étaient accrochés à la branche d'un arbre et se désaltéraient. J'ignore combien de temps ils avaient attendu ici, sans doute trop longtemps. J'en caressais un (il était tout doux) quand un homme sortit des buissons. Je sursautai et faillis avoir une attaque.

- Ce n'est rien ! Ce n'est que mon valet. Il ne te tuera pas. Enfin, pas encore, ironisa l'inconnu.

Se moquait-il de moi ou voulait-il que je m'énerve ? Je conservai mon calme et les observai. Ils avaient éclaté de rire avant de se prendre dans leurs bras. Cela me dégouttait. Comment pouvaient-ils rire de cela, dans un moment pareil ? Savaient-ils ce que je venais de vivre ? Non bien sûr, ils n'en avaient pas la moindre idée mais pour moi, c'était vraiment déplacé. Sceptique, je gardai le silence. Ils étaient en présence d'une inconnue mais ne semblaient pas dérangés pour autant. Au contraire, ils avaient l'air à l'aise malgré que je sois là. Moi, j'étais tout sauf à l'aise.

Ils finirent par se calmer, à mon grand bonheur. Ça commençait à devenir gênant de les voir s'esclaffer en continu, comme s'ils avaient été possédés par le démon du plaisir. En vérité, j'aurais aimé être possédée également mais, c'était encore trop tôt pour que j'aie le cœur à rire.

Soudain, leur langage changea. La langue qu'ils parlaient se modifia. Ce n'était pas celle de d'habitude, celle que tout le monde ici sur Terre parle, elle était différente, étrangère, familière. A mon grand étonnement, je la connaissais cette langue. C'était du gahélique. Comment je le savais ? C'était Saul qui me l'avait appris. Il était seulement étrange que ces étrangers la connaissent. C'était une langue morte, perdue depuis longtemps que seuls les sages de ce monde maîtrisaient encore.

Ils parlaient de l'assassinat du gouverneur. Il avait reçu le dauphin, le fils du roi d'Angess et non un simple sénateur comme il avait été dit. C'était une couverture afin qu'il n'y ait pas de débordement. Seulement, le meurtre du gouverneur n'était pas prévu. Ils semblaient d'ailleurs émus en évoquant le gouverneur, comme s'ils le connaissaient personnellement. Ils semblaient être affectés, tristes dans leur voix. Mais pourquoi ? Je ne les avais jamais vus à Adémon. Pourquoi se préoccupaient-ils des problèmes de ma ville ? Et, comment savaient-ils que l'ange était le dauphin et pas un simple sénateur ? En réalité, je m'en fichais un peu même si cette révélation expliquait beaucoup de choses. Cependant, je refusais de converser avec eux. Je ne leur faisais pas confiance. Ils ne devaient pas savoir que je comprenais leur langue. Je me tus et, les observant toujours mais cette fois d'un regard étonné, j'attendis. Ils me regardèrent bientôt en silence, devenus dubitatifs. Ils chuchotèrent dans leur langue mais ne m'adressèrent jamais la parole, comme si j'avais disparu ou qu'ils ne me voyaient pas. Mais il y eut un mot que je compris, une phrase en réalité : *Tu es sûr que c'est elle ?* S'en était trop. Je voulais qu'ils me parlent.

- De quoi parlez-vous ? Je peux savoir. Cela ne vous dérange peut-être pas que je ne comprenne pas votre langage aussi saugrenu qu'il puisse paraître, non, déclarai-je, incrédule (je faisais semblant bien sûr !).
- Quoi ! s'étonna « le valet » (même si je me doutais que ce n'était pas son valet) de l'inconnu. Tu ne comprends pas notre langage ! C'est ça qui est saugrenu. Je te l'avais dit que ce n'était pas la bonne.
- Pas la bonne ? Pouvez-vous être plus explicite parce que vous allez vite comprendre que je n'aime pas les devinettes. Alors répondez, m'insurgeai-je. Où voulait-il en venir ?
- Alors mon ami ici présent qui t'a sûrement sauvé d'une mort certaine pense que tu es l'élue, celle qui doit sauver notre monde d'une énième guerre civil sauf que celle-là se terminera par l'extinction de notre peuple et du monde entier, débita son valet.

Enfin, c'était ce que j'avais cru comprendre. Qu'était-il en train de me dire ? Il n'était pas un peu cinglé ? Comment ? Pourquoi ? Quoi ? Hum ! Heu, non ! C'était encore une blague ou quoi ? De quoi parlait-il ? Etait-ce un langage codé ? Un piège ? Qu'est-ce qu'il racontait ? Complètement perdue, je sortis les premiers mots qui me vinrent :

- Vous n'êtes pas un peu cinglé. Je pense que vous avez bu trop de rhum pour délirer sur de pareilles déclarations !
- Tu vois, je te l'avais dit, ce n'est pas la personne que nous cherchons. Tu aurais dû la laisser mourir, s'agaça le valet de l'inconnu.
- Non Raoul, je sais très bien ce que je fais et c'est elle. Je le sens, répondit instantanément l'inconnu.

Alors comme ça le valet se nommait Raoul. Etrange comme nom. Plutôt vieillot. Plutôt ridicule ! Peu importe, ils commençaient sérieusement à me les courir ces deux-là ! Je rétorquai :

- Vous le sentez et bien pas moi ! Je ne suis pas la fille que vous cherchez et si c'était le cas, je serais au minimum au courant de tout cela non ! Et puis, vous vous appelez vraiment Raoul ? me moquai-je, en m'adressant au valet.
- Oui pourquoi, mon prénom vous déplait ? souffla-t-il, agacé. La fille d'un roi s'appelait bien Guenon alors !
- Arrêtez vos chamailleries, j'essaie de réfléchir, s'enquit l'inconnu.
- Et bien pendant que vous réfléchissez, monsieur, je rentre chez moi si vous le voulez bien car je n'ai pas l'intention de rester dans ce trou perdu avec deux hommes que je ne connais pas, conclus-je, net.
- Et bien soit, partez ma chère, nous ne vous retenons pas ! s'écria Raoul.

Et bien lui, il avait hâte que je m'en aille. Mais pour aller où ? J'ignorais tout de cet endroit, encore moins comment en sortir. Et pour aller où ? Ma maison était sûrement inaccessible désormais...

- Raoul, va la chercher !
- Elle est toujours là, Charme, répondit Raoul, de façon monocorde.

Mais où étais-je tombée ? Charme et Raoul, sérieusement ! Ce ne pouvait être vrai. Ces prénoms n'existaient pas. Leurs parents devaient être très vieux ou adorés les anciens prénoms parce que je ne trouvais aucune autre réponse logique. Je gardais ce commentaire pour moi.

- Elle semble ne pas savoir du tout où nous sommes. Je crois bien qu'elle va rester un bon moment avec nous, déclara Raoul, avec dépit.

Il était déçu que je ne puisse partir par-dessus le marché. Alors ça, c'était trop fort !

- Vous allez me dire où nous sommes, tout de suite, m'énervai-je alors.
- Oui, nous sommes..., commença Charme. Mais Raoul le coupa :
- Non. Vous allez vous assoir et restez là, sage.

Que croyait-il ? Que j'allais exécuter ses ordres ! Que j'allais m'asseoir sur ce sol boueux dans le noir ! Oui. Car, par je ne sais quelle mouche qui me piqua, je m'exécutai sans rien répondre. Je le regardai, soucieuse mais en même temps curieuse, curieuse de savoir ce qu'il faisait, ce qu'il allait faire. Il sortit de son sac comme un caillou ou plutôt un diamant. Il était circulaire, comme une boule en cristal, à vrai-dire mais tout petit. Il la maintenait dans ses mains et l'observait avec minutie.

- Vous allez me dévoiler mon avenir ! déclarai-je, amusée.
- C'est pêché, la curiosité, se vexa-t-il, concentré sur la boule.
- Allons, vous n'avez jamais été curieux de toute votre vie, m'enquis-je.
- Non, jamais. Je m'abstiens de toute forme de tentation y compris la beauté et les émotions, dit-il, de façon dure et impassible.
- Vous n'avez aucune émotion ? m'étonnai-je. Je ne vous crois pas, c'est impossible de rester inexpressif, passif, vide.
- Si vous croyez que c'est impossible, c'est que ça l'est. Mais moi je crois que rien n'est impossible, ce qui me permet de croire à beaucoup de chose, comme au fait que c'est mal d'être curieux !
- Qu'est-ce que c'est alors, si vous ne pouvez pas voir mon avenir ? demandai-je alors, revenant sur la boule.
- Vous n'êtes pas comme on me l'avait dit, déclara-t-il soudain. Où voulait-il en venir. Je répondis, distraite :
- On vous a parlé de moi ! Je serais curieuse de savoir qui.
- Saul, souffla-t-il froidement, mais suffisamment fort pour que je l'entende.

Qu'avait-il dit ? Que venait-il de dire ? Comment avait-il osé prononcer son nom ? Je sentais bientôt le trou béant dans ma poitrine se rouvrir et les larmes me monter aux yeux. Je les fermai et me concentrai sur ma respiration. Peu importe comment et d'où il la connaissait ; tout le monde la connaissait à Adémon ; il n'avait aucun droit de prononcer son nom en ma présence ! Il n'avait pas le droit ! Il n'avait pas le droit !

- Je vous interdis de prononcer son nom en ma présence sinon je...
- Sinon quoi ? rétorqua-t-il durement.

Je me fermai, impossible de répondre. Mon self-control était si peu efficace que je sentais que j'allais craquer à n'importe quel moment. Je sentais déjà les émotions m'envahir. Je devais me contenir. Je ne devais pas pleurer. Je devais... Cependant, voyant que j'étais sérieuse et que j'essayais de me contrôler (afin de ne pas m'effondrer ou de lui sauter dessus !), il tenta un sourire puis se referma. J'étais tellement en colère que j'en avais presque les larmes aux yeux. Pourtant, il ne ressentit aucune pitié, aucune rancœur, rien. C'était comme le vide dans son cœur. J'en avais presque mal pour lui. Il



avait essayé de me sourire mais pour quoi si ça ne signifiait rien pour lui ? Savait-il qu'elle n'était plus là ? Pourquoi avait-il voulu être gentil alors qu'il n'était censé ne rien sentir ? Le faisais-je ressentir quelque chose ? Au moins, je savais qu'il restait une part d'humanité en lui, même minime. Cela m'importait peu pourtant, je fus réjoui de le constater. J'étais vraiment bizarre des fois. Je me calmai et enchaînai :

- Cela ne vous fait donc rien. Vous ne ressentez donc rien, pas la moindre colère, pas de pitié ni de tristesse dans vos yeux ? mentis-je, ne voulant pas évoquer le semblant sourire.
- Je vous l'ai dit, je ne ressens rien. Si vous voulez bien m'excuser je voudrais pouvoir me concentrer, me dit-il, doucement.
- Parce que je vous déconcentre, ironisai-je.
- Oui, beaucoup.

J'eus un léger sourire au coin de la joue comme si j'aimais le déranger. Pourquoi ? Je ne tentai pas d'y trouver une réponse. Il répliqua :

- Ne prend pas plaisir à me déranger !
- Je n'y prends pas plaisir, crois-moi, jurai-je, les joues roses.
- Ah oui, alors pourquoi souris-tu ?
- Pour rien, oublie ça. Que cherches-tu avec cette boule ? demandai-je, pour changer de sujet.
- Ce n'est pas une boule c'est un saphir très spécial qui te montre des prophéties. Plus elle s'éclaire, plus nous sommes proche de notre but. Quand nous t'avons trouvée, elle s'est illuminée. C'est pourquoi nous avons su que la prophétie parlait de toi, m'expliqua-t-il, calmement.
- Je pourrais peut-être la prendre dans mes mains ? demandai-je, hésitante. Peut-être que si tu as raison, que si c'était moi que tu étais censé trouvé, peut-être qu'elle se remettrait à briller si je la touchais, non. Enfin, ce n'est qu'une hypothèse, je n'y connais rien.

Il regarda Charme intensément comme s'il attendait son approbation puis ajouta :

- Peut-être. Pourquoi cela t'intéresse-t-il tout d'un coup ?
- De toute façon, rien de m'attend là-bas, conclus-je rapidement, ne voulant pas m'attarder sur les détails. Autant que je me rende utile ici. La seule personne qui n'ait jamais pris soin de moi est décédée, je ne rendrais la tâche facile qu'à ceux qui voulaient ma mort et qui l'ont donné à Saul en rentrant à la maison, soufflai-je. Je reste mais ce n'est pas pour tes beaux yeux crois-moi. Quand je le pourrais, je m'en irais.
- Alors comme ça, j'ai des beaux yeux, sourit Raoul, voulant surement changer de sujet.
- Ne crois pas ça. Tu vas te montrer trop gentil avec moi, m'esclaffai-je.
- Jamais, répondit-il comme s'il me promettait quelque chose d'irrévocable.
- Et bien comme ça on est d'accord.
- Oui, en effet.

Sur ces paroles brèves, il me donna la sphère avec une délicatesse et une souplesse que je ne saurais refaire comme s'il voulait à tout prix éviter de la casser. Dans mes mains, au début, il ne se passa rien mais, au bout d'un moment, elle commença à briller. La lumière était tellement forte qu'elle aurait pu

aveugler un aveugle. Je dus les fermer tant elle était puissante. Puis soudain, je la sentis faillir sur mes doigts. Elle se brisa. En une poussière d'étoile fine, elle disparut, s'évapora, s'annihila comme si elle n'avait jamais été dans mes mains. On se regarda, inexpressif, dans l'incompréhension la plus totale pour moi. Quant à Charme et à Raoul tout était claire, j'étais celle qu'il recherchait. Mais qu'étais-je censée faire ? A quoi servais-je ? Pourquoi une prophétie me concernait-elle ? Je n'étais qu'un simple démon. Même si je n'avais pas connu mes parents, ça ne faisait pas de moi quelqu'un d'important. Je ne comprenais rien. Charme s'en alla bientôt, nous laissant seuls un moment. Le silence s'installa. Et ni lui ni moi ne voulûmes le rompre. Il était paisible, calme, parfait. Je fixais la Lune. Elle était rayonnante. Elle m'inspirait comme un espoir, comme si Saul n'était pas morte pour rien. J'étais persuadée qu'en plissant les yeux, j'arrivais à la voir, comme sa silhouette à travers les nuages et la brume. Une larme coula le long de ma joue froide. Elle se logea dans le creux de ma bouche. Je ne l'essuyai pas. Je n'avais pas envie de bouger. Cet instant était si parfait que je préférais profiter de ses moindres parcelles avant qu'il ne disparaisse. Raoul alluma un feu et, Charme revint avec du gibier et des gourdes d'eau pleines à la main. Je les rejoignis pour dîner.

Charme et son acolyte mangeaient très peu. Ils regardaient le sol, inexpressifs. J'en profitai pour les examiner, entre deux bouchées de poulet. Les deux étaient vêtus très simplement. Ils ressemblaient à des moines en pèlerinage, à des religieux prônant la charité et rejetant toutes formes d'opulence et d'extravagance. Je les admirais presque pour leur piété. Mais la sensibilité ne fait pas tout. Ils semblaient se cacher le visage comme s'ils n'avaient pas le droit de se montrer, de se vanter de leur état déplorable. Même un mendiant ne voudrait pas de leurs guenilles. Soudain, le vent fit soulever un coin de la tunique de Raoul, laissant paraître à ma grande stupeur un corps mutilé et blafard comme celui d'un cadavre. Il était maigre, dépourvu de forces et de muscles. Il avait des cicatrices plus ou moins profondes sur tout son bras. Ses veines semblaient exploser sous le poids de la douleur. S'en apercevant, il remit son habit de pèlerin d'un geste vif et mécanique, ne prêtant pas attention ni à ma présence ni à ma curiosité reprochée tout à l'heure. C'était Saul qui m'en avait parlé. Elle connaissait tout sur l'Histoire de notre monde. Et, les vêtements ressemblaient beaucoup à ceux des religieux que m'avait évoqués Saul. J'ignorais cependant de quelle religion ils appartenaient. Pleins de questions envahirent mon esprit, surtout que le saphir m'obsédait. Qu'est-ce que cela signifiait qu'il se soit brisé. Pourquoi ne me disaient-ils rien ? Pourquoi eux semblaient me connaître et pas moi ? Je n'osais rompre ce silence mais j'y étais obligée.

- Peut-être pourriez-vous m'aider à éclaircir une question qui éveille mon esprit ?
- Parce que vous êtes dotée de raison maintenant, répondit l'homme « aux beaux yeux », à moitié envahi par la fatigue.
- Ne vous arrive-t-il jamais d'être sérieux pour une fois ? J'aimerais comprendre de quoi vous parlez, de ce que vous attendez de moi. Mais sans explication, je ne peux rien. Et vous non plus.
- Je..., allait commencer Charme.
- Non ! C'est moi qui vais lui dire. De toute façon, elle l'aurait su tôt ou tard. Ce n'est plus qu'une question de temps. Saul m'avait prévenu mais je ne voulais la croire. Maintenant elle est morte. C'est à moi seule qui l'en doit la responsabilité, s'affirma Raoul, avec insistance.
- Bien, je te laisse parler mon frère.

## Chapitre 5 : Une histoire étonnante

Je n'osais dire un mot. A vrai-dire, tout se bousculait dans ma tête. D'ailleurs, je venais de réaliser qu'ils étaient frères et non de simples amis. Simple information. En vérité, je n'arrivais plus à discerner ce qui était vrai ou faux, ce qui était de l'ordre du rêve ou de la réalité. C'était comme si je remettais tout en cause jusqu'à ma propre existence. Je l'écoutai donc avec attention :

- Comme on te l'a sûrement raconté des tonnes de fois, notre monde était réparti en deux catégories identiques et impartiales : les anges et les démons. On t'a sûrement expliqué que chacun vivait en harmonie et que la vie était des plus semblables d'un côté comme de l'autre. En vérité, il n'y avait pas de différence et la mixité sociale était la clé de tout le fonctionnement de notre cité. Malheureusement ça n'a pas toujours été ainsi. La richesse des uns créa la jalousie des autres. Même si les riches contribuaient à la survie des pauvres et à l'entretien des services publics, ils finirent par se détester. Cette haine culmina par la corruption de l'Etat en faveur des hommes de pouvoir, au détriment des plus démunis qui durent rendre des comptes. Et ceux qui ne payaient pas, étaient jetés en prison puis condamnés à mort pour des motifs plus extravagants les uns que les autres. Ce sont ces injustices qui ont nourri la guerre civile et qui ont anéanti tout un peuple.
- Tout un peuple ! ai-je dit, avec l'air le plus étonné que j'ai eu à donner.
- Oui, tout un peuple. A l'époque, il existait trois portes, trois grandes arches, trois grandes cités qui vivaient dans la mixité la plus totale et la plus florissante : les anges, les démons et les humains. Chaque cité avait son propre gouverneur, sa propre justice et ses propres lois dont une qui était constamment appliquée : le droit de circulation et de logement où bon nous semblait. Seules les volontés politiques étaient accises suivant le lieu de naissance. A Angess comme à Adémon était établie une monarchie suprême, au-dessus des gouvernements qui s'appelaient la Monarchie de Cœur. Le peuple des humains avait rejeté cette autorité au nom de l'égalité et de la liberté due à chacun. Il avait opté pour une république appelée la République du Droit. Ce fut la première erreur de faire des différences au sein des cités. Et elles s'accrurent jusqu'à l'implosion. Même si les humains étaient bien plus nombreux démographiquement, il leur manquait quelque chose que nous, les survivants, avions : le cœur. Ils détruisirent tout sur leur passage, brûlèrent tout, tuèrent quiconque qui les empêchaient d'avancer, les vieillards, les femmes, les enfants, les nourrissons, tous. Ils étaient sans pitié. Nous, les croyants, permettions de garder ce lien entre les cités mais il était trop fragile et fut détruit. Tous les édifices religieux furent anéantis au nom de la liberté de culte et d'esprit comme si en temps de guerre, les gens se souciaient de la religion ! Ils prônaient une religion plus austère, plus diplomatique et moins humaine. Plus l'armée d'hommes avançait sur nos terres, plus nous nous replions sur nous-même. Durant toutes ces années, ils avaient préparé leur plan d'attaque. Leur rancœur et leur jalousie leur ont fait perdre tout contrôle et tout bon sens. C'était les plus forts physiquement et mentalement. Ils n'avaient peur de rien, avaient la rage de tout. En un mois, ils firent de notre beau monde un bain de sang. Croyants, les gens se réfugièrent dans les édifices religieux et demandèrent l'aide de Dieu. Pendant que les démons cédaient aux exigences des hommes, les anges gardèrent encore espoir. Alors les Dieux décidèrent pour nous, nous, ayant l'esprit étrié, la bassesse morale et le manque d'initiatives, nous, les diffuseurs de la bonne parole. Même si nous fûmes exterminés, grâce aux Dieux, les anges développèrent des pouvoirs extraordinaires ainsi que les démons afin de repousser l'ennemi. Les humains avaient créé leur propre destruction. La guerre dura 100 jours et se termina par la mort du dernier humain. Leur arche fut détruite, cachée dans les profondeurs de la Nature, oubliée de l'esprit des vivants. Ainsi, les grands bâtisseurs du nouveau monde supprimèrent le monothéisme pour le polythéisme, se fiant à la culture gréco-romaine, soi-disant plus douce et moins radicale. Nous, les religieux furent bannis du

« nouveau » monde, ordonnés d'oublier l'ancien temps. Mais plus nous nous forçons d'oublier, plus notre mémoire s'éclaircissait sur les mœurs du passé. La famille royale avait disparu dans les décombres de la guerre et personne n'entendit plus jamais parler d'eux. Avec le temps, les différences s'accrochèrent entre les anges et les démons, entre ceux qui avaient continué à se battre et ceux qui avaient choisi la facilité : les anges avaient pu se reconstruire mais les démons n'avaient jamais vraiment réussi. Alors qu'une deuxième guerre civile menaçait d'éclater, la nouvelle famille royale décida la construction d'un mur entre nos deux mondes afin de protéger nos chers citoyens d'un nouvel acharnement. Cet homme dont son héritier a attenté à la vie de notre cher gouverneur, qui osait encore défier la suprématie angéliste, était notre nouveau roi. Jamais je ne le considérerais comme tel.

- La religion était-elle importante à l'époque, plus qu'aujourd'hui ? demandais-je, intriguée par cette nouvelle forme de croyance, occultant toute la violence et les atrocités qui s'étaient produites (je ne voulais pas pleurer une énième fois et ne voulais encore moins évoquer le gouverneur).
- Elle l'était. Sa puissance et sa domination sur les cœurs comme sur les esprits des fidèles étaient illimitées. Chacun vouait un culte irrémédiable à cette science que seuls nous, les prêtres, connaissions et maîtrisions. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des parchemins vierges, des citations oubliées, des langues mortes. Elles n'ont plus aucun sens.
- Elles ? Y en avait-il plusieurs ?
- Bien sûr, déclara-t-il, heureux paraissait-il, d'expliquer quelque chose qui semblait lui tenir à cœur. Les prêtres n'étaient pas les seuls à faire le lien entre le monde du ciel et de la terre. Il existait quatre religions monothéistes : le christianisme, le judaïsme, le bouddhisme et l'islam. Elles étaient toutes largement répandues et avaient des traditions et des cultures diverses et variées ainsi que des monuments où les fidèles venaient pour se repentir et se rapprocher de la sainteté. Chaque religion avait toutes ses qualités et ses attraits mais également ses critiques et ses préjugés. Le christianisme était la religion la plus pratiquée. Elle prédominait à elle seule toute la région avant notre civilisation. Elle était reconnaissable par ces grandes églises où les prêtres préparaient l'office et organisaient des cérémonies comme les messes, les mariages, les enterrements, les communions, etc. Elle suivait l'évolution de ses enfants tout le long de leur vie et même au-delà. Mais d'autres religions virent le jour et se démarquèrent surtout par leur architecture et par leurs pratiques plus austères et plus rigoureuses. En effet, les chrétiens avaient pris une telle importance que leurs agissements n'étaient plus vérifiés et leurs privilèges augmentaient immoralement, accentuant la richesse, l'orgueil, la vanité et l'infidélité. L'islam s'opposa donc à cette opulence sans vergogne de la part de nos anciens pairs par des monuments magnifiques et imposants comme les mosquées, dirigées par un muezzin du haut d'un des minarets qui proclamait la parole divine, où les musulmans s'agenouillaient en signe de respect face à sa puissance. Les deux autres religions étaient moins imposantes mais tout aussi rayonnantes et impliquées. Les juifs pratiquaient leur culte dans une synagogue avec un rabbin où ils honoraient l'étoile de David et les bouddhistes dans un temple dirigé par la communauté spirituelle chargée d'éveiller l'esprit et d'aider l'homme dans sa souffrance. Toutes ces religions avaient le but d'aider les hommes à trouver le chemin vers la lumière tout en gardant l'esprit éveillé, doté de raison et de bienveillance envers les autres mais avant tout envers soi-même. Comme me disait mon père : « On a beaucoup à apprendre des autres mais avant tout de soi-même. ». C'est lui qui nous a enseigné tout ce que nous savons mais pas toujours dans la légalité.

Il regarda son frère un moment puis expira et reprit :

- Pendant que tu apprenais à te battre dans la forêt, nous nous forçons d'apprendre par-cœur tous les écrits de l'ancien temps. C'est ainsi que nous savons absolument tout ce qui s'est passé sans jamais y avoir participé. Notre dévouement à une cause plus grande que la nôtre nous fait perdre notre jeunesse mais au fond de notre cœur notre amour et notre vivacité n'ont jamais été aussi forts.
- Pourquoi était-il important pour votre père que vous connaissiez la guerre et ses prémices ? l'interrogeai-je.
- Pour lui, la seule science résidait dans le savoir et la connaissance. Il lui était donc indispensable que nous connaissions le passé de notre cité pour en comprendre le dénouement et ses problématiques. Nous avons passé des journées entières à l'écouter parler de son époque, de ses préoccupations, de ses envies, de sa jeunesse, tout. Il n'y a pas une seule chose qu'il ait osé garder pour lui : tout nous fut divulgué, ainsi jusqu'à sa mort, hier au matin.
- Votre père était le gouverneur d'Adémon ! m'étonnais-je, surprise par cette nouvelle inattendue. J'ignorais que le gouverneur avait eu des enfants.
- Oui, répondit Charme. C'était l'homme le plus intelligent et ayant la plus grande culture générale que je connaisse. Rien ne lui échappait, rien ne lui était inconnu, pas même toi. Saul et lui étaient de grands amis. Ils s'étaient rencontrés durant leur jeunesse et s'étaient retrouvés suite à la guerre. Notre père avait fait ses études de prêtrise à Angess tandis que Saul était restée avec sa mère, très malade à l'époque, et s'était consacrée à la ferme.
- Est-ce qu'il savait que Saul allait être... arrêtée ? hésitai-je.
- Il s'en doutait. Cela faisait des années qu'Angess tentait de pénétrer la sécurité d'Adémon pour contrôler la ville et ses habitants, m'expliqua Raoul.
- Vous voulez dire que ce sont des gardes d'Angess qui l'ont... assassinée ! m'écriais-je, abasourdie.
- Oui, c'est exact. Et ceux sont ces mêmes hommes qui vous pourchassaient dans la forêt avant que je ne vous trouve, me fixa Raoul, droit dans les yeux.
- L'histoire me paraît très instructive mais en quoi y serais-je impliquée ? leur demandai-je. Jusque-là, j'ignorais absolument tout de ce que vous venez de me raconter.

Raoul semblait perplexe comme s'il hésitait, comme s'il hésitait à me révéler quelque chose. Son prénom m'intrigua soudain. Ce personnage m'intriguait étrangement. Il n'était pas comme son frère, frivole et enfantin mais sinistre et mystérieux comme s'il cachait un lourd secret que son frère semblait ignorer. Plus je l'observais narrer les péripéties de notre monde, plus son esprit s'éveillait et plus son teint s'éclaircissait, se dévoilait à moi. Ses yeux, autrefois perçants et fermes, étaient calmes et reposés. Tout son être autrefois affaibli et froid semblait se rajeunir, se réchauffer. Il enchaîna :

- Ainsi, vous entrez en scène, me sourit-il même si son sourire ne dura pas. Le plus grand mystère jusque-là ignoré du grand public reste la fuite inexpiquée de la famille royale. A l'époque de l'avant-guerre, la famille royale vivait en tant que symbole d'unicité de nos trois cités-Etats et en tant que temporisateur des conflits inhérents à notre cohabitation. Elle jouait le rôle d'arbitre entre Angess, Adémon et Humanus. Et ce devoir de justice était relayé par héritage, de génération en génération, par les hommes comme les femmes et bien-sûr, toute la famille avait son mot à dire mais c'était seulement l'aîné qui avait le dernier mot et personne ne pouvait le contredire. La justice était faite ainsi et tout était à leur charge et à leur seul bon jugement. Evidemment, lorsqu'il n'y avait pas d'héritier, ce qui arrivait, on engageait des élections pour la future nouvelle famille royale. Ce choix n'était pas fait en fonction de la

richesse ou en fonction de son importance face à la cité mais plutôt en fonction de son implication collective et personnelle au sein de la cité et ses aides. Certaines avaient été choisies pour leur bénévolat au sein des associations caritatives pour les pauvres et les sans-abris, d'autres pour leur dévouement à l'éducation des orphelins ou d'autres pour l'organisation de grandes cérémonies de charité pour aider les personnes les plus démunies ou les plus malades. Tous ces facteurs étaient pris en compte afin d'éviter la corruption et la partialité de la famille mais certainement pas la richesse ou le pouvoir qu'elle acquerrait sur les autres. Au contraire, elle était bannie ou pire condamnée pour outrage et violation des codes de civilité même si aujourd'hui, on n'oublie trop facilement que la famille actuelle a obtenu la loi par un coup d'Etat, une prise de pouvoir par la force et non une élection. En un sens, les seules règles encore légales dans notre monde furent bafouées par la seule venue de cette famille royale, d'autant plus avec ses prédispositions pour la dictature, la censure et la torture. Si elle savait ce que nous faisons ou connaissait notre discussion, nous serions tous les trois condamnés à morts pour complotisme, insista-t-il sur les derniers mots.

Le sang me monta aux joues et mon cœur s'accéléra.

- La famille royale de l'avant-guerre était très juste et très adorée du peuple. Tellement que lors des cérémonies ou des bals qu'elle organisait, le palais était plein à craquer. D'ailleurs, il lui arrivait d'être obligée, à contrecœur, de refuser des gens. Et des gens ! Des riches, des pauvres, des aristocrates, des nobles, des roturiers, toute la société rassemblée en un même lieu. Un jour, m'a-t-on raconté, la populas était si nombreuse que la table de banquet sortait du palais et se prolongeait dans le jardin, d'une immensité et d'une beauté rare. Ce malaise, que ressentait la famille royale, n'était pas du tout partagé. Au contraire, les invités trouvaient cela très amusants. Seulement, la famille royale était d'origine humaine. Et cela fit un peu « tâche sur le papier » quand on sait que les humains sont responsables de la guerre. Bien sûr la cupidité, l'orgueil et la jalousie y étaient pour quelque chose mais personne ne leur avait demandé de transformer nos cités en un bain de sang. Ils avaient égorgé les femmes, brûlé les enfants, écartelé les hommes. Ça avait été atroce, une véritable boucherie. Les gens hurlaient, s'activaient, fuyaient de toute-part. Mais pour aller où ? Nos cités, encore aujourd'hui, sont bordées d'une mer et d'une forêt culminée par une montagne, tant de barrages naturels infranchissables sauf pour un suicidaire ou un fou ! Tellement de gens se sont heurtés au déchainement des éléments : les tsunamis, les chutes de pierre, les arbres qui s'effondrent rendant la survie impossible dans ces endroits hostiles où même la vie d'un animal restait infaisable. La famille royale, étant d'origine humaine, ne pouvait rester sur le trône. Elle savait qu'après les ravages que son peuple avait faits, il aurait été inacceptable pour les survivants qu'ils reprennent leur activité en tant que grand justicier. Ils préférèrent fuir dans la discrétion et le silence le plus total.
- La famille royale était humaine ! Mais pourquoi personne n'est au courant ? Ça se savait pourtant à l'époque ? m'étonnai-je.
- Non. Les gens l'ignoraient. Cette dynastie était assez ancienne et la population avait oublié les origines de leurs souverains. Ainsi, les gens ne savent toujours pas la vérité.
- Et bien, il faut qu'ils sachent pour que le peuple pardonne à la famille royale.
- Mais si tu croyais que c'était si simple, nous l'aurions fait il y a longtemps, notre père l'aurait fait et nous n'aurions pas eu besoin de Saul, de toi. Une loi, que la nouvelle famille royale a fait mettre en vigueur dès son arrivée, stipule que le passé reste dans le passé et que toute évocation directe ou implicite de la guerre sera réprimée d'une lourde charge non loin sans conséquence.
- Ce qui signifie ? l'interrogeais-je.

- La peine de mort, répondit Charme, d'un ton ferme.
- C'est exact, rétorqua Raoul. Ainsi, nous ne pouvons divulguer au monde ce que nous savons, ainsi nous ne pouvons agir seuls, ainsi nous avons besoin de toi.
- J'admire beaucoup votre courage et votre dévouement mais je ne suis pas comme vous. Et même avec toute la bonne volonté du monde, je ne peux vous aider. Je viens de perdre la personne que j'aimais le plus au monde, d'être courcée par des gens dont j'ignorais jusqu'alors leur existence qui voulaient me tuer, je voudrais...
- Qu'est-ce que tu voudrais ? Tu ne vois pas qu'on est en guerre et toi tu voudrais quoi, te reposer, comprendre ce qui se passe ! Il se passe que tu es la fille de cette famille royale qui a fui il y a plus de dix-huit ans !
- Raoul ! hurla Charme. Il ne fallait pas...
- Quoi ! répondit Raoul. Tu aurais préféré qu'elle l'apprenne autrement. Au moins, on sait de quoi on parle.
- C'est impossible ! réussis-je à dire.

Bouleversée, je les laissais seuls face à face près de la cascade. Je voulais être pour une fois sans eux. Je m'enfuis dans la forêt un moment. Je voulais courir et ne jamais m'arrêter. Mais la douleur était tellement forte que je m'écroulais sur le sol, la souffrance me consumant toute entière.

## Chapitre 6 : Une nouvelle famille

« C'est impossible, c'est impossible, c'est impossible ». Je me répétais cette phrase encore et encore et encore. J'étais assise par terre, la tête dans les bras et me basculais d'avant en arrière. Je ne pouvais le croire. Ce ne pouvait être vrai. Ils ne pouvaient pas dire la vérité. Ils se trompaient. Je m'en serais souvenu. Ça m'aurait marqué. J'aurais réalisé même au bout d'un certain temps mais, j'aurais réalisé que mes parents avaient du sang royal. Que j'étais la fille d'une reine. Mais rien. Aucun souvenir dans ma tête. C'était le vide total, le vide cosmique. Rien de ce qui était dans ma tête n'était réel. J'avais en réalité un père, une mère, une famille et je ne m'en souvenais même pas ! Je ne me souvenais de rien. De rien ! Les larmes commencèrent à remplir mes yeux. Non ! Ne pleure pas, me disais-je. Non ! Mais je n'y arrivais plus. Je n'y arrivais plus. Cependant, le pire était que je n'étais pas un démon mais une humaine, j'étais la descendante de tous ces monstres qui avaient détruit notre beau monde, autrefois civilisé. Je ne pouvais les croire. Je ne pouvais y croire. J'étais une meurtrière. Du sang, leur sang coulait dans mes veines. J'étais... Non ! Je refusais d'y croire. Saul était ma mère, personne d'autre, peu importe mes origines, je ne voulais rien entendre ! Tout se bousculait dans ma tête comme si cette phrase remettait jusqu'à mon existence en cause. Si j'étais ce monstre comme le racontait son histoire, je ne méritais pas de vivre.

- Si, tu mérites amplement de vivre, tu dois vivre.

Je ne m'étais pas rendue compte que je m'étais mise à parler à voix haute et que Charme était venu me rejoindre. Il continua :

- Je suis désolé pour mon frère. Il peut se montrer légèrement impulsif. Tu sais, lui, il a vécu des choses que toi et moi ignorons et n'imaginerions pas même dans nos rêves les plus fous. On ne dirait pas mais nous avons trois ans d'écart. C'est peu me dirais-tu mais pour mon père, trois ans, c'est le temps qu'il faut pour préparer la guerre, donc c'est beaucoup. Pour Raoul, ça a été plus difficile de se consacrer à la prêtrise comme notre père, à cette cause, à l'histoire de notre pays. J'aimais l'histoire, ce qui a facilité mon apprentissage mais Raoul, lui, avait des rêves plein la tête et de les voir ne jamais se réaliser, c'était très douloureux. Il n'est pas méchant mais s'impatiente. Il aimerait ravoir sa vie d'avant, sa vie d'insouciance, celle dont il a toujours rêvé. Alors, il s'investit un maximum afin d'y voir un jour le bout du tunnel. Cependant, plus il entrevoit un espoir, plus le tunnel se rallonge et plus le chemin est long et les sacrifices horribles, m'expliqua-t-il, gentiment.
- Est-ce qu'il a raison à propos de ma famille ? demandais-je, fermement.
- J'aimerais, j'aimerais vraiment te dire le contraire, te dire qu'il ment mais je te mentirais aussi. Et la période dans laquelle nous vivons ne nous le permet pas. J'adore mon frère mais parfois, je voudrais qu'il...
- Parle-moi de ma famille, l'interrompais-je.
- Elle était merveilleuse et pleine d'amour pour son peuple, répondit Raoul. Il s'était assis à côté de moi et avait continué son récit :

La reine, ta mère, s'appelait Kordélia. Elle était très belle et idolâtrée par le peuple. Il ne se passait pas une seconde sans qu'un passant parlât en bien de «la très chère Kordélia ».

Et comme s'il était enivré par le souvenir de son père, Raoul raconta avec précision tout ce qu'il lui avait enseigné à propos de la famille royale, de ma famille. Aucun détail ne lui échappait. Plus il expliquait, plus ses yeux brillaient. Il dégageait tant d'émotions qu'on ne pouvait que l'écouter. Il nous décrivait le palais, les jardins, le personnel, le système judiciaire, les prisons, les différents sièges du pouvoir et de la loi, les différentes personnes composant ma famille, mon frère, ma sœur, mon père, personne ne manquait à l'appel. J'eus le droit à un récit complait d'une famille qui m'avait mise au



monde, d'une vie que j'aurais pu avoir mais qui me fut arraché à cause de la guerre. Je lui avais demandé ensuite qui étais-je. Et sur le ton le plus ironique, il avait répondu que j'étais un ange, lui permettant ainsi de faire un développement complet sur les mutations génétiques, sur les nombreux enfants nés de parents différents. Tout ce monde réunit aujourd'hui autour d'une frontière. J'en avais mal au cœur. Savoir que j'étais un ange et non un humain soulagea ma peine mais ne l'atténua pas complètement. Je me sentais toujours coupable, d'une certaine façon, d'être toujours en vie. Je ne leur en dis mot. Puis, il nous raconta la fuite et mon abandon.

C'était par une nuit d'orage. Le personnel avait été renvoyé et plus personne n'y logeait excepté le roi, la reine et leurs enfants. Les autres membres de la famille avaient été décimés durant la guerre. Raoul expliqua que la reine était hantée par la vision d'Horreur d'une de ses dames de compagnies, la tête tranchée alors que ses jambes bougeaient encore. Les humains n'avaient de pitié pour personne. Ma mère était très amie avec Sphire, le père de Raoul et Charme, et Saul. Ils étaient inséparables, amis de longue date. Cette nuit-là, Saul m'accueillit chez elle alors que je n'avais qu'un an, reconnaissant à peine ma mère. Apparemment, j'ai pleuré pendant trois semaines jour et nuit, je refusais qu'on me donne à manger et je déprimais. C'était la première fois que Saul voyait un bébé déprimer. Je savais très bien ce qui se passait mais avec les années, je finis par oublier. J'avais espéré que certains membres de ma famille étaient peut-être toujours en vie mais d'après Raoul, ils étaient morts il y a très longtemps. Il supposait même qu'ils s'étaient suicidés. Mais je ne comprenais pas pourquoi ma mère m'avait laissée en vie et pas mon frère et ma sœur. Raoul avait la réponse : ils étaient tous humains sauf moi. J'avais les yeux bleus à la naissance et ma cornée était entièrement remplie de blanc, il n'y avait pas de noir. Ils pensaient que j'étais aveugle mais non, c'était une des caractéristiques physiques de l'ange. Mais, avec toute la haine que j'avais accumulée en moi, le noir avait comblé le blanc et j'étais devenue quelqu'un de normal, une ombre, un fantôme qui se font dans la masse.

Pendant plus d'une heure, nous l'écoutions ainsi parler de la vie qui s'en suivit après la guerre, pendant la reconstruction. Il évoqua la cohabitation et les premières tentatives de construction d'un mur avant qu'il soit entièrement réalisé. Il évoqua la répression, les inégalités sociales, l'insalubrité, la violence, l'illégalité, la domination, le mensonge, la cruauté, la rage, la luxure, la richesse, la potence et la mort. Je n'avais jamais entendu autant d'Horreur dans une même phrase que dans la sienne. Mais, il avait raison, ils avaient tous les deux raisons.

Je savais à présent qui j'étais même si cela me paraissait difficile à accepter. J'étais née pour être une guerrière, pas une lâche et je devais être digne du sacrifice de mes parents, de Saul, être digne de tous. Durant toute ma vie, je n'avais vécu que pour me battre, que ce soit dans la forêt ou à Adémon. J'avais la haine, j'avais envie d'annihiler à jamais cette souffrance. Mais par où commencer ? Voyant ma perplexité, les deux acolytes qui s'observaient méticuleusement comme s'ils communiquaient par la pensée, se levèrent et rejoignirent notre campement. Je me demandais ce qu'ils se disaient, ce qu'ils préparaient et surtout en quoi serais-je utile. Pour le moment, les deux frères optèrent pour le silence. Ils avaient suffisamment parlé. J'en savais suffisamment. Nous devons nous reposer à présent. Ils dormirent profondément. Moi pas. Je repensais à tout ce qu'ils m'avaient dit, pensais à Saul, à la famille royale, à « ma » famille. Ça me faisait bizarre de le dire mais, je devais m'habituer. J'observais la Lune, grande et ronde dans le ciel. Elle m'apaisait. C'était comme si sa clarté me permettait d'éclaircir mes idées, d'y voir plus claire. Quelques larmes embrumèrent mes yeux cependant, cette fois-ci, je les laissai couler le long de mes joues. Je finis par m'endormir.

A la levée du jour, dans ce lieu magnifique, nous entamâmes une longue marche à travers les bois épars et les buissons d'épines. Le calme régnait en maître ultime. Pas le moindre chant d'oiseau, pas le moindre sifflement du vent entre les feuillages, pas le moindre clapotis d'un cours d'eau dans les environs. Rien. Les animaux semblaient avoir disparu, la végétation semblait mourir et la vie avec. Où étions-nous ? Le soleil avait été remplacé par d'épais nuages et la forêt verdoyante en une boucherie végétale. Rien n'était à sa place si ce n'était le sol. Il était humide, froid et visqueux. L'Horreur emplissait ce monde de douleur et de souffrance, le consumait. Pourtant, il me semblait reconnaître cet

endroit. Il m'était comme familier. Soudain, j'entendis un hurlement. C'était une femme. Elle pleurait. Elle suppliait. Que voulait-elle ? J'essayais de comprendre ses gémissements mais ils étaient trop aigus, trop saccadés et lorsque j'entrevois une explication, elle disparaissait aussi sec. Ces cris étaient tellement perçants qu'ils pénétraient dans ma tête comme une rengaine insupportable même pour le plus brave d'entre tous. Je basculai à la renverse quand Charme me retint de justesse.

Je voyais ma mère.

## Chapitre 7 : Une reine

Ce n'était pas un rêve mais la réalité. J'étais dans l'embrasure d'une porte en bois d'osier, magnifiquement sculptée, incrustée d'or. Les gens se bousculaient dans la pièce et les tissus blancs qu'on y apportait revenaient rouge sang. Tout ce petit monde s'activait. Mais pourquoi ? Ces personnes n'étaient que de simples serviteurs, des gouvernantes, du personnel. On le remarquait grâce à leurs vêtements, leur tenue vestimentaire, leur attitude. Mais ils ne semblaient pas être soumis. C'était comme s'ils se satisfaisaient de leur condition, de leur travail, ce qui était assez rare aujourd'hui. Ils étaient heureux de ce pourquoi ils étaient là, de ce pourquoi ils travaillaient. La pièce était face à un long couloir, assez large, rempli de tapisseries et de dorures plus ou moins luxueuses. Une en particulier attira mon attention. Elle représentait une famille royale. Il y avait un homme de grande taille, couronné et vêtu d'un manteau d'hermine bleu où des fleurs de lys y avaient été incrustées. Il se tenait bien droit, le visage maigre et le regard perçant, tenant d'une main assurée où l'on y distinguait une chevalière, l'épaule d'une jeune femme au teint rosée et à la chevelure couleur caramel. Elle était assise sur un trône, la tenue bien droite et vêtue d'une élégante robe en velours bleu marine. Son sourire marquée par une pointe de rouge contrastait avec cette atmosphère bleu nuit. Ils étaient accompagnés par deux petites frimousses, sourire aux lèvres, au visage ravissant et enfantin. C'était tout le décorum royal, digne d'une grande famille. On y lisait l'inscription en-dessous :

### *Famille Wohlrollen.*

Ce nom de famille m'était également familier mais sur le moment, j'ignorais pourquoi. Un homme habillé de noir, portant une croix autour du cou, vint me rejoindre. Il m'accompagna dans ma contemplation.

- Quelle belle famille n'est-ce pas. Aucune ne peut l'égaler ni même s'en montrer plus digne. Il n'y a pas de famille royale plus impliquée et plus proche du peuple. D'ailleurs, la pérennité est assurée avec leurs trois enfants, déclara-t-il, poliment.
- Trois dites-vous. Pourtant, ils ne sont que deux sur le tableau ? rétorquais-je.
- La reine vient d'accoucher de son troisième. Je suis venu pour le bénir, ce petit nourrisson. A ce qu'on m'a dit, c'est une jolie fille mais l'on m'a caché son prénom. J'ai hâte de cajoler et de pouvoir admirer cette petite frimousse. On raconte qu'elle serait aveugle la pauvre mais Dieu accepte tout le monde au paradis même les plus démunis. Le royaume est bon et il ne le sera que mieux à présent, expliqua l'inconnu d'une voix pieuse et apaisante, qui embaumait toute la pièce d'une plénitude incroyable.
- Pourquoi dites-vous cela ? l'interrogeai-je.
- Une naissance, quoi de mieux pour apaiser les tensions. Vous savez mon enfant, le monde dans lequel nous vivons est en pleine ébullition et cette petite est un don du ciel, une bénédiction. Elle renouera l'amitié entre nos mondes, elle en est destinée. Veuillez m'excuser mais je suis attendu et Dieu ne fait pas attendre ses enfants.
- Excusez-moi mais êtes-vous un prêtre ? m'enquis-je.
- Je suis archevêque mademoiselle, l'archevêque Sphire pour vous servir. Vous aurait-on parlé de moi ? me demanda-t-il, souriant.
- Dans une autre vie sans doute, mais sachez seulement que vos enfants auront de la chance de vous avoir comme père.
- Comme nous tous. Au revoir mon enfant et que votre vie soit des plus meilleures.

Il était parti ainsi. J'admirais une dernière fois le beau tableau, chacun des êtres présents, m'attardant sur le moindre détail de la peinture, les défauts, les qualités, tout. Je voulais imprimer dans ma tête chacun de leur visage afin de ne pas les oublier, afin de ne pas oublier ma famille. Me replaçant dans l'embrasement de la porte, je me rappelais avec délice la vision jeune et insouciante du père de Raoul et de Charme, autrefois aux services de ma mère. Je les entendais parler, j'entendais l'enfant rire, elle était heureuse. Comment aurait-il pu en être autrement ? Entrant dans la pièce, je me retrouvais dans la chambre de la reine. Elle était spacieuse, chaleureuse et magnifiquement décorée. Me cachant derrière le paravent, je les observais du regard. Les deux amis discutaient, l'enfant au milieu. Soudain, dans un geste précipité, Kordélia posa l'enfant dans son couffin et ferma la porte à double tour, les fenêtres, tout. Prenant les mains de son ami, ils parlèrent affaire.

De là où j'étais, je pouvais tout voir et tout entendre. Seulement, j'ignorais les problématiques de l'époque et beaucoup de choses me semblaient inconnues notamment les cérémonies faites en l'honneur de la famille royale, les réunions administratives, « les assemblées », « les tribunaux », « la Justice » qui paraissait être très importants, tout. Un mot pourtant résonna dans ma tête comme une hérésie « les hommes ». En réalité, la discussion portait sur les manifestations et les émeutes à Humanus. La population se révoltait contre les salaires jugés trop bas et la gouvernance partielle. Les deux amis reprochaient à cette cité d'avoir rejeté l'autorité du roi en tant que grand monarque pour un président. Même s'il gardait le monopole judiciaire, ses activités au sein du pays étaient moindres. Kordélia reprochait à Sphire ce système bancal et essayait de trouver une solution. J'étais perplexe, comment une famille royale aussi dévouée que celle-là est pu fuir la guerre lors de l'extermination ? Alors, je me concentrais davantage sur leur conversation. J'aurais tellement aimé pouvoir lui parler, pouvoir lui dire à quel point elle me manquait, à quel point j'aurais aimé la connaître mais je ne le pouvais pas. Quelque chose m'avait été enlevé et je ne pouvais le récupérer. Ils parlaient ainsi comme si ça avait été interdit, comme si ce sujet si sensible paraît-il, méritait de telles conditions. En un sens, j'étais contente de ce petit moment d'intimité, cela me permettait d'avoir un léger moment privilégié avec ma mère et son meilleur ami.

Puis, ils changèrent complètement de sujet, de façon assez radicale. Ils évoquèrent les problèmes de santé d'une des dames de compagnies de Kordélia, la grossesse de Marie. Mais qui était Marie ? Constatant comment Sphire parlait de cette personne, elle ne pouvait être que sa femme. Serait-ce Raoul ou Charme qui serait dans son ventre ? Ils ne le mentionnèrent pas. Ils s'égarèrent à propos des enfants de Kordélia, évoquèrent leur père, Arpas, le roi qui préférerait chasser au lieu de régler les conflits sociaux. La reine disait qu'il était peut-être le roi légitime mais sans elle, il ne ferait pas grand-chose et le royaume serait tombé il y a longtemps. Elle était d'humeur joviale et riait de beaucoup de choses, son mariage avant tout et ses enfants. Elle était très maternelle et très attachée à sa petite famille qu'elle disait « avoir créé de toute pièce ». Je comprenais à présent pourquoi elle était tant aimée et pourquoi les gens d'autrefois regrettaient à ce point le passé. Une minute passée avec elle que je l'appréciais déjà.

La discussion s'éternisait quand Sphire évoqua une personne qui surprit étonnement Kordélia. Je ne me rappelais plus de son nom. Elle lui avait mis sa main devant sa bouche et lui avait demandé de le nommer sous le pronom « lui ». Cet étranger ne semblait pas très apprécié. Il était considéré comme un traître, un ennemi du peuple. Ils continuèrent leur dialogue en ces termes :

- Tu savais Sphire qu'il avait demandé des nouvelles de Marie. Il voulait savoir comment elle allait.
- Et qu'est-ce qu'on a répondu ? avait demandé Sphire, intrigué.
- Rien, bien sûr. Evidemment, cela m'a tout de suite étonnée, tout autant que toi. J'ignorais même qu'ils se connaissaient, enfin plus intimement qu'en simple amis d'amis.

- Oui, et puis tu sais, depuis sa grossesse, elle est faible et très fragile. D'ailleurs, je ne vais pas tarder à aller la rejoindre.
- Tu sais Sphire, si je peux faire quoique ce soit, je suis là. Nous sommes amis et même si mes fonctions me contraignent beaucoup plus qu'avant, je serais toujours là pour toi, insista la reine, réellement préoccupée.
- Moi aussi.

Puis tout s'enchaîna très vite.

Un garde qui était arrivé en courant, arracha la porte en pleine volée :

- Je suis désolé de vous déranger votre altesse et mon général mais...
- Je vous interdis de me nommer ainsi en ces lieux. Je suis sous couverture. Et d'ailleurs, je t'avais dit de venir me déranger sous aucun prétexte.
- Je sais mais c'est Marie. Elle se sent mal et le bébé arrive. Elle a ordonné votre...

Il n'avait pas fini sa phrase que déjà Sphire accourait à sa rencontre. Comment l'avait-on appelé ? N'était-il pas un prêtre ? Il était « général » ? Etrange. Je n'eus pas le temps d'y réfléchir plus longtemps. Se retournant, Sphire regarda Kordélia avant de s'enfuir et lui déclara :

- Prend bien soin d'Athéna.

Ce nom, aussi anodin soit-il, résonna dans ma tête comme une bombe, comme une décharge électrique. Mon cœur s'emballa et ma respiration s'accéléra. Je perdis pied. Je m'évanouie.

## Chapitre 8 : La dernière église

Rouvrant les yeux, le cadre avait bien changé. Dans les bras de Charme, je reprenais mon souffle. Il ne disait rien. Il souriait.

Raoul n'était pas là.

Il m'avait aidé à me relever et comme si de rien, nous continuâmes notre route. C'était étrange, quelque chose se préparait mais j'ignorais quoi. Ma main dans celle de Charme, il m'incitait à marcher plus vite. Enjambant des racines et des arbres déracinés, passant sous des buissons et des branchages, nous arrivâmes dans un lieu céleste et paisible. Il neigeait.

Face à nous, une église, assez ancienne se présenta. Elle était détruite en plusieurs endroits, abîmée, éventrée, s'harmonisant parfaitement avec ce lieu sinistre. Elle n'allait pas tarder à s'effondrer si ce n'était déjà le cas. La lourde neige, féérique autrefois, semblait destructrice et impitoyable.

Raoul était là.

L'édifice était comme à ciel-ouvert, de forme circulaire, où l'on pouvait encore apercevoir l'autel et différentes statues. Il y avait également une fontaine mais l'eau n'y coulait plus depuis longtemps. Une mare stagnante si trouvait pourtant et Raoul, me tendant la main, toujours dans le silence le plus total, m'y rapprocha. Il y trempa ses mains à l'intérieur, fit un signe étrange que je ne compris qu'après et toucha mon front de ses doigts humides et gelés. Que faisait-il ? Charme éclaira ma lanterne.

- C'est de l'eau bénite. A l'époque, dans la religion chrétienne, les pèlerins qui venaient se recueillir dans des lieux comme celui-ci, venaient à la fontaine pour y tremper leurs doigts et y faire le signe de croix tout en priant et remerciant Dieu. Ce culte qui n'est plus pratiqué aujourd'hui, était très symbolique à l'époque.
- Pourquoi ? demandais-je.
- Parce qu'il montrait notre dévouement et notre acceptation au sein du monde chrétien.
- Alors, cela ressemble à ça, une église ? interrogeai-je, levant mes yeux vers les ruines de l'édifice.
- Oui, enfin ce qui l'en reste, répondit Raoul.

Ils retournèrent ainsi dans leur silence tout en changeant de direction. Ils s'arrêtèrent devant la lisière de la forêt et se courbèrent, en signe de salut. M'approchant, je voulus ouvrir la bouche mais Raoul m'en empêcha. Ils fermèrent les yeux. Surprise, je m'attardais sur ce qu'ils semblaient vénérer. C'était la tombe de ma mère, Kordélia et de Sphire, leur père. Il y avait aussi un tas de terre à gauche des deux stèles, réalisé maladroitement avec une médiocre croix au-dessus, c'était la tombe d'Arpas, mon père. Et à droite, il y en avait un autre, une autre tombe. C'était celle de Saul. Elle était morte. Des larmes coulèrent sur mes joues, s'effondrèrent, tâchant le sol blanc comme neige. Je serrais mes dents et fermais mes yeux à mon tour, me remémorant les merveilleux moments passés en sa compagnie. C'était beau.

J'avais bientôt les cheveux tout blancs. Je rouvris les yeux. Je voyais Saul qui me disait au revoir. Seulement, elle n'était pas comme d'habitude. Elle tenait sa tête comme si elle allait tomber. Elle s'efforçait de la maintenir à sa place comme de me sourire. Je ne savais pas que c'était si dure de paraître heureux quand on était mort. Elle avait des ligatures un peu partout comme si elle avait été torturée. Je ne pouvais plus regarder tellement j'avais mal. Ses yeux étaient rouge sang, son visage enflé et son corps détruit. Ses jambes tremblaient, ses vêtements se déchiraient. Je pouvais voir sa peau, ses os, elle était faible mais souriait toujours. On l'avait égorgée, tellement bien que sa tête était tombée. Je voyais de la boue autour de la cicatrice. Ses cheveux tombaient. Elle me suppliait de ne pas

lui en vouloir et de continuer à l'aimer malgré tous les mensonges et tout ce qu'elle aurait dû me dire mais qu'elle n'a pas réussi. Elle m'avait fixée dans le blanc des yeux comme si elle voulait y voir mon âme avant de s'effondrer et de disparaître dans le vent. Je ne m'étais pas rendu compte mais je pleurais et je ne cessais de le faire. Les deux frères étaient toujours à côté de moi mais ils me regardaient à présent, non plus les tombes. Que voulaient-ils ?

- Qui suis-je ? leur suppliais-je de me dire. Ils ne répondirent pas sur le moment. Pourquoi vois-je tout ça ? Pourquoi Saul me parle ? Pourquoi me demande-t-on d'être indulgente ? Pourquoi me nomme-t-on Athéna ? Pourquoi ? hurlais-je.

Je m'effondrais sur le sol glacé tout en pleurant d'horreur. Les visions étaient telles que j'avais envie de mourir à mon tour. C'était trop dur à supporter, trop dur à accepter. Etais-je condamnée à souffrir pour tout le monde, pour que personne n'ait à souffrir ? Cette fois-ci, ce fut Raoul qui vint me rejoindre.

Je frappais le sol de mes points quand il m'en empêcha, prenant mes mains dans les siennes.

- Tu ne voudrais pas abîmer tes pauvres mains quand-même. Et puis le sol, que t'a-t-il fait ? commenta-t-il ironiquement et calmement. Cet homme m'impressionnera toujours.
- Rien en effet. Mais c'était soit le sol soit toi. Donc, j'ai préféré t'épargner.
- Oh mais c'est gentil ça. Il riait cet imbécile. Et moi aussi.
- Maintenant, si tu me disais ce qui n'allait pas au lieu de t'acharner sur cette pauvre planète.
- Ce qui ne va pas, tout, m'effondrai-je.
- Tu n'exagères pas un peu, tempéra-t-il. Regarde, nous sommes là et même si je sais que notre périple n'est pas une promenade de santé, on ne s'en sort pas trop mal pour l'instant.
- C'est vrai, répondis-je en séchant mes larmes.
- La forêt tient sa force de tes espérances. Quand tu penses très fort à quelque chose mais que tu n'arrives pas ou plus à l'obtenir, elle t'aide à t'en souvenir. Elle ne te montre que ce que tu sais déjà ou savais déjà. Qu'est-ce qu'elle t'a montré ? me sourit-il.

Pour quelqu'un qui ne ressentait rien et qui se refusait à toute tentation, il s'inquiétait beaucoup de moi.

- Ma mère et Saul. Mais pas comme je l'aurais voulu, admis-je.
- Elle ne peut pas te montrer ce que tu veux voir mais seulement la réalité, m'expliqua-t-il.
- La réalité. Et bien, tu savais que Saul n'était pas morte chez nous mais qu'elle était juste blessée. On l'a abandonnée, on l'a laissée à leur merci et maintenant, ils l'ont torturée et l'ont tuée. Tu savais.
- Oui je le savais mais...
- Et tu ne m'as rien dit. Mais tu es un monstre. Mais tu es...
- Saul nous a fait promettre de ne rien te dire. Il fallait que tu le découvre par toi-même, répondit Charme.
- Je suis désolé, vraiment désolé Anèthe mais on ne pouvait pas ne pas accepter ses dernières volontés. Elle savait ce qui l'attendait. Elle n'avait pas le choix, m'expliqua Raoul.
- On a toujours le choix, me fermai-je. Ne voulant plus en parler, je changeai de sujet :

- J'aimerais comprendre à présent, quel est mon nom. Comment doit-on m'appeler ?
- Comme tu le souhaites, s'enquit Raoul.
- Ce n'est pas ma question. Mon prénom d'origine, à ce que j'ai compris, était Athéna. Mais pourquoi m'avoir renommée Anèthe ?
- Parce que ton ancien prénom faisait trop royal. Les troupes d'Angess t'auraient tuée pour moins que ça. Saul a cru bien faire en changeant ton prénom, en le modifiant suffisamment pour qu'ils ne te reconnaissent pas, elle a cru bien faire en ne te racontant pas la vérité.
- Oui, et bien, on fait toujours les pires choses avec les meilleures intentions. Sachez seulement que je ne me nomme pas Athéna mais Anèthe, peu importe comment on m'appelait à l'époque, déclarai-je.
- Oui, bien sûr, répondirent les deux frères en même temps.
- Cette personne n'existe plus. Elle est morte avec ma famille, mon père, Kordélia et Saul. La douleur que j'ai au fond de ma poitrine est tellement forte qu'elle me consume et je ne souhaite cela à personne. Dite-moi ce que je dois faire et je le ferai mais après, oubliez-moi. Quand tout sera fini, faites-moi la promesse qu'on ne se reparlera plus jamais, insistai-je.
- Je te le...
- Non ! Ne dis pas ça, intervint Charme.
- Je te le promets, insista Raoul.

Il le fallait. Je ne pouvais m'attarder sur les souvenirs du passé. Ils étaient trop douloureux et malheureusement, ils en faisaient partie.

- Promets-le-moi Charme ! lui demandais-je.
- Je ne peux pas faire ça !
- Fais-le, l'obligea son frère.
- Je te le promets. Il céda.

Il voyait tant de souffrance en moi qu'il ne pouvait qu'accepter, que faire semblant d'approuver et de me le promettre.

Je ne l'avais jamais vu comme ça, se mettre dans une si grande colère. C'était comme s'il se refusait à me dire au revoir.

Je ne voulais plus rien entendre. Je voulais juste en finir et rentrer enfin chez moi, même si je n'avais plus de chez moi. Ils étaient désorientés. En vérité, ils ne m'avaient jamais vu comme ça non plus. Ils ne dirent plus un mot. Je ne voulais plus rien entendre. Je voulais seulement oublier. Je voulais seulement que le passé reste là où il était, dans le passé.



# Trompe-la-Mort

## Chapitre 9 : Humanus

Nous marchâmes, encore, toujours, longtemps, très longtemps, toute la journée. Le chemin était de plus en plus étroit et difficile. J'avais mal aux jambes et j'étais fatiguée mais pas eux. Comment faisaient-ils ? J'ignorais où nous allions. Je savais seulement que c'était important et qu'une fois là-bas, nous saurions quoi faire après. J'avais faim.

Le paysage changea.

La neige avait disparu, laissant une forêt délaissée, seule. Les arbres n'étaient pas seulement morts mais détruits comme si ça avait été fait exprès, comme si on avait détruit ce lieu pour empêcher les curieux de venir fouiner, les intrus, pour garder cet endroit à l'écart.

Je vis des baies dans un buisson. Mon ventre gargouillait tellement qu'une envie pressante de les manger m'envahit entièrement. J'en arrachai une et la portai à ma bouche quand Raoul s'en aperçut. Balayant ma main, emportant ainsi le fruit au sol qui explosa, il me fit un signe : « non » de la tête. Il semblerait que ce fruit était empoisonné ou mauvais pour moi. Sa réaction était étrange comme son comportement en général. C'était bien le seul point commun qu'il y avait entre les deux frères, ils étaient bizarres. En vérité, ils étaient seulement brisés. Il avait jeté le fruit au sol comme il aurait donné une caresse à un animal. D'ailleurs, je n'avais vu aucun animal sur le chemin depuis notre départ. Et ce n'était pas normal.

- Où sont les animaux ? demandais-je alors.
- Je croyais qu'on n'avait pas le droit de parler, avait rétorqué Raoul. Quel imbécile celui-là.
- Je n'ai pas dit ça.
- Ah si, tu l'as dit, répondit-il. Son frère riait.
- Ça te fait rire Charme. J'ai dit qu'il...
- Qu'il fallait qu'on se taise. Raoul avait le malin plaisir à toujours finir mes phrases, en plus de me contredire et de toujours être désagréable. Il m'insupportait.
- Bref, pourquoi il n'y a plus d'animaux ? insistais-je.
- Parce qu'ils sont tous partis. Et je ne crois pas que la vie soit possible dans ces marécages. La forêt se meurt. Eux, au moins, ils ont eu raison de fuir.
- Il commence à faire nuit. Nous allons passer la nuit ici, intervint Raoul.
- Ici ! Mais on ne peut pas dormir ici. C'est trop lugubre, m'écriai-je.
- Ce n'est pas assez luxueux à votre goût princesse, ironisa Raoul.
- Ne m'appelle plus jamais comme ça !
- Comme quoi ? Princesse ! Il était insupportable surtout son frère qui l'encourageait en riant de plus belle.
- Si tu ne veux pas dormir ici princesse, rien ne t'oblige à dormir mais tu ne tiendras pas cinq minutes demain, dans les montagnes.
- Ne m'appelle pas comme ça ! Hein, comment ça les montagnes ? On ne va pas traverser des montagnes, interrogeais-je.

- Heu, et bien, si. Si on ne voulait pas se faire attraper, il fallait bien prendre des chemins discrets et il n'y a pas mieux que la montagne, expliqua Raoul comme si j'avais posé une question stupide.
- Je vous déteste. Et toi surtout. Raoul et Charme riaient. Ils étaient indécrottables.

Sur le sol froid et humide, le ventre vide, je m'endormis.

Ce fut le brame d'un cerf qui me réveilla. Il était face à moi, grand, beau, majestueux. Il respirait fort et avait le regard perçant. Sans l'ombre d'un doute, c'était le plus beau et surtout le dernier de son espèce. Je m'étais levée quand Raoul s'était réveillé. Effrayé, il m'avait demandé de reculer. N'en faisant qu'à ma tête, je m'approchais de l'animal. Il ne me ferait aucun mal, m'étais-je dit.

- Anèthe, recule, avait hurlé Raoul.
- Je sais ce que je fais, ne t'inquiète pas. Il ne me tuera pas. Et puis, ce serait bien la première fois que tu t'inquiètes pour moi, souris-je.
- Mais je ne suis pas inquiet.
- Tu parles, intervint Charme, tu es mort de trouille, oui !

Je m'étais concentré sur l'animal. Qu'est-ce qu'il était beau. Il n'hésitait pas, n'avait pas peur de moi, ne bougeait pas. Même si ses pattes montraient qu'il voulait reculer, il ne le faisait pas. Des feuilles s'accrochaient à ses bois. Elles tournoyaient, dansaient autour de lui. S'il avait pu sourire, il l'aurait fait. Tendant ma main vers lui, il recula sa tête. Mais voyant que je ne lui voulais aucun mal, il l'a remis en place. Charme mais surtout Raoul était captivé par ce que je faisais. On aurait dit des poissons hors de l'eau. Je le touchais presque. Je sentais son souffle sur ma paume. Mes doigts gelés frôlèrent son nez. Ce n'était pas agréable car il le remua comme si une mouche l'avait piqué mais, ne s'en alla pas. J'en profitai pour poser ma main délicatement sur son museau. Il ne bougeait plus, captivé à son tour, ses yeux dans les miens. Nous respirions à la même allure, en parfaite osmose. Je le caressais. Cela faisait longtemps qu'il n'y avait pas eu autant d'humanité dans ce monde de brutes. A lui seul, le cerf enveloppait toute la bonté de ce monde. Saul aurait aimé voir ça. Elle adorait les animaux, quand il ne fallait pas les manger pour survivre. Le prenant par le cou, je le serrais très fort contre ma poitrine. Des larmes vinrent emplir mes yeux mais elles ne coulèrent pas.

Au bout d'une minute, il recula, leva la tête haut dans le ciel et disparut.

- Pourquoi est-il parti ? m'enquis-je.
- C'est un être sauvage avant d'être pur et maintenant il doit faire ce que nous faisons, sauver sa vie. Tu es prête princesse.
- Je le serais si t'arrête de m'appeler comme ça, Raoul.
- Alors on y va, princesse.
- Je t'ai entendu. Il riait encore.

Nous avions un long chemin à faire et il était loin d'être terminé. Non, il ne faisait que commencer.

Droit devant nous, il y avait une grande arche. Elle était affreuse et ensanglantée. Elle était tout ce que les grandes arches n'étaient pas : détestable. Elle avait perdu tout son prestige et toute sa gloire. Et d'une voix fière, frêle et audacieuse, Charme annonça :

- Bienvenus à Humanus.

C'était évident que nous étions là. Nous ne pouvions être que là.

Le paysage était lugubre et le décor tombait en ruine sous la Nature qui semblait avoir repris ses droits, recouvrant cette cité, autrefois prospère, de vert. Tout s'était écroulé sinon bientôt. J'étais nerveuse à l'idée de voir des cadavres laissés, abandonnés depuis la guerre. Bizarrement, le sang, excepté sur la grande arche semblait avoir disparu, semblait avoir été nettoyé.

Nous marchâmes à l'intérieur seulement depuis cinq minutes que déjà, je ne me sentis pas bien. J'eus un mauvais pressentiment comme si nous ne devrions pas être là. Mais il était déjà trop tard et étonnement, mes deux acolytes ne semblaient pas très dubitatifs, au contraire, ils étaient sereins et sûr d'eux. Ils devraient être sur leurs gardes et pourtant ne paraissaient pas préoccupés par la situation.

Soudain, quelque chose craqua sous mes chaussures, faisant un bruit assez audible. Je me redis net et observai ce qu'il y avait par terre. C'était un crâne, un crâne humain. Je ne m'étais pas rendue compte que les deux frères s'étaient arrêtés également et m'empêchèrent d'hurler au moment où j'allais le faire.

- Tu es folle malheureuse ! chuchota Raoul de sa plus belle voix. Nous ne sommes pas seuls. Tu veux nous faire repérer.

J'ignorais qu'il y avait encore des gens qui occupaient cette partie du territoire, qui vivait encore dans cette ville. Je pensais que nous serions seuls et seulement de passage. Mais apparemment pas.

- Tu dois te taire maintenant, peu importe ce que tu vois, c'est compris, reprit Raoul, voyant la panique dans mes yeux.
- Que faisons-nous ici ? Je croyais...les montagnes...
- Mais tais-toi ! m'interrompit Raoul, encore.
- Nous sommes venus là car nous attendons quelqu'un, un informateur, me répondit Charme.
- Et qu'est-ce qu'il va nous dire ? demandais-je.
- Des informations, rétorqua bêtement Raoul.
- Merci pour cette « information » des plus utiles Raoul. Je pense que ça, je l'avais compris toute seule. Mais pourquoi y a-t-il encore des gens qui peuplent Humanus. Vous m'aviez dit qu'ils avaient tous été exterminés ? insistais-je, légèrement curieuse.
- T'en poses des questions pour quelqu'un qui a peur ! ironisa Raoul. Décidément, je ne pouvais plus le supporter. Je crois que je lui aurais refait le portrait si je n'avais pas temps besoin de lui.
- A l'époque si, m'expliqua Charme, plus collaboratif. Mais au fur et à mesure des années, des contrebandiers, des colporteurs, des meurtriers ou même des exilés occupèrent ces lieux, oubliés de la population. Au départ, il n'y avait aucune loi qui les interdisait d'y séjourner ou d'y vivre mais lorsque le roi apprit que la Criminalité régnait dans la cité, il fit voter une loi qui rendit illégale la vie humaine à Humanus. Malgré cette loi, qui n'est pas très connue, les gens y séjournent quand-même et continuent leur trafic. Généralement, ce sont des gens malhonnêtes, dangereux et sans-pitiés qui vivent ici, donc...
- En claire, ce que mon frère essaie de te dire est : ne t'éloigne pas trop voire pas du tout, ne fais pas de bêtises et tiens-toi tranquille. C'est dangereux ici, vraiment.
- Plus qu'à Adémon ! riais-je. Impossible.

- Tous les criminels d'Adémon sont pratiquement réunis à Humanus s'ils n'ont pas été sur l'échafaud ou mis aux fers. Je te conseille donc de rester sur tes gardes, au cas où ça tourne mal. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quoique-ce soit, rétorqua Raoul, légèrement énervé.
- Oh, tu t'inquiètes pour moi maintenant Raoul. C'est gentil, fallait pas, me moquai-je.
- Non ! Non ! Ne rêve pas trop Anèthe. Je ne veux juste pas qu'on ait fait tout ça pour rien, me sourit-il avant de recouvrer son sérieux.

C'était évident. Il ne pouvait pas se passer une seconde sans que Raoul soit désagréable. Je pense que c'était dans son code génétique, c'était inhérent à lui-même, la bêtise aussi. Mais maintenant, il fallait être attentifs et passer inaperçu avant d'avoir vu notre informateur pour pouvoir repartir sans encombre.

Les frères étaient au-devant, zen, placides et imperturbables. Je découvrais ainsi, derrière eux, la folie meurtrière et le désastre humain. La plupart étaient de simples mendiants, vivant de la charité des passants, vêtus de loques, de vêtements vétustes qui ne tiennent plus chaud. Ils avaient le visage décoloré, sans émotion, hanté par la solitude et la mort. Malgré qu'ils fussent nombreux, ils étaient profondément seuls et isolés des uns des autres. J'aurais presque eu pitié d'eux si on ne distinguait pas la honte et le sang qui tachaient leurs mains. Si elles pouvaient parler, elles cauchemarderaient l'homme le plus coriace du monde. A notre venu, ils s'étaient afférés à leur corvée, à leur travail quotidien : faire l'aumône. Mais nous n'avions pas d'argent. Enfin, moi, je n'en avais pas. Dans la panique, je n'avais eu le temps de prendre que le strict minimum et mes économies n'en firent pas parti.

## Chapitre 10 : De nouveaux amis

Raoul et Charme ralentirent le pas. Une bande de trafiquants nous faisait face. Ils étaient assis pour certains, adossés contre un mur pour d'autres autour d'un bar. Il ressemblait étrangement aux Saloons que me décrivait Saul lorsqu'elle me parlait des cow-boys. Saul était passionnée de découvertes et passait plus de temps à la bibliothèque à s'instruire qu'avec moi. Même avant la guerre, elle adorait le monde extérieur et y serait sûrement allée si elle l'avait pu. L'un d'eux cracha sur le sol, une tige de blé dans la bouche dans notre direction. Il se détacha du groupe et vint nous rejoindre, enfin plutôt les deux frères.

- Que voulez-vous étrangers ? ragea-t-il, d'une voix rauque.
- Bonjour, intervint Raoul dans une tranquillité qui m'était inconnue. Je me présente, James McGordon, mon frère Timothy (Il parlait évidemment de Charme.) et ma sœur Stella (Stella ! Il était sérieux. Il aurait pu me choisir un autre nom !). Nous sommes de passage. Nous cherchons un homme nommé Eifridge, vous le connaissez ?
- Qu'est-ce que vous lui voulez à Eif ? demanda le gros bonhomme, grossièrement.
- C'est notre oncle. C'est notre mère qui nous envoie. Notre père est mort et elle pensait qu'il aurait aimé le savoir, savoir que son frère est mort. Raoul était super fort pour mentir.
- Je ne savais pas qu'il avait une famille. Remarquez, je ne savais pas non plus qu'il avait une nièce. Il était répugnant et sale. Me fixant droit dans les yeux, il me souriait comme s'il se croyait irrésistible. Raoul enchaîna :
- Savez-vous où je peux le trouver, Monsieur...
- ...Trompe-la-Mort, pour vous servir, paraissait-il aimable. Il ne doit pas être bien loin, il va arriver.

Charme faillit s'étouffer en entendant son prénom. Qui pouvait-être ce pauvre diable, cette crapule ambulante, cette monstruosité vivante ? A en voir son apparence, il aurait tué au moins plus d'une centaine de personnes, au minimum. Nous attendions ainsi, face à face, l'arrivée de notre cher Eifridge. Il m'avait demandée plusieurs fois de m'asseoir à côté de lui (sur lui) mais étonnamment, je n'y consentais pas. Certains de ses acolytes étaient rentrés à l'intérieur du Saloon mais Trompe-la-Mort était toujours là, m'observant, une clope au bec.

Soudain, ça s'agita dans le Saloon. Un homme, d'une violence effrénée fut éjecté du bar, tombant à mes pieds. Je n'osais bouger. Il se releva, un peu maladroitement et eut du mal à rejoindre ses amis. Il était soul.

- Alors, je vous présente Eifridge mes amis. Maintenant, partez, ordonna Trompe-la-Mort.
- Mais ce n'est pas lui, s'étonna vivement Raoul. Il est vieux et étrangement, n'aime pas l'alcool comparé à cet individu.
- Quoi ! Comment oses-tu manquer de respect à mon ami ! Si ce n'est pas lui que tu cherches, il n'y a pas d'autre Eifridge dans le coin, sauf si cet homme se fait passer pour lui et là, ça va barder pour sa gueule ! hurla-t-il, ayant apparemment perdu toute son amabilité.
- Là je crois qu'il est énervé, chuchota ironiquement Charme dans mon oreille.
- Qu'est-ce qu'il a dit le petit saligaud ? Qu'est-ce que t'as dit espèce de merdeux ! hurla Trompe-la-Mort sur Charme.
- J'ai dit qu'il y a eu méprise et que l'on va s'en aller, hein James.

- Oui, nous allons partir, rétorqua Raoul.

Cependant, je n'avais pas l'impression qu'ils voulaient nous laisser partir.

Au moment où nous pivotâmes vers la droite, un homme se pointa, nous barrant la route, un revolver à la main. En réalité, de chaque côté, il y avait un homme armé qui nous pointait de leur pistolet chargé. Dans la panique, nous nous serrâmes tous trois. Raoul avait son point fermé et Charme se concentrait plus que jamais. Au moment où le combat allait commencer, quelque chose ou plutôt quelqu'un vint troubler les projets de meurtres de Trompe-la-Mort.

- Vous n'allez pas tuer ces pauvres enfants, Trompe-la-Mort, dit un homme d'une soixantaine d'années qui s'ajouta à l'assemblée de criminels.
- Eh bien, ils sont bien grands tes « pauvres enfants » et bien gras. Tu me coupes dans mon élan, moi qui rêvais de chair fraîche, tu me déçois beaucoup vieillard, s'énerva-t-il.
- Et bien, écoute le vieillard, se moqua-t-il. Je ne m'étonne que tu ignores mon nom.
- De quoi parles-tu ? s'enquit Trompe-la-Mort.
- Tout à l'heure, je me suis permis d'écouter votre conversation des plus enivrantes et j'ai constaté que les « pauvres enfants » t'ont demandé de voir un certain Eifridge, n'est-ce pas ?
- Oui mais en quoi ça t'intéresse puisque je vais les tuer ? sourit le gros bonhomme de toutes ses dents (il lui en manquait beaucoup).
- Parce qu'en l'occurrence, je m'appelle également Eifridge, s'exclama le vieillard.
- Toi ! Tu es en train de me dire que c'est toi que les gosses cherchaient, que tu es leur oncle ! éclata de rire Trompe-la-Mort.
- Bien sûr, confirma le vieillard, sûr de lui.
- Moi qui me réjouissais de tuer une famille. Et bien, je crois que mes vœux ont été exaucés. Tuez-les ! ordonna Trompe-la-Mort.

Puis tout se passa très vite, en un éclair.

Eifridge (le vrai) envoya une bourrasque de sable dans les yeux de nos adversaires. Les recevant en plein dans les yeux, ils hurlèrent de douleur. Profitant de ce moment de faiblesse, le vieillard s'activait, aidé par Charme et Raoul. Ils les tuèrent avec une aisance telle qu'on aurait dit qu'ils avaient fait cela toute leur vie. Malgré des tentatives d'affrontements, les acolytes de Trompe-la-Mort tombèrent tous sous les coups de Raoul, Charme et Eifridge. Que faisais-je ? Rien. J'étais paralysée, pétrifiée devant le massacre.

- Arrêtez ! hurla à nouveau notre cher Trompe-la-Mort.

Cette fois-ci, il n'était plus comme d'habitude. Il était nerveux dans sa voix et surexcité comme s'il allait préparer un mauvais coup qu'il était sûr de réussir. Debout, sur le perron du bar, il maintenait au cou un jeune garçon d'une douzaine d'années, une dague pointée dans son dos. Il avait l'air terrifié, en larmes alors que notre ami était fier et heureux comme s'il attendait ce jour avec impatience. Je n'eus pas le temps de poser de questions qu'Eifridge y répondait déjà :

- Non ! Je t'en prie, ne fais pas ça ! Laisse mon fils tranquille ! Il n'a rien à voir avec ça ! s'égosilla-t-il.

- Ah ! Qu'est-ce que c'est agréable d'être en position de force, d'avoir le pouvoir de vie et de mort sur quelqu'un, hein Zein. Seulement, tu me dois beaucoup Eifridge et en plus, tu as tué pas-mal de mes gars. Je vais devoir...

Trompe-la-Mort n'eut pas le temps de finir sa phrase. Raoul intervint mais je ne compris qu'après ce qui venait de se passer. Raoul en moins d'une seconde, enleva sa toge noire, ouvrit son dos et comme si sa peau se décollait, deux ailes apparurent. Elles étaient grandes, belles mais en même temps sombres et monstrueuses. Il m'effrayait et m'attirait en même temps. Je m'attendais à ce que Charme en face autant mais bizarrement se retint. Il lévita au-dessus du sol et fonça sur Trompe-la-Mort. Le temps que ce dernier réagisse, Zein était déjà hors de danger. Même si Raoul avait été blessé pendant le combat, il avait été formidable. Je le jugeais en permanence et là, il venait de sauver la vie à quelqu'un. Il était fantastique et moi, je n'avais rien fait. Mais, il avait oublié une chose essentielle : Trompe-la-Mort était encore vivant.

- Moi aussi, je suis un démon James. Tu nous as fait du grand spectacle en les dévoilant à nous autres. Toi au moins, tu as eu de la chance qu'on t'ait épargné, qu'on ne te les ait pas enlevées de force, commenta Trompe-la-Mort. Malheureusement, comparé à toi, mes ailes m'ont été supprimées. Et tu sais comment ? Sans anesthésie, sans soin médicaux, rien. Juste un couteau et un fer chauffé à blanc. J'ai hurlé, j'ai crié, j'ai pleuré mais l'on a cessé que lorsque mes ailes tombèrent. Etrangement, lors de cette opération, devenue obligatoire à Angess et à Adémon, il n'y a pas de sang qui coule, seulement de la douleur et de la souffrance. J'avais dix-huit ans à l'époque et déjà je souffrais. Alors, tu n'imagines pas qu'avec un petit tour de magie, tu vas me faire peur, provoqua Trompe-la-Mort, consumé par la rage.

Sur le moment, je ne compris pas l'intérêt de ce long discours. Il semblait bienveillant, paternelle comme s'il s'était efforcé de lire en Raoul, de lui faire passer un message. Cependant, c'était tout le contraire. A la fin, le regard toujours dans celui de « James », il cria :

- Taupe, c'est à toi ! Venge-nous !

A ces mots, Taupe, un acolyte de Trompe-la-Mort, tua Eifridge. Il s'était caché derrière un buisson, derrière nous. Comme une alarme qui venait d'être déclenchée, Taupe bondit sur Eifridge et d'une main habile, lui planta son épée dans le ventre. Il tomba à la renverse, de tout son long sous les rires triomphants de Trompe-la-Mort. Nous étions vaincus et, il était vainqueur. Nous avions échoué.



## Chapitre 11 : Un ange

Tout était fichu. Tout était fini. Tout était mort.

Notre informateur était presque mort et notre ennemi avait gagné. Ça ne pouvait pas se passer comme ça. Ce n'était pas possible. Je ne pouvais accepter cela. Nous nous étions battus si vaillamment, ils s'étaient si bien battu que le dénouement ne pouvait être ainsi.

Entrant dans une colère noire, plus rien ne pouvait m'arrêter. Ma respiration s'accéléra et mon cœur battit de plus en plus vite. Soudain, comme une sorte de rétrospective, comme si mon âme sortait de mon corps, de l'énergie sortit de mes mains. J'étais comme dépossédée de mon être. Tout mon pouvoir, toute ma haine se déchaîna sur Trompe-la-Mort. Il ne survit pas.

J'étais un ange.

Mes yeux étaient devenus blancs et comme si mon corps allait exploser, une vague d'énergie déferla en tous sens. Je pouvais encore entendre les cris de douleur de Trompe-la-Mort dans ma tête avant que son cœur ne cesse de battre. Il fut désintégré, ne laissant qu'une légère poussière qui s'envola au vent.

Je ne me souvins plus très bien de ce qui s'était passé ensuite, seulement que je m'étais tournée vers Raoul et le regardant droit dans les yeux, je m'étais effondrée sur le sol. Je ne sentais plus ma poitrine tellement j'avais mal. Ma tête tournait et tous mes membres semblaient faillir. Les cris de Zein avaient remplacé ceux de Trompe-la-Mort, étant au chevet de son père. Eifridge n'en avait plus pour très longtemps.

- Où sommes-nous maman ? lui demandai-je, intriguée.
- Nous sommes dans mon endroit préféré : la plage.
- C'est beau, maman. C'est calme. C'est féérique.
- Oui. Regarde le soleil. Si tu tends bien ton doigt vers le ciel, tu pourras presque le toucher. Tu as vu comme c'est agréable, me sourit-elle.
- C'est parfait. Tu me manques terriblement maman. Et Saul aussi. Tous, me lamentai-je.
- Je sais. Mais ne t'inquiète pas, me consola-t-elle. Nous ne serons jamais très loin de toi. Nous serons toujours là, me rassura-t-elle en pointant son doigt sur mon cœur. Marchons un peu tu veux. J'aimerais en profiter un peu avant de repartir.
- Où vas-tu ? m'enquis-je.
- Là où tu ne peux me suivre. Un jour, on se retrouvera mais pas aujourd'hui. Alors profite ma chérie, profitons d'être ensemble.
- D'accord maman, d'accord maman.
- Ma fille chérie, amour de ma vie, sache que jamais je ne te quitterais et de là où je suis, je vois tout ce que tu fais. Je suis fière, comme le sont ta sœur et ton frère. N'oublie pas que je t'aime, n'oublie pas qu'on t'aime, n'oublie pas d'où tu viens, n'oublie pas les tiens, n'oublie pas, souviens-toi. Toujours...

Je venais de me réveiller. J'avais encore les paroles douces et apaisantes que ma mère m'avait dites avant de partir. Je croyais que c'était un rêve mais il était différent de la dernière fois. Ce n'était pas une vision, c'était comme si ma mère était vraiment venue me voir, était véritablement venue me parler, me montrer la plage. Je ne la connaissais pas et pourtant je l'aimais, je l'aimais tellement que j'en pleurais. J'aurais tellement voulu la connaître, vivre auprès d'elle. Mais c'est impossible, on ne

fait pas revenir les morts à la vie. On peut juste accepter leur départ et je pensais que je lui devais bien ça.

J'étais allongée par terre, sur une sorte de mousse verte qui me servait de lit. Zein pleurait toujours, assis près de son père, sa tête dans ses mains. Charme était près d'un feu, jetant des brindilles dedans. Quant à Raoul, il essayait tant bien que mal qu'Eifridge nous donne les informations que « James » attendait tant mais qu'il peinait à nous donner. A vrai-dire, Zein lui interdisait de répondre, il disait que cela fatiguait trop son père et qu'il avait peur que cela ne le fasse mourir plus vite. C'était horrible surtout qu'Eifridge agonisait à petit feu et personne n'osait ou ne voulait abrégé ses souffrances. Etait-ce de la torture ? Je ne voulais y penser.

Je me relevais tant bien que mal, aidée par Charme qui s'était aperçu de mon réveil. J'avais des courbatures partout comme si j'avais fait un marathon, j'avais mal à la tête et j'avais la nausée comme si tout ça ne suffisait pas. Je m'étais approchée de Raoul.

- Est-ce que ça va ? me demanda-t-il.
- Oui. J'ai connu des jours meilleurs mais je crois que je m'en sors mieux que Trompe-la-Mort, souris-je.
- D'ailleurs, en parlant de lui, l'un d'eux a réussi à s'enfuir. C'est Taupe, me chuchotant dans l'oreille, celui qui a gravement blessé Eifridge.
- On verra ça plus tard. Je voudrais parler à Eifridge, insistai-je.
- Et bien essaie toujours mais Zein m'en empêche formellement.
- Je vais essayer. Salut Zein, est-ce que tu me laisserais parler...
- Non ! répondit-il vigoureusement.
- Z-e-i-n, essaya de dire Eifridge.
- Non père, taisez-vous !
- Je t'en prie, laisse-moi lui parler, supplia Eifridge à son fils. S'il te plaît.

Il s'en alla, me laissant parler à son père. Il était très courageux mais faible et désarmé. Il ne savait plus où donner de la tête, était désorienté et ayant perdu toute rationalité, envahi par ses émotions et son envie de voir son père survivre, il réagissait impulsivement. Malgré tout, il savait déjà que c'était trop tard.

- Je suis désolée pour vous et votre...
- Ne dis rien, me coupa-t-il. Ce n'est rien. J'ai été ravi que ma blessure ait fait révéler le pouvoir magnifique qui était en toi. J'ai été ravi d'avoir vu un ange dans ma vie, au moins une fois.
- Je suis désolée des circonstances mais je suis obligée de vous poser certaines questions.
- Oui bien sûr, tout ce que vous voulez.
- Que deviez-vous nous dire qui devait nous aider, m'aider ? m'enquis-je.

Il toussa et je sentais son cœur qui battait de moins en moins vite. Le sang coulait, son corps se vidait et il ne lui restait plus longtemps à vivre. Etait-ce de ma faute ? Devais-je continuer ou le laisser avec son fils ? Accélérerai-je sa mort ?

- Vous devez...aller...à...la..., balbutia-t-il.
- Où devons-nous aller ?

- La prison...
- Une prison ?
- La...prison...du Temple..., réussit-il à dire.

Il expia son dernier souffle et s'endormit dans un sommeil éternel. Je fermai ses yeux. Zein fut inconsolable.

Raoul sauta sur moi comme un fou, un être possédé :

- Que t'a-t-il dit ?
- Il ne m'a rien dit d'intéressant, pas grand-chose.

Il était en train de repartir au moment où je l'arrêtais net :

- Par contre, il m'a parlé d'une prison, la prison du Temple. Est-ce que ça te parle ? lui demandais-je.

Faisant demi-tour, il me demanda davantage d'explications :

- La prison du Temple dis-tu ! s'enquit-il comme s'il avait mal entendu.
- Oui, c'est ce qu'il m'a dit. Pourquoi ? m'inquiétai-je, ahurie.
- T'a-t-il dit autre chose ?
- Non rien. Il n'en a pas eu le temps...
- Eh bien, si on doit aller à la prison du Temple, cette expédition va vite devenir dangereuse.
- Qu'est-ce qu'elle a cette prison ? demandai-je, toujours perplexe.
- Il se trouve que cette prison, en plus de se trouver au cœur d'Angess, est également la prison du Palais Royal, m'expliqua Charme.
- Mais on ne peut pas y aller. Nous sommes des hors-la-loi, recherchés pour avoir corrompu la loi et condamnés à mort. On ne peut...
- On n'a pas le choix, me coupa Raoul. Je suis désolé Anèthe mais on doit y aller. J'ignore encore comment mais on devra y aller.
- Tu es suicidaire ou quoi ! m'emportai-je. Il est hors de question que je meurs à cause de toi, à cause de cette idée stupide. Tu veux tous nos faire tuer c'est ça !
- Je croyais que tu étais prête à tout, me provoqua-t-il.
- Oui sauf aller à Angess, lui rappelai-je. Je te signale que c'est dans cette ville que mes parents et toute ma famille sont morts. Dois-je te le rappeler !
- Eifridge devait nous donner la prochaine étape qui nous permettrait d'atteindre celui qui a assassiné mon père de sang-froid. Ça aussi tu l'as oublié ! s'énerva Raoul de plus belle.
- Mais pourquoi ces réponses se trouveraient dans une prison ? ajoutai-je, les larmes me venant aux yeux.
- Si je le savais, je n'aurais pas eu besoin de faire tout ça, tu ne crois pas ! mugit-il, toujours énervé.
- Tu es trop stupide ! hurlai-je à mon tour.

- Quoi !
- Cela suffit maintenant ! hurla Charme. Vous allez arrêter maintenant. Ce n'est pas en criant comme ça que l'on va trouver une solution.
- Oui, tu as raison, répondis-je à Charme.

Je ne voulais plus parler à Raoul. Il était insupportable, horrible, ignoble, tout ce que je ne comprendrais jamais. Pourquoi était-il toujours comme ça, si détestable, si désagréable !

## Chapitre 12 : Rêves et cauchemars

Zein enterra son père.

Je mis une gerbe de fleurs sur la tombe et nous priâmes ensemble. Le lendemain, Zein était parti. Où ? Seul Dieu le sut. Il pleurait dans son sommeil si on pouvait considérer qu'il dormait. Les larmes coulaient le long de son visage et ne cessaient jamais. Les lamentations finirent par s'estomper. J'ignore si ce n'était à cause de l'habitude ou du fait de son départ. Elles étaient de moins en moins présentes, de moins en moins intenses, de moins en moins profondes. Nous étions tous bouleversés par ce qui venait de se passer mais lui était le plus impacté. Je ne voulais même pas savoir ce qu'il avait dû ressentir, les sentiments qui avaient dû le traverser, briser son cœur. Comment peut-on infliger tant de mal, comment ?

Cette nuit fut la plus dure de toute ma vie. Pas une fois je n'eus envie de dormir et pourtant la fatigue ne manquait pas. J'étais trop agitée, trop préoccupée par les événements qu'il m'était impossible de fermer les yeux. Et entendre Eifridge suffoquer dans ma tête était pour moi un supplice, une torture. J'aurais aimé que pendant rien qu'une seconde, je puisse éteindre mon cerveau, stopper ces voix dans ma tête, oublier, tout. Mais je n'y arrivais pas, je ne pouvais pas.

Raoul n'essayait même pas. Lui, il avait une blessure bien plus douloureuse qui l'en empêchait. Durant le combat, il avait été saigné en plusieurs endroits notamment sur l'épaule. Elle était rouge vif, frêle et poreuse. Il se mordait les dents pour ne pas hurler, pour ne pas réveiller son frère. Etrangement, Charme arrivait à trouver le sommeil. J'aurais aimé connaître son secret pour en faire de même.

Allongée sur le sol, je regardais le feu. Il dansait au gré du vent, miroitait, élançait ses couleurs chaudes haut dans le ciel, passant de l'orange au rouge avant de redevenir jaune, s'harmonisant avec le brin des bûches et des brindilles. Cela m'apaisait. Mais étais-je vraiment en train de regarder le feu ? En réalité, peut-être pas. A côté, assis à genoux, dévoilant ses magnifiques ailes de corbeau, Raoul essayait de se soigner. Avec une pâte à base d'herbes mortes, de feuilles en tout genre, d'eau et d'un mortier, il fit une sorte de mélange qu'il appliqua sur sa plaie. Ça n'avait pas l'air très efficace au contraire, assez douloureux. Je l'entendais gémir faiblement, prenant une inspiration forte avant d'en remettre davantage. Il me tournait le dos. Sa beauté était sans nul doute à son paroxysme. Ses ailes brillaient dans le noir et se reflétaient dans les flammes. Elles étaient splendides. Je m'étais assise, admirant toujours Raoul. Que m'arrivait-il ? Je ne pouvais ressentir cela, je devais le haïr, je le devais. Mais pourquoi n'y arrivais-je plus ? En un sens, je savais pourquoi mais je me refusais de l'admettre.

Je marchais tout doucement dans sa direction. Charme dormait toujours. Bizarrement, cela m'arrangeait. Toujours en avançant, je me rapprochais de Raoul. Me tournant le dos, il ne me vit pas. Je m'imaginais soudain sa tête s'il m'avait vu ainsi. Il n'aurait pas seulement ri, il aurait éclaté de rire.

Mon cœur se mit à battre de plus en plus vite et ma respiration aussi. Je n'étais plus qu'à quelques centimètres de Raoul que déjà je sentais son corps contre le mien. Je ressentais comme une chaleur abondante, amicale, apaisante. J'avais envie de le toucher, une irrésistible envie malade et inarrêtable. D'une main tremblante et timide, je frôlai le plumage du « bel oiseau ». Il tressaillit de tous ses membres. Mais au lieu de se retourner, il me laissa faire. C'était tellement doux que je ne pouvais m'empêcher de continuer. Il ne se préoccupait pas de moi et pourtant, je sentais bien qu'il avait l'esprit occupé. Il étalait la crème de façon désordonnée, machinalement sans vérifier où il en mettait. S'arrêtant, il se retourna. Mon cœur explosa. Je me sentais tellement gênée, je ne savais plus où me mettre. Que devais-je dire, que devais-je faire ? Fuir ? Non. Crier ? Non. Entamer une conversation ? Impossible. Je décidai de ne rien faire.

Contre toute attente, il me sourit de toutes ses dents. Il rougissait. Le faisais-je aussi ? Surement. Ma main, toujours fixée sur son aile mais cette fois-ci immobile, attira son attention. Je me laissai faire. Il

la saisit et l'embrassa. Je ne comprenais pas. Que m'arrivait-il ? Que nous arrivait-il ? Allais-je trahir ma promesse de toujours le haïr ? Je ne contrôlais plus ce que je faisais, je ne réfléchissais plus. J'étais comme plongée toute entière dans ses yeux, obnubilée par lui. Tout le reste semblait avoir disparu. Il tenait ma main dans la sienne et n'avait pas l'intention de la lâcher. Ses doigts suivaient les os des miens, effleuraient mes veines, les entrelaçaient. J'étais comme mise à nue devant lui. Il n'y avait plus de peur, plus de haine, plus de sang, plus de guerre, plus de politique, juste lui et moi, en totale osmose. Je ne pensais pas pouvoir ressentir pareille chose pour quelqu'un, pour lui.

Charme dormait toujours. Le pauvre. Il était si jeune. Il n'aurait jamais dû vivre de telles atrocités à son âge. Il devrait être à l'école avec d'autres enfants, ne se préoccuper de rien, être libre. Mais au lieu de ça, il devait se battre et affronter un conflit bien plus grand que ce qu'il n'aurait pu imaginer.

Raoul ne semblait pas être très préoccupé par son frère. Au contraire, je lui prenais toute son attention. Il avait les yeux fixés sur moi. Qu'observait-il ? Etais-je si intrigante ? Dans les deux cas, j'aimais sa façon de me regarder. Nous étions tellement proches que je pouvais presque sentir son corps contre le mien. Son cœur s'accélérait. Sa main droite était au niveau de mon cou et sa gauche sur ma hanche. Je tremblais mais je ne voulais pas qu'il cesse, je ne voulais pas qu'il arrête. C'était si agréable mais si étrange à la fois. C'était curieux, j'étais curieuse. Nos nez se frôlèrent et pendant un instant, j'ai cru que je l'aimais. L'aimais-je ? Je n'osais pas le regarder dans les yeux, j'avais la tête légèrement baissée vers le sol. Il m'impressionnait mais j'ignorais pourquoi. Je crois que je l'avais trop détesté pour pouvoir m'admettre que je l'appréciais finalement. Ses mains, aussi douces soient-elles, semblaient rugueuses sur ma peau blessée. Elles étaient à présent sur mes épaules. Remettant une mèche derrière mon oreille, il saisit à nouveau ma main. Mais cette fois-ci, ce n'était pas pour s'amuser avec, c'était pour se rapprocher davantage de mon visage. Elles étaient sur mes joues, les caressaient. C'était tellement agréable. Je fermais mes yeux et le laisser m'envouter. Son majeur cogna ma lèvre supérieure ce qui me surprit. Voulait-il m'embrasser ? Jamais personne ne m'avait touchée et ne m'avait regardée d'aussi près, n'avait pu agir ainsi. Jamais je n'avais laissé qui que ce soit être aussi près de moi, jusqu'à Raoul. Mais là, c'était différent, il était différent. Il saisit mon menton dans le calme et la sérénité la plus totale, comme lors d'un geste anodin et le releva légèrement. A présent, mes yeux étaient plongés dans les siens. Ils étaient clairs et purs comme s'ils représentaient à eux seuls tout le bonheur de ce monde. Ils étaient incroyablement beaux. Nos nez se touchèrent une seconde fois mais cette fois-ci plus intensément et nos lèvres s'effleurèrent.

Soudain, j'entendis comme un hurlement longtemps. C'était comme des pleurs, des gémissements, des cris d'angoisse. Qui pleurait ?

Le coupant sans son élan (il fallait que je sache), je me retournais : c'était Charme. Il pleurait dans son sommeil. Il faisait un mauvais rêve. Il bougeait en tous sens, s'agitait. M'agenouillant près de lui, je lui chuchotai :

- Hé, hé, Charme ! Chut, calme-toi ! Ce n'est qu'un cauchemar, ce n'est rien. Respire, ce n'est pas réel. Tu rêves.

Il n'ouvrit pas les yeux mais j'eus l'impression que mes paroles lui furent parvenues. Il se calma et se rendormit. C'était normal. A son âge, on ne peut sortir indemne de ces conditions, de ces drames. Cependant, j'enviais son sommeil. Comment, malgré tout, arrivait-il à dormir ? La nécessité sans doute.

J'étais épuisée mais ne pouvais oublier ce qui venait de se passer, la proximité que je venais d'entretenir avec Raoul. Jamais, même dans mes rêves les plus fous, je me serais permis d'imaginer cela. Et lui ?

A peine m'étais-je relevée que déjà il m'embrassait. Ça s'était passé si vite que je n'eus pas le temps de réaliser ce qui m'arrivait. J'étais au chevet de Charme, perturbé et angoissé et maintenant,

j'embrassais Raoul, heureux et en proie à une joie incommensurable. Je ne voulais le repousser. En un sens, j'avais hâte ou plutôt je le remerciais de l'avoir fait. Cela me permit d'être sûre, d'éviter d'espérer pour rien. Mais il n'en sût rien. Nous nous embrassions et c'est tout ce qui comptait. J'étais toute rouge, je me sentais gênée devant lui. Allait-il rire ? Me jugerait-il ? Non, il n'en fit rien. Il me regardait avec des yeux pleins d'amour et d'abnégation. Il me serra fort dans ses bras et chuchota des paroles douces dans mon oreille : « J'espère que tu ne m'en veux pas trop. Je n'ai pu résister. Tu es tellement belle, tellement... ». Mais je ne le laissais finir sa phrase. Je ne voulais pas en entendre davantage, de peur d'en perdre le moindre son, la moindre syllabe, le moindre mot. Ses paroles résonnaient dans ma tête comme des notes de musique. C'était beau. Je m'endormis dans ses bras, blottie contre lui, ses ailes nous protégeant du froid. Elles étaient adorablement bien conçues. Cette noirceur faisait d'elles les plus mystérieuses et les plus admirables de toutes. J'en étais presque jalouse d'être un simple ange. Sur le moment, j'ignorais totalement ce que je faisais, si je l'aimais, si c'était seulement pour lui ou parce que j'étais en manque d'affection depuis la mort de Saul. Je sais que ça paraît très égoïste, ça l'est et je ne demande pas qu'on me pardonne. Ces jours-ci avaient été tellement difficiles, je me demande même si Raoul ne ressentait pas la même chose que moi. Tout était confus. J'étais perdue comme un objet délaissé dans une ruelle entre quatre murs. Je ne me sentais plus moi-même mais ça ne justifiait pas ce que je venais de faire. Je venais de profiter de lui, de sa gentillesse. Ou l'aimais-je vraiment mais me refusais-je toujours de l'admettre ? Impossible de savoir. Impossible.

Le réveil fut douloureux. Je n'étais plus dans les bras de Raoul mais sur le sol boueux et dur, humide et froid. Je me sentais sale mais je ne pouvais pas me laver. Pourtant il le fallait. Je ne pouvais plus faire un pas de plus dans ces conditions.

## Chapitre 13 : La cascade

Non loin de là, marchant ici et là, j'entendis comme un cours d'eau. Il était léger, calme, lointain. J'avancais toujours quand je tombai à la renverse. Il y avait eu un éboulement. Cependant, je ne le découvris qu'à mes dépens. Déjà que le réveil n'avait pas été extraordinaire mais là, je ne pouvais qu'être au plus mal. L'avantage (s'il y en avait un) était que j'avais récupéré toute ma tête. Tout me paraissait clair et net, comparé à hier soir où j'étais dans le flou le plus total.

Dans ma chute, je ne me rendis pas compte que j'avais les pieds dans l'eau. Je venais de trouver la rivière que je cherchais depuis au moins un quart d'heure. J'espérais que je n'étais pas très loin du camp où les autres dormaient encore. Je longuais l'affluent. L'eau devenait de plus en plus chaude. Au début, je croyais que c'était parce que je m'habituais à la température mais en réalité pas du tout, l'eau se réchauffait vraiment. L'écoulement de l'eau était de plus en plus fort, éteignant tous les autres bruits : c'était une cascade. Elle était splendide.

J'étais devant un lac chaud qui s'enfonçait dans les profondeurs de la terre, face à une cascade gigantesque qui s'engouffrait dans l'eau. Derrière se trouvait une grotte où proliférait une végétation luxuriante merveilleuse. C'était un vrai petit coin de bien-être isolé dans ce monde de brutes et de sauvage, un paradis avant les enfers. Il ne me fallut pas plus d'une minute pour ôter mes vêtements et plonger dans l'eau bouillante du lac. Elle fumait tellement la chaleur était grande et ce n'était même pas désagréable. J'aurais pu rester des heures si je ne m'étais pas souvenue des garçons et du reste.

D'ailleurs, il me semblait que je les entendais m'appeler. Se seraient-ils rendu compte de ma disparition ? En vérité, cela me faisait plus rire qu'autre chose. J'allais les faire un peu patienter. Au moins comme ça, je pourrais vérifier s'ils tiennent vraiment à moi. Dans le « ils », je parlais évidemment de Raoul. Non pas que je ne m'inquiétais pas pour Charme, mais lui, il m'appréciait déjà. Croyant les avoir vu au travers des feuillages en hauteur, je replongeais dans l'eau. Elle était claire et douce. Dans le fond, il y avait des rochers, des petits poissons, des algues énormes, des sortes de coquillages qui brillaient au contact du soleil, diffusant des milliers de couleur et la cascade. Je m'amusais à me mettre en-dessous afin d'y sentir toute la force sur moi. C'était puissant et assez dure de rester au-dessous. Mais je n'osais pas aller dans la grotte. J'avais peur qu'un monstre, qu'un ours l'habitant se jette sur moi et ne me dévore. Bien sûr, mon imagination me jouait des tours cependant, ça ne m'empêchait pas d'avoir peur. Je pense que c'était plutôt de l'excitation qu'une réelle peur mais, je me sentais toute chose en l'observant. D'ailleurs, ma curiosité trop forte m'obligea à la découvrir. Elle brillait. Elle était splendide. Elle n'était ni profonde, ni sombre, ni hantée. Elle était baignée de lumière, de richesse et de tendresse. J'aurais pu l'habiter toute ma vie tellement le lieu en était propice. Je crois que j'aurais presque pu remercier Raoul et Charme de m'avoir embarquée dans cette aventure rien que pour m'avoir permise de découvrir cet endroit fantastique.

C'était paisible, calme, tranquille. Je n'entendais plus les bruits fracassants de la forêt ou les craquements des arbres ou les pas sourds des animaux. Seulement le silence, un long silence rythmé par l'effondrement de l'eau de la cascade. Malgré son humidité et sa verdure prononcée, la grotte resplendissait de beauté. Jamais pareille merveille ne m'avait-on permis de voir, d'admirer, d'adorer. Les fleurs roses et bleues ici et là, embellissaient ce jardin d'Eden. J'en mourrais presque, tant la joie retrouvée ou trouvée fut immense. Mais le sol était glissant et je ne m'en aperçus qu'à mes dépens. Sautillant, je glissai sur la roche. Tendant mon bras, je me rattrapai à une liane qui traînait là. Dans ma chute, je décrochai tout le feuillage qui tomba en lambeau. Ce fut un déchirement. J'en eus le cœur brisé. Qu'avais-je fait ! Je venais de souiller un lieu de paix et d'abîmer son âme. J'exagérais peut-être mais il était pur, sans déchets et je venais de le lui créer. Enfin, c'était ce que je croyais. Qu'y avait-il derrière, inscrit au fer rouge dans la roche, à peine effacé par la vieillesse du lieu ? Cette inscription attira mon attention, comme si elle voulait que je m'approche.



Je faillis tomber à la renverse quand je découvris ce qui était gravé. En vérité, j'étais juste très étonnée de trouver un tel graffiti ici, dans ce lieu qui paraissait presque être le paradis sur Terre. Mais à l'évidence, je n'imaginais pas à l'époque l'ampleur qu'avait prise cette simple marque. Elle était innocente, enfantine. On remarquait qu'il s'agissait de l'écriture d'un enfant, sans doute pas très mature, pas très grand, pas très habile.

C'était un cœur dessiné dans la roche, légèrement déformé par le temps, un peu effacé sur les bords mais où l'on distinguait encore fort bien les initiales inscrites à l'intérieur : un « K » et un « C ». Une intuition m'incita à penser qu'il s'agissait peut-être de celle de Kordélia, quand elle était enfant. Mais, cela me surprit quelque peu. En effet, on était loin d'Angess, du palais royal, des endroits que fréquenterait une reine. Mais le plus important, qui était ce « C » ?

Je n'eus pas le temps d'y réfléchir très longtemps. J'entendis bientôt la voix douce et apaisante de Raoul et Charme qui me cherchaient. Il était venu pour moi de sortir de ma cachette et d'abandonner ce lieu merveilleux, de le rendre à la Nature, de lui rendre sa liberté.

Je revenais à notre campement, sifflotant, dans l'euphorie du cadre idyllique de la grotte et des souvenirs de la veille, de Raoul. Cependant, tout était resté silencieux. Ça paraissait beaucoup trop calme. Beaucoup trop. Je n'entendais plus les voix de Raoul et de Charme, seulement le sifflement du vent entre les arbres. Je ralentis mon allure, avançais tout doucement. Au loin, je vis Raoul et Charme, dissimulés derrière un gros arbre, un séquoia, il me semblait. Une idée m'était venue : j'allais leur faire peur. Je sais, en y réfléchissant, c'était stupide mais bon, ça faisait je ne savais combien de temps que je n'avais ri et j'en avais grand besoin. Voir leur tête quand ils s'apercevraient que ce n'était que moi était un fou rire sans précédent. Mais eux ils ne sourirent pas du tout.

- Pourquoi vous ne rigolez pas ? Vous devriez voir vos têtes ! déclarai-je, encore euphorique.
- Tais-toi Athéna ! hurla Raoul, dans une colère que je méconnaissais alors. Mais ce n'était pas sa réaction qui me surprit mais plutôt par quel prénom il me nomma. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage.
- Quoi ! Comment m'as-tu appelée là ? m'écriai-je, révoltée.
- Je ne sais plus, Athéna je crois, c'est pas bien grave.
- C'est pas bien grave ! Mais c'est une plaisanterie en fait. Je t'avais pourtant dit...
- Chut ! chuchota-t-il, énervé. Mais qu'est-ce qu'il croyait, qu'en jouant à cache-cache et en m'ordonnant de me taire, il allait obtenir ce qu'il voulait.
- Je t'interdis de m'appeler Athéna c'est clair. Je me nomme Anèthe et personne ne changera ça, t'as compris. Si tu m'appelles encore une fois comme ça, je te jure que...

Je ne pus finir ma phrase. Ce n'était pas Raoul mais Charme. Saisissant mon menton, il me montra ce qu'ils guettaient depuis bientôt une dizaine de minutes.

- Tu vois ça, ce sont des gardes d'Angess. Alors si tu veux nous laisser en vie, t'as intérêt à la fermer, m'ordonna Charme.

Mais il avait raison. J'avais intérêt à me taire cette fois-ci. Mais que cherchaient-ils ? Pourquoi étaient-ils là ? J'étais très inquiète, j'étais perplexe. Je ne me sentais pas très bien. Heureusement, ils partirent assez vite et ne nous virent pas. Il y avait quelque chose qui clochait, quelque chose qu'ils savaient mais pas moi. Rejoignant le campement, j'entamais la conversation.

- Qui étaient-ce ? Que faisaient-ils là ?

- On les a entendus arriver vers l'est. Ils étaient à cheval et bien armés si tu vois ce que je veux dire, répondit Charme.
- Ils nous cherchaient ? m'inquiétais-je.
- J'en ai peur oui. Enfin, pas nous directement mais vu le carnage qu'on a laissé à Humanus, ça ne m'étonnerait pas qu'ils recherchent des bandits criminels à l'heure qu'il est, continua Charme.
- Mais c'est impossible. Tout le monde sait qu'Humanus grouille de malfrats et de criminels. Ce n'est pas le premier massacre qu'il y ait eu. Non, c'est autre chose, expliqua Raoul.
- Quelqu'un les aurait prévenus ? demanda Charme.
- Non, il n'y avait personne. Et je vois mal Zein nous dénoncer, répondit son frère.
- Zein non mais Taupe si, déclarais-je.
- Quoi ? intervinrent les deux frères simultanément.
- Mais si, l'homme qui a tué Eifridge. Il s'est enfui. Je n'ai pas vu son corps parmi les cadavres et je te parie qu'il est de mèche avec le gouvernement et l'a prévenu de ce qui s'est passé. Et puis, avec les bouleversements à Adémon, Angess n'a pas besoin de ça, d'un règlement de compte entre bande d'accord mais une exécution non.
- Qu'est-ce que tu sais ? rétorqua Raoul.
- Au moment où je l'ai, où je l'ai...
- ...supprimé, oui.
- Et bien, j'ai vu qu'il avait des papiers sur lui, notamment un laissez passer à Angess, plusieurs demandes d'audience au Roi et une bague, une bague en or massif et bien sculptée. Il avait des notes dont le nom d'Eifridge et d'autres mais je ne les connaissais pas.
- Est-ce qu'il y avait le nom d'Astre dans ses notes ? demanda Raoul, intrigué.
- Non, je ne crois pas. Pourquoi ?
- C'était le premier ministre d'Angess. Il était là lors de la reconstruction des deux cités. C'est lui qui a rassemblé les deux villes avant la construction du mur. Et c'est aussi son assassinat par Trompe-la-Mort qui rompit toute tentative d'alliance entre Angess et Adémon.
- C'est pour ça que nous le connaissions, enfin, sachions qui il était, continua Charme.
- C'est un criminel, un meurtrier. Et ça m'étonne qu'il travaille pour le roi. Sa majesté, détestée soit-elle, ne traîne pas avec ce genre d'individu. S'il est sous ses ordres, c'est que la situation est pire que nous le craignons.
- Bien pire, accentua Charme. Bien pire mon frère.
- Attendez, ça voudrait dire qu'Astre aurait été tué sur ordre du gouvernement, de l'Etat, du roi lui-même ! m'esclaffai-je, ahurie.
- Oui, ce ne serait pas impossible. Et on va devoir vérifier.

J'avais peur du moment où Raoul nous dirait qu'on devrait aller à Angess. Et, il venait d'arriver.

J'aurais aimé avoir trouvé le temps de leur parler de la grotte, de ce que j'avais trouvé à l'intérieur. Mais ils n'auraient pas su quoi me répondre.

Nous suivîmes les traces de pas des chevaux dans le sol boueux. Le soleil était haut dans le ciel et se reflétait dans mes cheveux brun clair. Il faisait bon. J'aimais ces temps calmes où on pouvait encore s'entendre marcher, s'entendre respirer, s'entendre vivre, au travers du bruit des oiseaux, du vent, des feuillages, de la Nature. Je ne les raterais pour rien au monde. Mais déjà ils s'estompaient. Ils furent recouverts par un hurlement d'effroi, un capharnaüm épouvantable, la ville.

Josh Philips

## Chapitre 14 : Angess

Nous arrivâmes à Angess.

La cité grouillait, pullulait, était pleine de cris et de gens qui courraient en tous sens. Il n'y avait aucune morale, aucune retenue. A la différence d'Adémon, il n'y avait pas de cadavres dans les rues ou de sang sur les murs. Au contraire, des gardes et des militaires partout. A chaque angle, à chaque carrefour, partout, il y avait les forces de l'ordre qui nous surveillaient de leurs grands yeux ouverts avec leurs armes menaçantes pointées sur nous. Je regrettais presque Adémon, moi qui avais tant idéalisé la cité des Anges.

Il n'y avait pas de muraille ou de surveillance là où nous pénétrâmes dans la ville. Elle était comme intégrée à la forêt. D'ailleurs, cela m'étonna beaucoup. Et j'avais raison. Nous étions en période de marché. Il y avait des commerçants partout, des fruits, des légumes, des objets en tout genre, du tissu, tout le grand commerce réuni en un seul et même lieu. Les gens se bousculaient, s'activaient, s'hurlaient dessus, c'était insupportable pour une personne comme moi, considérée comme une fille de la campagne. Au loin, deux vieillards qui discutaient sur la terrasse d'un café nous remarquèrent.

- T'as vu Maurice, nous avons des touristes aujourd'hui ! s'esclaffa le vieillard, à en perdre son dentier.
- Ouais ! Ils ont l'air perdu les pauvres. On irait presque les plaindre di-donc ! rétorqua son acolyte.
- Regarde, comment ils sont habillés. Des vrais campagnards moi je dis.
- Des bouseux oui !

Ils étaient pathétiques. Comment pouvaient-ils tenir un tel discours ? Ils avaient l'âge d'avoir vécu la guerre et ils ne se préoccupaient de rien, comme si tout allait à merveille. Comme les gens peuvent-ils être stupides ! Ils ne voient jamais plus loin que le bout de leur nez. C'est affligeant. Mais les deux frères ne s'attardèrent pas sur ces deux immondes bonhommes. Que faisaient-ils ? S'ils avaient l'intention d'être discrets, c'était raté. Etaient-ils admiratifs ou effrayés à la vue de cette consommation de masse ? En tout cas, ils étaient comme paralysés. Je les tirais dans une ruelle isolée, près du marché.

- C'était quoi ça ! Vous allez bien ou quoi ! m'énervais-je. Si vous aviez l'intention de passer inaperçu, c'est loupé. La moitié de la place nous a repérés !
- On n'avait jamais vu ça, c'est tout. Notre père nous parlait d'Angess comme d'une ville détestable et affreuse, croulant sous la richesse et l'égoïsme du peuple, répondit Charme, encore sous le choc de ce qu'il venait de voir.
- Il n'a pas totalement tort. Mais vous verrez, au bout d'un moment, vous en aurez marre de cette opulence à la bourgeoise. Elle opprime et étouffe, comme si on avait perdu notre liberté, comme si nous étions devenus complètement dépendants d'elle.
- De quoi ? s'intéressait Raoul.
- De la richesse, de l'argent, de tout ce qui rapporte, de tout ce qui fait de l'homme le plus intelligent du monde une ordure de bas étage.
- Tu en connais un rayon sur l'argent, se moqua Raoul, revenu à lui.
- Et bien messieurs, pendant que vous révisiez durant de longues heures sur l'histoire du monde avec votre père, moi j'allais découvrir le monde et la société. Vous n'êtes jamais sortis ? Là est notre monde aujourd'hui, égoïste et individuel, c'est chacun pour soi.

- Hein, hein, intervint Raoul, dubitatif. Et si, il nous est arrivé de sortir mais pas suffisamment je le crains.
- Oui, tu le crains ! me moquais-je.

Mais ils avaient raison. Cette ville était tellement plus peuplée qu'Adémon qu'il était très facile de se perdre, dans les méandres de la ville comme dans notre tête. Et où devions-nous aller ? Dans une prison ? Dans un palais ? Dans les mystères de cette cité ? Je me demande encore comment a-t-on fait pour survivre.

Nous nous posâmes dans une brasserie, assez éloignée du quartier principal. C'était assez tranquille. La bière n'était pas excellente mais on s'en contenta. La patronne était une vieille bonne femme, boursoufflée, ayant de l'embonpoint assez prononcé aux hanches et aux mollets, rosée par la vigne et assez austère. Elle reniflait dans ses manches, était coiffée d'un vieux ruban tout défraîchi et avait une salopette usée, détendue et délavée comme vêtement de serveuse. La jupe était fendue à plusieurs endroits, tachée à d'autres. Ses sabots en bois devaient lui meurtrir les pieds, ils étaient rouge sang. Elle se dandinait comme si elle boitait. Elle me faisait mal au cœur, elle me faisait presque pitié si elle n'avait pas été désagréable à table, de sa voix rustre et rauque. J'avais cru qu'elle allait nous cracher ses dents tellement elles étaient peu entretenues. Moi qui croyais que les anges étaient tous riches et beaux et bien je me trompais. Il y a du désarroi partout même dans l'endroit le plus riche du monde. Comme me disait Saul, « Pour qu'il y ait un riche, il faut qu'il y ait un pauvre. Si tout le monde comprenait ça, le monde irait peut-être mieux. On comprendrait que chacun est redevable de quelqu'un d'autre. Alors soit indulgente, toujours. ». La seule chose qu'elle n'avait peut-être pas compris, c'est qu'on ne peut pas sauver tout le monde, encore moins remercier tout le monde. Etre redevable certes mais vivre surtout. Et ça, elle l'avait oublié.

D'après Eifridge, nous devions aller à la Prison du Temple. Seulement, ce n'est pas une prison où les touristes ont l'habitude d'aller. Ce n'est pas le lieu idéal que les gens adorent visiter. Au contraire, ils l'évitent et vont à l'opposé. Et puis, pour aller voir qui ? Un détenu ? Mais lequel ? Eifridge ne nous avait pas dit suffisamment de choses, on était dans l'impasse. Soudain, nous entendîmes une bande de jeunes, plus âgés que nous, entrer. Ils étaient agités comme s'ils sortaient d'une fête ou d'un anniversaire. Je n'avais jamais vu des enfants aussi heureux. A Adémon, ils passaient le plus claire de leur temps à se battre, autant les filles que les garçons, à montrer leur courage aux autres, à s'affronter. Je n'avais jamais vu une telle amitié, une telle solidarité. J'avais presque l'impression qu'ils s'appréciaient. C'était étrange, inconnu chez moi. Alors que ça ne devrait pas.

Leur discussion m'intrigua.

Nous nous étions assis dans l'angle du restaurant, entre une cloison et le mur de gauche. Le plafond était empli de poutres en bois qui se rejoignaient deux par deux au centre, formant des triangles, placés chacun à la suite des autres. Cela donnait un cadre rustique et chaleureux à l'endroit. Il ressemblait aux vieilles maisons dans le temps que me décrivait Saul. Les maisons étaient faites entièrement en bois et on laissait les poutres apparentes pour donner de la grandeur au logis. J'avais l'impression que ce périple faisait vivre les histoires et les souvenirs que me racontaient Saul avant de m'endormir. Et étrangement, elle avait toujours raison. C'était ravissant, sauf les toiles d'araignées bien sûr et la poussière. Il y avait aussi du lierre sur les murs et des tableaux en tout genre, de chevalerie, de paysannerie, de la royauté, des portraits. On se serait cru à cette période que m'avait évoqué Saul. Comment s'appelait-elle ? Ah oui, le Moyen Âge, la période des combats d'épées, des contes de fées et des sorcières malfaisantes. Cela me faisait rêver. Le groupe de dissidents semblait revenir d'une manifestation. Ils avaient de la peinture sur leur visage, des drapeaux et des banderoles à côté d'eux et parlaient très très forts, tellement qu'il était presque impossible de ne pas les entendre. Ils étaient derrière nous, autour d'une table ronde, assis sur des chaises pour certains, sur une banquette qui faisait tout le long du mur du fond pour d'autres. Ils étaient six : deux femmes et quatre hommes. Ils

étaient serrés les uns contre les autres. La blonde parlait à tue-tête, de tout et de rien, se plaignait puis ensuite s'excusait et flattait puis se replaignait. Ça n'avait ni queue ni sens. Elle me donnait presque mal à la tête avec sa voix aigüe. La rousse quant à elle, elle ne parlait pas. Elle était muette comme une tombe, légèrement avachie sur sa chaise, à l'écart. Les garçons, bennais comme ils étaient, ne faisaient pas attention à elle et ne se préoccupaient que de la blonde, qui faisait de grands gestes quand elle parlait. Elle m'intriguait, comme si je l'avais déjà vue mais dans une autre vie. Une rousse pareille, ça ne s'oublie pas. Ses cheveux étaient rouge sang, foncée, très foncée mais magnifiques. Si le trafic de cheveux existait encore, je crois qu'elle se serrait vite retrouvée le crâne rasé. Puis, ils évoquèrent quelque chose qui l'intéressa certainement.

Il s'agissait d'une exécution.

## Chapitre 15 : Une exécution

Bizarrement, ils baissèrent le volume de leur voix. Mais, je pouvais tout de même entendre. Apparemment, une exécution était prévue dans trois jours, à 10h et 20 minutes précises, sur la place de la Révolution, en plein centre d'Angess, face au palais Royal. J'ignorais que la peine de mort n'avait pas été abolie dans cette ville. D'ailleurs, elle ne l'était certainement pas à Adémon. L'était-elle à Humanus ? La rousse qui s'avéra à la suite de la discussion s'appeler Marie, parla durant plusieurs et longues minutes. Elle semblait très impactée, très affectée par l'exécution qui se préparait. Connaissait-elle le condamné ? Ou les condamnés ? Effectivement, il y avait deux condamnés, une fille et un garçon mais personne ne connaissait leur nom. A vrai-dire, personne ne savait pourquoi ils étaient condamnés. On soupçonnait un crime avant la guerre, une affaire surnoise et sanglante dont il ne fallait mieux pas parler. Le procès avait été assez rapide, voire même sommaire (pour ne pas dire inexistant). Les faits étaient tellement graves que le procès n'avait été qu'une perte de temps. Mais en vérité, personne ne savait vraiment. C'était les plus anciens condamnés. Pendant la guerre, les cellules avaient été vidées, les condamnés s'étaient enfuis, avaient été tués. Ils furent les premiers de l'après-guerre à les remplir. Certains prétendaient qu'ils étaient frère et sœur, d'autres qu'ils étaient amants mais sans grande preuve apparente. Toute la discussion de la bande était fondée sur des suppositions. Sauf les dires de Marie. Elle semblait tellement sûre d'elle qu'on aurait juré qu'elle les connaissait, qu'elle les avait déjà vus. Elle les défendait par moment puis les insultait dans d'autres. Elle était vraiment étrange cette fille, se penchant au gré des différents points de vue car au final, elle n'en avait pas vraiment. Souhaitait-elle cacher le sien ? Elle finit par se taire. Puis un autre, un brin assis en face d'elle lui demanda dans quelle prison étaient-ils enfermés. Elle ne répondit pas. Puis la blonde, sur le ton le plus méprisant qui soit affirma :

- Eh bien, Robert, c'est évident non. Ils sont dans la prison du Temple, la prison...
- ...La prison royale, du palais royal. Tu aurais pu me le dire mieux Armelle, déclara-t-il dans un calme étrangement utilisé.
- Non mais, même un enfant sait ça. Tous les condamnés à morts, exécutés en place public viennent de la prison du Temple. Ça aurait été une grande première qu'ils viennent d'une autre.
- Je pense qu'il a compris, intervint Marie. C'est surtout parce que je te l'ai dit que tu sais où ils sont emprisonnés.
- Oui mais tu es une grande dingue de ce procès. Tu connais tout par cœur. Tu passes plus de temps à l'étudier à la bibliothèque que de passer du temps avec moi. Je te dis. Dans trois jours, ils seront morts et tu auras perdu tout ton temps, expliqua Armelle sur le ton le plus désobligeant qui soit. Cette fille était vraiment insupportable.

Robert fixait à présent Marie qui se sentait un peu gênée. Il la remerciait de l'avoir défendu, je croyais. Mais ce n'était pas ce qui m'intéressait le plus, c'était l'exécution. J'étais sûre que c'était eux qu'on était censé aller voir. Mais pourquoi ? Qu'avaient-ils de si important à nous dire ? Dans tous les cas, dans cette prison, on devait forcément aller voir un prévenu. Il nous restait de savoir lequel. C'était sûrement le mieux renseigné sur mon passé et sur l'avant-guerre. Et Raoul et Charme étaient tout à fait d'accord. Nous attendîmes qu'ils partent pour partir ensuite. J'aurais eu envie de demander où se situait la bibliothèque à Marie mais je m'étais résignée à ne pas le faire, ça aurait été trop bizarre. Et puis j'eus un mauvais pressentiment, comme si j'allais la revoir mais pas dans les meilleures conditions, pas comme je l'imaginerais.

Au croisement d'une rue qui montait et descendait (c'était la plus longue de toute la ville), nous débouchâmes sur une grande avenue, bordée de magasins de vêtements et de chaussures de marques. En face, la coupant en deux petites rues, se trouvait un immense bâtiment à l'architecture étonnante



avec un écriteau *Bibliothèque* en lettres majuscules. Saul aurait dit que c'était de l'art gothique. Moi je ne sus pas trop pourquoi mais il me sembla qu'il ressemblait à une église ainsi réalisée. Elle m'en avait d'ailleurs montré une en photo, dans un de ses nombreux albums d'histoire. J'étais surexcitée comme si j'étais persuadée que ce lieu allait forcément me plaire. Il était tout ce qu'adorait Saul. Je m'étais retournée vers les garçons, un sourire aux lèvres.

- Bas vas-y, entre. Tu devrais voir ta tête, ça se voit que t'en a envie, me dit Raoul, un sourire au coin de la bouche.
- Vas-y, enchaîna Charme.

Les deux frères me suivirent de loin. J'entrai dans la bibliothèque en courant, poussant la porte de toutes mes forces. Il y avait des livres partout, dans tous les coins, en haut, en bas, à gauche à droite, je n'avais jamais rien vu de tel. Saul aurait tellement aimé voir ça. Mais j'ignorais par où commencer. Où fallait-il chercher et que cherchais-je ? Ah oui, des informations sur les deux condamnés à morts du lundi qui arrivait. M'approchant du guichet, j'abordais un homme tout petit, grosses lunettes rondes, chemises à carreaux, cheveux gras qui lisait *Les Origines du Mal* d'Harry Quebert. Je connaissais cet ouvrage. Saul me le lisait souvent. Elle disait qu'il éveillait l'esprit. Il était très intéressant, tellement pour certains comme chez notre cher libraire, qu'il lui prenait toute son attention. Je me raclai la gorge.

- Bonjour monsieur, heu, je lisais son prénom sur une pancarte accrochée à la poche de sa chemise, Edmond c'est ça ? Je recherche des informations sur l'exécution qui a lieu dans quelques jours, elle...
- Pourquoi ? Qu'est-ce que vous voulez savoir ? D'ailleurs, je n'aime pas les inconnus. D'où venez-vous encore ? me coupa-t-il sèchement.
- Je viens d'Aurora, c'est une petite ville assez éloignée, derrière les montagnes. Le vieux bonhomme intrigué, m'écouta. On m'a dit qu'il y avait les meilleurs livres ici. Dans mon village, il n'y a pas beaucoup de documentations. Et puis, je crois que votre bâtiment, c'est du gothique c'est ça ?
- Je vois que vous vous y connaissez pour quelqu'un d'étranger. Oui, en effet, à l'époque, on appelait cette architecture du gothique. C'est beau n'est-ce pas ?
- Oui, magnifique. Vous avez remarqué, ma ville a le même nom que celle dans votre livre.
- Vous avez lu *Les Origines du Mal* ? s'étonna-t-il, intrigué que je connaisse tant de choses.
- Je le connais par cœur à vrai-dire. Je trouve qu'Harry Quebert est d'une justesse implacable. J'adore son écriture.
- Moi aussi, intervint Edmond. Il n'était pas si désagréable finalement. Bon, j'imagine que vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour lire un livre que vous avez déjà lu ?
- Non en effet, je recherche des informations sur l'exécution de lundi. J'ai entendu dire qu'elle allait être épique et comme je n'y connais pas grand-chose et que je reste quelques jours, j'aurais aimé savoir de quoi ça parle avant d'y assister, histoire de ne pas être trop ridicule ! souris-je.
- Vous avez raison, approuva-t-il. C'est toujours bien de maîtriser le sujet avant d'assister à une représentation. On n'est pas tellement censé en parler mais bon, comme vous m'avez l'air sympathique, je crois que je peux faire une exception.
- Oh, ce serait merveilleux.

Il vint me rejoindre de l'autre côté du comptoir. Nous nous enfonçâmes dans la bibliothèque, suivis de loin par Raoul et Charme, admiratifs devant mon stratagème. Je n'aurais jamais pensé qu'avoir lu *Les Origines du Mal* m'aurait aidée en quoique ce soit. Edmond était très réactif. A peine se plongea-t-il dans les rayonnages qu'il y trouva un livre puis deux mais les reposa, en reprit d'autres et refit ce même mouvement plusieurs fois avec une rapidité qui dépassait l'excellence. Comment faisait-il ? Il s'arrêta brusquement. Je faillis lui tomber dessus.

- Je suis désolée mademoiselle mais je ne retrouve pas l'ouvrage sur les procès en cours et les exécutions d'Angess. Il est assez gros et assez ancien, il date d'avant la restructuration de notre monde.
- Il date de quand dites-vous ? insistai-je.
- Je vois que vous ignorez ce chapitre-là de notre histoire. Et bien, comme le livre m'échappe, je vais vous le raconter, cela ne vous dérange pas ?
- Non, point du tout. Et puis, j'adore les histoires, me satisfis-je.
- Très bien. Alors commençons :
- A l'époque, notre monde était bien différent de celui que nous connaissons. Les gens étaient moins reclus sur eux-mêmes, plus ouverts, plus curieux, plus sensibles à ce qu'il y avait autour d'eux. Les gens voyageaient partout à travers le monde grâce à des avions notamment. Ce sont de grands engins capables de déplacer des personnes très rapidement et sur de longues distances. Car, le monde était plus grand et les cités que l'on nommait des pays étaient plus éloignées.
- Le monde a-t-il rétréci ? demandais-je, intriguée.
- Non, le monde est toujours le même. Il est juste devenu moins attrayant et moins incroyable qu'autrefois. Il a perdu ce je ne sais quoi qui faisait de lui une quête inouïe et fantastique. Avec le temps, notre population a commencé à stagner : il n'y avait plus rien à inventer, plus rien à découvrir, plus rien à faire. C'est ce qu'on appelle la mondialisation. Tous les pays se ressemblaient, les voyages devenaient désuets, les découvertes sans grand intérêt et le commerce, un bien commun. Tout avait perdu de sa notoriété, de sa brillance d'autrefois. Il fallait innover mais les gens n'en avaient plus l'envie. Au lieu de s'ouvrir, d'externaliser ses frontières, ce qui exista pendant un temps, les peuples se refermèrent sur eux-mêmes, dans leur petit confort, dans leur petite vie tranquille. On a régressé ? Non. On a évolué. Il faut que vous sachiez que les extrêmes ne sont jamais bons et on avait trop abusé de la mondialisation. Elle obligeait à toujours se faire le plus d'argent au détriment des autres, des plus démunis, de l'écologie, des animaux, de notre planète. Egoïstes et individualistes étions-nous devenus. Mais comme tu le vois, nous n'avons pas tellement changé. Sauf qu'à l'époque, c'était la survie de notre planète qui était en jeu et maintenant, ce n'est que la nôtre. Alors, elle s'est vengée. La mondialisation est un phénomène très bénéfique quand on n'en abuse pas mais le vice de l'Homme est qu'il abusera toujours. Elle provoqua la délocalisation en masse des entreprises, la concurrence forte au lieu de l'alliance, s'opposer au lieu de s'entendre, la disparition de nombreux animaux, de notre richesse du sous-sol, de notre or bleu en trop grande quantité, la guerre entre des pays autrefois amis, la famine et la maladie. Il y eut des épidémies si terribles, se propageant sur les lignes de la mondialisation qu'on a cru que l'espèce humaine aurait pu s'éteindre. C'est pour cela qu'on s'est refermé comme on l'est aujourd'hui. Ce n'est pas seulement un choix politique, notre isolement, c'est de la survie, pour préserver l'espèce humaine.
- Mais pourquoi personne n'en parle, connaît cette Histoire ? l'interrogeais-je, de plus en plus sceptique.

- Parce que ce n'est pas une période très glorieuse. Il n'y a pas eu de grandes évolutions, de grands changements, de grandes découvertes, non, on a stagné, régressé, puis on s'est entretenu. Il y a tellement de choses que l'Homme a faites mais dont il n'est pas fier. Est-ce pour cela qu'il faut forcément ne pas en parler ? Je ne pense pas. Ce sont les erreurs qui nous font avancer et il faut les connaître pour rebondir dessus. Cela ne signifie pas qu'elles sont acceptables. Mais aurions-nous fait mieux ? On n'en parle pas parce qu'il n'y a rien dire. Elle ne nous aide pas à vivre mais à regretter et le regret ne sert qu'à Hadès. Certaines périodes dans notre vie sont essentielles et d'autres pas. Et bien, l'Histoire, c'est pareil. Il faut savoir faire le tri comme on dit. Sinon, une vie entière ne suffirait pas pour tout savoir et tout connaître. Et je vous assure, vous ne vous sentirez pas plus intelligent.
- Aimez-vous cette période ? En vérité, j'espérais qu'il me réponde non mais j'avais peur du contraire.
- Je ne sais pas trop. J'essaie de m'intéresser à tout même aux époques qui semble-t-il ne le sont pas.
- Et notre affaire. Qu'en est-il ? enchaînais-je. En vérité, j'avais surtout hâte qu'il me parle de cette exécution.
- Ah oui, notre procès. Alors, comme vous savez sûrement, il y eut une guerre qui opposa deux peuples s'il on peut dire mais je n'ai pas...
- ...Oui, je sais. Vous n'avez pas le droit d'en parler. C'est puni par la loi, le coupais-je afin d'épargner son malaise. C'est pour ça que je ne vous oblige en rien à le faire. Maintenez-vous-en au fait. Il ne paraissait pas comme ça mais il est extrêmement bavard. Je m'amusais à regarder au-dessus de son épaule où je pouvais apercevoir Raoul et Charme, abattus par la lenteur que prenait la tournure des événements tout d'un coup.
- Très bien, très bien. Mais comme vous l'avez remarqué, en bonne compagnie, j'aime bien parler. Je faillis m'étouffer en entendant l'expression « bonne compagnie ». Il enchaîna :
- A la fin de la guerre, un homme nommé Cerbère se présenta comme successeur du royaume d'Angess et d'Adémon. Seulement, Adémon ne l'accepta pas, encore aujourd'hui d'ailleurs. Ah ! Ces démons ! Influencés par leur très cher gouverneur Sphire, ils refusèrent ce nouveau roi et rejetèrent son autorité, par-dessus le marché ! Suite aux hostilités et aux manifestations qui s'engagèrent entre les deux cités, la construction d'un mur fut plus que jamais nécessaire. Beaucoup de choses changèrent dans notre ville, notamment les lois. Il se mit à chuchoter. Savez-vous qu'autrefois, les anges avaient des pouvoirs. Si si et le plus incroyable était celui de pouvoir voler dans les airs. Mais le roi obligea toute personne à partir de sept ans de se les faire enlever. Cette règle, étrangement, fut respectée également à Adémon. C'était soi-disant pour atténuer les inégalités au sein du peuple. Ce fut la première loi du roi cerbère mais tout le monde semble l'ignorer. Certains pensent qu'il s'agit plutôt de « Chaque ange naissent et demeurent libres et égaux en droit » mais ils se trompent. A la fin de la construction du mur, le roi se maria avec une femme. Elle se prénomait Jounne. Personne ne la connaissait avant. Il sembla hésiter, il était perplexe et se frottait le front. Oui...Personne ne la connaissait. Elle lui fit un enfant, un fils, nommé Adrién. Il est le futur roi, vous en avez sûrement déjà entendu parler. Il est très courtois et très à la mode.
- Non, répondis-je froidement. Etait-ce lui qui tua Sphire ? Il ne s'attendait pas à cette réponse et fut un tantinet perturbé mais enchaîna :
- Et bien, un an après la naissance, la reine fut accusée de complotisme avec l'ennemi et de libertinage contre son mari. Elle fut condamnée à quatorze années de prison suivie de la peine de mort sur la place de la Révolution, ce lundi-même avec son amant, l'homme avec qui elle a

osé tromper le roi. Comment ? Comment a-t-elle pu ? Son acte méritait qu'on la jette aux lions ! Dans le temps, elle aurait été torturée de bien des façons qui l'aurait fait regretter d'être née.

Ignorant ses affirmations grotesques et injustes quoique peu sordides, je lui posais une autre question :

- C'est pour cela que cette exécution est tant attendue par les anges ?
- Oui, évidemment. Elle est très célèbre ici. Tout le monde connaît plus ou moins la femme et son amant qui ont tenté de tromper le roi. On raconte même que son procès a été fait avec trop de lestes mais, moi je dis, qu'elle a eu de la chance d'en avoir un.
- Elle eut un procès ? continuais-je, intéressée par la reine déchue et non les raisons qui révélaient Edmond
- Bien sûr, c'est obligatoire. Je ne pense pas qu'elle aurait eu une telle condamnation sans jugement. Le roi n'est pas si horrible qu'il n'y paraît. Euh...Enfin, passons.
- J'aurais aimé savoir. La célébration d'aujourd'hui, c'était...
- Ah, vous voulez parler de la manifestation pour le Droit des femmes. Elle a lieu tous les ans au mois de janvier. Suite au procès de la reine...Décidément, celle-là, elle ne fait jamais rien dans la demi-mesure ! Le roi fit un discours devant toute la population, s'excusant de l'acte scandalisant de la reine à notre égard. Le brave homme ! Il teint des propos à la vérité sexistes, désobligeants et discriminatoires mais légèrement, n'allons pas dans les extrêmes tout de même. Ils choquèrent effectivement cette classe de femmes qui voulurent se montrer le porte-parole de la voix sainte à suivre contre ces hommes. Mais quels hommes ! Enfin, depuis, elles rendent hommage tous les ans au courage de ces femmes qui se sont révoltés contre un roi qui aurait peut-être été un peu trop misogyne. Il était amusant. Il tenait des propos accablants sur le roi mais le défendait toujours tout de suite après. Arrêtez les euphémismes Edmond ! Son visage était devenu tout rouge et plus le sujet était sensible pour lui, plus il faisait de gestes.
- J'espère avoir ainsi répondu à vos questions, mademoiselle. Etant dans l'incapacité de vous fournir le registre qui est impardonnable je le crains, j'espère avoir pu vous donner tous les renseignements que vous souhaitiez. Il était très bien élevé.
- Euh, juste une dernière s'il vous plaît. Comment s'appelait l'amant de la reine ? ajoutais-je, voulant absolument tout savoir.
- Il s'appelait Maxime. Maintenant, veuillez m'excusez, je n'avais pas vu l'heure et je dois retourner à mon poste. Bon retour à Aurora.
- ...Oui...

Sur le moment, je ne me rappelais plus pourquoi me souhaitait-il bon retour à Aurora mais heureusement, avant de me sentir idiote, je m'en étais souvenue : la ville dans *Les Origines du Mal* de notre cher Quebert. Je devrais le remercier d'ailleurs. C'est un peu grâce à lui tout ça.

Regardant Raoul et Charme, nous éclatâmes de rire. Je n'avais jamais vu un homme aussi gêné. Il était comme révolté contre l'affront de la reine. Serait-il amoureux du roi Cerbère ?

Nous sortîmes de la bibliothèque avec plus d'informations qu'il n'en fallait. Edmond était un vrai petit dictionnaire sur pattes. Mais pourquoi me semblait-il connaître tous ces noms ? Ils sonnaient dans ma tête comme du déjà vu, du déjà entendu : Cerbère, Jounne, Maxime...

Raoul décida qu'il valait mieux que nous allâmes dormir. Il était déjà vingt heures mine de rien. Nous continuerons à chercher le lendemain. Même si nous avons jusqu'à lundi, nous étions trop fatigués

pour continuer, moi la première. Me semble-t-il, j'étais sans nul doute la plus forte d'entre nous, mais un être humain est toujours fatigué surtout quand il se promène dans une ville en tant que hors-la-loi, ce qui était un peu notre cas. Ça faisait rire Charme mais Raoul, pas vraiment. Il pouvait se montrer susceptible mais bon, après ce qui s'était passé, je ne pouvais plus vraiment le détester. Ce serait de la mauvaise foi.

## Chapitre 16 : Une soirée agitée

On errait dans les rues de la cité, ne sachant pas où aller. Il faisait sombre et nous comprîmes qu'arriver un certain horaire, il n'y avait plus personne dans les rues, ce qui était complètement différent à Adémon où il fallait attendre au minimum cinq heures du matin avant d'obtenir le silence. La ville était déserte. C'était presque effrayant. Au croisement d'une ruelle, nous aperçûmes une petite lueur dans le noir. C'était une lanterne. Elle brillait dans l'obscurité telle une vaillante courageuse qui bravait la tempête de la nuit. Nous étions arrivés à une chaumière, *La Tanière de Basileus*. L'endroit était rustique, chaleureux, agréable. Il y avait un feu de bois au centre et les gens mangeaient autour, comme à l'époque. J'avais l'impression d'être plongée dans les souvenirs de Saul, quand elle m'évoquait le Moyen Âge entre deux gorgées de cervoise. Ça sentait bon. Nous mangeâmes avec appétit. La serveuse n'avait jamais vu ça. On aurait dit qu'on n'avait pas mangé depuis des mois. Mais bon, en soi, ce n'était pas tellement faux. Nous dormîmes à l'étage.

J'adorais cette odeur de vieux bois fumé, le son du feu qui crépite, la vision de cette bienveillance céleste, le goût de cette dinde farcie aux marrons et la douceur du vin qui coulait délicatement dans ma gorge, dans mon œsophage, avant de s'effondrer dans mon estomac. Une plénitude sans égale dans ce monde de brutes et de monstruosité. J'ignore si c'était l'alcool ou la chaleur qui me faisait avoir des hallucinations mais durant le repas, je voyais ma mère. Elle n'était pas seule cette fois-ci et ne me parlait pas. Elle était beaucoup plus jeune. Elle devait avoir mon âge sûrement. Accompagnée de tous ses amis, ils étaient cinq en tout, ils mangeaient avec autant d'appétit que nous. Ils riaient, leurs épaules s'entrechoquèrent, ils étaient heureux. L'un deux, déclina son identité, c'était Sphire. Il avait les cheveux bouclés, longs, d'une façon que je méconnaissais. Ses fils étaient tellement différents, tellement plus adultes, tellement plus blessés. Je leur souriais mais ils ne pouvaient me voir. C'était comme une vision du passé, comme celle quand j'étais au palais. Ma mère m'avait vue et m'avait sourie. Mais j'ignore si à l'époque elle m'aurait reconnue, si elle avait imaginé tout ce qui s'était passé ensuite. Pour l'instant elle mangeait et c'est tout ce qui comptait pour une adolescente. J'étais bien placée pour le savoir car la seule chose qui m'obsédait le plus ce soir-là, c'était de manger, manger jusqu'à plus faim, boire jusqu'à plus soif.

Le sommeil fut léger.

Non pas qu'il fut désagréable, non, mais mouvementé, agité, perturbé. Sans nul doute, je n'avais jamais ressenti tant d'émotions en une seule soirée. La vie est ainsi faite : c'est l'ascenseur émotionnel comme on dit.

Nous dormîmes dans des chambres séparées, Raoul et son frère ensemble et moi isolée. Je n'avais envie de rien, seulement d'être seule. J'avais trop bu et trop mangé et mon estomac me le faisait bien comprendre. Qu'avais-je envie de faire ? Dormir ? Non, pas encore, j'en étais incapable. Réfléchir ? Pour quoi faire, surtout que je n'avais pas les idées claires. Prendre un bain ? Pourquoi pas. Je fis couler l'eau chaude où je voyais de la fumée qui s'en allait au dehors. Ça sentait la chaleur et le bien-être. Je mis le savon entier dans le bouillon. Il y avait un miroir qui faisait tout le long de la porte. Je me regardais comme si cela faisait des années que je ne m'étais pas vue, comme si je ne me reconnaissais pas. J'avais le visage fatigué, le corps abîmé, sal, et mes cheveux en désordre. Comment le bibliothécaire avait-il pu éprouver de la sympathie pour moi ? A l'en croire mon apparence, j'étais affreuse et il aurait dû fuir. L'aurais-je fait si j'avais été à sa place ? Une larme coula sur ma joue que je m'empressai d'essuyer tout de suite, étalant la crasse sur mon visage. Mes ongles étaient noirs, pleins de terre comme mes vêtements. Les ôtant, j'avais presque mal au cœur de me regarder de nouveau dans le miroir. J'avais la peau sur les os et j'étais égratignée de partout. Je tournai la tête et rentrai mes yeux dans leur orbite. J'arrêtai de faire couler l'eau. Je n'avais pas l'intention de transformer la salle de bain en piscine géante. J'introduisis mon pied délicatement dans le bain

bouillant qui sentait bon la rose. Assise, je m'enfonçais toute entière dans la baignoire. Sous l'eau, j'ouvris les yeux. Le savon me les brûlait mais je ne les fermis pas pour autant.

Soudain, je vis ma mère, floutée et très éloignée, s'enfoncer une dague en plein cœur. J'hurlai, toujours sous l'onde humide, remplissant ma bouche d'eau. Je sortis d'un coup, dessous l'amas de mousse, respirant à grande bouffée d'air. Que venais-je de voir ? J'avais les yeux tout rouges. Ils piquaient. Je pris ma tête dans mes mains et me concentrai sur le robinet de la baignoire, comme si j'allais y voir sortir un monstre. Je me rinçai en vitesse et sortis de là. La chaleur me donnait le vertige et me fit surement halluciner. Mettant un peignoir blanc, je lavais mes vêtements quand j'entendis quelqu'un frapper à la porte. Qui était-ce ? Que me voulait-on ? J'ordonnai que la personne de l'autre côté de la porte se manifeste mais personne ne répondit. Je commençai à m'inquiéter. J'observai dans le judas mais toujours personne. Je l'ouvris et me penchai au dehors mais rien. Je sentis des mains sur mes épaules et hurlai.

- Mais chut, tais-toi Anèthe, ce n'est que moi. Ah, je t'ai bien eu ! riait Raoul.

- Ah ! C'est toi. J'ai cru que... Enfin, ne me refais plus jamais ça. J'ai cru avoir une attaque.

Il hocha de la tête comme s'il avait compris et entra. Je lui demandai où était son frère. Il dormait, dans leur chambre. Je continuais à laver mes vêtements, penchée sur le lavabo quand il mit ses mains autour de mes hanches. Je me retournai furtivement. Mais qu'est-ce qu'il faisait ? Son frère pouvait débarquer à tout moment. Il était à un centimètre de moi, s'il on peut dire, me maintenant près de lui, me dévorant des yeux. Je lui éclaboussai le visage de mes mains mouillées pour qu'il recule mais n'en fit rien. Il rit mais resta toujours assez proche de moi. Trop proche. Beaucoup trop. Pourquoi ne voulais-je cependant pas m'en aller ? Puis dans l'oreille, il me chuchote : « Je t'aime Athéna. ». Je voulus m'énerver tellement j'étais en colère du nom qu'il m'avait donné mais il fut plus rapide et m'embrassa. Je mis mes mains sur la vasque, me poussant dessus. Je m'assis sur le lavabo, les bras autour de son cou.

- Tu sens bon la rose, me dit-il. Ça change.

Je ne répondis pas, trop occupée à l'embrasser. Il essaya de dire autre chose mais je fus cette fois plus rapide :

- Tais-toi et embrasse-moi.

Ce fut les dernières paroles que nous échangeâmes avant le lendemain.

Enfin, pas tout à fait.

Je lui demandai de me laisser un moment dans la salle de bain. Je mis à sécher mes vêtements sur le radiateur, me regardai une nouvelle fois dans le miroir, comptant mes pulsations cardiaques. Tout allait bien, extrêmement bien. On ne faisait rien de mal, c'était tout à fait naturel.

Je sortis de la salle de bain, toute tremblante, froide comme de la glace. Il m'embrassa dans le cou, me prit par la taille, ôta le nœud qui maintenait mon peignoir qui tomba au sol. Je respirais lentement et commençais à me réchauffer. J'étais prête. L'étais-je ? De toute façon, je ne pouvais plus faire marche-arrière.

Il dormit avec moi cette nuit.

Mais comme je l'ai dit, tout ne se passa pas exactement comme prévu. Je revis ma mère.

Mon sommeil était perturbé, agité. Je remuai dans tous les sens, étais instable. De quoi rêvais-je ? Quel souvenir revis-je ?

Ce jour-là était le dernier jour de sa vie. Le palais était en flamme et les occupants tous brûlés ou morts, tués par les humains. Ils envahissaient tout, jusqu'aux moindres recoins comme s'ils connaissaient le château par cœur. Y étaient-ils déjà allés ? Non, mais lui oui. Il courrait après ma mère qui essayait de s'enfuir par les jardins. Atteignant la forêt qui reliait cette cité autrefois prospère à la cité criminelle d'Humanus, elle espérait pouvoir lui échapper à travers les arbres mais il était trop fort. Ils se connaissaient. Mère l'appelait par son prénom. Comment était-ce déjà ? Ah, je ne m'en souvenais plus ! Elle lui demandait de la laisser tranquille et qu'elle ne voulait pas l'épouser, pour rien au monde elle ne voulut accepter. Il avait capturé ses enfants, ses deux aînés et il osait lui sommer où était le troisième, où étais-je. Elle ne répondit pas. Il sembla l'approcher. Elle recula mais celui-ci avançait toujours malgré les menaces. Armée d'une dague en or, elle le dissuada d'approcher mais il s'y refusa. Elle s'étira haut vers le ciel, les bras vers Dieu et se l'enfonça, dans un cri d'effroi. Quoi ! Elle se suicida ! Non, impossible ! J'hurlai tellement j'avais mal. Que venait-il de se passer ? Non, pourquoi maman ? Pourquoi t'es-tu donné la mort ? Pourquoi ? Mais dans le fond je le savais, elle avait peur de flancher, d'accepter, de lui dire où j'étais et de tous nous condamner à la mort. Il était capable de diriger l'armée des exécuteurs, il était capable de tout. Mon visage au-dessus du sien, elle approuva mes déductions et ajouta : « Prend soin de Jounne et de Maxime... ». Et, elle s'évanouie, dans son dernier souffle. L'homme qui la suivait rugit un hurlement perçant qui déchira le ciel. Il la prit dans ses bras et pleura toutes les larmes de son corps. Comment osait-il ? Comment osait-il la prendre dans ses bras ?

Je me réveillais en sursaut. Assise sur le lit, au côté de Raoul qui dormait toujours, je pris ma tête dans mes mains et respirai de nouveau calmement, me concentrant sur un point. Ce que je venais de voir était horrible et malheureusement vrai. Je pris la couverture qui était au pied de lit et m'enroulai à l'intérieur. J'ouvris la fenêtre et inspirai un bon bol d'air frais de l'extérieur. Le vent était froid. Il fouettait mon visage comme si on me mettait des gifles. Ce n'était pas agréable mais dans un sens, il me remit les idées en place. Kordélia s'était suicidé pour me garantir en vie. Elle m'avait sauvé la vie. Elle s'était sacrifiée pour moi contre cet homme. C'était la plus belle preuve d'amour qu'une mère puisse offrir à son enfant. L'est-ce ? Mais dans le massacre, je ne vis pas mon père. Où pouvait-il être ? Il était enterré avec ma mère, non ? Peut-être était-il mort avant. Mais ils ne seront pas morts en vain, je les vengerai car, à l'en croire les réclamations du bourreau de ma mère, c'était lui le nouveau roi, le père du futur roi et il n'allait pas tarder à me connaître, il n'allait pas tarder à faire sa dernière révérence.

Voyant que Raoul bougeait, je fermai la fenêtre et me glissai sous les draps. Il se réveilla malgré tout, j'étais gelée, frigorifiée.

- Ça va, me demanda-t-il.
- Oui oui, lui répondis-je à la hâte. Rendors-toi mon amour.

Il fit un signe de tête et se rendormit aussi sec, mort de fatigue. Je me blottis contre lui mais constatant qu'il avait froid m'éloignai. J'étais allongée sur le dos, toute raide, toute droite, regardant le plafond qui se déchirait en plusieurs endroits. Je regardais Raoul. Il dormait comme un bébé. Est-ce que je l'aimais ? Oui, oui à en crever ! Je souriais. J'étais bien. Je m'endormis à mon tour, sereine.



## Chapitre 17 : Un petit-déjeuner inattendu

Un réveil tumultueux ne peut prévoir qu'une journée tumultueuse.

Ce fut très agréable de se faire réveiller par Charme, nous découvrant ainsi tous les deux dans le même lit. Malheureusement, Raoul et moi n'avions pas anticipé ça. Heureusement, il n'y comprit rien. Il était tellement agité qu'il ne réalisa même pas que nous avions dormi ensemble. Qu'avait-il ?

Il s'assit au pied du lit, perturbé et excité. Il ressentait comme de la peur et de la joie à la fois. Il était nostalgique. Me rappelant que j'étais nue sous la couette, la scène me sembla la plus gênante de toute ma vie. Je serrai les dents et l'écoutai, bougeant ma tête de haut en bas. Il débita d'un seul coup, nous laissant à peine le temps de nous remettre de notre nuit. Réalisait-il où avait dormi son frère ? Surement pas, il était trop bouleversé pour le comprendre. Il enchaîna :

- J'étais en train de petit-déjeuner en bas quand je l'ai vue. Je croyais que Raoul était dans le restaurant comme je ne l'avais pas croisé ce matin en me levant. Je m'étais installé, affamé quand je la vis au loin. Elle était près de la réception. J'aurais pu la reconnaître entre milles. Avec ses grands cheveux blonds et ses yeux azures, elle était magnifique et brillait au milieu de la salle. Il n'y avait qu'elle. Je m'étais attardé aux discussions alentours qui évoquaient la présence d'étrangers dans la taverne mais rien d'alarmant quand je m'aperçus de sa présence. J'essayais de me rappeler si elle avait été là la veille mais l'ivresse de l'alcool de pomme de terre m'en empêchait. En un sens, j'eus espéré qu'elle n'y était pas, de peur qu'elle m'ait vu dans cet état. Enfin, je n'ai jamais vu une telle fille de ma vie.
- Et tu es amoureux, j'imagine, ironisa Raoul.

Ce dernier en avait profité du long monologue de son frère, absorbé par son histoire romanesque pour se rhabiller en vitesse. Malheureusement, je n'eus pas cette chance. Raoul, constatant mon malaise, prit Charme à part afin qu'il lui explicite cette beauté surnaturelle. Raoul me fit rire. On aurait presque dit qu'il ne croyait pas en l'histoire de son frère ou qu'il se moquait de lui. Je m'éclipsai dans la salle de bain en courant.

La bonne nouvelle : mes vêtements étaient secs et je me sentais enfin propre depuis bien longtemps. Malgré la baignade dans le bassin d'eau chaude que les deux frères ignoraient, sentir le parfum et le savon sur mon corps étaient plus que plaisants, je revivais.

Prête à les rejoindre, le monologue de Charme continua toujours : si elle ne lui avait pas tapé dans l'œil, c'est qu'il mentait très bien. Elle lui avait même fait un sourire ! C'était incroyable. S'il savait ce que nous avions fait, Raoul et moi, il aurait trouvé ce sourire ridicule ! Enfin, le plus important et certainement le plus étrange était que son amie, la rousse prénommée Marie Madeleine était venue lui parler :

- Bonjour, lui avait-elle dit, s'appêtant à partir avec Armelle, un paquet sous le bras (Charme soupçonnait qu'elles avaient commandé leur petit-déjeuner ici), nous ne nous sommes pas déjà vu par hasard ? Vous étiez avec deux autres personnes, un homme et une femme, je me trompe ?

Charme avait répondu, assez simplement, essayant de cacher son embarras face à Armelle :

- Cela me semble probable. Nous étions dans une brasserie à l'écart de la ville. Peut-être nous nous sommes croisés à cet endroit.
- Oui, c'est exact, avait répondu Marie toute euphorique comme s'il avait donné une bonne réponse. Et bien, nous nous demandions...

- Arrête Marie, tu vois bien qu'on le dérange, avait affirmé Armelle, la coupant dans sa question, autant gênée que Charme. Elle rougissait presque autant que lui. Il en était évidemment fier et intérieurement heureux.
- Non, pas du tout, avait rétorqué Charme, essayant de se maîtriser, ne voulant pas dévoiler son excès d'émotions.
- Bien tu vois Armelle, enchaîna Madeleine, nous voulions savoir d'où vous venez. Nous ne vous avons jamais vu dans le coin. Certains disent que vous vous intéressez à la cérémonie de lundi et à ses origines.
- Comment le savez-vous ? s'était inquiété Charme.
- Vous savez, Angess n'est pas une très grande cité, tout le monde sait tout sur tout le monde, s'enquit de répondre Marie.

Mais Charme ne l'écoutait plus. Il était obnubilé par le visage d'Armelle et ne pouvait s'empêcher de la regarder, de se plonger dans son regard et de ne jamais en sortir. Il n'avait jamais rien vu de tel, apparemment. Marie dut se racler la gorge pour réobtenir son attention, ce qui fit légèrement rire Armelle, cachant son visage rouge derrière ses longs cheveux blonds.

- Nous ne sommes pas d'ici, en effet. Nous venons d'un petit village au-delà de la montagne. Nous avons entendu parler de la cérémonie de lundi et étant passionnés de cette cité et de sa grandeur, nous avons profité de l'occasion pour la visiter et admirer son charme. Ce mot le fit sourire, étant donné que c'était son prénom.
- Ah d'accord, acquiesça Marie. Alors, vous n'êtes pas trop déçu de notre ville ? demanda-t-elle.
- Non, pas le moins du monde, avait déclaré Charme, toujours admiratif devant Armelle.

Elles étaient parties ainsi, se contentant de ce modeste mensonge. Bien sûr, Charme, dans son explication, avait rajouté pleins d'exagérations, d'adjectifs mélioratifs, de descriptions à n'en plus finir, encore en émoi face à la beauté hors-du-commun d'Armelle qui faisait rire Raoul sans demi mesure. Il était tellement adorable quand il essayait de prouver à son frère le bien-fondé de son amour inexplicable et imprévu. Mais on ne pouvait s'y attarder, nous avons une longue journée devant nous et pas des plus simples : trouver l'emplacement des cellules de Jounne et de Maxime, la reine et son amant.

## Chapitre 18 : Le calme avant la tempête

Dans les ruelles éparses et sur les pavés délavés, nous marchions en quête de la prison. Je m'étonnais de l'absence de panneaux d'indications. Ils devaient trouver cela inutile étant donné le peu de visiteurs qui pénétraient dans la cité. Les anges ne faisaient pas attention à nous, à notre démarche peu locale et indécise. Charme s'esclaffa un moment, imaginant que nous nous perdions au travers de ce dédale qui nous paraissait infini. Il nous voyait encore dans dix ans, pleins de sueur, cherchant désespérément la Prison du Temple. Pourquoi ? Nous ne pouvions le dire sans dévoiler notre couverture. Je ne voudrais devoir expliquer que je suis la fille de l'ancienne famille royale et que Raoul et Charme étaient les fils du gouverneur assassiné d'Adémon, tué par leur roi. La situation aurait été quelque peu comique voire dangereuse pour notre avenir en tant que mortel. Il y aurait eu trois personnes de plus lors de l'exécution de lundi. Pas génial comme perspectives d'avenir !

Perdue dans mes pensées, je ne m'aperçus pas que les deux frères avaient pris à gauche et moi à droite. J'étais triste tout d'un coup. Je me demandais sans cesse comment aurait été ma vie sans la guerre, comment aurais-je vécu, ici à Angess. La mélancolie m'envahit tel un venin qui remplissait mes poumons. J'avais envie de pleurer mais j'en étais incapable. Les larmes ne coulaient pas. Soudain, j'entendis une musique. C'était comme une berceuse. Elle était calme, douce et gracieuse. C'était du violon. Quelle paix. Mais dans ma plénitude, je réalisai que je connaissais cette mélodie. Kordélia me la chantait quand j'étais petite. Sa version m'avait plus marquée que celle de Saul car elle jouait du violon. Et aucun accord ne lui manquait ou était faux. C'était la perfection et je ne pouvais m'endormir sans. J'eus presque envie de dormir. Je m'approchai de ce son lointain, empli de souvenirs et de magie, à pas de loup, m'attardant sous un porche en bois, recourbé par le lierre qui enveloppait toute la demeure. Elle était asymétrique, composée de tuiles rouges ici et là, de planches de bois éparses, de fleurs de milliers de couleurs. Et tout en bas, assise sur l'escalier en colimaçon qui tournoyait autour des hautes colonnes marbrées, sortant quelque fois de la maison, reliant l'harmonie du foyer au dehors, une personne embaumait ce lieu délicieux d'une symphonie enfantine. Les mots étaient récités avec une justesse parfaite. Je fermai les yeux et pus y revoir ma mère, le palais, Saul, tout. J'étais redevenue un nourrisson de trois mois, allongé dans son couffin, riant à chaque parole clairvoyante, chantée par ma maman.

J'étais dans un moment d'égarement solennel quand j'aperçus dans le vent de grands cheveux roux qui s'envolaient au gré de la musique, marquant chaque silence de la berceuse. Sa chevelure dansait. Elle était couleur soleil, envoutante, enivrante, faisant tomber à genoux tous les cœurs des cupidons amoureux. Aphrodite elle-même en aurait été jalouse. Je voulus m'avancer davantage mais une main m'en empêcha.

C'était Raoul. Ils venaient de me retrouver. Ils avaient découvert la Prison. Je n'oubliais pas pourquoi nous étions ici mais je lui en voulais presque de m'avoir empêchée de savourer davantage de cet instant magique, à l'orée du réel et du merveilleux. Je n'aurais jamais pensé qu'un souvenir, aussi agréable soit-il, me soit permis de jouir ici.

Raoul courrait, devancé par son frère, me maintenant par le bras, un bras pendant ayant perdu toute sa force. Je me laissais traîner, essayant de percevoir les moindres scintillements ou sifflements de la mélodie, étouffée sous le bruit de la ville.

Nous étions arrivés.

## Chapitre 19 : Une drôle d'idée

En pleine place public qui était de forme circulaire, tenant en son centre une fontaine où les croyants venaient y jeter une pièce afin que leurs vœux soient réalisés, encerclée de brasseries, de restaurants et d'hôtels disparates, nous faisait face une tour immense : la Prison du Temple, s'ouvrant à nous. Elle était composée d'une grille immense, couleur d'ébène, légèrement dorée par les rayons du soleil, surveillée par de nombreux gardes, tous armés. Au-delà, il y avait un long tunnel qui s'enfonçait dans les profondeurs de la ville. Ce chaos infernal était surplombé d'une haute et gigantesque tour, impénétrable et imprenable, sauf par le plus fou des sans-culottes. Et même lui, j'ignorais s'il atteindrait ne serait-ce la petite meurtrière, se situant la plus proche du sol, à seulement cinq mètres. Il y laisserait la vie et n'éviterait pas une agonie certaine, risquant de s'empaler dans la muraille qui encerclait toute la forteresse, forgée dans l'acier le plus résistant, laissant des piques apparentes, tranchantes comme des lames de rasoir, éventrant un corps comme un couteau tranchant la plus fine molécule. Et nous devons y pénétrer. J'eus soudain le vertige, comme si je savais que ça serait impossible. Comment éviter les gardes, comment éviter la foule, comment entrer, comment survivre ? J'étais curieuse mais pas au point d'y laisser ma vie. Et puis, à l'en croire la population, ils n'avaient aucun mal à vivre dans le mensonge. Je vacillai mais, Raoul me tenait toujours le bras. Je m'attardai désormais sur la statue qui surplombait la fontaine. Elle était cassée. On pouvait y distinguer aisément des jambes, quatre en tout, toutes droites, posées à côté des autres sur un socle. La plateforme était trouée mais l'eau n'y sortait plus. Il devait y avoir deux personnes côte-côtes, un homme et une femme à mon avis, à en voir le semblant de robe qui enroulait la jambe la plus à gauche et le reste d'épée sur celle à droite. Peut-être l'ancienne reine et l'ancien roi ? Peut-être mes parents ? Je ne sus le dire, leurs prénoms gravés en-dessous avaient été effacés. Les gens ne voulaient pas se remémorer ou se rappeler, léger soit le souvenir, du passé. C'était comme s'ils avaient annihilé la guerre et tout ce qui la précédait, oubliant ses horreurs et ses destructions, ses pertes et ses monstruosité. Le passé est rarement très heureux mais il est inhérent à l'Homme et excepté Edmond, je ne connaissais pas personne plus courageuse que lui qui malgré la souffrance, se forçait de s'intéresser et de se rappeler, toujours.

C'était amusant de voir les têtes de Raoul et de Charme. Ils étaient comme ébahis, perplexes. Etaient-ils déjà venus ici ? S'imaginaient-ils qu'on allait entrer dans la prison comme ça ? J'eus espéré que non. Mais leur visage ne disait pas le contraire. Ils étaient parfois naïfs mais pas à ce point. Afin d'éviter d'attirer l'attention sur nous, nous nous assîmes à la terrasse d'une brasserie, la plus proche de la prison.

Ils prirent tellement de choses à manger qu'on aurait dit qu'ils n'avaient pas mangé ce matin. Ils remplissaient leur estomac, encore, ce que je trouvais répugnant. Comment pouvaient-ils ingurgiter autant de choses ? J'avais à peine pu avaler mon petit-déjeuner tellement je n'avais pas faim et là, eux, ils en prenaient un autre ! J'aperçus les gardes de la prison, dont un qui paraissait vraiment plus jeune que les autres. Il était assez petit, maigre et innocent. Il regardait dans le vide, s'attardant sur certaines filles, leur faisant parfois un sourire mais celles-ci tournaient toujours la tête, paraissait avoir chaud dans son uniforme composé entièrement de noir et être stressé, tenant son arme fermement dans sa main gauche. Se sentait-il en danger ? S'avait-il qu'on allait essayer d'entrer dans la prison ? Espérait-il que quelqu'un le fasse ? Il me faisait rire. Cela se voyait qu'il n'avait pas l'habitude. J'aurais presque pensé que c'était son premier jour si un autre homme, son supérieur me semble-t-il, plus âgé, plus froid et plus renfermé ne lui avait pas demandé de garder son poste, concentré comme jamais on n'avait dû lui demander d'être jusqu'à présent. Il ne m'ôta cependant pas de la tête qu'il était nouveau dans le métier. Saurait-il quelque chose à propos de l'exécution de lundi ? Forcément, tout le monde était au courant.

Je me levai de ma chaise pour aller lui parler au moment où Raoul, d'un geste rapide et violent, me rassit, la main sur mon épaule.

- Tu vas où Lara Croft ? se moqua-t-il. Je n'y pris pas attention. Il enchaîna : Attend, on finit de manger et après on va inspecter les lieux.
- Je pensais aller demander un renseignement à un garde. Peut-être qu'il me dira ce que je voudrais savoir, supposai-je, cependant sûre de moi.
- Hein, tes pas un peu cinglée. Tu veux qu'on se fasse prendre ou quoi, s'énerva Raoul. Il était vraiment pénible des fois. Non, non tu ne fais pas ça Anèthe !
- Je ne te demandais pas ton avis. Je voulais jute vous prévenir, pour être polie.
- Oui et bien, tu donnes ta politesse à qui tu veux mais tu n'iras pas là-bas. En plus, ils t'enverraient en prison. Mais, est-ce qu'il ne lui arrivait jamais d'être agréable, sérieusement.
- Mais je ne vais pas demander à n'importe qui. Pas aux gros bras en tout cas. Non, au petit nouveau, dans l'angle. Je suis sûre que je pourrais lui faire dire ce que je veux. Raoul allait me répondre non mais je l'en empêchai, lui saisissant le menton afin qu'il regarde le garde (Charme mangeait toujours. Mais ce n'est pas possible !). Tu crois vraiment qu'il va m'emmener en prison, ce gringalet-là. Aller, ne t'inquiète pas, fais-moi confiance, j'en fais mon affaire.
- D'accord mais j'y vais à ta place. Je ne veux pas qu'il t'arrive quoique ce soit, se résigna-t-il.
- Je suis désolée mais je ne crois pas que tu aies les atouts nécessaires pour le convaincre de lui dire ce que tu veux, lui répondis-je hésitante. Allait-il m'en vouloir ?
- Je confirme, rétorqua Charme. Il ne te dira rien du tout à toi mais à Anèthe si. A moins que tu sois une fille mais là, je ne veux pas aller vérifier !
- Tais-toi Charme et finit de manger. Tu dis des conneries.
- Mais non, expliquais-je. C'est juste qu'en tant que fille, j'aurais plus de chance de lui soutirer des informations. Regarde comment il espionne les filles, comment il les admire et je suis sûre qu'il m'a déjà remarquée alors, je vais y aller et ne t'inquiète pas pour moi. Il ne risque pas de me violer, pas devant tout le monde en tout cas, ironisais-je.
- Ça serait vraiment dégoûtant. Si tu pouvais t'abstenir. Je ne voudrais pas avoir cette image dans la tête, ajouta Raoul, un sourire aux lèvres. Ah, j'arrivais presque à le faire rire. Enfin !
- Ah dommage, moi je l'ai déjà l'image et Anèthe, tu n'es pas sous ton meilleur profile, crois-moi, explosa de rire Charme.
- T'es pas possible mon frère, vraiment, rétorqua Raoul, presque gêné. On ne t'a jamais dit que tu en faisais trop des fois !
- Ouais je sais, je suis trop, enchaîna Charme, toujours dans sa connerie.
- T'aimerais bien, hein, pervers va ! me moquais-je de lui.
- Eh, ce n'est pas moi qui vais draguer un officier, continua-t-il.

J'explosai de rire, tout en me levant de ma chaise. En réalité, j'étais pétrifiée et j'ignorais totalement ce qu'il fallait que je dise. Il était à peine dix heures de la journée et j'étais déjà mal à l'aise. En plus, il n'était pas du tout mon style et je devais faire comme s'il l'était. C'était un voyeur et je devais aller lui parler. C'était pour la bonne cause et puis j'avais la permission de Raoul, déçu lui-même de constater qu'il n'était pas une fille pour pouvoir y aller donc, je n'allais pas me mettre à hésiter. Mais devant le bonhomme, je n'avais plus autant d'assurance que sur la terrasse avec eux, au milieu des pancakes et du bacon. Je respirai à fond et m'engageai. Evidemment, lui, il m'avait vue et m'avait suivie du

regard, me faisant un énorme sourire, montrant toutes ses dents remarquablement blanches. Je me sentis angoisser. Était-ce normal ?

Je m'adossai contre le mur, dans ce petit coin entre la grille de la prison et le mur de la rue, où était posté notre cher garde et entamai la conversation en ces mots (je me détestai mais là, j'étais au summum de la gêne et lui ne remarqua rien. Heureusement !)

- Bonjour...Capitaine...Philips, oui c'est ça..., bégayai-je.
- Oui c'est ça. C'est écrit sur mon uniforme. Trop la classe, non ! se la raconta-t-il.
- Ouais, c'est génial. J'avais une question, le coupai-je.
- Et bien je suis ton homme. Et j'adore secourir les jeunes et jolies filles en détresse.
- Ah, bas, j'en ai de la chance.

Mais comment je devais répondre à ça ? Qu'est-ce qu'une personne normalement constituée répond à ça ? Ça ne se dit pas ce genre de trucs ? Si ? J'étais de plus en plus mal. Si j'avais pu disparaître, je l'aurais fait mais, ce n'était pas le moment d'être trouillarde, surtout que j'en connaissais deux qui se régalaient devant cette scène mémorable, à nous épier. Je détestai Raoul et Charme ! Il continua.

- Ah ! C'est pas moi qui l'aie dit. Oui en effet. C'est moi. Bravo, cela montre que mon discours, aussi peu recherché soit-il t'intéressait. Il continuait : Mais tu peux m'appeler Josh si tu veux.
- D'accord Josh. Alors, je voulais savoir, je suis de passage ici et je ne connais pas très bien l'endroit.

Je vis qu'il fit des yeux étranges comme si c'était la première fois qu'il parlait à un touriste, à une étrangère.

- En vérité, je suis passionnée de cette ville. Tout mon village l'est.

Je me rattrapai comme je pouvais mais ce compliment lui plut, apparemment. Il rétorqua :

- Oui, Angess est une ville merveilleuse. Ça se comprend. Vous venez d'où mademoiselle...
- ...Euh, c'est Anèthe. Je viens de...du village d'Aurora, derrière les montagnes.
- Ah. Je ne connais pas. Ouf ! Il ne démasqua pas mon mensonge. Je ne saurais imaginer ce qui se serait passé ensuite s'il avait compris la supercherie. Je ne pouvais pas lui dire que je venais d'Adémon. Nous étions des hors-la-loi. C'est connu ? demanda-t-il.
- Non, pas vraiment. C'est un tout petit village. Nous sommes seulement 3120 habitants. C'est très peu comparé à Angess.
- C'est vrai. Comparé au million d'Angess, votre village fait minuscule. Bon, je crois qu'on a compris. Le village n'est pas grand. Mais surtout, il n'existe pas ! Donc, qu'est-ce qui nous vaut cette visite Anèthe ?
- Eh bien, ça faisait plusieurs années que je rêvais de venir dans cette ville et dans le journal, j'ai appris qu'il y aurait une grande réception, une impressionnante cérémonie lundi donc j'en ai profité pour venir maintenant pour y assister.
- Oui c'est une bonne idée mais vous savez en quoi consiste cette « fête » ? me demanda-t-il.
- Non justement. Et c'est pourquoi, je me suis dit qu'un bel homme comme vous, sûrement très intelligent, aurait pu venir à mon secours, roulant des yeux et papillonnant des cils.

Avais-je vraiment dit ça. Ce n'est pas possible. Je devais être très certainement désespérée au point de parler ainsi.

- Et bien, demandé si gentiment, je ne peux que vous informer. Alors, j'ignore comment vous le dire mais voilà, la cérémonie de lundi n'est autre qu'une exécution.

Bien sûr, je le savais mais je devais faire l'effet de surprise, sinon tout aurait été raté. J'avais dit :

- Quoi ! hurlais-je. C'est une, je diminuai ma voix, me rapprochant de son oreille, chuchotant tout bas, une exécution ?
- Oui. J'ignore qui vous a parlé d'une réception mais tout le monde ici vous aurait dit le contraire.
- Comment ça tout le monde ? l'interrogeais-je, malgré que je sache déjà la réponse.
- Cette exécution est très attendue. Et il y aura beaucoup de monde qui y assistera. Vous voyez ce groupe d'individus là-bas, ils font des paris pour savoir qui mourra le plus vite et eux là-bas, ils font payer des gens afin qu'ils aient une place privilégiée, qu'ils puissent assister au spectacle et d'autres espèrent même recevoir du sang sur eux. C'est un peu étrange non.
- C'est même répugnant. Mais voyant qu'il réagissait différemment, je changeais mon opinion, à mon grand regret. J'adore ça. C'est tellement excitant. Et ça se passera quand ? enchaînais-je, écœurée.
- Ça se passera en fin de matinée. Mais je vous conseille de venir un peu avant si vous souhaitez voir quelque chose. Il risque d'y avoir beaucoup de monde.
- D'accord, répondis-je bêtement. Était-il conscient de quoi il parlait ou était-il seulement trop idiot pour pouvoir le réaliser ? Et, vous les connaissez les prisonniers qui vont être exécutés ?

Je voyais qu'il hésitait à me répondre. Peut-être n'était-il pas censé en parler ? « Je sais pas trop. Je suis pas censé en parler. » Vous voyez, je suis trop forte pour deviner les pensées des gens. Mais je voulais vraiment savoir.

- Je sais garder un secret, insistais-je. Et puis, je n'en parlerais à personne, c'est promis.

Il réfléchit un moment, une petite minute, et comme excité, enjoué à l'idée de discuter avec une vieille amie, il débita tout ce qu'il connaissait sur le sujet :

- Et bien voilà, les prisonniers sont la reine et son amant. Il y a quelques années, peu de temps après la guerre, notre roi s'est marié avec une femme. Jusque-là, rien d'étonnant si ce n'était qu'elle était beaucoup plus jeune que lui mais vraiment plus jeune. Il aurait pu être son père. Elle lui fit un enfant mais un an après, elle fut accusée d'adultère et, elle et son amant furent condamnés et envoyés en prison, ici, dans la Prison du Temple. Ils devaient rester quatorze ans en prison environ, je crois, avant leur exécution, prévue demain. Le plus drôle, c'est que le fils du roi, Adrién, ne semble pas du tout affecté par la mort de sa mère. Au contraire, il semble fier de pouvoir faire régner l'ordre. Ils ne sont pas très nets dans cette famille, moi je vous le dis.
- Oui, c'est évident, intervins-je.

Qu'est-ce qu'il en savait ? Comment pouvait-il se permettre à de tels jugements. Je détestais les préjugés mais là, j'étais au paradis des mensonges et ma haine ne diminuait pas.

- Heureusement que je n'ai pas à les surveiller toute la journée. Les voir pleurer dans leur cellule commune, apparemment, c'est un enfer. Ils me dégoutent.

Ça devenait presque horrible de l'écouter et ses jugements, je n'en pouvais plus. Mais il devait continuer si je voulais avoir la chance de savoir qui les surveillait et où se situait leur cellule.

- Elle n'aurait jamais dû faire ça. Tout ça pour un homme, elle aurait dû se maintenir, peut-être qu'elle aurait eu un sort différent. Enfin bon, elle a eu le temps de se repentir durant ces quatorze ans en tôle.

Il commençait à me taper sur le système et ne répondait pas à mes questions. Il fallait que je lui en pose une mais elle était risquée. J'ignore encore comment je m'en suis sortie.

- Savez-vous par qui est-elle gardée et où ? J'imagine que c'est un homme aussi viril et beau que vous, je me trompe. Parce que, si vous n'avez pas l'honneur de garder la cellule de la reine, c'est que vous avez des choses plus intéressantes à faire, je me trompe Josh ?

Ma phrase était tellement niaise que j'espérais que personne ne l'ait entendue. Et pas une fois il ne remarqua quelque chose. Cependant, je n'avais pas anticipé ça, il se rapprocha de moi. Il était soudain tellement proche de moi qu'il aurait pu m'embrasser n'importe quand. Il posa sa main sur mon épaule et me fit un sourire de charmeur. Mentais-je si bien ?

- Vous le pensez sérieusement. Ah, évidemment que vous le pensez, je fais toujours cet effet la première fois. Ils sont dans le couloir de l'aile droite au troisième étage, isolés du reste des détenus, surveillés par mon supérieur, le colonel McCarty. C'est lui qui supervise l'exécution de lundi et personne d'autre, je dis bien, personne d'autre n'a le droit de s'en occuper à part lui. Mais assez parler d'eux, de lui, parlez-moi de vous maintenant. Je connais votre nom, Anèthe mais j'ignore qui vous êtes.

Il me regarda droit dans les yeux, se plongeant dans les miens comme s'il allait y voir mon âme et me fit un large sourire. Il saisit mon menton avant de le relâcher, attrapant ma main pour la mettre dans la sienne. Pendant, rien qu'une seconde, je crus y voir Raoul à la place du garde. Il me prenait la main tendrement et m'embrassait. J'eus presque envie de faire un sourire à mon tour si la vision ne m'avait pas ramenée à la réalité, face à Josh. Je m'étais radis aussi sec et avais ôté ma main.

- Je suis désolée monsieur mais je voulais simplement des informations à propos de lundi. Je n'avais pas l'intention de...
- ...Mais ne vous inquiétez pas, j'ai beau n'être qu'un subalterne. Oui, je ne suis pas capitaine en vérité, je ne suis qu'un employé, je suis un homme très correct et très gentil. Je vous assure. Tout le monde le dit ici, me coupa-t-il.
- Je n'en doute pas, lui répondis-je. Mais je ne suis pas la fille qu'il vous faut. En plus, après la cérémonie, je devrai rentrer chez moi et jamais nous ne nous reverrons. Et je ne voudrais pas que vous ne me brisiez le cœur. Vous comprenez.
- Oui, je comprends tout à fait.

Il était un peu déçu mais n'irait pas plus loin. Heureusement, je ne voudrais imaginer dans quelle galère je me serais mise s'il avait insisté. Et en plus de ça, il m'avait donné l'emplacement précis de la cellule. J'allais enfin savoir la vérité.

- Bien. Et bien merci pour tout. Vous m'avez rendu un grand service. Grâce à vous, je ne raterais pas une miette de l'exécution. Comment ai-je pu dire ça aussi ?!

Je m'en allais déjà que je l'entendais au loin me dire adieu, comme le dernier au revoir déchirant entre deux amoureux. C'était un bonhomme assez amusant ce Josh.

Revenant toute rêveuse à la table des garçons qui prenaient un café, je m'assis de tout mon long.



- Ah, voilà une bonne chose de faite.
- Alors, il t'a dit quoi, s'impatientèrent les deux frères.
- Tout, répondis-je. Il m'a tout dit.

Je ne voulais pas leur en dire davantage. Les autres nous regardaient bizarrement comme s'ils savaient ce que nous étions venus faire ici. Je ne me sentais pas en sécurité. Il y avait trop de monde et je n'aimais pas ça. On ne pouvait pas avoir une discussion sérieuse sans être sûr que personne n'avait rien entendu. Ils étaient pressés d'en connaître plus mais ils comprirent assez vite que je ne dirais rien d'autre pour l'instant. Il me sembla même qu'on parlait de nous. Prenant mes affaires, nous nous isolâmes dans une ruelle en contre-bas. Elle était vide. Aucun passant. Idéal pour parler.

- Alors, où sont ces fichues cellules, ordonna Raoul, agité.
- Calme-toi mon frère. Laisse-la parler. De toute façon, elle n'ira pas plus vite, rétorqua Charme.
- Merci Charme. Donc, il m'a dit que les deux criminels sont enfermés dans la même cellule. Elle est surveillée par le colonel McCarty lui-même qui se charge des préparatifs de l'exécution. Il reste toujours à son poste et personne ne le remplace, ce qui lui paraissait étrange.
- Comment s'appelle-t-il, l'homme qui t'a renseigné ? me coupa Charme.
- On s'en fout de qui s'est. Où sont-ils ? renchérit Raoul, prêt à exploser.
- Deux secondes Raoul ! m'énervai-je. Il m'a dit qu'ils étaient isolés, dans un couloir de haute sécurité...
- Un seul qui surveille. Je n'appelle pas ça de la haute sécurité, ironisa Raoul.
- Je peux finir ou j'arrête de parler parce que si c'est pour se moquer de moi, ce n'est pas la peine que je me démène comme ça !

Raoul ronchonna mais me laissa continuer.

- Ils sont dans une cellule unique, dans le couloir de l'aile droite au troisième étage de la prison.
- Rien que ça ! s'esclaffa Charme. J'ignorais qu'il y avait des étages dans cette prison. Père nous disait qu'elle était grande mais je n'imaginais pas à ce point. Et puis le troisième. Donc, pour une entrée surprise, c'est raté !

Raoul semblait être du même avis. A les entendre, il n'y avait qu'une seule entrée, celle au rez-de-chaussée. On allait réveiller toute la prison à monter chacun des étages, si dans l'absolu on trouvait aussi l'escalier qui permettait de passer d'un étage à l'autre. Je n'avais pas pensé à ça. De toute façon, dans ces conditions, j'étais incapable de penser. Mais pas Charme.

- Attendez. Et si on récupérait un plan de la prison, peut-être qu'on trouverait une autre entrée plus sûre et moins visible, ce qui nous permettrait d'accéder à cette cellule sans se faire prendre.
- Oui, c'est une excellente idée, champion, mais, où trouves-tu ces plans ? Tu nous vois demander au premier passant où est-ce qu'on pourrait se procurer les plans de la prison, rétorqua Raoul.
- Et bien, je crois qu'il est tant que nous refassions une petite visite à notre cher Edmond, affirmais-je.

- Le bibliothécaire ? s'étonnèrent Charme et Raoul.
- Et bien oui, je suis sûre qu'il les aura et nous les donnera. N'oubliez pas qu'il me trouve sympathique, souris-je.

Malheureusement, Raoul ne souriait pas du tout. Était-il vexé que je dise ça. En vérité, je savais très bien qu'il détestait ce comportement, celui de cette fille qui use de son charme pour soutirer des informations mais nous n'avions plus le choix. Et puis ce n'était pas comme si j'allais coucher avec lui. C'était le meilleur moyen et déjà deux fois cette technique avait fonctionné. Je crois qu'il m'aimait mais il n'était pas assez tolérant encore pour me faire pleinement confiance. C'était légitime, cela faisait seulement quelques heures que nous nous connaissions. Il y a encore une semaine, je n'étais qu'une fille normale, sans soucis ni problème, avec des idées et des rêves pleins la tête, des volontés, des décisions bien arrêtées et maintenant, je me retrouvais en plein milieu d'une guerre ouverte où le mensonge est le premier de nos ennemis. J'ignorais comment tout cela allait se terminer mais je savais au moins trois choses : nous ne mourrons pas en vain, nous avons fait le bon choix et j'étais irrévocablement et inconditionnellement amoureuse de Raoul. Pourquoi ? Parce qu'avec lui, je n'avais pas besoin de me cacher. Je pouvais avant tout être moi-même. Et ça, c'est la meilleure chose au monde. J'en avais assez de mentir, de jouer un rôle mais avec lui, j'étais entière, sereine et en sécurité. Je n'avais pas besoin d'aller chercher ailleurs, il était juste là, devant moi et je l'aimais, l'aimais à en crever. Mais il ne le savait pas. Je ne voulais pas l'effrayer. Alors, je préférais garder mes sentiments pour moi que je révélerais au moment opportun. Il avait tendance à se montrer légèrement égocentrique et je savais qu'il se suffirait de mon amour pour lui. Ainsi, pour me le garder pour moi, je ne lui dis rien, seulement lui faisant comprendre qu'il ne m'était pas indifférent, pas du tout.

## Chapitre 20 : Contretemps

Nous nous dirigeâmes vers une rue commerçante qui coupait celle dans laquelle nous étions. Elle était bondée, emplie de gens insignifiants qui s'arrêtaient à chaque magasin pour voir ce qui était proposé. Les marchands incitaient tellement les gens à entrer dans leur boutique que c'était presque impossible de résister, même pour nous. Nous marchâmes plus vite afin d'éviter les embouteillages et de nous retrouver coincés entre les bonnes femmes qui essayaient tous les accessoires possibles des échoppes et les hommes, raides comme des piquets, qui attendaient, se lamentant déjà de leur maigre salaire et de ce qu'il en restera après les achats de leur femme. Nous dépassâmes une épicerie imposante où toute la populas se ruait dessus pour acheter les derniers articles. Il n'y restait presque plus rien. Même les mannequins étaient nus et les portes manteaux vides. Les paniers autrefois garnis étaient tout retournés et les tissus s'envolaient dans les sacs encombrants des bonnes femmes, heureuses d'avoir fait une bonne affaire. Si ce n'était que ça. Après leurs achats, elles se vantaient d'avoir dégoté la plus belle étoffe ou le plus beau ruban aux autres acheteuses. Elles se parlaient d'une façon si vulgaire que j'avais l'impression d'être retournée à Adémon ou pire, à Humanus. Comment les humains peuvent-ils devenir de tels animaux en furie ? On aurait dit qu'ils n'avaient jamais vu de vêtements de leur vie ou étaient en manque crucial de tissu !

Heureusement, une ruelle sinueuse au fond de celle des commerces nous permit de nous échapper. Elle était presque aussi sombre que la première mais pas aussi silencieuse. Des échoppes étranges occupaient tout le rez-de-chaussée de chacun des bâtiments de part et d'autre de la rue. Une odeur d'égouts et de déchets s'y dégageait. Je n'avais jamais senti une horreur pareille. J'en avais presque envie de me boucher le nez tellement elle était nauséabonde. Jetaient-ils les cadavres ici ? Était-elle près d'un cimetière ou d'un four crématoire ? Evidemment que non mais cette senteur n'en était pas des moindres. Ce n'était simplement que les restes de potages et d'autres aliments pourris que les restaurateurs jetaient dans le caniveau. Cet endroit pullulait et les rats proliféraient. J'aurais presque eu envie de partir en courant si deux gendarmes n'étaient pas arrivés au bout de la rue, demandant quelque chose à une vendeuse. Elle ressemblait étrangement à une sorcière. Les cheveux en broussaille, des guenilles comme vêtements et des sabots en guise de chaussures avec un corbeau comme animal de compagnie. Nous ralentîmes le pas comme si nous savions que ce renseignement nous concernait. Et je le savais. A vrai-dire, j'entendais ce qu'ils disaient. Comment ? Je l'ignorais. Ils demandaient si elle n'avait pas vu trois inconnus soi-disant venus pour assister à la cérémonie de lundi. La bonne femme voulut répondre mais elle insista pour avoir de l'argent en échange. Malheureusement, elle n'eut pas le moyen de négocier quoique ce soit : il la menaça avec une dague, pointée sur son flanc. Elle ne dit rien au début, stupéfaite par la réaction du policier. L'autre les regardait, amusé de cette situation. Ils aimaient à l'en croire jouir de leur autorité en tant que force de l'ordre. Ils abusaient de leur droit et c'était intolérable. Bien sûr, Raoul et Charme ignoraient pourquoi j'étais dans un tel état, ils n'entendaient rien mais, cela ne changea pas ma réaction.

Nous nous étions mis à l'écart, derrière une poubelle assez imposante qui dégorgeait des ordures sur toute l'allée. Il y en avait partout. C'était un vrai dépotoir. Malgré notre silence et notre démarche assez naturelle, la vieille semblait nous avoir remarqués car, elle évoqua aux policiers « les trois jeunots planqués derrière le restant de poubelle ». A ces mots, j'attrapai mes deux acolytes par l'épaule et nous dégageai de notre cachette, empruntant une cadence sereine, espérant que les gendarmes ne croiraient pas à ces balivernes de sorcière. Et bien, notre chance semblait avoir disparu, les deux uniformes nous suivirent. Ils accélérèrent le pas et leurs mains frôlèrent nos vêtements. Ils nous auraient attrapés certainement si la foule de la rue commerçante s'était dissipé. Nous nous faufileâmes entre les passants, bousculant certains ou certaines, trop encombrants pour être évités. Je courrai presque quand, en tête, on m'arracha le bras, m'attirant vers la gauche. C'était Raoul.

Cette ville était un vrai labyrinthe. Chaque rue commerçante était coupée par d'innombrables ruelles sombres et étroites, permettant la violence et l'insécurité mais également de se cacher et d'échapper à

des policiers trop curieux. Cependant, nous n'étions pas sortis d'affaire. C'était leur cité et ils la connaissaient mieux que nous. Ils nous interceptèrent au bout de la rue. Nous ne pouvions plus nous échapper. Je me souvenais encore des rires qu'avaient fait Charme quand il s'était moqué de la gendarmerie d'Angess : « Quand on veut être flic, le minimum c'est de savoir suivre un criminel, pas d'être essoufflé au bout de cinq secondes ! ». Face aux policiers, il faisait moins le fier :

- J'ai peut-être parlé un peu vite, avait-il chuchoté à son frère.

C'était amusant sur le moment mais les ennuis et de sérieux, commençaient. Nous allions être envoyés en prison. Ou pire être condamné ! Pleins d'idées noires envahirent ma tête, d'images atroces de décapitations et d'autres tortures atroces. Je me voyais déjà sur l'échafaud, injuriée par la foule où les têtes de Raoul et de Charme, fraîchement coupées et posées dans un panier, me tenaient compagnie, m'attendaient. Je voyais le spectacle d'Horreur, cette infamie réunie en un même lieu, la folie meurtrière. Irais-je rejoindre ma famille ? Allais-je revoir Saul ? Le temps était maussade et je me sentais déjà partir. Loin dans ma tête, il me semblait entendre les chaînes, les menottes que nous mettaient les gendarmes. J'entendais la voix de ma mère qui les suppliait de ne pas le faire. Enfin non, ce n'était pas possible, ma mère était morte, comment aurais-je pu l'entendre, impossible ! Ce n'était pas ma mère... Pourtant cette voix était réelle. Quelqu'un leur demandait de ne pas nous arrêter. Qui était-ce ?

- Laissez-les enfin, vous vous trompez de fugitifs ! hurla une femme.

Elle était dos à moi, je ne voyais que son reflet dans une flaque au sol. Elle avait la particularité d'avoir les cheveux d'un roux intense et lumineux, un soleil écarlate et brillant. La connaissions-nous ? Elle enchaîna :

- Ce sont mes cousins que vous êtes en train d'arrêter vous dis-je. Alors, si vous vous donniez la peine de les relâcher, ça serait très aimable. Elle grinçait des dents. Ils sont venus d'un village en haut des montagnes pour assister aux festivités de lundi, est-ce interdit pour les étrangers maintenant ! N'oubliez pas que ma famille est l'une des plus riches du royaume et amie du roi, vous ne voudriez pas perdre votre emploi, messieurs, pour une simple et fâcheuse maladresse ! ordonna-t-elle, changeant de ton quand cela était nécessaire.
- Non bien sûr, mademoiselle Bedauern, veuillez-nous excuser de cette méprise. C'est qu'ils s'étaient enfuis en nous voyant venir, s'expliqua l'un des deux policiers.
- Il n'y a pas de force de l'ordre dans leur village. Imaginez, vous faire courser par des inconnus, bien sûr que vous prenez la fuite. Et que je ne vous revoie plus mettre les menottes à mes cousins ! hurla-t-elle de nouveau, les observant s'en aller.
- Merci beaucoup mais qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit Raoul.
- Venez chez moi, ce n'est pas très sûr par ici. Je vous expliquerai tout, répondit-elle, sûre d'elle.
- Très bien, répondit Raoul, pour nous trois. C'est la moindre des choses après ce que vous avez fait pour nous. Tant que vous n'avez pas prévu de nous tuer après, ironisa-t-il.
- Ah peut-être, enchaîna-t-elle, enjouée.

Elle me dévisagea étrangement comme si elle voulait vérifier quelque chose puis détourna les talons et accéléra le pas. Elle était devant, se retournant toutes les cinq secondes pour vérifier si nous ne lui avions pas faussé compagnie. Elle était amusante mais mystérieuse aussi. Je me souvenais à présent, c'était la fille que nous avions vu dans la brasserie en arrivant et que Charme vit ce matin, lors du petit-déjeuner avec Armelle, cette même fille qui dans une réalité presque rêvée avait joué du violon.

Qu'est-ce qu'elle nous voulait ? Je l'ignorais mais nous n'allions pas tarder à le savoir, nous étions bientôt arrivés.

Robert Nachsichtig

## Chapitre 21 : Présentations

C'était une grande maison immense, isolée du reste de la ville, dans un quartier résidentiel où les pavillons régnaient en maître. Dans ce lieu régnait l'opulence et l'argent, le pouvoir et la domination. Les seules personnes encore lucides et respectables dans ce monde était le personnel, le bas peuple se frottant à la haute société, même s'ils n'étaient pas considérés. Elle avait la plus grosse, la plus impressionnante, la plus voyante. Tout l'or exposé ici, amassé en un même lieu. Les quartiers étaient bien distincts ici. En vérité, il y avait deux rives, celle des commerces et des petites mains ainsi que de l'insécurité et de la violence et celle des hôtels particuliers et de l'abondance. Elles étaient séparées par un fleuve, un cours d'eau assez tranquille, très urbanisé d'un côté et très fleuri de l'autre. Malgré l'absence d'usines imposantes, étant à la périphérie de la ville, l'on remarquait aisément les classes sociales et leur emplacement dans la Société. Elle ressemblait étrangement à celles du XIXème siècle que me racontait Saul. Et, c'était loin d'être une époque merveilleuse, prospère certes mais très inégalitaire et injuste. Je n'en revenais pas que cette cité, autrefois que j'adorais en rêve, pouvait être aussi triste et aussi déplorable. Cependant, Marie Madeleine ne réalisait pas cela. Au contraire, elle semblait ravie de nous emmener chez elle, de nous présenter son logement. Elle restait assez distante, renfermée et il me semblait l'entendre marmonner dans sa barbe. Elle sifflotait des mots entre ses dents, s'entortillait les doigts et respirait fort. Raoul n'était pas rassuré et ça amusait étonnamment Charme. Dès que l'instant si prêtait, il n'hésitait jamais à rire et à détendre l'atmosphère mais à l'en croire l'attitude de Marie-Madeleine, elle n'avait pas envie de sourire du tout. Au contraire, à chaque fois qu'elle se retournait vers nous, elle nous lançait des regards noirs, sinistres et accusateurs. Soudain, une pensée me revint, le nom du fleuve. Il s'appelait le fleuve Egée, assez étrange comme nom pour un cours d'eau. Il m'interpela, non pas parce que son nom soit incongru ou original mais parce qu'il m'évoqua un souvenir.

J'étais avec ma mère, avec Kordélia. Comme d'habitude évidemment ! J'étais très proche de ma mère autrefois. J'étais comme la prune de ses yeux et il fallait qu'à chaque instant je sois dans son champ de vision, qu'elle puisse me voir tout le temps. Je n'imagine pas quel crève-cœur cela avait dû être de m'abandonner, même à Saul. Elle aimait beaucoup m'emmener sur les quais du fleuve, lorsque nous avions l'occasion de nous promener. J'étais dans un landau à grosses roues bleu et blanc. Il était magnifique et personne n'avait le même que moi. Il était unique comme je l'étais. Enfin, c'est ce que disait maman. Nous saluâmes les pêcheurs, les marins, les propriétaires de péniches, les passants en tout genre et jamais nous ne passions inaperçus. Le peuple aimait ma mère. Non pas parce qu'elle leur était très proche mais parce qu'elle leur était très dévouée. Toujours elle se souciait de leur bien-être et de leurs conditions de vie en communauté. Elle haïssait par-dessus tout, les inégalités sociales et la vanité. Elle prônait l'amabilité et l'entraide et idolâtrait les gens humbles, qui défendaient la cause et les intérêts des plus démunis, au-delà de leur propre condition. La reine, Kordélia, ma mère était comme ça. Et ce fleuve me rappelait elle.

Le pavillon était sans nul doute le plus beau, un véritable château de princesse. Je l'enviais presque de vivre dans tout ce luxe mais en vérité je haïssais davantage sa caste, avec cette fortune, elle aurait pu sauver des tas de gens, sortir des tonnes de gens de la famine, de la criminalité et de la pauvreté qui oppressent le peuple. Au lieu de ça, ils s'entassaient ici, trop préoccupés à compter leurs louis d'or. Raoul me souriait, tout aussi révolté par ce qu'il voyait. Quand à Charme, il ne pouvait ôter son dégoût. Son visage marqué par une grimace, signifiait précisément sa répulsion aux riches. Il se refusait de vivre dans la richesse tant que les autres souffraient. Il était tourné essentiellement vers l'autre et prônait la charité et l'austérité, tout comme son frère, au détriment du confort et de leur vie. Je les admirais pour cela car moi, j'en étais incapable. Non pas qu'en découvrant mes origines, je réalisais que je n'avais jamais été dans le besoin, mais cette recherche de la spiritualité était pour moi un mystère et j'ignore si un jour je la comprendrais. Se sacrifier pour autrui est une aptitude tellement difficile à réaliser que j'ignore si un jour j'en serais capable. Ma mère, d'une certaine façon, l'a été pour ses enfants, Saul aussi pour moi mais moi, étais-je prête à mourir pour que les gens connaissent la

vérité et honorent leur vrai souverain ? Sans doute la mort m'a toujours effrayée mais peut-être parce qu'elle m'a ôté tous mes souvenirs et toute mon enfance, qu'elle résonne comme une monstruosité dans ma tête. Pour Raoul, elle est signe de vie et est indissociable avec la mortalité. Pour Charme, elle supprime tous les maux et tous les sens. Elle pique mais épargne toujours plus ou moins. Elle est la fin d'une longue douleur et d'un lourd châtiment. Vivre n'est pas toujours un chemin tranquille, c'est ce qui en fait qu'elle est merveilleuse, la complexité. La mort ainsi, simple soit-elle, fait peur car elle est imprévisible et aléatoire. Pourtant, elle est plus aisée que n'importe quelle vie au monde. Mais elle m'angoissait, continuellement et inlassablement. Pourquoi ? Parce que rien d'autre ne me faisait peur à ce point. Elle est vile et pique. Je ne voulais pas souffrir comme elle avait détruit le reste de ma famille. Je sais que je ne peux m'en séparer mais chaque jour, j'essayais de vivre avec l'idée que demain pourrait être le dernier. Elle hantait mon âme, mon esprit et chacune de mes pensées. Elle me torturait et me consumait. Et un soir, j'ai parlé de mes cauchemars à Saul. J'ignorais d'où ils venaient mais aujourd'hui, tout paraissait on ne peut plus logique. C'était mon passé qui essayait par tous les moyens de refaire surface. Elle avait réussi à me faire accepter la mort comme une bénédiction plutôt qu'une fatalité et c'est grâce à elle que j'ai accepté la sienne, celle de Saul, de Sphère et de mon père à l'église. Et que j'ai accepté la mienne.

Marie-Madeleine nous invita à entrer. Elle ouvrit un énorme portail imposant en fer noir qui grinça dans un hurlement d'effroi, faisant s'envoler des oiseaux perchés sur une branche d'un chêne, à côté. Le jardin était tout aussi grand, bien tondu et bien vert. Les fleurs coloraient ce parterre singulier et illuminaient la maison centrale. Elle s'ouvrait sur quelques marches ainsi qu'une terrasse qui encerclait le pavillon qui se décomposait en plusieurs étages, quatre en tout. Marie, face à la porte, se retourna vers nous :

- *Bien. Alors, ne soyez pas trop vous-même d'accord. Je ne suis pas chez moi mais chez ma meilleure amie. Donc, comportez-vous bien. Je sais que vous en avez vu long durant votre voyage mais soyez indulgents, ne nous jugez pas trop.*

Pourquoi disait-elle cela ? Elle était étrange, bizarre, comme si elle portait un lourd secret qui la détruisait à chaque seconde, comme si elle avait besoin de se livrer malgré les reproches et la haine qui en découlerait. Elle enchaîna :

- *Surtout vous mademoiselle Athéna Wohllwollen.*

Hein ! Comment venait-elle de m'appeler ? ! Raoul et Charme étaient tellement abasourdis qu'ils ne surent dire mot. Quant à moi, les mots sonnaient comme des coups de couteaux dans ma poitrine. S'imaginait-elle de la signification de ses mots ou n'en avait-elle pas conscience ? J'étais comme interloquée, dans l'incompréhension la plus totale. Comment connaissait-elle ce nom ? Je n'eus pas le temps de lui demander. Elle toquait à la porte. Une femme ouvrit. Evidemment, à cet instant précis, Charme perdit tous ces moyens. C'était Armelle. Elle était dans l'encablure de la porte, se tenant toute droite, faisant face à Charme. Elle le regardait aimablement, comme si elle se jouait de lui. Elle riait presque de le voir ainsi désorienté. Il tourna la tête, perturbé. Marie bouscula son amie et nous fit entrer. Tout était calme. Elle ne parlait pas. Nous avançâmes dans un long couloir, étroit où trônaient d'innombrables tableaux. Soudain, Marie se retourna tout net :

- Armelle, nous sommes seuls n'est-ce pas ?, espérait-elle.
- Bien sûr que non. Robert a insisté pour venir. Tu sais comment il est quand il ne te voit pas pendant plus d'une heure, expliqua-t-elle. C'est son amoureux, chuchota-t-elle dans l'oreille de Charme. Il devint tout rouge.
- Ce n'est pas mon amoureux Armelle. Nous ne sommes même pas ensemble d'ailleurs, s'enquit d'ajouter Marie-Madeleine, comme offusquée par ce commentaire.



- Oui mais tu aimerais bien que vous le soyez, amoureux, ironisa Armelle, tout en regardant Charme.

L'aimait-elle ou avait-elle un malin plaisir à le gêner ? Dans les deux cas, je la laissai faire.

- Tais-toi donc, répondit-elle froidement. Nous en parlerons plus tard. Quoiqu'il en soit, j'aimerais savoir pourquoi il est là. Je t'avais dit pourtant que je ne voulais pas qu'il soit présent pendant que nous discuterons avec...

Elle serra les dents et ne finit pas sa phrase, me pointant du regard.

- Ah oui, en effet, je me rappelle. Et bien, tu n'as pas le faire sortir toi-même. Ce n'est pas parce qu'on est chez moi que je dois tout faire. Ce n'est pas moi qui ne veux pas de lui, s'écria Armelle. Et je ne vois pas en quoi cette discussion le dérangerait. Il sait garder un secret et je suis sûre qu'il n'en parlera à personne. Et puis, ça sera plus simple pour tout le monde.
- Pour toi oui ! s'exclama Marie.
- Tu sais que je n'aime pas mentir, surtout à un ami. S'il te plait, supplia Armelle, faisant de grands yeux et un large sourire.
- Non ! répondit froidement Marie. Je m'y refuse. As-tu entendu maintenant !
- Tu es insupportable. Fais-le sortir alors mais moi, je n'y ferai rien.
- Parfait.

On aurait dit qu'elles se disputaient mais sans véritablement se prendre la tête. Elles discutaient comme deux personnes respectables. Marie-Madeleine nous laissa seuls avec Armelle dans le couloir, continuant tout droit et bifurquant à gauche, dans une pièce. Elle parla mais ce fut trop rapide et trop bas pour que j'en puisse décèler le sens ou en percevoir le son. Armelle nous invita à entrer dans la cuisine et nous proposa du thé. Seulement Charme en voulut, étonnement.

- Alors, vous êtes à Angess depuis peu Majesté, intervint Armelle, posant la tasse de thé de Charme sur une petite table ronde où nous siégeons autour.
- Pardon ? répondis-je. Je ne suis pas... Votre majesté ?, m'étonnais-je.
- Si vous l'êtes. Vous êtes Sa Majesté Mademoiselle Athéna Wohlwollen, fille de Kordélia et d'Arpas Wohlwollen, l'héritière légitime du trône d'Angess et d'Adémon.
- Je sais tout ça. Mais comment le savez-vous ? Et ne m'appellez pas ainsi, je n'aime pas ça. Mon nom est Anèthe, seulement Anèthe.
- Bien votre Majesté... Enfin, je veux dire Anèthe. Je le sais car vous avez une cicatrice sur votre main gauche et seuls les rois et les reines l'ont. On l'a faite à votre naissance, comme à vos parents, votre frère et votre sœur.

En effet, elle avait raison. Je m'étais toujours demandée ce que pouvait être cette marque que j'avais sur la main. Et maintenant je le savais. Si j'avais su, je l'aurais mieux cachée. Et si quelqu'un d'autre l'avait vue, quelqu'un de cruel et d'insatiable. Non, impossible. Il fallait que je me calme, que je reprenne mes esprits.

*C'est bon, intervint Marie, venant du salon, Robert est parti. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps. Il revient dans une heure. Je l'ai envoyé faire des courses pour ce soir. Maintenant si vous voulez bien me suivre votre Majesté et ses invités, j'ai des choses à vous dire.*

Mais arrêtez de m'appeler comme ça ! Je ne la repris pas, trop épuisée pour faire quoique ce soit et, j'avais tellement envie de savoir ce qu'elle allait me dire que je me tus. Entrant dans le salon, nous nous assîmes sur un divan tous les trois, Raoul au milieu, Marie sur un fauteuil individuel, à mes côtés et Armelle aux côtés de Charme. Elle commença :

- C'est ainsi que tout commença.

## Chapitre 22 : Une histoire de famille

- Ma famille était une grande famille de commerçants et de marins. Ils passaient le plus clair de leur temps sur les eaux sinueuses des océans à la recherche de trésors et de nouvelles ressources pour la cité. Très peu de gens avaient l'habilitation pour voguer sur les mers et ma famille en était la première bénéficiaire. Je suis née sur un bateau de marchandises, transportant des fruits, du blé et de l'orge. Pas l'idéal pour un accouchement mais ma mère tenait absolument à accompagner mon père à chaque voyage. J'ai mangé dans ma vie plus de noix de coco et de cannes à sucre que quiconque sur cette cité. J'étais moi-même exotique, un des rares nourrissons à être né hors de la ville d'Angess. Ma mère adorait cette histoire et la racontait à chacun qui avait des oreilles, c'est-à-dire à tout le monde. Même le roi en eut vent. Il sut également les problèmes qu'encourut un accouchement sur un navire de nourritures. Mais mon père était déjà reparti en mer, impossible pour lui d'arrêter le travail. Il ne la revit plus jamais. Même si le roi Arpas fut touché par cette histoire, ce fut la reine Kordélia qui prit le plus d'initiatives. Elle me sauva la vie alors qu'elle venait juste d'arriver au pouvoir et elle avait déjà deux enfants, des jumeaux, un fils et une fille. Très peu de gens se rappellent de la famille royale mais je faisais partie de leur vie, j'étais comme la fille de Kordélia, comme la sœur de Jounne et de Maxime, je devais m'en souvenir, je n'avais pas le droit de les oublier.
- Maxime et Jounne étaient les enfants..., intervint Raoul. Mais Marie le coupa sèchement.
- Oui, Maxime et Jounne sont frère et sœur, pas amants. Mais si vous le permettez, j'aimerais raconter l'histoire s'il vous plaît. Elle était autoritaire, cette Marie. Donc, ceux qui allaient être condamnés à mort pour trahison contre le roi ne l'avait jamais trahi puisqu'ils étaient frère et sœur, mon frère et ma sœur ! Plus attentive que jamais, j'écoutais ce qu'elle disait.
- Jounne était comme ma sœur. Elle était plus âgée que moi et la fille de la reine pourtant, elle me considérait comme son égale. Jamais elle ne m'a insultée, ne m'a rabaisée, ne m'a critiquée. Avec son frère, Maxime, c'était différent. On ne s'entendait jamais. On était toujours en train de se chamailler, de se battre, de se disputer mais ce n'était jamais rien de bien méchant, seulement des enfantillages, des brouilles. Je les aimais, je les aimais tellement que je n'aurais jamais pu leur faire du mal sans m'en faire à moi-même. Mais je leur en ai fait. Je leur ai fait du mal. J'essaie de soulager ma douleur en me disant que je ne l'avais pas fait exprès, que je n'étais pas dans mon état normal mais si, tout au contraire, je savais exactement ce que je faisais, ce qui rend mon crime encore plus abominable. Je ne veux pas que vous me pardonniez après ce que je vais vous dire, Athéna ou Anèthe, j'ignore comment dois-je vous appeler. Je ne veux pas de votre clémence, ni de votre gentillesse, ni de rien de compatissant dans ce monde. Vous devez savoir, je vous dois la vérité sinon j'en mourrais. Le mensonge me détruit un peu plus chaque seconde et je sens mon heure proche. Ainsi, je vous dévoile le pire secret de mon existence, celui où j'ai failli à ma tâche de protéger votre frère et votre sœur, de vous protéger, où je les ai vendus à l'ennemi pour me sauver, où je les ai trahis, où je leur ai fait du mal. Je n'en dors plus la nuit depuis que j'ai quitté mon ancienne vie, depuis la guerre. J'ignore ce qui m'a rendue si ingrate, si égoïste, la peur sans doute, mais je sais que lundi, deux innocents seront tués. Et, c'est entièrement ma faute. Il a creusé leur tombe et je les ai poussés dedans. J'aimais ma vie, sincèrement et je n'aurais voulu la changer pour rien au monde. Peut-être que mon père m'a abandonnée et j'ignore où il est à présent, préférant l'océan mystérieux à sa propre fille, peut-être que je suis la seule responsable de la mort de ma mère, mais malgré toute cette douleur qui était entrée en moi à l'âge où je pouvais enfin comprendre et réaliser ce qu'était la vie, la reine, votre mère, m'a élevée, m'a aimée, m'a permis d'évacuer toute cette souffrance, toute cette haine, toute cette colère que j'avais enfouie en moi dès l'âge de cinq ans. Ce n'est pas un âge pour être triste mais je l'étais, si triste. A chaque seconde, votre mère s'occupait de moi au lieu du peuple. A chaque seconde, elle était

là, m'aidait. Jounne m'avait confié qu'elle en était même heureuse, comme ça, elle n'avait pas tout le temps sa mère sur son dos. Maxime pensait la même chose. Et puis vous êtes née. Elle ne voulait pas d'autre enfant mais vous, vous étiez tellement plus qu'un nourrisson, vous étiez la bonté et la lumière, l'amour et toute la joie qu'une mère, qu'une femme espérerait ressentir un jour. Je ne vis jamais autant de larmes, autant de sourires, autant d'émerveillements dans ses yeux, sur son visage. Vous étiez un rayon de soleil et jamais vous ne pleuriez. Ça en fut encore plus douloureux. Et chaque jour qui passe me rappelle à quel point cette guerre a été meurtrière, stupide et grotesque. Les humains ! Ils savaient à quoi s'attendre en se dédommageant de la coupe royale, ils savaient que les différences s'accroîtraient. Ça ne les a pas empêchés de venir piller nos maisons, brûler nos foyers, détruire nos familles, noyer nos enfants, décapiter nos hommes, violer nos femmes, annihiler notre cité et n'en faire qu'un bain de sang, d'horreur et de torture. On ne pouvait faire un pas sans croiser un cadavre en chemin, sans croiser des soldats qui s'amusaient avec les os et la chair humaine. C'était un spectacle infernal, le pire de tous. Toute la cruauté humaine rassemblée ici. En une fraction de seconde, tout ce que nous avons connu et chéri était parti en cendres. Notre monde n'était plus que de sang, de terre et d'os. Il n'y avait bientôt plus rien ni personne. Peu de gens savaient que la famille royale avait été exterminée. C'était plus simple de croire qu'elle avait fui, comme une lâche. Je crois que c'était ce que cherchait le nouveau gouvernement, faire en sorte que le peuple haïsse l'ancien temps et se complaise dans le nouveau, bâti sur les cadavres des innocents. Ceux qui avaient envahi le château prirent le contrôle de la cité et bientôt de toute la région. Leur chef se nomma roi et fit exterminer tous les gens qui savaient qui il était, en premier, les humains. Humanus fut déclarée zone interdite et dangereuse. Le passé fut déclaré comme une abomination et quiconque s'aviserait d'en parler se verrait exécuté sur le champ. Vous comprendrez aisément qu'à la fin de mon discours, je n'aurais plus beaucoup de temps à vivre.

Je n'avais rien à dire. Je ne pouvais la couper. Je buvais ses paroles comme un vampire découvrant le sang. Elle versait quelques larmes mais tout le monde était attentif, même Armelle comme si c'était la première fois qu'elle entendait cette histoire, qu'elle savait la vérité. Elle poursuivit sans essuyer ses yeux embrumés.

- Une révolte éclata entre Angess et Adémon. Les démons étaient discriminés, rabaisés, montrés du doigt comme des monstres. On leur reprocha leur aspect sombre et misérable avec leurs grandes ailes pleines de trous et leur mine blafarde. Une loi, cependant, permettait une forme d'égalité entre les deux cités et elle est continuellement appliquée, celle de l'origine. Personne ne doit pouvoir identifier que vous êtes un démon ou un ange, personne ne doit conserver ses ailes. C'est la loi la plus atroce encore en activité. Les gens s'effraient, rien qu'en l'évoquant. De nombreux enfants périrent à cause de la douleur. On voulait leur faire comprendre qui ils étaient dès la naissance, qu'ils sachent qu'ils n'étaient pas les bienvenus ici. Beaucoup de femmes, durant leur grossesse, tentaient de tuer leur enfant encore dans leur ventre pour qu'il n'ait pas à vivre ça, à vivre ces horreurs. Mais, croyant être devenues des meurtrières à leur tour, elles se suicidaient, ne supportant pas le chagrin d'avoir sacrifié leur enfant. Les années qui suivirent la guerre furent sombres, froides et tristes. La solitude envahissait la moindre personne, riche soit-elle. Afin d'annihiler cette révolte, le nouveau roi qui s'était couronné lui-même, dans le palais encore en flammes, emplis de souvenirs et de cadavres de l'ancienne famille royale, fit construire ce mur entre nos deux mondes. Jusqu'à il y a quelques jours, lors de la mort du gouverneur, tous les anges ignoraient ce qu'était devenue la ville d'Adémon. Seuls les brigades et les soldats franchissaient le mur mais ils avaient interdiction d'en parler. Ils devaient tout garder secret. Ne rien divulguer, ne rien laisser paraître, se taire et mourir en silence. La vie reprit bientôt son cours. Le roi avait fait planter des arbres dans la ville d'Humanus. Il voulait la cacher. Il en avait honte. Il rasa même des maisons qui étaient trop proche de l'ancienne ville. Il créa un no man's land qu'il remplit

d'arbres et de végétations qui pourrissaient au contact du sol, lui-même déchu, pleurant tous les traîtres et tous les innocents morts qui le martelaient haut et fort, il n'y a pas si longtemps. Chacun voulait oublier, on devait oublier. Sinon, on était condamné. Dans le fond, ça n'a jamais vraiment changé, les gens ont toujours peur des uns des autres, se jugent toujours, s'observent et s'effraient en même temps. La guerre a provoqué ce que chacun craignait, la peur de l'autre et l'envol de la confiance. Elle a disparu tel un courant d'air vif et rapide. Si vite elle fut, si vite elle s'en est allée. Mais tout ça, vous le savez déjà. La guerre, ce n'est glorieux pour personne. C'est une chose délicate, aussi précieuse que de la porcelaine, qu'il faut n'utiliser qu'en cas d'extrême nécessité car, les conséquences sont bien pires que la mort. J'errais dans les débris, seule, quand j'ai rencontré Armelle. Je ne voulais pas rentrer au château tout de suite. Je savais qu'une fois là-bas, je ne pourrais plus revenir. J'ignorais même si Jounne et Maxime étaient encore en vie. Ça s'était passé si vite. Elle avait tous justes huit ans, tout au plus. Ses parents étaient des riches bourgeois qui avaient fui la guerre. Leurs appartements avaient été quelque peu chamboulés mais ce n'était rien comparé au reste de la ville. Elle m'avait tendu un gros bol de soupe chaude, m'avait souri et nous avions parlé ensemble pendant cinq, dix minutes. Elle était toute petite mais dans sa voix, elle paraissait si grande. On ne se quitta plus jamais ensuite.

- C'est vrai. J'étais très mature pour mon âge, intervint Armelle, les yeux grands ouverts, nous souriant à tour de rôle, s'attardant sur Charme. Mais tu oublies une chose essentielle, mes parents ont fui pour me protéger, pas seulement pour fuir une guerre qu'ils ne contrôlaient pas. Et puis je t'ai vu et j'ai tout de suite su que tu deviendrais ma meilleure amie, peu importe notre différence d'âge.
- Oui moi aussi, répondit Marie, les yeux pleins de joie. Et, c'est là que la garde me ramena au château. Elle me surveillait, comme toujours, et ne me laissait que peu de répit. J'enviais presque la liberté qu'avait Armelle, à pouvoir gambader où elle voulait, faire ce qui lui plaisait, aimer qui elle aimait. Mais je n'eus pas cette chance. Même si j'avais quinze ans, je n'étais pas encore prête à me marier. Ce jour-là fut le plus beau de mon existence comme le plus horrible. En rentrant « de force » au château, je découvris que Jounne et Maxime étaient encore en vie. Malheureusement, pas dans l'état que j'aurais souhaité. Deux gardes les maintenaient avec une poigne ferme, comme deux prisonniers. C'était affreux. Ils n'avaient pourtant rien fait. Le roi les observait d'un regard noir, tout en me fixant, du haut de son trône, fraîchement installé. Ses yeux étaient petits, sombres, sanglants, monstrueux. Je n'avais pas vu homme pareil de toute ma vie. Il se racla la gorge et ordonna qu'on nous envoie en prison. Je n'y croyais pas. Pourquoi ?! En réalité, il n'y avait pas vraiment de raison. Parce qu'on était trop proche de l'ancienne famille royale, on dérangeait. Et le roi Cerbère (c'est comme ça qu'il se nomme) n'aime pas qu'on le dérange, croyez-moi. Cependant, la couronne avant toute chose, demande un héritier et le roi devait se marier. Il avait le choix entre la fille de riches bourgeois, Armelle, mais elle était trop jeune pour être épousée, la fille de villageois venue du nord (au-delà des montagnes) mais il ne l'aimait pas et pensait ne jamais pouvoir l'aimer et enfin, moi. Il disait avoir toujours voulu épouser une rousse, une femme ayant des cheveux de la couleur du soleil. Mais en vérité, peu importe qui j'étais, tout ce qui comptait pour lui, c'était ma chevelure. Et cette remarque, agréable soit-elle, était déplacée, désobligeante, discriminatoire, me rabaissant à la seule idée d'être une fille aux beaux cheveux. Je n'étais rien d'autre. J'aurais pu être laide, immonde, insupportable, austère, rien n'aurait changé sa façon de me regarder. A ses yeux, j'avais les plus beaux cheveux du monde, malgré mon âge, malgré tout, il ne voulut changer d'avis. C'était moi ou personne d'autre. Ainsi, je redevins résidente du château qui était en reconstruction. On me donna des appartements beaucoup plus grands que durant mon enfance et on m'invitait à toutes les réceptions royales. Et pendant ce temps qui je le pense aurait ravi plus d'un être humain, Jounne et Maxime se consumaient à l'intérieur de leur cellule, à la prison du Temple où ils demeurent encore aujourd'hui. Le roi

resta intraitable sur les conditions de vie précaires et lamentables des deux enfants de Kordélia.

- Pourtant, tu n'es pas la mère de l'héritier actuel ? demanda Raoul, incrédule.
- Non, en effet. Je ne suis pas la mère d'Adrién. C'est Jounne qui est sa mère, une mère indigne semble-t-il, d'après les ragots.
- Donc, ce que tout le monde dit est...Mais elle ne laissa pas Charme finir sa phrase. Elle le coupa net d'un geste de main et continua son récit.
- De tous les hommes que j'ai connus, le Roi Cerbère semble être l'un des pires jamais créé en ce monde. Il était vil, cruel et se complaisait à faire souffrir autrui. Lors des rendez-vous officiels avec les ambassadeurs d'autres Etats par-delà des océans et des montagnes, je devais toujours être présente, à ses côtés, assise près du trône, le regard dans le vide. Ces rendez-vous n'avaient que peu d'utilité et en général, ils ne trouvaient jamais d'accords. Et pour faire bonne mesure et montrer sa soif d'autorité, le roi décapitait les ambassadeurs qu'il jugeait trop gourmands d'ambition. Etrangement, ils étaient tous « trop gourmands d'ambition ». Mais quand il ne prétendait pas être un roi digne du peuple d'Angess et d'Adémon, il me faisait la cour, ce qui était assez embarrassant. Il m'obligeait à ressentir du plaisir lors de nos entrevus. Il m'envoyait des lettres plus ou moins grotesques et enflammées, et me décrivait avec une telle précision que ça en devenait presque obsessionnel et gênant. Il me faisait peur, terriblement et, je m'étais jurée que si j'avais le moyen d'échapper à ses griffes, à ses yeux injectés de sang, à sa voix rauque et à ses discours déplacés, je le ferais, je le ferais... au détriment du... du bonheur de... de... de quelqu'un. Elle avait dit cette phrase comme si elle en avait été obligée, comme si les mots ne voulaient pas sortir, se dérobaient sous sa langue et résonnaient comme des insultes qu'on regretterait ensuite d'avoir prononcé à l'instant même où ils avaient été dits. Elle serrait les dents et fixait à présent le sol. Elle enchaîna, toujours les yeux rivés sur la tomette :
- Comme vous l'avez sans doute deviné, le roi ne m'a pas épousée. Comme vous l'avez deviné, je ne suis pas la mère du fils de Cerbère.
- Alors, tu as vendu Jounne, déclara Armelle, d'une voix hésitante comme si c'était la première fois qu'elle entendait cette histoire. Ce pouvait-il qu'elle dît la vérité ? Elle n'aurait pas pu vendre ma sœur à cette immondice ? Malheureusement, Marie Madeleine ne répondit pas. Elle resta comme paralysée sur son siège, le regard fixe, dans le vide. Elle chuchotait et ruminait dans sa tête : « J'ai vendu Jounne, j'ai vendu Jounne, j'ai vendu Jounne... ». Elle n'arrivait pas à s'arrêter comme si elle ne le voulait pas, comme si elle avait besoin de s'en vouloir, comme si c'était de sa faute tout ce qui se passait. J'intervins :
- Ecoutez, j'ignore ce que vous avez fait à ma... à... à ma sœur, mais ce que je sais, c'est que vous vous en voulez beaucoup et que vous regrettez sincèrement ce que vous avez fait, grave soit l'acte. Mais maintenant, soit vous en avez dit trop, soit vous n'en avez pas dit assez. Vous devez me dire la vérité, vous comprenez. C'est vous-même qui me l'avez dit, « je vous dois la vérité ». Et évidemment qu'elle fait mal, c'est tellement plus simple de mentir. Mais, c'est ce qui fait de la vérité la plus juste cause et, on devrait se battre pour elle. Ne faites pas comme ce peuple qui se ment à lui-même et qui va condamner après-demain deux innocents à la potence ! Soyez courageuse comme ma mère, Marie Madeleine et dites-moi la vérité à propos de ma famille.
- Très bien madame, finit-elle par dire. Mais ne me jugez pas trop vite, vous n'imaginez pas ce qu'était le roi à l'époque.

- Je ne vous jugerais pas, répondis-je, d'une voix assurée et claire. Elle me fit un signe de tête et continua, la respiration haletante.
- Je ne sais pas comment vous le dire. J'ignore même si un jour vous comprendrez mon geste mais peu importe, voilà. A cause de moi, une femme brillante et adorable est condamnée parce qu'elle sait trop de choses par ma faute, un homme ambitieux et gentil est condamné parce qu'il sait trop de choses par ma faute, un homme est mort parce que je lui ai détruit son rêve. C'est à cause de moi si Jounne et Maxime sont en prison. Ils l'étaient parce qu'ils étaient les enfants d'Arpas, premier du nom mais surtout parce qu'ils me connaissaient. Et les conséquences de mes actes ont poussé un homme au suicide. Encore aujourd'hui, je pleurs et ma peine ne sera jamais abrégée. Je refusais de voir à l'époque mais, aujourd'hui, il faut que je reconnaisse mes actes et ils sont impardonnables.
- Toutes les nuits depuis environ un mois, le roi Cerbère venait me rendre visite dans ma chambre. Nous parlions, je l'écoutais. Il évoquait énormément de choses, avait beaucoup de projets pour le royaume, pour nous deux. Il parlait avec une sérénité étouffante comme si tout ce qu'il disait allait se réaliser, ce que bien sûr je ne souhaitais guère. Plus d'une fois, il s'endormit dans mon lit, sa tête dans ma poitrine. Il était sans gêne mais jamais il ne me força à faire quelque chose que je ne voulais pas faire, pas « avant le mariage ». Heureusement pour moi, nous ne nous mariâmes jamais. Malheureusement pour Jounne, ils se marièrent. Dans son sommeil, le roi parlait. Il avait le sommeil agité et rêvassait comme s'il ressassait le passé. Et un nom revenait souvent, celui de la reine, de Kordélia. Ça m'a surprise la première fois, comme si j'avais rêvé moi-même trop fort et l'avait prononcé par mégarde. Mais pas du tout, il la suppliait de le suivre, de venir avec lui, cependant, elle refusait impunément. Il lui en voulait. Il pleurait presque. Il était amoureux de la reine. Il était amoureux de Kordélia. C'était impossible. Cet homme-là n'était pas capable d'aimer, de ressentir de l'amour pour quelqu'un, encore moins pour l'ancienne reine qu'il a détrôné. Il haïssait Jounne, son fils aussi d'ailleurs. Pourquoi elle ? Sur le moment, je trouvais cela idiot, étonnant, surprenant, puis peut-être utile. En effet, quelle était l'autre personne susceptible de prétendre au trône et d'être la future femme de Cerbère ? Jounne. Seule elle pouvait me sauver, seule elle pouvait prendre ma place. Et, c'est ce que je fis. Je la vendis au roi, seulement pour me sauver moi-même.
- Le lendemain, à l'aube, alors que le roi dormait encore et que le soleil n'était pas encore haut dans le ciel, j'allai répéter ce que je devais dire au roi, lors de notre entretien de l'après-midi, à propos de Jounne. J'hésitais pourtant. Ce n'était pas un discours très facile, ça n'avait rien de facile. J'en avais même horreur. J'avais horreur de moi-même et de ce que je m'apprêtais à faire. Sacrifier Jounne pour me sauver. L'après-midi vint plus vite que prévu. Le repas fut exhaustif pourtant je n'avalai rien. Tout était coincé, bloqué au fond de ma gorge. Et si devant lui, les mots ne sortaient pas et que je m'enfuyais en courant, et s'il décidait de me tuer pour mon affront, pour avoir eu pareille idée ?! Non, il fallait que je le fasse, il fallait que je convainse le roi d'épouser Jounne et de renoncer à moi. Sur le moment, j'avais complètement oublié Paul.
- Hein ? s'étonna Charme. Qui est Paul ?
- Le fiancé de Jounne, répondit-elle précipitamment, sans vraiment réaliser ce qu'elle était en train de dire. Mais qu'est-ce qu'elle avait fait ?! Jounne était fiancée et seulement parce qu'elle ne voulait pas être mariée à un rustre, elle l'a sacrifiée, elle et son fiancé ! Je ne comprends pas comment elle ait pu faire une chose pareille. Je la fixais à présent, comme si j'allais la tuer du regard.

- Je vous avais dit que mon crime avait été affreux, immonde et cruel. Au final, je ne vaudrais pas mieux que lui, à la différence que j'essaie de m'en sortir. J'essaie sincèrement mais mes erreurs sont telles que je ne peux m'en pardonner. Je continue ?

Je lui fis un signe de tête, incapable de dire quoique ce soit et elle enchaîna sous le regard perplexe de quatre personnes.

- Mon discours au roi fut bref, sans beaucoup d'explications (il ne m'en laissa pas le temps). Il était étonné mais semblait intrigué par ma réflexion. Pendant plusieurs jours, il ne me parla pas, comme s'il m'ignorait. J'entamais seule la conversation, insistant jour après jour sur l'importance de faire de Jounne sa femme, et non moi. Il croyait que je refusais son offre car je m'en trouvais indigne. C'est amusant comme les hommes croient avoir percé les mystères de l'esprit féminin alors qu'en réalité, ils se trompent sur toute la ligne. S'il avait su pourquoi je me refusais d'être sa femme, il m'aurait sûrement pendu, à l'époque. Il finit par céder. Nous étions le soir, à table. Il mangeait en silence, face à moi quand je lui demandai s'il avait pris une décision par rapport à ma proposition pour le mariage. Il fit une grimace de dégoût et me répondit que j'avais sûrement raison et que ça serait une bonne idée pour la stabilité du pays qu'il épouse Jounne au lieu de moi. Il venait de renoncer, il venait de renoncer à moi au moment où le nom de Paul me revint en mémoire. Mais c'était déjà trop tard, le roi avait déjà pris sa décision. Le lendemain, il fit venir Jounne au château et la présenta à la cour comme sa future femme. Il annonça même la date du mariage qui eut lieu le 30 avril, la date du...
- Du Walpurgis ! hurla Armelle avec effroi, tremblant de tous ses membres. Charme et Raoul semblaient regarder Marie avec la même expression de terreur dans les yeux. Mais qu'est-ce que c'était que ce « walpourgiz » ?
- Excusez-moi, mais qu'est-ce que c'est que ce..., demandai-je, perplexe.
- Le Walpurgis, dit Armelle en s'éclaircissant la voix, c'est une fête où l'on célèbre Satan. C'est une fête sataniste à caractère antireligieux liée à la sorcellerie. Elle date des anciennes religions qu'on considérait comme païenne, avant le monothéisme. Elle a disparu avec les lois ecclésiastiques sur le satanisme mais cette date effraie encore et toujours aujourd'hui. Elle porte malheur en quelque sorte. Lorsqu'il arrive quelque chose durant cette date, on dit que cette chose devient maudite et que seule la mort peut la défaire de sa malédiction. Mais même dans l'au-delà, on ignore encore si cette malédiction est levée.
- Et vous y croyez ? les interrogeai-je, intriguée.
- Bien sûr, intervint Marie, comme si j'avais dit une absurdité. Au départ, nous ne croyions pas au surnaturel ou aux interventions divines. Nous étions un peu comme Saint Tomas.
- Saint Tomas ? demandai-je. Étais-je si inculte que ça !
- Saint Tomas, expliqua Raoul, ne croyait que ce qu'il voyait. Donc toutes les personnes ne croyant que ce qu'elles voient ce référentiel à Saint Tomas.
- Oui, voilà, intervint Marie. Mais nous en sommes bien la preuve vivante que les dieux existent, nos ailes et nos pouvoirs peuvent en témoigner. Enfin, pour les anges et les démons.

Je ne répondis rien. C'était la première fois que j'avais une réelle explication sur l'apparition des anges et des démons, et de notre Histoire de façon générale.

- Ainsi, reprit Marie Madeleine, le roi Cerbère et Jounne se marièrent sous le signe de Satan. Son frère n'eut pas le droit d'assister à la réception ni même de revoir sa sœur durant ses trois années de règne en tant que femme du roi et reine d'Angess et d'Adémon (même si Adémon ne respectait plus le gouvernement royal et se référait uniquement au gouverneur). Elle



m'avait faite sa première dame de compagnie et je devais faire des comptes rendus de chacune des journées de sa majesté la reine au roi. Il voulait tout savoir, qui elle voyait, à qui elle parlait, ses centres d'intérêts, ses activités. Elle n'avait plus la moindre intimité et appartenait physiquement et exclusivement au roi. Il la garda auprès de lui jusqu'à ce qu'elle lui donne un héritier masculin, toutes les filles furent tuées à la naissance. Puis un jour, Jounne sut la vérité à propos de son mariage avec Cerbère, que c'était moi qui le lui avais arrangé. Elle me renvoya. Elle ne se mit même pas en colère, ne s'énerva même pas, ne tempéra même pas, me demanda simplement de faire mes valises et de m'en aller avec un calme qui en était presque irritable. Jounne disait qu'elle préférait garder un bon souvenir de moi, ainsi, elle garda son calme. Elle me trouva un petit logement dans les combles d'un immeuble, meublé et plus jamais je ne la revis. Je trouvai un travail en tant que serveuse dans un bar et quelque temps plus tard, j'appris qu'elle avait été renvoyée en prison pour un crime qu'elle n'avait pas commis. Elle n'aurait jamais pu tromper son mari avec son propre frère sachant qu'il était en prison. Plus tard, je revis Armelle et nous devînmes inséparables. Puis, on rencontra Robert.

- Robert, n'est-ce pas celui à qui vous avez demandé d'aller...
- D'aller faire des courses, me coupa Marie. Si. Il ne..., il ne devait pas écouter cette conversation.
- Pourquoi ? interrogea Armelle, troublée, comme si elle ne s'attendait pas à cette déclaration.
- Vous allez savoir pourquoi mais (elle reprit sa respiration), si vous me coupez tout le temps, je n'y arriverais pas. Bon, je continue. Armelle et moi étions dans la même école mais dans des classes différentes. Durant le règne de Jounne, s'il on peut dire, j'avais insisté pour avoir un enseignement public et non royal. Dans ma classe, je ne me suis jamais très bien entendue avec les autres élèves. Ils avaient tous des idées très arrêtées sur leur avenir et l'organisation d'un pays, à l'image de Cerbère évidemment. Le roi n'était pas très apprécié mais on ne pouvait pas dire qu'il ne maîtrisait pas l'art de la manipulation et de l'embrigadement de la pensée. Tous les manuels scolaires étaient de la propagande (ils le sont toujours) et les professeurs avaient intérêt à suivre les volontés royales s'ils ne voulaient pas se retrouver au gibet. La plupart d'entre eux respectaient la doctrine royale, la faisaient appliquer, n'hésitant pas à exagérer certains faits et à en supprimer d'autres. Certains professeurs ont tout de même été exécutés, pour divers motifs plus ou moins vraisemblables, plus ou moins logiques, plus ou moins valables, justifiant la mort. Cette profession est sans doute la plus corrompue qui soit mais ici, la corruption garantit la survie alors les gens ne voient aucun problème à l'user. Dès que j'ai pu m'y soustraire, je suis partie du système éducatif d'Angess, cherchant un vrai travail, « moins corrompu ». Et Robert était un des seuls à penser comme moi. Au début, je ne le connaissais pas vraiment. Nous avons le même âge pourtant, nous ne nous étions jamais vus avant. Il travaillait beaucoup, tout le temps, le stéréotype du garçon se consacrant à ses études. Il était gentil et lui au moins, ne posait pas trop de questions comme d'autres (Elle regarda Armelle du coin de l'œil puis enchaîna). Il devint assez vite mon meilleur ami. Mais en vérité, je ne le connaissais moi-même pas beaucoup non plus. Il écoutait les autres parler mais ne s'imposait jamais. La timidité l'envahissait et l'empêchait de dire quoique ce soit. Il était paralysé, mais quand on sait son histoire, on comprend pourquoi.
- Son histoire ? redemanda Armelle. Mais quelle histoire ? On la connaît toutes les deux et il n'y a rien qui justifie son comportement. D'accord, il a perdu ses parents durant la guerre mais on a tous perdu quelqu'un...
- Oui, mais tu ne sais pas tout, rétorqua Marie Madeleine. Robert est très secret et il y a certaines choses qu'il n'aimerait communiquer pour rien au monde.
- Mais toi, tu le sais évidemment, hein, se vexa Armelle. Toi, tu sais toujours tout.

- Non Armelle, je ne sais pas tout. Mais, je sais que...
- Tu sais quoi ! la culpa Armelle.
- Je sais que Robert avait un frère. Et ce frère est mort.
- Waouh ! Félicitation. Vraiment tu m'impressionnes, Marie. Alors, le grand secret de Robert qui lui a valu d'être viré de MA maison pendant cette discussion était qu'il avait un frère ! s'énerva Armelle.
- Ecoute-moi Armelle, je t'en prie. Et après, tu pourras choisir de me haïr toute ta vie ou de me pardonner, mais j'en doute. Cependant, j'ai promis de dire toute la vérité à Athéna (Est-ce si difficile de m'appeler Anèthe et non Athéna !) et c'est ce que j'ai l'intention de faire.
- Et bien vas-y, fais-le.
- Je vais le faire. A mon arrivée au château, je devins en quelque sorte la sœur par adoption de Jounne et de Maxime. On me présenta à toute la cour, notamment au jardinier du roi et à la dame de compagnie de la reine. C'était les parents de Robert. Et de Paul. Paul était son grand-frère. Il était très intelligent et avait des idées très arrêtées sur la politique et sur son avenir, ce qui plaisait beaucoup à Jounne. Elle l'aimait. Et lui aussi.
- Mais comment se fait-il que Robert ne t'ait jamais vu ? demanda Armelle, d'une petite voix.
- Robert était malade. Il avait une maladie infantile et a passé la plupart de son enfance à l'hôpital. Je ne l'ai vu qu'une fois ou deux, lorsque ses parents l'amenaient au palais, lors de ses journées de sortie. On savait tous qui il était sans jamais l'avoir vu. Paul ne parlait presque jamais de lui, comme s'il en avait honte, comme s'il n'avait pas de frère. Au départ, Jounne et Paul ne s'aimaient pas. A vrai-dire, ils se détestaient. Paul était du genre à plaire à toutes les filles, moi la première. Il était plus âgé, beau et savait toujours quoi dire aux filles. Tout ce qui révoltait Jounne. Elle me trouvait ridicule et adorait se moquer de moi quand je parlais de lui, ce qui était presque tout le temps le cas. En vérité, plus Jounne repoussait Paul, plus ils devenaient amoureux. Elle passait tout son temps à étudier, à écouter aux portes lors des réunions importantes, à fuir Paul. Elle était différente. Et il ne l'aimait rien que pour cela, parce qu'elle lui résistait. Mais, Jounne finit par céder. Ils s'aimaient, sincèrement mais leur relation était impossible. Elle était de sang royal et pas lui. Pourtant, ça ne les empêchait de se voir en cachette. Et, je les couvrais toujours, augmentant considérablement ma jalousie envers Jounne, ma haine envers Paul et mon dégoût envers leur relation. Ils ne faisaient même plus attention à moi, ne se préoccupaient même plus de moi...J'étais devenue un fantôme. J'enviais tellement la vie de Jounne que même après la guerre, je lui en voulais encore. Paul était là, et leur amour aussi. Je pensais que s'il réalisait que Jounne n'était pas accessible, il me verrait enfin. Mais ce ne fut pas le cas.
- Alors, tu as vendu Jounne au roi pour avoir Paul pour toi toute seule, la culpa Charme.
- Charme ! rétorqua Armelle.
- Non Armelle, il a raison. Je sais, c'est très égoïste et impardonnable mais, à l'époque, je n'avais pas les idées claires. J'avais passé une partie de ma vie à les couvrir, à les voir s'aimer, à voir leur amour grandir de plus en plus, alors que je l'aimais moi-même, alors que j'étais folle amoureuse de Paul. Mais je n'ai jamais rien dit, je me suis privée pour leur bonheur. Cependant, je n'ai pu me sacrifier au point d'épouser Cerbère. C'était soit Jounne, soit moi. Je n'avais pas le choix. Et Paul, Paul ne le supporta pas. Il ne supporta pas la vision de Jounne au bras du nouveau suzerain. Il, ..., il se..., il se sui..., se suicida. Ça y est, elle l'avait enfin dit. Elle avait enfin prononcé les mots qu'elle redoutait depuis qu'on avait franchi la

porte de cette maison, ces mots qui la rendirent responsable de la mort d'un innocent, de Paul, le frère de son meilleur ami, de Robert.

- Et Robert ignore tout ça, j'imagine, déclara Armelle, sûre de la réponse.
- Evidemment qu'il ne sait rien. Je ne veux même pas imaginer sa réaction s'il l'appre...
- Tu n'auras pas à l'imaginer, la coupa Robert.

Il venait d'arriver, les mains tenant encore les sacs emplies de diverses choses à manger. Sa bouche s'ouvrit mais les mots ne sortirent pas. Marie essaya de s'expliquer mais c'était comme s'il n'entendait pas ce qu'elle s'égosillait à dire. Il avait le regard vide, inexpressif, devenu rouge vif. Il lâcha les courses.

- C'est pour ça que tu ne voulais pas que j'écoute votre petite conversation, parce que tu ne voulais pas que j'entende que tu étais responsable de la mort de mon frère, de la seule personne qui n'ait jamais pris soin de moi, qui n'ait jamais eu honte de qui j'étais, de ma maladie ! Tu n'assumais pas d'être mon ami, d'être l'amie du petit-frère de ta victime ! Tu n'aurais jamais eu le courage de me le dire en face de toute façon. Tu le savais depuis le début mais tu n'as jamais rien dit. Je t'ai confié que je souffrais de la perte de mes parents, de la disparition de mon frère et toi, toi, tu savais la vérité et tu t'es tue ! J'aurais pu comprendre, j'aurais pu te dire que je ne t'en voulais pas, que j'aurais presque compris mais maintenant, je ne peux plus. Mon frère m'avait confié qu'il aimait Jounne comme il n'avait jamais aimé personne. Peu importe ce que tu aurais pu lui apporter, rien n'aurait pu abrégé sa souffrance, celle d'avoir perdu Jounne ! A ses yeux, c'était comme s'il l'avait perdue. Et maintenant, c'est moi qui te perds. Moi qui pensais que tu m'aimais, que j'allais peut-être trouver le courage de te dire que j'étais amoureux de toi. Mais comment ai-je pu être aussi stupide ! hurla-t-il.
- Mon frère était venu me voir, quelques jours avant sa disparition, se calma-t-il. Il m'avait dit qu'il avait eu une longue conversation avec Jounne, qu'elle lui avait dit adieu. C'était elle qui l'avait mis au courant du mariage. Puis il est mort. Je n'étais plus malade et toute ma famille était morte. J'avais passé quinze ans de ma vie à me soigner pour profiter de ma famille mais quand j'allais enfin pouvoir réaliser mon vœu le plus cher, ils étaient déjà tous partis. A cause de toi. J'espère que tu as aimé ce moment, parce que c'est la dernière fois que tu me verras, Marie-Madeleine Bedauern.

Et il partit comme ça, en courant. Marie essaya de le retenir mais c'était trop tard, il avait déjà fui. Je n'arrivais même pas à parler, je ne trouvais pas les mots. J'étais comme paralysée, comme submergée par l'émotion, comme consumée par la douleur, leur douleur. Le mensonge peut-il détruire à ce point ? Etre si meurtrier ? Il était venu et était reparti comme ça, n'écoutait que ses propres paroles, n'écoutait que ses propres pensées, ne voyait que lui, qu'elle. Il était inconsolable.

- Ecoutez, intervint Marie, sans m'être aperçu qu'elle était rentrée dans la maison, je sais que ce que j'ai fait est impardonnable et que je ne mérite pas d'être aidée, mais s'il vous plaît, j'ai peur qu'il fasse une bêtise, une grosse bêtise et qu'il le regrette toute sa vie.
- Il faut qu'on le retrouve, répondit Armelle, avec douceur. Très bien, je t'aiderai. Et sache que je ne t'en veux pas. Tout le monde fait des erreurs, moi la première et, on ne juge pas une personne à ses erreurs passées mais à ses actes présents. Tu te bats pour te faire pardonner, pour accepter et je ne peux que t'en féliciter. Tu ne te défiles pas, tu affrontes la douleur en face et je ne peux qu'être fière d'être ton amie. Allons sauver Robert ensemble.

Elle n'avait jamais parlé aussi bien. C'était parfait, d'une justesse délicate et tellement vrai. Armelle prit la main de Marie et la suivit. Au pas de la porte, elles se retournèrent et nous fixèrent. J'observai Charme et Raoul à tour de rôle avant de répondre moi-même :

- C'est évident que ma sœur vous en voudra un peu mais ça la regarde. Moi, je choisis de pardonner. Je ne peux vous en vouloir d'actes dont j'ignorais jusqu'alors l'existence. Mais une chose est sûre, vous êtes quelqu'un de bien. Vos discours sont profonds et l'on ressent votre douleur. Toute personne peut être pardonnée, même et surtout vous. La justice reconnaît le repentir, le regret et le pardon. Ne soyez pas trop dure avec vous-même. Mais acceptez que quelqu'un peut en vouloir à vos actes, montre toute la bonté de votre âme. Personne ne vous en voudra ce soir. Mais la douleur rend plus difficile l'acceptation et le pardon. Un jour, il comprendra. Et, c'est bien pour cela que je vais, qu'on va tous les trois, vous aider, aider Robert à accepter vos actes, à accepter que vous lui ayez menti, à accepter que son frère se soit suicidé.

Marie me sourit, me tendit son autre main que je saisis et nous partîmes tous les cinq à la recherche de Robert, dans la sombre et gigantesque cité d'Angess avec la Lune et les étoiles comme témoins qui rayonnaient en triomphe dans l'obscurité et la pénombre de cette nuit de samedi à dimanche où le silence et la solitude avaient pris place au vacarme et à la cohue de la ville.

## Chapitre 23 : Passions et Remords

Nous ne le trouvâmes pas tout de suite. Il faisait nuit et les candélabres n'éclairaient pas assez les rues. Pas un chat, pas un bruit, pas une lueur, rien, seulement le silence et les cris persistants de Marie qui clamaient le prénom de Robert. Mais personne ne répondait. Où était-il ? Était-il sorti de la ville ? Pour aller où ? Plus loin ? Dans les montagnes du nord ?

Plus nous ratissons la cité, plus l'espoir de le retrouver s'amenuisait. Marie pleurait à mesure que nous avançons. Cependant, il était vivant, je le ressentais. C'était comme une évidence, comme un pressentiment. Aurait-il rejoint son frère après avoir entendu ces paroles de mort ? Non, il n'aurait pas pu. Je le sais. Armelle maintenait toujours la main de Marie dans la sienne. Sa respiration était saccadée, anormale, irrégulière. Elle ventilait. Raoul était près de moi, en retrait et Charme en tête, se retournant toutes les cinq minutes, observant du coin de l'œil Armelle. Nous étions à la rive droite du fleuve Egée (le fleuve qui coupe Angess en deux rives), face au port et à un coucher de soleil magnifique quand, dans l'éclat de ses derniers rayons, nous aperçûmes Robert. Il était debout, sur un pont, le pont Styx, penché en avant. Marie lâcha la main d'Armelle et courra vers lui, dans une course effrénée, ne croyant pas qu'elle venait enfin de le retrouver. Armelle rejoignit Charme et lui prit la main. Raoul me regarda un moment, étonné de ce qui se passait face à nous. Je lui fis un énorme sourire qu'il me rendit et essaya de me prendre la main à son tour mais un hurlement déchira le ciel. C'était Marie. Robert menaçait de se suicider. Armelle accéléra le pas et Charme peinait à la rattraper. Sur le pont, Robert avait enjambé la balustrade et menaçait de tomber dans l'eau glacé en contrebas. Que fallait-il faire ? Le convaincre d'accepter la vérité et de pardonner à Marie ? De le laisser faire car sa peine était trop grande et le mensonge impardonnable ? Non ! Tout acte méritait d'être excusé si la personne était digne de pardon et s'en voulait vraiment, au point de remuer ciel et terre pour empêcher un innocent d'attenter à ses jours. Robert ne se suiciderait pas. Je ne le permettrai pas. Ses yeux regardaient dangereusement le précipice. Il ne se sentit jamais aussi proche de la mort, de la fin, de son frère. Et pourtant, il ne bougea pas. Les paroles de Marie vinrent à nos oreilles. Elle pouvait presque le toucher mais s'abstenait cependant.

- Je sais que j'ai abusé de ton honnêteté, de ta confiance et de ton amour, que je ne te mérite pas. Je ne suis pas quelqu'un de bien, débita-t-elle, ne voulant apparemment pas s'attarder sur ses émotions.
- Je l'ai peut-être été autrefois mais depuis la disparition de... de ton frère, je demeure à jamais dans le mal. Mon acte est impardonnable et irréfléchi. Non ! C'est faux et je le crains. Il était prémédité. Je savais exactement ce que je faisais, ce qu'il fallait faire pour ne pas épouser ce rustre bonhomme de Cerbère ! Il m'écœurait, était vile et cruel et à jamais je le détesterai. Cependant, mon acte est contre nature et je ne m'attends pas à ce que tu l'acceptes. Encore moins que tu ne me pardonnes. Mais je t'en prie, ne supprime pas ton être qui est le plus cher à mon cœur. Tu comptes énormément pour moi.

Ses yeux s'emplirent de larmes et, ses lèvres se crispèrent. Elle n'arrivait plus à contenir ce qu'elle ressentait pour lui, pour Robert. Elle l'aimait. C'était évident. Pourquoi se refusait-elle de l'admettre ? Elle inspira puis reprit :

- Malgré mes origines, mes souffrances, ma douleur, tu as toujours été là pour toi et ne m'as jamais tenu rigueur de quoique ce soit. Tu as même réussi à m'aimer, moi qui en suis incapable. Je suis incapable de m'aimer, d'aimer, d'être aimé. Et pourtant, jamais tu n'as renoncé. Jamais tu ne m'as reproché mon isolement, ma solitude, mes sautes d'humeurs. Parce que toi, tu es quelqu'un de bien. Et si quelqu'un doit mourir aujourd'hui, ce n'est certainement pas toi. Mais... plutôt moi.
- Non ! hurla Armelle, d'une voix étouffée.

- Je t'en prie Armelle, la fixa-t-elle, détendue et concentrée. Regarde autour de toi. Qu'ai-je fait de bien dans ma vie ?! Rien qui ne puisse justifier un accès direct au paradis. Je n'en attendrais pas moins en tout cas. Je suis un monstre et à cause de moi, de mon égoïsme, de ma jalousie, de mon orgueil, quelqu'un est mort. Quelqu'un de bien, qui ne méritait que de vivre. Et moi, de mourir. Je ne regrette rien. Seulement ce que j'ai fait...

Elle s'apprêtait à rejoindre Robert de l'autre côté de la balustrade, le visage d'Armelle enfoui dans l'épaule de Charme, quand ce dernier sortit de son mutisme.

- Non ! hurla Robert. Je ne te laisserai pas te suicider... Pas pour moi ! Afin d'apaiser l'âme de mon frère. Je le refuse !
- Mais je te dois bien ça...
- M'aimes-tu ? la coupa-t-il, net.

Cette question était étrange, saugrenue, inappropriée. Elle n'avait pas sa place ici. Pourquoi était-ce si important. Je le laissai poursuivre.

- Je te le redemande, s'enquit-il, m'aimes-tu ?
- Pourquoi cette question Robert ? De toute façon, ça n'a plus d'importance, je vais bientôt rejoindre un monde où l'amour n'a plus lieu d'être.
- Tu veux que je reste en vie, que je ne saute pas...Alors, répond à ma question, insista-t-il, lourdement.
- Bien sûr que je t'aime, répondit-elle, le fixant, les yeux pleins de larmes. Je t'aime de tout mon cœur et au plus profond de mon âme. C'est pourquoi l'affront est encore plus dur à supporter et le pardon si difficile à atteindre. Et, c'est pourquoi...
- Tu serais prête à me faire souffrir davantage en te suicidant, la coupa-t-il, encore.
- Non ! Je ne souhaite plus jamais te faire souffrir. Je le regrette sincèrement. Mais si mon âme peut sauver, épargner, apaiser celle de ton frère, je lui donnerai la mienne sans hésiter.
- Je ne veux pas que tu te sacrifies pour lui !
- Mais lui l'a fait !
- Parce qu'il avait perdu son amour. Or, moi je viens juste de le trouver et, je... je ne veux pas le perdre. Je ne veux pas te perdre, Marie. Je t'aime Marie. Et, malgré tout ça, je n'arrive pas à t'en vouloir. Je n'y arrive plus, dévoila-t-il, soulagé sembla-t-il, de s'être confié.
- Je...
- Si tu ne sautes pas, je ne sauterai pas. Je te le promets.
- Je ne mérite pas. Je ne mérite pas...
- Et moi, je mérite de souffrir ?
- Non !
- Alors, sauve mon âme en sauvant la tienne. Tu ne mérites que l'amour que tu crois mériter. Alors laisse-moi te mériter, Marie.
- D'accord.

Et, ils descendirent tous les deux de la balustrade, main dans la main, les yeux l'un dans l'autre, emplis de larmes de joie. Armelle pleurait, Charme la tenant par la taille. Robert n'avait d'yeux que pour Marie-Madeleine, et c'était réciproque. L'amour qu'elle portait pour Paul n'était que jalousie pour le bonheur de Jounne et s'évanouit aussi sec dès qu'elle rencontra Robert. Et, il lui était très dévoué. Son cœur, je le crois, aurait pu s'arrêter s'il avait sauté, s'il n'avait ne serait-ce réellement pensé à se supprimer. Car, en fin de compte, tout ce qui comptait pour lui, c'était que Marie assume enfin ses sentiments pour lui et les acceptent. Il était prêt à lui pardonner la mort de son frère, Paul, pour elle. Ce n'était pas de la pitié, c'était de l'amour. Comme quoi l'amour peut guérir de tous les maux même les pires remords. Il l'aimait. Elle l'aimait. Ils s'étaient enfin réunis grâce à la douleur qu'ils ressentaient, l'un pour la perte d'un frère, l'autre pour la culpabilité de l'avoir causée. J'aurais pu rester des heures à les regarder ainsi, se dévisager comme s'ils se découvraient pour la première fois mais, le temps ne jouait pas en notre faveur. Et, dans trente-deux heures, mon frère et ma sœur allaient se faire exécuter. Je devais agir. Je ne devais pas rester là, leur bonheur était mérité mais, ma mission n'était certainement pas terminée.

- Je suis désolée d'interrompre des retrouvailles aussi enjouées, mais, me raclai-je la gorge, je dois retrouver Jounne et Maxime. Dans quel cas, ils seront morts d'ici sous peu.
- Bien sûr, rétorqua instantanément Charme, souriant à Armelle. Mais, comment...
- Je connais les souterrains de cette ville et de la prison mieux que personne pour y avoir travaillé. Je vous emmènerai, répondit Robert, avec respect et remerciement. Ce sera ma façon à moi de vous remercier du bonheur que je pourrai jouir à présent.
- Oh ! Robert ! s'empourpra Marie. C'est tellement gentil. Ce serait formidable. Tu n'imagines pas à quel point mon amour est si profond et si inconditionnel pour ta personne.
- Je le sais. Et tu sais que je t'aime bien plus que cela !

Marie lui sauta au cou et l'embrassa langoureusement avant qu'il ne la serre tout contre son corps. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Personne ne pouvait le nier, pas même moi. Croisant le regard de Raoul, ce dernier me fit un clin d'œil.

- Maintenant, en route mauvaise troupe, s'enquit Robert, ayant recouvré sa joie de vivre et sa bonne humeur d'enfant. Dès que je les aurai emmenés à la cellule, s'adressa-t-il à Marie et à Armelle qui se détachait de l'étreinte de Charme, toujours plongée dans ses grands yeux.
- Je viendrai te rejoindre et je t'épouserai.
- Oh ! Robert ! s'émerveilla-t-elle, les yeux pleins de larmes, le reprenant au cou et l'embrassant une nouvelle fois.

Armelle rejoignit son amie, lui saisissant les mains, très heureuse pour elle de cet amour naissant et qui promettait de grandes choses. Charme, quant à lui, ne la quitta pas des yeux. Était-il en train de tomber vraiment amoureux d'elle ? Nous éloignant, elles chez Armelle, nous à la prison, je ressentis une étrange sensation, comme si le vent était en train de tourner. Et si, en fin de compte, nous avions une chance de changer les choses...Je n'eus pas le temps d'y réfléchir grandement. Concentrés à présent et silencieux comme des fantômes tapis dans l'ombre, nous nous glissâmes dans les égouts de la ville, vers la Prison du Temple.

## Chapitre 24 : Les catacombes

Descendant dans les catacombes de la ville, c'était comme si nous descendions dans l'ancre de la Terre ou dans Les Enfers d'Hadès. Ce lieu était sombre, étroit, mystérieux et, rempli d'innombrables galeries allant dans tous les sens, quadrillant toute la ville de tuyaux larges de quatre mètres et hauts de cinq mètres. Un pur chef-d'œuvre d'architecture, malheureusement, ayant une odeur semblable à un millions de cadavres entassés en putréfaction, attirant les rats et les maladies. Un vrai bouillon de culture, accentué par l'eau stagnante, comparable à un immense marécage à deux mètres de profondeur.

Nous suivions Robert à l'aveugle, sans aucune lampe pour nous éclairer, sans rien pour nous repérer. Nous étions seuls, avec comme guide la mémoire de Robert. Il fonçait tête baissée, comme s'il connaissait ces galeries comme le dos de sa main. Il ne se retourna pas, n'hésita pas, ne rebroussa pas chemin. Il était sûr de lui, déterminé et pressé. Comme je le voulais. Car, en effet, nous n'avions pas beaucoup de temps avant que les gardes ne reprennent leur poste et nous bloquent l'accès. Le stress commença à monter. Jusqu'à maintenant, en un sens, j'étais toujours sûre d'où nous allions mais là, dans le noir complet avec rien pour nous aider à part notre confiance en Robert, je doutais. Et ce doute me rendait anxieuse, perplexe. J'avais hâte de sortir et de retrouver la lumière. Comment faisait-il pour travailler ici jour et nuit ? Charme semblait calme, suivant Robert comme son ombre et, Raoul était serin. N'y avait-il que moi d'inquiète ? Apparemment. Les garçons devaient avoir plus l'habitude que moi de l'obscurité totale.

Nous avançons toujours, Robert en tête. Ce tunnel n'allait-il jamais s'arrêter ? Ne sortirions-nous jamais ? Etions-nous perdus ? Mille questions se bousculaient dans ma tête. J'essayai de les chasser de mon esprit. En vain. Seule la présence de Raoul à mes côtés, main dans la main, arrivait à me calmer. J'étais trop tendue et, ma confiance même à son paroxysme, commençait à faillir. Et si Robert s'était trompé ? Non ! Je n'avais pas le droit de penser ça, sinon, nous serions tous perdus, Robert Charme Raoul et moi, comme Marie Armelle Maxime et Jounne. Je n'avais pas le droit de penser ça ! Mes pensées divaguaient, mes yeux concentrés sur le dos de Charme, mon esprit sur la main de Raoul. Au bout de ce qui me sembla être une demi-heure, nous tournâmes à droite. Plusieurs mètres plus loin, nous primes une porte dérobée dans le mur de gauche et continuâmes dans cette même direction. L'obscurité semblait s'éclaircir mais nous étions toujours dans une torpeur infernale. Sur bien un kilomètre, nous changeâmes plusieurs fois de routes, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, lorsque nous arrivions à un carrefour. Puis, nous prîmes tout droit. Toujours tout droit. Le chemin était interminable, humide et glacé. Je n'eus jamais aussi froid de toute ma vie. Je ressentais presque la mort, comme si elle avait été là, dans ce couloir.

La fatigue s'installa, comme la culpabilité, la culpabilité de les avoir tous envoyés ici, de les avoir condamnés. Car, en réalité, toute cette histoire était entièrement de ma faute. Si je n'avais pas survécu, si j'étais morte comme mes parents, comme il en était décidé, si j'étais partie avec la guerre, ils ne seraient pas là aujourd'hui. Aucun d'entre eux. Ils seraient même heureux. Ils auraient pu l'être. Mais non, puisque j'étais là, bien réelle et bien présente. Cependant, la culpabilité de décevoir ma mère qui s'était sacrifiée pour moi me rongait également. Cette seule pensée lui faisait déshonneur et, je n'avais pas le droit de penser cela. Je devais la rendre fière de moi et ne pas remettre en cause son suicide. Elle ne devait pas mourir en vain, à cause de moi. Elle devait revivre et mon échec la condamnerait, elle comme tous ceux morts pendant la guerre. J'avais tellement d'âmes à apaiser qu'échouer n'était pas une option mais, une damnation. Je devais réussir. Perdue dans mes pensées les plus profondes et les plus refoulées, je ne me rendis pas compte, me laissant guider par Raoul, que nous étions presque arrivés. J'ignorais combien de temps avions-nous passé sous terre mais, quelque chose était certain, nous n'avions plus beaucoup de temps. Robert s'arrêta au milieu d'un immense tube, qui continuait encore dans les profondeurs de la ville. Etions-nous arrivés ?



- Il est tout juste quatre heures du matin. Il ne vous reste plus que trois heures avant que les gardes ne reprennent leur poste, les effectifs étant diminués la nuit.
- Tu ne viens pas avec nous ? s'étonna Charme, perplexe. Qu'est-ce qui lui faisait dire que Robert ne nous accompagnerait pas ?
- Non. Je ne peux pas, s'exclama Robert, d'un calme trop strict. Je dois prévenir les filles de votre réussite et me tenir prêt au cas où ça tournerait mal.
- Et bien, me raclai-je la gorge, avant de parler de réussite, il faudrait déjà qu'on soit dans la prison et comment ça « au cas où ça tournerait mal » ? Je...Nous n'avons pas l'intention de nous faire repérer.
- Je sais, ne vous inquiétez pas, me rassura Robert. Mais ses mots semble-il, ne me rassurèrent pas du tout.
- Ils demeurent quand même un problème...Si tu ne viens pas, comment allons-nous faire pour ressortir de la prison et des égouts..., parlai-je tout en réfléchissant.
- J'ai dit que je ne viendrai pas dans la prison avec vous, pas que je ne vous ramènerai pas sain et sauf. Pendant que vous serez avec Maxime et Jounne, j'irai prévenir les filles et je reviendrai aussi sec ici, vous attendant, expliqua-t-il. Je n'en aurai que pour deux heures maximums.
- Très bien. Fais ce que tu as à faire, rétorquai-je, légèrement indécise. Et, où se situe...
- Vous savez, voyant mon mécontentement dans mes yeux, si j'avais pu venir avec vous, je l'aurais fait. Seulement, je suis connu dans cette prison et y pénétrer à cette heure risque de nous causer de sérieux, voire de graves ennuis, plus qu'en y allant sans moi. Je ne risquerai pas, en plus de la mienne, la vie de Marie et d'Armelle en vous accompagnant, non pas que votre vie soit moins importante.
- Ne t'inquiète pas, m'enquis-je, j'avais très bien compris. Ils savent qui tu es et qui tu fréquentes. Ils remonteront à elles s'il te voit. Nous comprenons parfaitement, pas vrai les garçons, m'adressai-je à présent à Raoul et Charme.
- Oui, oui, répondirent-ils en cœur, amèrement, comme si on les y avait forcés.
- Donc, disais-je, où se situe la prison et, par la même occasion la cellule des deux criminels que nous devons questionner, ironisai-je.
- Elle est juste au-dessus de nous, montra-t-il du doigt, désignant ainsi une trappe dans le plafond humide. (Je n'avais pas réalisé que le plafond était devenu soudainement extrêmement proche de nos têtes). Quant à la cellule. Arrivés en haut, vous prendrez à gauche. Tout au bout du couloir, vous y trouverez un escalier en colimaçon, dérobé derrière une porte en bois, vous le prendrez. Vous monterez trois étages, chacun marqué par un plateau. Au troisième, vous sortirez par une porte, toujours en bois. Ici, vous ferez attention, il y a un garde qui surveille cet étage. Il est assis entre la première cellule à droite et une porte qui vous fera face. En général, il dort mais il se pourrait que le grincement de la porte ou le bruit de vos pas ne le réveille. Assommez-le, pour plus de sûreté. Prenez le trousseau de clés accroché à sa ceinture et ouvrez la porte face à vous. Refermez-la à clé. Vous vous retrouverez dans un petit couloir, à peine éclairé, avec une seule cellule, face à une fenêtre. C'est elle. Utilisez le trousseau pour l'ouvrir. Faites attention de ne pas vous faire voir par la fenêtre. Et bon courage. On se retrouve ici, dans trois heures. Ecoutez les cloches du temple, vous serez quelle heure il est. Si, cela fait trois fois que vous l'entendez, fuyez, se marra-t-il. Mais, plus sérieusement, faites attention à vous.

- Promis, jura Charme.
- Ne t'inquiète pas. On est des professionnels, s'esclaffa Raoul.

Ils avaient, semble-t-il, tous retrouvés leur bonne humeur. Les garçons se mettaient toujours en route au mauvais moment. Il fallait qu'ils soient sérieux plus que jamais, Raoul comme Charme. Je respirai à fond. Robert saisit un bâton ayant un crochet à son embout, posé contre le mur et l'utilisa pour ouvrir la trappe. Me regardant à présent, il plaça ses mains de façon à me faire la courte-échelle. J'inspirai. J'expirai. J'y allai. Aidée par les deux autres, je me précipitai dans le trou, pénétrant dans la prison. L'air fut soudain plus chaud, plus dense, plus compacte. Il était comme oppressant. Je me plaquai contre le mur, attentive au moindre bruit suspect venant de l'extérieur. J'aperçus la porte au fond du couloir à gauche et, j'imaginai l'escalier s'engouffrant dans ce temple de l'enfer, abritant les pires criminels ainsi que mon frère et ma sœur, dont j'ignorai jusqu'alors l'existence. Je me demandais quelques fois pourquoi Saul ne m'avait jamais parlé d'eux ni de quoique ce soit ou, ne les avait jamais mentionnés. La réponse semblait évidente. Pourtant, ces questions ne disparurent jamais et, me revinrent en plein visage cette nuit-là.

# Jounne et Maxime Wohlwollen

## Chapitre 25 : Angoisse et excitation

Charme monta en deuxième et Raoul en troisième. Ils avaient recouvré leur sérieux et leur calme habituels. Ils ne parlèrent pas, ne me regardèrent pas, ne firent attention qu'à eux-mêmes. Raoul referma la trappe et nous nous dirigeâmes dans le couloir, à gauche. Mon cœur battait la chamade et mon esprit aurait pu divaguer si je ne me forçai pas à fixer la porte en bois, m'obligeant à rester concentrer. Était-ce si difficile de se contenir au moment où il fallait être le plus attentif ? Pour moi, ça l'était.

Face à la porte, je tremblais de la main au moment où j'entrepris de l'ouvrir. Prenant la poignée à pleine main, Raoul reposa la sienne sur la mienne, me souriant, m'obligeant d'une certaine façon à me détendre. Ça allait. J'allais bien. J'étais obligée. Comme totalement guidée par Raoul, ce dernier l'ouvrit, ma main à présent dans la sienne. Charme entra le premier, dubitatif face à mon anxiété. Il doutait. C'était évident. Il avait surtout peur que je ne fasse tout capoter. Raoul ne me lâcha plus d'une semelle.

Dans l'escalier, il me chuchota à l'oreille, toujours en serrant mes doigts : « Je serai toujours là. Je ne t'abandonnerai pas. Jamais ». A croire que cela me rassurerait. Ça me rassura. J'entendais Charme dire « premier étage », « deuxième étage », puis « troisième étage », dans un chuchotement à peine perceptible. Il attendit que nous l'ayons rejoint, l'anxiété commençant à le ronger de l'intérieur. Seul Raoul restait imperturbable. Il se saisit de la poignée, laissant tomber mon bras le long de mon corps.

Nous étions tous concentrés. Absorbant le son, il ne fit pas grincer la porte, laissant un courant d'air s'échapper de la cage d'escalier. Nous fûmes surpris par la disparition du silence. Un bruit.

Evidemment, ce n'était que le garde qui dormait mais, sa présence et son ronflement nous fit tous sursauter. Avant même que je ne réalise ce qui se passait, Raoul prit la bouteille en verre à côté du vieil homme et lui assaina un coup suffisamment violent à la tête pour qu'il s'évanouisse complètement. Était-il mort ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir très longtemps que déjà Raoul s'empara du trousseau de clés et ouvrit la seconde porte, à l'aide de Charme. Toujours inexpressive face au vieillard immobile, mon amant tira mon bras, me resserrant contre lui. Lançant les clés à son frère, celui-ci ferma la porte, sans peine.

Par la meurtrière, je pouvais voir la Lune, encore haute dans le ciel, belle et scintillante. Elle était unique, dominant tous les mortels par son seul éclat. Elle me rappela un vague souvenir, où les frères n'étaient que des inconnus pour moi et mon passé une tâche d'encre effacée. J'en étais presque nostalgique. Elle était plus majestueuse encore que le soleil à mes yeux, assouvissant tout ce noir et toutes les étoiles en une poussière inoffensive et stérile. Rien ne pouvait gâcher ce spectacle, à plus de trente mètres de hauteur (Étions-nous dans une tour ?), si ce n'était le temps. En-dessous, elle éclairait avec une perfection presque perfide le temple, surplombé par une horloge. Il était presque quatre heures et demie du matin. Avions-nous réellement pris une demi-heure pour faire tout ce chemin ?

Les deux garçons m'attendaient, prêts à ouvrir la cellule. L'heure de vérité allait sonner.

N'hésitant pas une seconde, chassant mes multiples questions intempestives de ma tête, j'ouvris la cellule, comparant l'éclat de la lune à la noirceur de la cage. Mon frère et ma sœur vivaient-ils là-dedans depuis dix-sept longues années ? Impossible. Je ne pouvais pas le croire. Je ne pouvais pas y croire. Je ne pouvais pas croire qu'ils pourrissaient ici depuis tant d'années.

Soudain, dans l'obscurité, deux silhouettes se dessinèrent, l'une enroulée en boule dans un coin, les cheveux en pagaille, l'autre allongée sur le côté, le long du mur de droite, les mains sur le visage, toutes deux en train de dormir. Avaient-ils remarqué notre présence ? Savaient-ils que leur cellule était ouverte et que trois inconnus étaient entrés à l'intérieur. Probablement pas. L'éventualité pour qu'une telle chose se produise était si minime, qu'ils croiraient presque à un rêve qu'à une réalité, dingue soit-

elle. Ils préféreraient croire à une hallucination. Notre présence fut donc ignorée. Mais pas pour très longtemps. Je voulais des réponses et, j'étais déterminée à en obtenir. Faisant grincer la serrure et accentuant le cliquetis de la cellule qui se ferma, ils se réveillèrent. S'asseyant tous les deux en même temps sur ce qui semblait être une paille, ils bayaient à plein poumons lorsque leurs yeux rencontrèrent les nôtres et se figèrent sur place, comme pétrifiés. Je m'agenouillai, leur souriant et prononçai ceci :

- Je suis Athéna Wohlwollen, fille de Kordélia et Arpas Wohlwollen, sœur de Jounne et Maxime Wohlwollen, sœur de vous deux, l'une des héritières du trône d'Angess et Adémon, et je viens chercher la vérité et retrouver ma liberté.

Estomaqués, ils ne répondirent pas tout de suite. Observant à présent à tour de rôle son frère puis moi, Jounne sortit de son mutisme :

- Dieu tout puissant, s'écria-t-elle, les larmes emplissant ses yeux, laissant l'une d'elles couler le long de sa joue poreuse, elle a survécu.

## Chapitre 26 : Retrouvailles

Nous nous relevâmes (elle, avec plus de difficultés). Elle s'était approchée avec tendresse, mesurant le moindre de ses mouvements, comme si elle ne voulait pas m'effrayer. Elle voulait vérifier si j'existais vraiment, j'imagine. Je ne dis mot. Elle approcha une main fébrile sur ma joue, les larmes inondant toujours ses yeux. Elle sourit de toutes ses dents, difficilement comme si, ça avait été pour la première fois, comme si elle n'avait pas souri depuis des années. Son visage était toujours aussi parfait, malheureusement abîmé par des cernes atroces et des joues creuses. Il m'aurait semblé qu'elle portait tout le poids des malheurs de sa famille, de notre famille sur son dos. Seule elle avait fait un pas vers moi, Maxime, quant à lui, se cantonnait dans l'ombre, la tête dans les bras, recroquevillé sur lui-même, l'esprit en proie à un milliard de questions. Il se balançait d'avant-en-arrière, les dents serrées. Je n'osai aller le voir, Charme, plus proche de lui, non plus. Il le dévisagea un moment, puis tourna la tête. Raoul restait imperturbable, comme d'habitude, ses yeux fixés sur le fond de la cellule. Comment faisait-il pour garder si bien son sang-froid ! Quant à moi, le mien m'avait depuis longtemps échappé. J'étais comme pétrifiée, paralysée...Etait-ce réel ou seulement dans ma tête ? Etais-je vraiment dans cette cellule avec mon frère et ma sœur ? Mais le temps nous manquait et, le premier coup de cloche me sortit de mon silence. J'appréhendai ces réponses que je souhaitais tant, seulement, il était trop tard pour faire marche-arrière. Et, j'étais enfin prête à les entendre.

- A présent, respirais-je, racontez-moi votre histoire.

Maxime remua un peu, sembla se détendre mais resta dans son coin, comme s'il n'y avait jamais bougé. J'ignorais même s'il allait accompagner sa sœur dans son récit ou rester silencieux. Avait-il perdu sa voix à force de ne plus avoir de contact avec l'extérieur ou se refusait-il de sortir un son de sa bouche ? Il ne le dit pas, elle non plus d'ailleurs. Elle ne se préoccupa pas de son frère, pas un seul instant. Me faisant un signe de tête d'acquiescement, elle s'assit en tailleur sur le sol noirci. J'en fis de même. Nous nous fixâmes droit dans les yeux pendant ce qui me sembla une éternité, seulement une seconde en réalité. Raoul resta debout. Il était comme statufié, concentré, déterminé. Son regard était direct, ne déviant jamais, observant la meurtrière au-delà des barreaux de la cellule, scrutant au dehors mais surtout, surveillant la moindre présence de gardes qui se seraient perdus dans les couloirs de la prison. Charme, quant à lui, épuisé, s'adossa contre le mur de gauche, un mur en crépi, dure et froid. Pas très agréable. Mais il ne s'en plaignit pas. Nous ne resterions que pour quelques heures, ce n'était pas comme si mon frère et ma sœur avaient passé la moitié de leur vie ici.

J'observai à présent le fond de la cellule. Elle n'était pas très profonde, pas très grande, pas très bien entretenue. Elle n'avait rien d'acceptable si ce n'était cette vision féérique de la nuit, les soirs de pleine Lune qui m'inspira plus de la torture, celle de ne pouvoir admirer la vie extérieure qu'à travers une meurtrière, qu'un véritable cadeau. Ils n'avaient pas le moyen de se réchauffer, ni de se laver, ni de se nourrir. Ils étaient d'une maigreur effroyable. J'ignorais même comment pouvaient-ils être encore en vie. L'étaient-ils vraiment ? Sur le sol jonchaient des cadavres de rats, sans doute, des ossements de petits rongeurs, de la suie et des copeaux de bois (sans doute arrivaient-ils à se faire du feu, en fin de compte), des morceaux de vases cassés en terre cuite qui leur servaient surement de récipient. Il n'y avait pas d'eau. J'imaginais que les gardes devaient les hydrater et les autorisaient peut-être à se laver au moins une fois par mois. Je l'espérais, même si je réalisai qu'en fin de compte, je l'espérais plus pour moi que pour eux-mêmes, sans doute pour me donner bonne conscience. Il y avait des traits blancs sur le mur, en désordre, un peu partout. Ils avaient peut-être essayé de compter les jours, les mois, les années, avant d'abandonner, faute de place et de volonté. Ils n'avaient plus envie de rien et, il ne suffisait pas d'être devin pour le deviner, ils portaient le fardeau de leur condition sur leur visage, dans leurs yeux, sur leur corps. Leur vie semblait être rongée jusqu'à la moelle, être pourrie, irrécupérable, attendant son jugement dernier pour se consumer définitivement et sans retour. Ils semblaient avoir accepté leur châtement, ce qui rendait la vision encore plus insupportable. Jounne ouvrit la bouche plusieurs fois sans qu'un son ne sorte puis, au bout de quelques tentatives, un son

rauque, sourd et grave sortit de sa bouche, comme sortant des profondeurs de la Terre. Elle se racla la gorge pour être plus audible et commença son histoire. Maxime se redressa en écoutant sa sœur comme s'ils ne s'étaient pas parlé, n'avaient plus échangé un son depuis des années. Il tenait sa tête dans ses mains, les yeux rivés sur Jounne, qui d'une voix cette fois-ci plus aigüe, raconta leur histoire.

## Chapitre 27 : Une histoire sanglante

- A l'époque, nous étions un prince et une princesse. A l'époque, nous étions le fils et la fille d'un roi et d'une reine. A l'époque, nous étions respectés, aimés, bien traités. A l'époque, nous avions un foyer. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que des témoins déçus de notre vie, des êtres à mi-chemin entre la vie et la mort, pas assez morts pour partir mais pas assez en vie pour rester, des fantômes, le spectre de notre vie, se décomposant ici dans la crasse et l'insalubrité de notre cellule, se consumant dans la solitude et l'abandon de la société, restant en vie dans l'attente de notre jugement dernier. Notre vie avait bien commencé mais malheureusement, notre avenir ne nous appartient plus et, notre passé ne fut pas aussi gai que dans nos espérances. La mort, là est la seule chose digne qui nous maintienne suffisamment longtemps en vie avant notre exécution. Et puis, maintenant, tu es là. Tu as survécu. Tu es en vie, Athéna.
- Oui...Je suis en vie, bégayai-je.

J'ignorais ce qu'il fallait que je dise, ce qu'il fallait que je réponde. Je me sentais comme souffrante, presque horrible d'avoir vécu tant d'années dans l'ignorance et le confort de l'insouciance alors qu'eux pourrissaient dans cette cellule. C'était comme si j'absorbais toute l'horreur qu'ils avaient subie, créant un trou béant dans ma poitrine. J'étais certainement la pire sœur au monde. Je me tus, impossible d'en dire davantage.

- Je me souviens, quand tu es née, enchaîna Jounne, je ne vis jamais mère aussi heureuse de toute sa vie. Elle rayonnait. Elle resplendissait. Elle était vraiment comblée de bonheur. Père ne s'attardait pas vraiment sur toi, ou sur les enfants en général. Il préférerait aller chasser, que ce soit du gibier ou des femmes...
- Jounne ! la réprimanda Maxime. Nous n'avons aucune preuve qu'il ait vraiment trompé maman !

Je fus presque estomaquée de l'avoir vu sortir de son mutisme à une telle vitesse pour venir prendre la défense de son père. Sa voix était presque redevenue normale, légèrement enrôlé. Il s'était redressé, les jambes en tailleur, comme si nous avions une discussion normale avec des gens normaux.

- Ose me dire, Maxime, que père n'a jamais trompé mère ! Je l'ai vu, je te signale et, il ne lui baisait pas que les mains, s'insurgea-t-elle, comme si cela faisait des années qu'ils n'avaient pas eu de disputes. Ça leur manquait sûrement !
- Non, tu croyais avoir vu premièrement et deuxièmement, c'était avec la cuisinière donc, je pense que tu te trompais, vu son aspect misérable. Je savais qu'il pouvait se montrer furibond mais pas à ce point.
- Furibond ! hurla-t-elle. Un dépravé ! Un débauché, oui ! seraient les termes les plus exactes. Tout le monde savait qu'il fréquentait les maisons closes. Seule mère se bornait à croire qu'il n'était pas aussi licencieux pour tomber bien bas au point de fricoter avec ce genre d'individus. Mais ni toi ni personne d'autre ne me fera croire le contraire. Notre père était luxurieux, un point c'est tout...
- Excusez-moi, coupa Charme, votre débat sur la vie sexuelle de votre père semble très intéressant mais nous n'avons pas beaucoup de temps. Alors, venons-en au fait. Que s'est-il passé durant la guerre de 100 jours, que s'est-il passé dans ce château, quelle est cette vérité que le gouvernement semble prendre un intérêt particulier à cacher ?
- C'est vrai, vous avez raison, se reprit Jounne, nous avons du pain sur la planche, en effet. Elle inspira profondément, expira tout en maintenant sa respiration, puis continua.



- A l'époque, Kordélia et Arpas ne s'entendaient pas très bien. A vrai dire, ils étaient très différents l'un de l'autre. Ils avaient, comment dire, peu de points communs. La seule chose qui les unissait était le devoir et, l'amour du peuple. Ils adoraient procurer joie et apaisement autour d'eux, c'est ce qui faisait leur bonheur. D'une certaine façon, au début, leurs différences les complétaient. Ils dépendaient l'un de l'autre, apprenaient l'un de l'autre. Mais en réalité, si Arpas n'était pas tombé fou amoureux de Kordélia quand il était jeune, leurs différences les auraient faits courir à leur perte. Ils se disputaient sans arrêt, sur tout et n'importe quoi, jusqu'à même notre éducation. Mère voulait une simple éducation, une éducation publique et traditionnelle comme elle avait eu alors que père, lui, prônait des méthodes plus strictes, plus individuelles, plus privées, liées à son éducation. Ils venaient de deux milieux très différents, l'un était riche et l'autre venait d'un milieu plus modeste, il était évident qu'un jour, leur passé les opposerait. Devant les gens, ils se cachaient, jouaient les faux-semblants, ne dévoilaient pas leur vrai visage. Ils ne voulaient pas dévoiler à toute la population les tensions qui existaient entre eux et, je crois que pour une fois, ils avaient eu raison. Les gens à la cour s'adonnaient à la même tâche, celle de garder le secret, le divorce étant prohibé pour la famille royale et, d'une certaine façon, ils s'aimaient trop pour envisager ce genre d'échappatoire, Kordélia aimant trop son rôle pour pouvoir s'en priver, aussi dure soit le prix à payer. Et puis, elle nous avait, nous, ses enfants. On était sa priorité absolue, l'essentiel de ses priorités. Elle nous consacrait le moindre instant, le moindre temps libre. Dès qu'elle le pouvait, elle s'éclipsait des réunions pour venir nous rejoindre et s'amuser avec nous. Maxime était plus proche d'elle que moi. Cela n'empêche qu'elle nous a toujours consacré bien plus de temps qu'il n'y devrait d'une reine. Même lorsque Marie entra dans nos vies.

Elle sembla hésiter un moment tout en prononçant le prénom de son ancienne amie avec une application presque trop prononcée. Elle ne l'avait pas oubliée. Comment aurait-elle pu ? Le seul souvenir de Marie lui procurait une telle émotion de doute que, malgré tous les efforts du monde, elle n'aurait pu en atténuer l'impact. Nous restâmes silencieux. Maxime également. Jounne sembla le chercher du regard, jetant un coup d'œil furtif vers son frère mais celui-ci resta muet comme une tombe.

- Marie-Madelaine était, comme dirait, une fille du peuple. Elle perdit ses parents, très jeune et évidemment, notre mère s'est sentie responsable de cette enfant. Alors, nous l'accueillîmes à la maison. Nous devîmes très vite inséparables. Mais, malgré tout l'amour que nous lui donnions à chaque instant, elle était profondément enfouie et terriblement seule. Elle faisait des cauchemars effroyables la nuit, pleurait souvent dans son sommeil mais ne se plaignit jamais. Elle était ma meilleure amie, ma sœur et, je devais la protéger. J'aurais fait n'importe quoi pour elle, au point...
- Au point de te sacrifier pour elle, finit son frère, Jounne en étant incapable. Tu t'es sacrifiée pour elle, tu t'es vendue pour la sauvegarder, elle.
- Mais elle était si jeune Maxime ! s'époumona Jounne, les larmes aux yeux. Je ne pouvais pas laisser faire ça sans rien faire. Je ne pouvais pas la laisser épouser ce rustre, cet homme dépravé, ce monstre. Ce n'est pas moi. Je ne pouvais pas...
- Tu ne pouvais pas ! répéta Maxime. Tu n'as pas eu le choix, oui ! s'énerva-t-il. Tu peux te dire cela pour te convaincre toi-même, pour atténuer la vérité mais, la vérité, c'est qu'elle t'a vendue au diable, qu'elle n'a pas eu pitié pour toi quand elle l'a convaincu de t'épouser. On sait ce qui s'est passé. Je sais ce qui s'est passé. J'étais là quand il t'a vanté la merveilleuse idée de Marie-Madeleine que tu deviennes sa femme. Et, jamais je ne l'ai vu regretter son choix ou s'excuser auprès de toi, jamais je ne l'ai vu lever le petit doigt pour toi. Tu pourras dire tout ce que tu veux mais, pas à moi. Je ne suis pas dupe et, Paul ne l'était pas lui non plus.

- Je t'interdis de parler de lui ! s'écria-t-elle, dans un sanglot terrible. Au milieu de ses larmes, elle susurra : je t'interdis de parler de Paul !
- Tu m'interdis de parler de lui mais tu ne t'interdis pas de protéger des gens qui ne le méritent pas. Arrête de lui trouver des excuses, Jounne ! Marie t'a vendue et, aujourd'hui, tu crois qu'elle se soucie de nous, de toi ! Non ! Elle est dans son petit confort, quelque part, heureuse, à se créer un avenir parfait. Quand avons-nous eu la chance d'espérer avoir un avenir parfait ?! Depuis quand avons-nous abandonné l'idée d'avoir un avenir, Jounne ! s'insurgea-t-il, empli d'une rage méconnue.

Les voir se déchirer ainsi était pour moi tellement insupportable, tellement horrible, que je mis mes mains sur mes oreilles. Je serrai les dents, me concentrai sur le mur du fond, sur une fissure entre deux très blancs faits à la craie. Et Jounne continuait de pleurer. Raoul rompit ses lamentations :

- S'il est trop difficile pour vous d'évoquer le passé, laissez-le là où il est. Il porte bien son nom et remplit bien son office de ne plus être. Le passé est fait alors, inutile de vous flageller aujourd'hui pour des choses qui ne peuvent plus être modifiées. Nous connaissons Marie-Madeleine et, croyez-moi, elle s'inquiète énormément pour vous. C'est elle, d'une certaine façon, qui nous a permis de vous trouver, qui a permis à Athéna de retrouver son frère et sa sœur avant leur jugement dernier. Les choses qu'elle vous a faites, à vous Jounne comme à vous Maxime, sont impardonnables mais, elles appartiennent au passé et, remuer le passé, en vouloir à la Terre entière, n'y changera rien.
- Elle vous a trouvé, vous a parlé, vous a aidé, vous a parlé de, de...
- Oui, elle a fait tout ça, l'aidai-je à finir. Elle a fait tout ça.
- J'espère qu'elle ne croit pas que je vais lui pardonner tout sous prétexte..., commença-t-elle à s'énervier.
- Au contraire, la coupai-je, elle croit que le pardon ne lui est plus permis aujourd'hui, qu'elle ne méritera jamais d'être pardonnée. Elle s'en veut terriblement et, chaque jour qui passe depuis votre incarcération, elle ne vit plus qu'à travers l'idée qu'un jour vous ne serez plus là, qu'elle est l'unique responsable, qu'elle vous a poussé dans votre tombe. Elle refuse d'être heureuse. D'une certaine façon, elle refuse d'accepter ce qui s'est passé. Elle refuse le destin qu'elle t'a confié, qu'elle vous a confié. Elle espère encore que vous échapperiez à la condamnation. Elle n'a plus que l'espoir et, je crois que sans ça, elle se serait supprimée depuis longtemps.

Ils ne réagirent pas, Jounne en proie à une incompréhension totale. J'enchaînai :

- Je n'essaie pas de la défendre ou de lui trouver des excuses. Elle essaie de se racheter même si, je le crois, la chose n'est pas aisée. Elle a fait des choses terribles, elle en est consciente mais...
- Anèthe ! hurla Charme.
- Qu'est-ce qu'il y a Charme ? m'enquis-je.
- La cloche retentit. Ecoute !

Dans un silence total, presque de mort, nous tendîmes l'oreille, personne n'osant parler, Raoul se rapprochant des barreaux de la cellule. Soudain, un bruit retentit dans la nuit. C'était très léger, comme un tintement. Charme avait raison. La cloche sonna une seconde fois. Il ne nous restait plus qu'une heure avant de devoir fuir la prison. Il ne me restait plus qu'une heure avec mon frère et ma sœur avant de leur dire au revoir, probablement pour toujours. Je mis un pied hors de la cellule, scrutant l'horizon

par-delà la meurtrière. La lune semblait disparaître derrière les nuages. Le jour semblait se lever. Je n'ai jamais tant haï la fin de la nuit. J'avais tant de questions, d'incertitudes, de doutes et si peu de temps. Ma tête se mit à tourner comme une toupie, mes pensées s'envolaient, mon esprit se brouillait. Je perdais pied. Vacillant, Raoul me rattrapa de justesse. Il maintint son étreinte, une main à ma taille et l'autre à mon coude, scrutant à présent le fond de la cellule. Maxime se redressa et se racla la gorge :

- Vous savez sans doute que, depuis l'arrivée de Marie-Madeleine dans notre vie, nous avons eu que des problèmes. Elle n'était, dans les trois quarts du temps, pas responsable. Cependant, au palais, les gens s'adonnaient à croire qu'elle était porteuse de mauvaises augures, qu'elle portait malheur. Bien sûr, notre famille s'était toujours efforcée d'entériner ces rumeurs et d'accueillir Marie du mieux qu'on pouvait. Elle était fragile, sensible, calme mais paradoxalement très émotive. Elle pouvait s'énervier en un quart de seconde pour des broutilles sans intérêt, s'effondrer en larmes alors que tout allait bien, changer d'émotions à une vitesse ahurissante, passant de dépressive presque suicidaire à maniaque obsessionnelle, riant et souffrant en même temps. S'en était presque déroutant. Il fallait la surveiller tout le temps, s'occuper d'elle à chaque instant. Elle n'était pas méchante mais, incontrôlable. On ne savait jamais ce qu'elle pensait, ne pouvait avoir la certitude de ce qu'elle nous disait, qu'elle allait bien. Elle était bipolaire. Et, son comportement s'aggrava avec la guerre. Lorsque les humains avaient pénétré le royaume, notre père était parti soutenir les gardes, hors du château, notre mère était partie aider le personnel à se battre et à se cacher ; le palais était encerclé. Quant à nous, nous devions nous cantonner dans nos chambres et ne jamais en sortir. Nous étions seuls et, je m'inquiétais pour Marie-Madeleine et ses sautes d'humeurs. Alors, j'ai rejoint sa chambre, courant aussi vite que je le pouvais.
- Tu ne me l'avais pas dit ça ! s'écria soudain Jounne. Je ne savais pas que tu étais avec Marie ce soir-là, lorsque le palais fut pris d'assaut...
- Si. Je l'étais. Mais...Marie ne voulait pas en parler. Elle me disait que ça lui rappelait des souvenirs trop douloureux. Et, tu savais autant que moi, qu'à l'époque, on faisait tout ce qu'elle nous demandait. Enfin, presque tout du moins.
- Hum, hum, s'assombrit Jounne, comme si cet événement lui avait fait resurgir un passé sombre qu'elle aurait préféré oublier. Maxime enchaîna :
- Quand je pénétrai dans sa chambre, elle était dans un coin, entre le mur du fond et les pieds de sa table de nuit, accroché aux rideaux de la fenêtre, recroquevillée sur elle-même, en boule, se balançant d'avant en arrière, en proie à une paranoïa presque malade, l'empêchant d'être réaliste. Elle était toute tremblante, dépossédée de sa raison, de ses membres, de son cerveau, de tout ce qui aurait pu la sortir de sa torpeur. Elle était dépossédée de son corps, n'en restait plus que son esprit qui divaguait au gré de ses cauchemars. Elle pleurait mais n'en était même pas consciente. Elle avait le visage livide, les muscles contractés, les dents serrées, le regard dans le vide. J'ignorais ce que je devais faire. Devais-je l'aider ? Devais-je la ramener à la réalité ? Ou ne rien faire ? La laisser dans sa torpeur ? J'étais dépassé. Je m'assis sur son lit, un long moment, l'observant du coin de l'œil, obnubilé par ce qui se passait dehors. La fenêtre était fermée mais le rideau pas entièrement. Je voyais des soldats joncher le sol, des hommes se battre défilés devant le carreau, dans le froid et le sang. Je n'osai tirer le rideau, par peur que ça ne la déstabilise. Il y avait bientôt des cadavres partout et du sang gicla sur la vitre. Je sursautai. Mais Marie ne bougea pas. C'était comme si elle ne me voyait pas, qu'elle ne voyait plus rien, rendue aveugle par son état, envahie par l'horreur. Sa peur était incontrôlable et, elle l'avait consommée. Je m'assis en tailleur face à elle. Elle ne broncha pas, n'en fit rien. Je respirai par à-coups, tantôt ventilais, tantôt suffoquais. Ma respiration était irrégulière pourtant, je résistai et maintins ma position. Marie était toujours calme. C'était comme si elle

était morte. Je ne l'entendais pas respirer. Je dus m'assurer que son cœur battait encore tellement son état sous-entendait qu'elle était morte. Je voulais la toucher mais, j'avais peur de la blesser. J'ignore combien de temps je suis resté là, à la regarder. Puis, au bout d'un moment, les hurlements se turent, les combats cessèrent, les tirs et coups de fusils se stoppèrent. Tout le bruit fut annihilé. Je m'attendais à ce que Marie sorte de son état mais elle n'en fit rien. Je tendis une main frêle entre ses deux genoux. Je ne sais pas si elle la vit tout de suite. Cependant, au moment où j'allais la retirer, elle la saisit à pleine main, lâchant le rideau qui retomba. Elle avait les mains moites, chaudes et toutes tremblantes. Je m'approchais encore, nos genoux se touchant presque. Elle ne dit rien mais, semblait me voir à présent. Un sourire égailla son visage mais, elle restait profondément enfouie. Je lui racontais des idioties, des faits stupides, pensant que ça lui changerait les idées quand la porte de sa chambre claqua. Elle sauta à mon cou et se figea sur place, la respiration brisée. Elle avait les yeux clos et n'osait les rouvrir, de peur de voir ce qu'elle y trouverait. Je me levai, la portant à bout de bras, quand deux gardes dont j'ignorais l'identité se présentèrent, armés jusqu'aux dents. Ils nous séparèrent, Marie pleurant encore, se débattant contre les soldats ; j'eus peur pendant un instant qu'ils ne la tuent mais elle retrouva vite la raison et, fit ce qu'ils lui dirent. Ils nous emmenèrent dans l'entrée principale du château, au milieu des cadavres, de la poussière et des meubles détruits. Je ne reconnus plus rien. Tout avait été massacré. Il ne restait plus que des cendres, un incendie ayant été provoqué dans les cuisines. Jounne arriva quelques minutes plus tard, hurlant comme une furie qu'on la laissa tranquille. Paul n'était pas là.

- Non, il n'était pas là, en effet, répéta simplement Jounne, amèrement.
- Un grand homme vêtu d'une armure se détacha soudain du cortège de soldats qui nous faisait face. Il se racla la gorge et se nomma comme héritier légitime du trône, tout en nous fixant bien droit dans les yeux, nous jetant un regard des plus noirs. Il se tourna et se plaça face au trône de notre mère. Il y posa une grosse main lourde dessus et embrassa l'accoudoir en or tout en prononçant des bribes incompréhensibles. Puis, il se plaça devant le trône de notre père. Il s'agenouilla, fit un signe de croix, se pencha en avant et se releva. Il se tourna vers ce qui me sembla être son second et, sortit son épée de son fourreau. Son second s'approcha...
- Arrête ! se lamenta Jounne, pleurant à chaudes larmes. Arrête s'il te plait !
- Ils doivent savoir la vérité, s'enquit Maxime.
- Très bien, marmotta Jounne. Alors, son second qui avait décapité notre père, brandit sa tête par les cheveux, tout sourire et nous la montra.

Maxime acquiesça d'un signe de tête comme s'il approuvait les dires de sa sœur. Il la laissa continuer, s'approchant d'elle suffisamment pour la tenir par l'épaule, comme signe d'affection.

- Nous essayâmes de tourner la tête, reprit Jounne, les larmes montant dans nos yeux et les hurlements montant dans nos gorges mais, des gardes nous maintinrent la tête, nous obligeant à regarder. Notre nouveau roi enfonça son épée dans la tête ensanglantée de notre père.

Elle fit une pause, respira puis continua :

- Pleine de sang, il la brandit de nouveau et s'entailla la main gauche. Son second balança la tête de notre père à travers la salle ; elle s'échoua près d'une colonne, et prit une coupe dans sa sacoche. Il la remplit du sang de l'épée ainsi que celui du roi qui serra son point gauche afin d'en faire jaillir du sang. Saisissant la coupe, il la porta devant sa tête, la soulevant haut dans le ciel et hurla « Ce qui se fait dans le sang doit se finir dans le sang ! ». Et, il la but d'une traite, sans daigner tourner la tête ou avoir envie de vomir. Il lâcha la coupe qui roula à ses pieds. Le gardien des temples sortit du fond de la salle, lacéré de coups et à demi en train de se vider de son sang, se présenta. D'une main tremblante, il prit la lourde épée ; il dut utiliser ses

deux mains, et se plaça face au nouveau suzerain. Il la plaça au-dessus de la tête du roi et, l'adouba : « Toi, Cerbère I, fils d'Echidna et de Typhon, protecteur des Enfers, moi Saint Etienne I, gardien des temples des Dieux de l'ancien temps, te fait chevalier et te nomme digne et unique héritier du roi Arpas et de la reine Kordélia, et te fait Roi ». Il ne finit pas sa phrase, s'effondra au sol et, succomba de ses blessures. Cerbère, quant à lui, était roi. Il arracha l'épée des mains du vieillard qui se consumait, la rangea dans son fourreau, faisant gicler du sang partout et, d'une démarche élégante et médiocre, marchant au-dessus du saint, il s'assit sur le trône de notre père, fier et heureux. Tout était accompli et, notre mort ne devint plus qu'une question de temps.

Sa voix diminua d'intensité puis se tut complètement.

- C'est..., exactement ça, conclut Maxime. Suite à cette journée, le roi instaura bon nombre de nouvelles mesures, de nouvelles lois, de nouvelles chartes à respecter. Il avait gagné. Il avait vaincu notre famille. Il nous avait humilié, nous avait massacré et, se montra victorieux face à la guerre. « Je vous ai sauvé ! », clamait-il, haut et fort, dans les rues d'Angess et d'Adémon. « J'ai vaincu l'égoïsme des Humains, face à une famille royale incapable. Je serai votre maître ! Je saurai vous protéger... ». Il mentait comme il respirait car, peu de gens savaient véritablement qui était ce Cerbère. Tous ceux qui le connaissaient étaient exécutés. Evidemment, il avait peur, peur que la vérité ne se dévoile, que le peuple découvre qui il était, qu'il était le président d'Humanus, qu'il était un humain. Alors, il prohiba la mention du passé. Ce fut même sa toute première loi. Mais, en fin de compte, il réalisa vite que la population s'en fichait de la vérité. Elle voulait simplement vivre, reprendre le cours de sa vie, oublier ce qui s'était passé, au détriment de ma sœur et moi. Marie-Madeleine a pu s'en sortir mais, j'ignore si elle en est fière aujourd'hui. Et demain, à cette même heure, nous serons morts.

La voix de Maxime sembla se briser. Elle était vide mais en même temps, pleine d'émotions, de colère, de rage. Ils ne pouvaient pas mourir. Ils ne pouvaient pas. Pas pour sauver le mensonge du roi. Pas comme ça. Je ne le permettrai pas. Je rompis le silence :

- Racontez-moi comment était-ce ? Comment était Cerbère ? Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Ce fut Jounne qui me répondit. Je m'y attendais.

- C'était horrible. C'était comme un cauchemar à ciel ouvert sauf que, dans ce cauchemar, malgré tous vos efforts pour vous réveiller, jamais il ne cesse, jamais il ne vous épargne. Cerbère vous, me faisait ressentir cela. Le roi, il était tout ce qu'il y a de pire chez un homme, l'incarnation du mal, du démon, de Satan lui-même ! Après son adoubement, il nous envoya dans la prison du Temple pour y « pourrir », je cite, pour y « attendre notre jugement dernier ». Seule Marie-Madeleine resta au palais, auprès de lui. Ce fut à ce moment-là que notre haine pour elle commença. Je, nous lui en voulions. C'était comme si elle nous avait trahi. Elle avait tout ce que nous chérissions, tout ce que nous avions il n'y avait pas cinq minutes. Mais en vérité, notre haine se dissipa, vite transformée en inquiétude et en angoisse. Chaque instant, je me demandais : que lui faisait-il ? que pouvait-il lui faire ? que lui voulait-il ? Chaque seconde qui passait devenait insupportable, insurmontable, intenable. Et Maxime ne supportait plus mes inlassables monologues !

J'aperçus Maxime faire un sourire moqueur, comme s'il sous-entendait qu'elle exagérait mais Jounne n'y fit pas attention et enchaîna :

- Je me disais : la brutalisait-il ? lui faisait-il du mal ? était-il violent ? Toutes ces questions sans réponse me, nous rendaient malades. Jusqu'à ce soir-là où le roi, en personne, vint me chercher, Marie-Madeleine à ses côtés, les yeux humides de honte.

A cette révélation, Maxime se renfroga, comme s'il aurait préféré oublier.

- J'abandonnai mon frère.

Elle se retourna vers lui.

- Il passa un an seul, oublié, délaissé dans cette cellule, avec personne à qui parler, à qui se plaindre, avec qui rire, sans aucun moyen de sortir, de vivre. Toutes mes pensées étaient tournées vers lui, mon esprit ne se préoccupait que de lui, sans me rendre compte qu'en réalité, c'était la seule chose qui me maintenait en vie, qui me permettait de tenir, de me maintenir sur pieds. Je pensais à lui afin d'en oublier ma souffrance. C'était égoïste en vérité. Aucune parcelle de mon inquiétude n'était bien fondée. Mais il le fallait. Comment tenir sinon oublier sa propre douleur ? Comment tenir en ayant envie de mourir à chaque instant ?

Elle fit un sourire timide à son frère qui le lui rendit immédiatement. Il prit sa main puis la lâcha. Elle se retourna à présent vers moi. Comme mettant un masque sur son visage, ôtant toute émotion de son esprit, elle débita :

- Vous n'imaginez pas ce que le roi était prêt à faire pour assouvir ses moindres désirs, pour arriver à ses fins. Entre ma sortie de prison et notre mariage du 30 avril, date que je n'oublierai probablement jamais, je ne le revis pas. J'étais condamnée, obligée à rester enfermée dans ma chambre, cloîtrée, confinée. Je n'avais pas le droit de sortir. Il ne voulait pas que ça l'humilie davantage. Je ne revis pas Marie. Elle n'assista pas au mariage et déménagea peu de temps après mon arrivée, dans une chambre de bonne, en ville, voulant apprendre un métier. Le roi l'aïda à entreprendre toutes les démarches pendant qu'il me maltraitait. La cérémonie fut assez succincte, simple, avec peu d'invités, seulement les domestiques de mon côté, ses acolytes du sien. Le soir-même, il me violenta tellement fort que je crus que mon corps tout entier allait se briser. Et, je n'avais pas le droit d'hurler. Ça dura toute la nuit. Je n'avais pas le droit de bouger, de me défendre ou de me refuser à lui. J'étais devenue un pantin et il tirait les ficelles. Heureusement, à la pointe du jour, il finissait toujours par s'endormir, sa tête sur mon épaule, l'une de ses mains sur mon sein et l'autre en moi. Je n'avais pas le droit de m'en défaire sinon, il me tuerait, disait-il. Une fois, une seule fois, je me suis retournée, j'ai osé me déplacer. Il s'était réveillé d'un bond, m'avait sauté dessus, saisit à la gorge, m'étranglant, m'obligeant à me regarder et, m'avait dit : « Ne refais plus jamais ça ! ». Ainsi, quand il venait me rejoindre dans mon lit, presque toutes les nuits, je me figeais sur place, incapable de respirer, rendue paralysée par la peur, ne bougeais plus, me laissais faire, me dépossédais de mon corps. La journée, je restais cloîtré dans mes appartements, la cour se prenant un malin plaisir à m'humilier, à se moquer de moi, à m'insulter, me traitant d'une vulgaire moins que rien, seulement capable de faire jouir le roi. Jusqu'à ce que je tombe enceinte. Leurs ricanements cessèrent, leur venin s'évapora, toute la violence s'annihila, surtout celle du roi. Je crois que cette période fut la plus belle de toute mon existence depuis la guerre. Les femmes se plaignent, en général, de leur grossesse mais, la mienne fut des plus extraordinaires. Le roi était même devenu gentil avec moi, se promenait en public avec moi. Je sortais. Mais cela ne dura qu'un temps. Je le savais. Après mon accouchement, le roi m'arracha mon fils. Je ne le vis même pas. Encore aujourd'hui, je me l'imagine en rêve, ne sachant véritablement à quoi il ressemblait, à quoi il ressemble. Sans procès, sans jugement, sans explication, je fus renvoyée en prison, avec mon frère, avec une date, celle de notre exécution. Le roi revint me voir plusieurs fois, à croire qu'il ne pouvait plus de passer de moi ou de mes caresses. D'ailleurs, c'était toujours pour la même chose qu'il venait, pour me voir souffrir, pour me faire du mal, pour me pénétrer. Puis un jour, j'en tombai enceinte. C'était évident que ça allait arriver, mais uniquement lui prétendait le contraire. Malheureusement, j'accouchai d'une fille. Ce n'était pas un garçon alors, il l'exécuta. Elle n'avait même pas une journée qu'il la tua, qu'il lui ôta la vie. J'en fus inconsolable. L'histoire fut ébruitée, à ma grande surprise, lui, le roi, toujours très

attentif à son image. Des rumeurs circulèrent. Il était déjà un monstre, qu'il soit en plus un tueur de nourrissons n'y changea rien. Ça sembla, au contraire, l'amuser. Seulement, il ne voulait pas que les gens sachent qu'il revoyait son ancienne putain, son ancienne femme qu'il avait répudiée, moi. Cette histoire le calma surement, calma surement ses ardeurs et ses pulsions sexuelles. Il ne revint jamais me voir.

Elle avait terminé. Il y eut un silence de mort. Personne n'osait parler ou dire quoique ce soit. J'étais moi-même incapable de sortir un mot, un son. Quelle idée avais-je eu d'avoir posé cette question ! Pendant un instant, je m'en voulus. Pourtant, Jounne ne paraissait pas embarrassée. Au contraire, elle était en pleine réflexion. C'était comme si son cerveau allait exploser, qu'il fulminait, comme si j'allais y voir sortir de la fumée, comme si sa vie en dépendait. Elle prit bientôt sa tête dans ses mains. Les garçons échangèrent un regard, dubitatifs. Soudain, le visage de Jounne s'illumina comme si elle avait découvert quelque chose. On aurait pu voir une ampoule s'allumer au-dessus de sa tête et l'entendre hurler « Eureka ! ». Elle s'écria :

- Tu l'aimais ! fixant son frère droit dans les yeux. Tu aimais Marie-Madeleine !
- Quoi ! s'étonna Maxime. Non. Bien sûr que non ! Enfin, pas comme tu l'entends. Elle était ma sœur alors, oui, je l'aimais mais comme un frère aime sa sœur, comme je t'aime toi.
- Non, non ! Tu l'aimais vraiment, s'insurgea Jounne.
- Non, Jounne ! s'énerva soudain son frère. Par contre, c'est toi qui ne l'aimais pas !
- Mais qu'est-ce que tu racontes, mon frère ! Elle était comme ma sœur. Elle était ma sœur. Alors, bien sûr que je l'aimais ! s'indigna Jounne, vexée.
- Non, c'est faux. Tu ne t'occupais plus d'elle. Tu ne te préoccupais plus d'elle. Seul moi le faisais. Cela ne me dérangeait pas, au début. Puis, quand Marie a commencé à m'en parler, à se plaindre de toi, de te voir ainsi te vanter d'être la plus heureuse, de jouir d'un bonheur qu'elle n'avait pas, d'être amoureuse d'un homme qu'elle aimait ! Oui, là, ça a commencé à me déranger ! Que tu la rendes malheureuse ! s'époumona Maxime.
- Et...Qu'est-ce que tu sous-entends ? dit Jounne, fermement, les dents serrées comme si elle essayait de se contrôler mais savait pertinemment au fond d'elle-même qu'elle n'y arriverait pas.
- Je sous-entends que depuis que Paul est...
- Etait, coupa sa sœur, les joues rouge sang.
- Oui, depuis que Paul était entré dans ta vie, tu n'étais plus la même. Tu avais changé. Tu étais différente. Tu ne te préoccupais plus que de toi-même. Tu étais devenue égoïste, prétentieuse et...insupportable ! s'enquit Maxime, au bord de l'énervement. Il n'y en avait plus que pour ton Paul et toi, que pour ton idylle. Nous n'existions plus.
- Jounne ne prononça pas un mot.
- Tu ne voyais même plus que Marie n'allait pas bien. Tu ne voyais même pas qu'elle faisait tout ce que tu lui demandais. Tu ne voyais même plus que je ne t'adressais plus la parole. Tu ne voyais plus rien. Tu...
- Je pense que j'ai compris, souffla Jounne. Je sais, j'ai été insupportable, égoïste et, qu'est-ce que tu as dit d'autre...Ah oui, prétentieuse ! Je sais, je suis une petite fille horrible qui mérite la pendaison, c'est ça ! Mais de toute façon, ne t'inquiète plus pour tout ça, je pense que vu là où est Paul, il ne nous dérangera plus, ne pourra plus me changer...

Elle avait les larmes aux yeux, prête à craquer à n'importe quel instant.

- Mais je ne dis pas ça et, je n'ai jamais dit que tu méritais la pendaison. Je me suis laissé emporter, excuse-moi, mais, ce n'était pas faute de te l'avoir dit.
- En même temps, si tu me le disais comme ça, c'est sûr que je n'allais pas t'écouter et faire tout l'inverse, ironisa-t-elle. Je sais que je n'étais pas très présente mais, j'étais amoureuse. J'aimais vraiment très fort Paul. Il était l'homme de ma vie. Je l'aimais. Et même si je sais que ça n'excuse rien, j'aimais Paul. Alors, oui, j'ai peut-être passé plus de temps avec lui qu'avec elle, je l'ai peut-être délaissée, mais de là à dire que je l'ai rendue malheureuse, tu exagères Maxime, tempéra Jounne, reprenant ses esprits.
- Je ne t'en reproche rien. Je te dis simplement les faits et ce que me rapportait Marie. Elle vous voyait tous les jours, voyait votre amour grandir et, ça l'a rendue à fleur de peau, peut-être jalouse. En tout cas, c'est certainement ce qui l'a poussée à prendre cette décision..., commença son frère.
- Tu n'essayerais pas de lui trouver des excuses, par hasard ? s'insurgea Jounne. Parce que je te signale que tu y es aussi dans ce trou !
- Si vous me le permettez, les interrompais-je, mais je pense savoir où veut en venir votre frère, m'adressant à présent à Jounne. Il n'essaye pas d'excuser ou de pardonner à Marie-Madelaine. Seulement, sa jalousie vis-à-vis de votre idylle avec Paul l'a poussé à prendre cette décision, celle que vous épousiez le roi. C'était sa façon à elle de se venger, d'arrêter de souffrir, de vous pardonner. Vous avez, chacune de vous deux, mal agit, vous avez chacune de vous une part de responsabilité. Enfin, c'est ainsi que je le comprends, entre ce que nous a dit Marie, un peu plus tôt dans la soirée et ce que vous avez dit.
- Oui, merci, approuva Maxime.

Jounne me fit un signe de tête approbateur mais ne dit mot. Son frère continua :

- Je ne voudrais pas te blesser ma sœur mais, puisqu'on en parle, il se racla la gorge, où étais-tu le soir où le château a été pris d'assaut ? Où était Paul ?
- Je ne sais pas, s'enquit soudain Jounne, comme si elle savait mais qu'elle aurait préféré oublier.
- Je sais que tu sais. Alors, pourquoi le nies-tu ? insista Maxime.
- Parce que je...
- Parce que tu n'assumes pas la vérité ! termina son frère.
- Non, je... Je ne suis pas très fière de ce que j'ai fait, finit-t-elle par lâcher.

Jounne sembla se tortiller dans tous les sens, comme si ça la torturait de l'intérieur. Son frère continua :

- Marie-Madelaine est prête à tout nous pardonner, même à toi. Alors, pardonne-toi à toi-même, Jounne. S'il te plait, supplia Maxime, sincèrement. Pardonne-toi à toi-même et dis-nous ce qui s'est passé.

Elle pleura. Un flot de larmes sortit de ses yeux rouge vif à présent, inarrêtable. Elle avait ses poings serrés, ses ongles s'enfonçant dans la chair de ses mains. Elle les rouvrit puis les plongeait dans le sol terreux et planta ses ongles noirs dans la terre. La respiration haletante, elle se mordit la lèvre inférieure tout en ruminant dans sa tête. Que nous cachait-elle ? Que se cachait-elle depuis si



longtemps ? Que refusait-elle d'admettre depuis si longtemps ? Que pouvait-elle la mettre dans un tel état ? Elle releva enfin la tête, regarda par la fenêtre la Lune en train de disparaître puis ouvrit la bouche :

- Ce soir-là, je devais être avec Marie-Madelaine. Ma mère m'avait demandé de m'en occuper pendant qu'elle était indisponible. Mais je ne l'ai pas fait. Je l'ai abandonnée. Je l'ai laissée toute seule dans sa chambre.

Voyant qu'elle ne continuait pas, son frère l'encouragea :

- Où es-tu allée alors ?
- J'étais allée retrouver Paul. Il me manquait terriblement. Cela faisait plus de cent jours que je ne l'avais pas vu, depuis le début de la guerre, en fait. Je connaissais le chemin par cœur. Le château n'était pas encore encerclé et, il fallait que j'y aille. Il le fallait. J'ai couru aussi vite que je pouvais, mettant ma vie en danger pour le voir au moins une dernière fois. J'étais prête à tout pour lui. A tout. Je suis rentrée chez lui. Je savais où il cachait les clés : sous un pot de fleurs, à gauche de la porte d'entrée. Bien sûr, il ne s'attendait pas à me voir.

Elle s'arrêta.

- Que s'est-il passé ensuite ? Dans la maison ? insista Maxime.
- Il ne me vit même pas entrer. En vérité, je ne le reconnus même pas au début. J'avais cru voir son père. Il n'avait plus de cheveux sur la tête et semblait avoir vieilli plus qu'il n'aurait dû. Il était affalé sur son siège, dans son salon, face à une fenêtre, observant son jardin, un verre de whisky à la main. Il était seul. Les domestiques semblaient avoir délaissé la propriété. Il se soulait. Il était soul. Il était épuisé, fatigué, comme s'il n'avait pas dormi depuis des semaines. Il avait le regard livide, absent, perdu. Je m'étais approché de lui avec douceur, m'étais agenouillé, et avais posé mes mains sur l'accoudoir où son bras tombait, tenant le verre d'alcool. Son bras était froid malgré la mousseline blanche qu'il portait. Il avait des rougeurs partout, sur tout le corps, des plaies partout comme s'il était malade. Il ne m'avait pas vu, pas senti. J'avais raclé ma gorge mais il ne daigna tourner la tête. J'avais tenté de l'embrasser mais, il avait tourné la tête et m'avait dit : « Je t'ai vu Jounne. Je sais que tu es là alors que tu ne devrais pas. Alors, pourquoi es-tu là ? Serais-je peut-être en train de rêver ? L'alcool me ferait-il perdre la tête ? ». Il me prenait pour un rêve, une hallucination, un cauchemar. A ses yeux, je n'étais pas vraiment là. Je m'étais posté face à lui et lui avait dit : « Si, regarde-moi, je suis là. Je suis vraiment là, Paul. ». Et, il me répondit simplement : « Alors, si tu es vraiment là, tu ne pleureras sûrement pas si je te disais que, je n'ai pas réussi à t'attendre durant ton absence, que j'ai fréquenté d'autres femmes dont l'une d'elle qui m'a donné la syphilis. Malheureusement, le médecin me l'a diagnostiqué trop tard. D'après lui, il n'y a plus rien à faire. Je vais mourir. Il ne sait pas quand mais, un jour, elle me tuera. Je vais mourir, Jounne alors, tu ferais mieux de t'en aller, de ne pas t'accrocher à un cadavre qui n'a plus rien à t'offrir. ». Il s'était tu. Je ne pus retenir mes larmes. Au fond de moi, je savais que je ne devais pas pleurer. Il m'avait trompée. Il était allé voir ailleurs. Cependant, je n'arrivais pas à lui en vouloir. Ça ne comptait même pas, même plus. Il allait mourir. Et, c'est tout ce qui comptait. Je me suis effondré en larmes. Je pleurais, inlassablement et interminablement. Il fit mine de me voir et dit : « Tu pleures, bel ange. Pourquoi me tortures-tu ? Pourquoi ressembles-tu à Jounne ? Pourquoi as-tu pris son apparence ? Mais, ne t'inquiète pas, Ô belle Jounne, cet ange ne t'arrive pas à la cheville. Tu restes et resteras bien plus belle que lui, que toutes. ». Abasourdie, j'hurlai : « Mais je suis vraiment là Paul ! ». Il avait fait non de la tête et conclut son monologue ainsi : « Non, tu n'es pas là, Jounne. Jounne est dans son château de princesse, en sécurité, avec les siens. Allez, envol-toi bel ange et que ce rêve ne soit que le dernier souvenir, au combien agréable de Jounne. Envol-toi. Epargne-moi. Disparaît. ». Je...Je ne

l'avais jamais vu comme ça, aussi mal en point, aussi malade, aussi dépossédé de lui-même. Je voulus chasser cette image de ma tête, cette scène pour toujours mais, à l'en croire, en vérité, je n'ai jamais cessé d'y penser. Après ça, je suis partie. Les gardes m'ont interceptée, non loin de chez lui et m'ont ramenée à la maison. J'appris un mois plus tard, alors que mes fiançailles venaient d'être célébrées avec le roi Cerbère, qu'il s'était jeté du haut de la roche Tarpéienne, dans l'océan. Il s'était suicidé. Il ne supporta pas de me voir marier à un autre, de me voir refaire ma vie sans lui, d'être parti comme il me l'avait dit. Il était condamné. Mais au moins, là où il est, j'espère qu'il ne souffre plus. Il fut enterré dans le cimetière Aux Gémonies et, là où il est, j'espère qu'il repose en paix.

Elle se tut. Son frère ne la reprit pas.

- Nous aussi, l'espérons, répétèrent Charme et Raoul, d'une même voix, la larme à l'œil. Je pris les mains de Jounne et les serrai très fort. Elle ne broncha pas. Elle sourit. Elle était enfin libérée de son mensonge. Elle était enfin libre.
- Maintenant, je crois que vous savez toute la vérité, s'exclama Maxime, ayant repris des couleurs.
- Oui, je crois, répondis-je pour nous trois. Très bien, suivez-nous maintenant.
- Quoi ! s'écrièrent les quatre personnes autour de moi, quatre paires d'yeux me fixant, étonnés.
- Il est hors de question que je vous abandonne ici, que je vous laisse pourrir une seconde de plus ici, dans cet endroit du péché ! Je refuse de vous voir mourir demain, sur la grande Place. Ne comptez pas sur moi pour ça ! s'enrageais-je. Je pensais que vous au moins, désignant Raoul et Charme, vous auriez été d'accord avec moi.
- Ecoute Athéna. Ce n'est pas que sortit d'ici nous ferait le plus grand bien mais, nous avons déjà accepté notre destin. Tu ne peux plus rien pour nous. Nous allons mourir et, c'est normal, à présent. Nous l'avons accepté, expliqua calmement Jounne, adressant un signe à Maxime, qui acquiesça aussitôt.
- Oui, et puis, ce n'est pas comme si nous allions mourir pour rien. Tu es là maintenant. Tu vas pouvoir faire bouger les choses, être utile. Nous avons fait notre temps, Athéna. C'est fini, compléta Maxime, décidément plus entêté que sa sœur.
- Et bien, moi, je ne l'ai pas accepté. Je n'y arriverai certainement pas toute seule. Vous êtes mon frère et ma sœur. J'ai besoin de vous. Ce n'est pas fini. Je refuse d'y croire. Vous n'avez pas le droit d'abandonner. Vous devez encore vous battre. Laissez-moi vous sauver, je vous en prie, les suppliais-je, les larmes aux yeux, laissant la tristesse prendre place à la colère.

Mais, ils n'eurent pas le temps de répondre. En vérité, personne ne put répondre quoique ce soit. La cloche n'allait pas tarder à sonner mais, c'était déjà trop tard. Les gardes avaient pris leur poste plus tôt. A notre désespoir. A notre perte.

## Chapitre 28 : Pris au piège

Tout fut très rapide.

En une fraction de seconde, tout ce que j'avais espéré, tout ce que je souhaitais plus que tout au monde, tout ce que j'étais sur le point d'obtenir, me furent enlevé pour toujours. C'était la fin tant redoutée. C'était la fin. Jounne et Maxime avaient raison. C'était fini.

Les gardes étaient venus. Ouvrant la grille à la volée, ils pénétrèrent dans la cellule, nous obligeant à tous nous coller contre le mur. Je fus projetée en avant, n'eus pas le temps de me retourner ou de réaliser ce qui se passait. Mettant mes mains droit-devant, avant que mon corps ne s'écrase contre Jounne déjà relevée, je me maintins debout comme je pouvais. Le vieillard n'était pas mort, en fin de compte ; il asséna une gifle à en faire déchausser les dents à Charme, lui arrachant les clés de sa ceinture, lui lançant un juron un visage. Pourtant Charme resta calme. Comme Raoul d'ailleurs. Et, étonnement, moi aussi. J'étais avec les personnes que j'aimais le plus au monde alors, plus rien ne pouvait m'effrayer, m'atteindre, me faire souffrir. Me retournant, je fixai les gardes d'un regard vide mais soutenu. Mon visage, d'une unicité parfaite, était neutre, ne laissant percevoir aucune émotion. Seuls Jounne et Maxime étaient légèrement anxieux. Peu importe, rien de pire ne pouvait leur être fait. Ils nous sortirent de la prison, la refermant bien derrière eux, blasphémant Jounne et Maxime. Nous essayâmes de nous débattre, j'entendis même des hurlements mais impossible. Ils étaient au moins une dizaine et nous, enfin, je n'étais pas armée. Ils nous plaquèrent contre le mur de la prison. Raoul se prit l'angle du rebord de la fenêtre dans le nez. Il avait eu mal, ça c'était certain, mais il ne dit rien. Au contraire, il me fit un clin d'œil, cet imbécile ! Le garde qui le menottait se moqua de lui, ses acolytes aussi mais ni Charme ni moi ne participâmes à cette moquerie collective. Cependant, voyant que Raoul souriait aussi, ils stoppèrent leurs gloussements. Après nous avoir tous les trois menottés comme des criminels (comme si nous avions la tête de trois tueurs en séries), ils nous propulsèrent en avant, pressés d'en finir avec nous, visiblement. Charme, en tête, faillit se prendre la porte, restée entrebâillée. Me retournant une dernière fois vers mon frère et ma sœur, accrochés aux barreaux de leur cellule, je leur fis un clin d'œil, leur promettant de revenir les chercher. Ils me sourirent, mais apparemment n'étaient pas très convaincus. Je leur devais bien ça. Il était hors de question qu'ils meurent. Pour l'heure, il fallait surtout que je me sorte de ce mauvais pas, qu'on s'en sorte.

Nous dévalâmes la cage d'escaliers à une vitesse ahurissante et dans un bruit tonitruant. Ils avaient vraiment hâte de nous exécuter. Etrangement, cette impression me fit rire. Comme s'ils allaient se débarrasser de nous si facilement ! Pourtant, une boule commença à se former dans mon ventre. C'était évident et plus logique. J'appréhendai la suite des événements avec anxiété, à présent, l'amusement m'ayant abandonnée. Quand ce cauchemar allait-il cesser ?

Nous nous enfonçâmes dans la prison, longeant les cellules une à une. Les prisonniers, pour certains nous regardaient avec des yeux de chiens battus et, pour d'autres nous tournaient le dos. Ils semblaient n'avoir rien à faire et, n'être pas capable de faire quoique ce soit. Mais en vérité, leurs yeux en disaient long sur leur culpabilité, sur leurs péchés, sur leur rédemption.

- Ne t'approche pas de cette cage ! m'hurla soudain, en plein visage un des gardes qui m'escortait, si l'on peut dire, me maintenant par mes poignets ensanglantés, collés l'un contre l'autre par une corde ultra serrée qui me faisait atrocement mal.

Mais, c'était sans doute le prix à payer pour avoir désobéi à la loi, pour avoir parlé une dernière fois à son frère et à sa sœur.

Le garde me saisit par la taille et me propulsa de l'autre côté du couloir, donnant un énorme coup d'épée dans les barreaux de la cellule, faisant vibrer tous les murs de la prison, obligeant le condamné à y reculer tout au fond. Je ne m'étais pas aperçu qu'il s'était rapproché à notre passage et, avait passé ses bras par-delà les montants, tentant de me toucher le visage, n'effleurant que mes cheveux. Cela ne

l'empêcha pas de m'en arracher un et de le renifler haut et fort, comme une drogue, comme s'il n'avait pas senti une femme depuis des siècles. Quel drôle d'individu !

- Que fait-il ? interrogeai-je le garde, m'ayant sauvée la vie.

*Il hume ton odeur. Il s'enivre de ton odeur. Tu n'imagines pas ce qu'ils donneraient tous, il désigna tous les fugitifs, pour ne serait-ce reparler à une femme ou encore, la toucher, ne serait-ce un de ses cheveux.*

- Qu'a-t-il fait, celui-là ? demandai-je, désignant de la tête l'homme qui m'avait volé un cheveu.

*Dans un excès de colère, de « passion » disait-il lors de son jugement, il tua sa femme et ses deux filles. Ce fut un vrai carnage. Il n'y était pas allé de mains mortes. C'était un vrai bain de sang. Après la guerre, beaucoup de rescapés devinrent fous, n'arrivant plus à dissocier l'horreur de la réalité, se croyant encore sur le champ de batailles, en train de massacrer des soldats, des civils, des innocents. Tous ceux que tu vois là sont condamnés à la peine à perpétuité, diagnostiqués comme atteints de démences séniles, ayant de graves problèmes psychotiques.*

- Ce sont de vrais tarés, oui ! s'esclaffa un autre garde, devant moi, se tordant de rire.
- Ils ont perdu toute rationalité. Ils ne savent plus ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils se croient dans un éternel cauchemar...
- Oui, bon ça va, ça va, monsieur le psychologue. De toute façon, ce sont des tordus qui mériteraient la mort alors, on s'en fout un peu non, qu'ils soient responsables de leurs actes ou pas. Et, depuis quand tu parles aux prisonniers, toi, me désigna le garde, devant moi, du regard.

L'autre se tut et, m'incita à marcher plus vite. Il avait été gentil avec moi. Pourquoi fallait-il toujours que les gentils se fassent marcher sur les pieds et les méchants les écrasent et les dominent ? Pourquoi fallait-il que l'Homme soit si stupide ? Pourquoi cet homme qui paraissait si innocent avait-il tué sa famille ?

Nous dépassâmes la trappe par où nous étions arrivés. Il me sembla apercevoir la tête de Robert au travers ou était-ce simplement mon esprit qui me jouait des tours ? J'optai pour la seconde hypothèse. C'était impossible qu'il fût là. Non. C'était déjà trop tard. Il devait être déjà parti. Je le souhaitai. Son aide nous aurait été d'aucun secours. Nous aurions simplement été plus nombreux à être exécutés. Et, Robert ne devait pas mourir. Il l'avait promis à Marie-Madelaine. A présent qu'ils étaient heureux, je m'en serais voulu qu'il en fût autrement.

L'éclairage de la prison sembla diminuer au fur et à mesure que nous avancions, les cellules étant de plus en plus vides et de moins en moins entretenues. L'odeur était bientôt suffocante, une odeur d'égout que même les rats ne supporteraient pas. Nous tournâmes avant d'atteindre le fond de ce couloir détestable et il me sembla que nous remontions. Mais, nous avancions toujours. J'avais bientôt mal aux jambes. Etrangement, dans ce couloir, il n'y avait ni cellule, ni barreau, ni criminel, seulement des murs vides aux couleurs neutres. Allaient-ils nous tuer là, à l'abri des regards et des témoins ? Mon esprit divaguait et rien ne pouvait l'arrêter. Nous bifurquâmes à droite. Cependant, il ne me sembla pas qu'il y est de couloir dans cette direction. En vérité si. Il était caché derrière un tableau uni, une teinture d'une laideur effroyable plantée ici pour dissimuler l'entrée du couloir. Mais où diable nous emmenaient-ils ? Dans l'antre d'un monstre ? Je changeai vite d'idée, les environs semblaient s'éclaircir. Les murs étaient à présent d'un gris clair, presque blanc, recouverts de tissus blanc crème, brodés de fleurs rouge vif. Leurs épines, tellement réalistes, semblaient être très douloureuses. Nous n'étions plus dans la prison. Il ne suffisait pas d'être savant pour le constater. Le sol boueux des cellules avait été remplacé par un carrelage blanc cassé, les dalles tranchées de milliards de lignes noires infinies. Les plafonds étaient plus hauts, incurvés comme une arche, toujours dans cette couleur

blanche impeccable. Aucune toile d'araignées. Etions-nous au palais ? Rien n'était impossible, pas après tout ce que je venais de découvrir depuis une semaine.

Le couloir, autrefois étroit, s'agrandit, s'élargit, s'allongea dans des proportions démesurées, laissant pénétrer la lumière de partout. Ce rayonnement trop intense, trop soudain, m'éblouit. Des grandes fenêtres remplacèrent les murs épais de tout à l'heure, laissant davantage les lieux baigner dans l'éclat du jour. Nous croisâmes un lustre en cristal, accroché au plafond, d'une beauté rare. Je crois n'en avoir jamais vu de pareil de toute ma vie. Il était incroyablement grand et magnifique. Dans mon émerveillement presque enfantin, je bousculai un homme qui allait à contre-sens de notre groupe. L'homme se vexa sûrement car, il saisit soudain mon bras, tout en se raclant la gorge, sa main étant d'une froideur presque inatteignable. C'était impossible qu'une main fût aussi froide. Elle avait la froideur du marbre. Me raidissant tout net, les gardes derrière moi, tout aussi concentrés sur leurs seuls mouvements, me rentrèrent dedans, presque instantanément après mon arrêt brutal. Ils étaient sur le point de me corriger sévèrement pour ce manque de discernement quand ils s'aperçurent de la personne qui se tenait à mes côtés. Automatiquement, ils se prosternèrent devant lui, s'excusant de ne point l'avoir remarqué. L'un des gardes me plaqua sa lourde main au milieu de mon dos, m'obligeant à me baisser. Je m'aperçus que tout notre groupe s'était arrêté et avait fait exactement la même chose.

- Ne vous excusez-pas, messieurs les officiers. C'est moi, qui aurais dû me manifester, s'exprima l'homme avec une telle aisance, ce qui soulignait son rang dans la société, un aristocrate, sans doute.

Toujours baissée alors que les gardes s'étaient relevés, il m'ordonna donc de me redresser expressément comme eux. Exécutant les ordres sans réfléchir, je dus me reculer d'au moins un mètre, m'apercevant trop tard de ma trop grande proximité avec le noble. Il sembla sourire mais, je n'y fis pas attention. Qui était cet aristocrate prétentieux ? Il avait voulu saisir ma main, sembla-t-il mais, s'apercevant qu'elles étaient liées dans mon dos, il joignit ses deux mains dans le sien et s'exprima en ses termes :

- Pourquoi cette ravissante jeune fille mérite-t-elle les fers ?

Avait-il dit « ravissante » ? Impossible qu'on me désignât de la sorte. Pourtant, son regard pénétrant et intense disait bien le contraire. Il était sérieux... Un des gardes qui me tenait par le bras répondit :

- Elle était dans la prison du Tempe, avec ces deux acolytes, il désigna du menton Charme et Raoul qui faisaient une drôle de mine. Auraient-ils perdu leur sang-froid ? J'ignore ce qu'elle y faisait mais, le roi sera juger de la gravité de leur transgression.
- Que faisait-elle ? s'enquit à toute vitesse l'aristocrate, ayant apparemment oublié mes « acolytes », se prenant d'une soudaine passion dévorante pour ma personne.

Le rendais-je aussi curieux ou faisait-il ce petit cérémonial à toutes les filles en détresse qu'il rencontrait ?

- Ils étaient dans la cellule des Condamnés. J'ignore ce qu'ils y faisaient mais, peu importe leurs agissements, ils n'avaient rien à y faire ! s'énerva le garde, ne comprenant pas le comportement de l'aristocrate, qui semblait inhabituel, à l'en croire.

J'attendis dans l'expectative, préférant m'abstenir de parler

- Calmez-vous monsieur. Je vous ordonne de reprendre votre calme devant votre roi ! s'écria l'aristocrate, d'une voix ferme et autoritaire, ne laissant pas place à la discussion.

# Adrién Verliebt

## Chapitre 29 : Le Dauphin

Alors, ce n'était pas un simple aristocrate prétentieux. C'était le roi en personne. Mais où était son escorte habituelle ? Et les gens qui le protégeaient ? Le surveillaient ? Il ne pouvait déambuler seul dans les couloirs, qu'il soit dans son palais ou pas. Ou alors l'Etiquette avait bien changé. Ou alors..., rien. Je ne savais quoi penser.

- Le fils du roi, siffla le garde, entre ses dents, dans un murmure à peine perceptible, que moi seule, pus entendre étant donné ma proximité avec ce dernier.

Alors, ce n'était pas le vieux roi Cerbère mais son fils, le fils de Jounne. C'était on ne peut plus logique. Je n'imaginai pas ce qu'aurait donné Jounne pour être à ma place. Pour voir son fils. J'étais face au fils de Jounne ! J'étais face à mon neveu, au fils de ma sœur ! Il était plus jeune que moi mais la maturité semblait avoir marqué ses traits plus tôt que prévu. Il était brun, d'un marron cendré presque noir, les cheveux coupés rats à l'arrière, légèrement plus longs devant, laissant apercevoir une cascade de bouclettes brunes sur le haut de son front. Et avec ses grands yeux d'un vert intense, presque trop, qui auraient perturbés plus d'une femme, il semblait mystérieux. Il m'intriguait. Il semblait magnifique. Mais pas aussi beau que Raoul, mon cœur étant déjà pris. Heureusement. Mais lui ne sembla pas être de cet avis. Il me dévisageait de façon démesurée, me dévorait littéralement le visage et sans vergogne. Il écarquilla les yeux et me fixa, sans daigner regarder ailleurs. M'aurait-il reconnu ? Non, impossible. Il ignorait même jusqu'à mon existence. Sa main sortit de derrière son dos, me frôla un moment le bras, son froid me provoqua des frissons dans tout le corps puis, d'un geste vif, la remit derrière son dos. Qu'avait-il ? N'arrivait-il plus à se contrôler ? Il était le fils du roi, n'avait-il pas l'habitude de rencontrer de jolies filles, belle étais-je ? Les gardes commencèrent à s'impatienter mais le fils du roi ne bougea pas. Rien n'aurait pu lui faire détourner les yeux. Il plongea les siens dans les miens avec une intensité démesurée, comme s'il y espérait y voir mon âme. Que cherchait-il ? Une personne normalement bien élevée se serait-elle permise de tels agissements à une parfaite inconnue ? Le roi lui-même se serait-il permis de faire cela, en présence d'autrui qui plus est ? Malgré tout, c'était le fils du roi, il avait tous les droits. S'il voulait me détailler langoureusement et lentement et même de façon perverse, ce qu'il ne fit pas, son regard étant plaisant, à vrai-dire, tendre et innocent, il le pouvait. C'était aux autres de s'incliner. C'était aux gardes de patienter. Soudain, il sortit de son état d'adoration pour mon visage, ses yeux se détachèrent des miens et, il se referma complètement. L'air à présent sévère et inébranlable, il s'adressa au garde qui me maintenait toujours par le bras :

- Emmenez ses deux jeunes hommes dans une cellule, peu importe laquelle, je m'en fiche et, faites-le-moi savoir ensuite. Quant à la jeune fille, laissez-la-moi. Je saurai quoi en faire. Il me fit un sourire en coin, en prononçant les derniers mots puis, reprit son sérieux : allez-vous-en, maintenant. Je n'ai plus besoin de vous.
- Mais, votre Altesse..., tenta l'un des gardes, qui s'occupait de Raoul, plus téméraire que les autres, à l'en croire sa tentative. Personne ne pouvait contrer l'avis du fils du roi.
- Faites donc ! ordonna-t-il, dans un souffle d'impatience, comme s'il ne permettrait pas qu'on remette en doute son jugement.

Ni une ni deux, ils se détachèrent de moi, me laissant seule avec le fils du roi. Ils firent demi-tour, emmenant Charme et Raoul avec eux. Aucun ne croisa le regard du monarque, tous les yeux rivés sur le sol du palais. Même Raoul et Charme faisaient de même. Avaient-ils peur du dauphin ?

- Par contre, s'écria le fils du roi, vous auriez l'amabilité de la défaire de ses fers ! Je ne voudrais abîmer davantage ses frêles poignets, critiqua-t-il, d'une voix dure. Il sembla vexé, même agacé qu'on ait pu me blesser, qu'on ait pu m'enchaîner comme une vulgaire criminelle. Il ne me connaissait pas. Était-il possible qu'un simple regard puisse à jamais

toucher en plein cœur une personne et lui donner envie de vous donner sa vie pour vous sauver ?

Les gardes, renfrognés et étonnés, finirent par me détacher. Ils le firent d'un coup sec, n'allant pas dans la délicatesse, sans en démordre, comme s'ils avaient dévalé toute leur colère sur cette corde qui me servait de chaînes. Etaient-ils énervés qu'on me relâche ? A peine la corde me fut-elle enlevée que la douleur commença à se propager dans mes deux bras, mes poignets étant enflés jusqu'au sang. Le dauphin se précipita sur moi et saisit mes poignets, les enfermant dans ses mains froides. C'était comme si elles éteignaient le feu qui me brûlait les avant-bras. Ce fut agréable. Mais son geste était tout de même déplacé et incompréhensible. Je ne m'en plaignis pas. Raoul et Charme me regardèrent étrangement comme si soudainement, la panique avait pris place à leur calme de tout à l'heure. Puis, ils me laissèrent, incapable de faire quoique ce soit. Ils se retournèrent néanmoins, imprégnant une dernière fois mon visage dans leur mémoire. Leur regard était lourd de sens : ils me disaient adieu. Mais pourquoi ? Ils n'allaient pas mourir ? Je n'allais pas mourir ? Au contraire, le fils du roi m'avait sauvée la vie, avait pris soin de moi ?... Que se passait-il ? Qu'était-il en train de m'arriver ? Pourquoi semblaient-ils si inquiets ? Je n'y comprenais plus rien. Ils semblaient savoir des choses que j'ignorais. Mais quoi ! ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir et dus rapidement me reprendre. Le dauphin me dévorait encore des yeux, me scrutait encore de ce même regard intense. Il finit par rompre ce silence devenu gênant :

- Avez-vous toujours mal aux poignets ? me susurra-t-il, avec une voix de velours, de son visage d'ange.
- Non, sifflai-je, dans une froideur à peine perceptible apparemment qui pourtant, ne laissait pas place à la discussion.

Evidemment que j'avais mal mais je ne pouvais me montrer souffrante devant lui. Malgré ma froideur (ses mains l'étaient davantage), jamais il ne daigna tourner la tête. Il lâcha mes poignets. Prenant une démarche féminine, snobe et quelque peu ridicule pour une personne de son rang, il se mit à marcher, mettant sa main derrière mon dos, m'obligeant à le suivre. Nous avançâmes tous les deux dans le château, l'un à côté de l'autre. Le calme s'installa, rythmé par le bruit de nos pas. Malheureusement, il ne dura pas assez longtemps.

- Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous regarde ainsi ? s'enquit-il, d'une voix langoureuse et sensible, qui ne lui allait pas du tout.
- J'avoue être dans l'incompréhension la plus totale, sir, répondis-je, de la façon la plus honnête qui soi. Il ne devait pas voir que j'étais anxieuse, paniquée, pressée.
- Cela ne fait rien, mademoiselle...
- Anèthe, sir, dis-je, automatiquement.
- Anèthe ! Quel joli prénom ! répéta-t-il, d'une façon presque amoureuse. Anèthe comment ?
- Seulement Anèthe, sir.
- Et bien « seulement Anèthe », ironisa-t-il, malgré ma célébrité, permettez-moi tout de même de me présenter dans les formes, je me nomme Adrien Verliebt, fils de Cerbère I. Mais, vous pouvez m'appeler Adrien, je vous en prie.
- J'ignore si l'Etiquette le permet.
- JE suis l'Etiquette ! s'emporta-t-il. Veuillez m'excuser, je suis quelqu'un de légèrement sanguin ! Je suis le roi, le futur roi. Personne n'a plus d'autorité que moi, sinon mon père. Je



vous autorise alors prenez ce privilège qui vous est dû, en gage de votre beauté, roucoula-t-il, le sourire jusqu'aux oreilles.

Il était étrange. Je ne me l'imaginais pas comme ça.

- Bien, repris-je, merci pour ce privilège, sir, heu..., je veux dire, Adrien, me dépêchai-je de modifier, voyant ses yeux s'énervant.

Comme si nommer une personne par son prénom était « un privilège ». Qu'il pouvait être snobe et prétentieux !

- Maintenant que nous avons fait les présentations, reprit-il, tout en basculant son buste d'avant en arrière, ses bras tendus derrière son dos, j'aimerais savoir...

Pendant une seconde, j'eus une vague sensation de malaise comme s'il allait me demander ce que je faisais dans la cellule de Jounne et Maxime. Je ne pouvais pas lui dire la vérité. Je ne pouvais pas lui dire ce que je faisais là-bas. Il me ferait exécuter sur le champ. Vite ! Je devais trouver un mensonge et un bon ! Il se racla la gorge. Il rougit puis reprit ses esprits, secouant sa tête. Qu'avait-il ?

- J'aimerais savoir ce que vous pensez de ma personne ? demanda-t-il, d'un ton le plus naturel qui soit.

Ah ! Ce n'était que ça ! Rassurée, je réorganisai mes idées dans ma tête et exposai ma réponse :

- Je vous trouve très élégant et, très royal, me moquai-je. Mais, apparemment, ça n'eut pas l'effet escompté. Il fut ravi de mon compliment :
- Vous êtes une bien gentille jeune fille, ravissante, belle, magnifique, splendide, ravissante...

Il s'empourpra à une vitesse ahurissante, se perdait dans ses mots au fur et à mesure qu'il me flattait. Il s'arrêta de parler, s'apercevant vite de la tournure embarrassante que venait de prendre la discussion. Cependant, il ne rompit pas le silence. Non, au contraire. Il s'approcha. Il s'approcha encore. Mais que faisait-il ? Qu'avait-il l'intention de faire ? Je n'allais pas embrasser mon neveu quand même ! Cette pensée me répugna tellement que je ne pus me résoudre à rester de marbre. Je reculai d'un bond, cachant mon visage derrière mes cheveux. Il ne comprit pas mon geste, évidemment mais son interprétation me fit bien rire. Il était mordu et, j'allai bien en profiter. Il pourrait m'être très utile.

- Ne soyez point gênée, mademoiselle Anèthe. Prenant mes mains, il enchaîna : avant d'être un roi, je suis avant tout un homme et, votre beauté, j'imagine, a dû faire tourner la tête à plus d'un homme. Vous devriez avoir honte d'être aussi belle ! s'exclama-t-il, amusé.
- Ma présence tourmenterait-elle sa Majesté ? m'enquis-je, tout aussi amusée du quiproquo idéal qui venait de s'installer. Voudrait-elle que je me fasse plus laide afin de ne point vous tourmenter...
- Non jamais ! me coupa-t-il. Ce serait du gâchis et je crois même que la chose serait impossible ! Votre beauté ne doit pas être gâchée, elle doit être exposée, dévoilée, montrée au monde. Il se tut, marmonna quelque chose dans sa barbe mais, je ne sus déterminer quoi. Il reprit son sérieux et débita :
- Vous savez qu'un monarque doit réaliser les tâches qui lui ont été confiées comme gouverner son royaume avec aplomb, leste et discernement. Savoir être avec et contre son peuple, le protéger et lui dire quand il est dans l'erreur. Ce sont là des choses bien administratives mais, un roi se doit avant tout de se marier.

Ça y est ! Il avait dit le mot fatidique qui m'effrayait depuis tout à l'heure. Il l'avait dit. S'en était fini. Voilà ce qu'était son somptueux, son funeste dessein : se marier avec moi, se marier avec sa tante !

N'a-t-on jamais vu pareille inceste ! Si, malheureusement. Mais, je ne participerai pas à cette mascarade. Je me refuserai à lui. Je ne céderai pas à ses exigences. Je ne l'épouserai pas ! Ignorant mes réflexions, il continua :

*Le mariage est une tradition qui se fait depuis le commencement de notre ère, depuis la création des premières civilisations, des premiers royaumes. Il traduit un lien d'amour, un lien de sang mais également un lien de paix. Le peuple se ralliera à moi si je me marie avec lui. Vous êtes une fille du peuple. Je me marierai avec vous.*

Sa voix se tut. Marchant toujours, son dessein était accompli. Il avait énoncé ses volontés et, elles étaient abominables. Que devais-je faire ? Que devais-je dire ? Dans le flou le plus total, je ne dis rien, l'observant de tout son long, le visage inexpressif, dans l'impossibilité de dire quoique ce soit. J'étais comme aphone. Il fallait que je réfléchisse. Je pensai à ma mère. Qu'aurait-elle fait à ma place ? L'aurait-elle épousé sachant qu'il était un membre de sa famille ? Aurait-elle refusé sa proposition ? Mais, en vérité, la question que je devais me poser, c'était s'il me laissait le choix...Pouvais-je refuser ? Devais-je accepter ?

Il se racla la gorge et, tout fier de sa déclaration, la réitéra :

- Tu deviendras ma femme.

Avais-je encore bien entendu ce qu'il venait de dire ou étais-je en train de faire un cauchemar ! Que venait-il de dire ? Etait-il sérieux ou se moquait-il de moi ? Je ne pouvais devenir sa femme. Quand bien même je le voudrais, c'était impossible. J'étais bien plus vieille que lui mais apparemment, la connaissance de mon âge lui importait peu. Mais, au-delà de ça, j'étais sa tante. J'étais un membre direct de sa famille. Je ne pouvais pas. Je ne voulais pas. Il fallait que je le convainque de renoncer à cette folie. Je devais faire comme Marie-Madeleine, le convaincre de renoncer à moi, qu'il existait d'autres femmes bien mieux. Mais qui ? Qui pourrais-je présenter à ma place ? Personne. Marie, elle, avait un plan. Je n'en avais aucun. Et le temps me manquait. Je lui devais une réponse. J'optai pour le fiancé jaloux et violent. Dans sa témérité, il ne m'avait pas demandé si j'étais mariée ou pas. Je n'aurai qu'à lui dire que j'étais fiancée et, tout rentrerait dans l'ordre. Enfin, je l'espérais...

Il était étrange. Il sembla m'effrayer par moment. C'était comme s'il jouait un rôle, comme si ce n'était pas dans son habitude d'être complaisant, d'être magnanime, comme si malgré tous ses efforts pour être aimable, il était toujours rattrapé par ses tourments d'homme affable et ses mauvaises habitudes. Pouvais-je lui faire confiance ? Pouvais-je espérer qu'il renonce à moi ?

Il attendit, les yeux rivés sur moi, imperturbable, s'attendant à une réponse positive de ma part, étant donné qu'il souriait de toutes ses dents. Comment lui dire que sa proposition était stupide sans le brusquer ? Je l'ignorais. Je jouai carte sur table.

- Je ne peux pas vous épouser même si je le voulais. Je suis désolée, dis-je simplement, diminuant le son de ma voix comme si j'étais triste et déçue de ne pouvoir exaucer son vœu, ce qui m'allait parfaitement !
- Ah..., répondit-il. Il se renfrogna. Il était vexé. C'était évident. Il était dépité. Je le sentais bouillir. Il enchaîna :
- Je ne suis point à votre goût, c'est ça. Je sais, nous nous connaissons à peine (pour ne pas dire pas du tout) mais... Son visage changea et, il perdit tout son sang-froid, devint glaçant dans ses yeux et s'écria :
- Mais, puis-je vous donner un conseil, vous ne trouverez pas meilleur parti que ma personne dans ce bas monde, quoique dans le cimetière peut-être !

Je l'avais vexé. J'avais blessé son orgueil. J'avais blessé sa Majesté et il se trouva désappointé. Sa prétention évanouit toute la bonté que je me forçais à ressentir pour lui. Quel homme imbu de lui-même ! La rage semblait sortir entre ses dents comme un chien enragé enfermé dans une cage qui brisait enfin les barreaux et fonçait sur sa proie. L'avais-je vraiment rendu moi-même si violent ou l'avait-il toujours été mais sembla-t-il feindre le contraire avant que je ne le pousse dans ses retranchements ? Je ne voulus savoir la réponse. En réalité, ce qui me surprenait le plus était qu'il avait évoqué le cimetière. Voulait-il me tuer ? Non... Mon cerveau faisait des raccourcis mais il ne voulait sûrement pas dire cela. J'enchaînai tout de suite :

- Ce n'est pas ça du tout, votre Majesté. Vous êtes très à la mode au contraire. Seulement... Quoi lui dire ! Quoi lui répondre ! Et puis tant pis... Je ne suis pas disponible. Je suis fiancée. Et..., ma famille ne permettrait pas que ce mariage soit défait.

## Chapitre 30 : Mentir pour mieux mentir

Ça y est ! Je l'avais dit. Je lui avais menti. J'espère que Raoul ne m'en voudra pas trop de ce petit mensonge mais, il était vital pour ma survie et pour mon âme. Je ne me marierai pas avec mon neveu, même pour tout l'or du monde ! Je lui avais menti pourtant, malgré que ce fut indispensable, je me sentais coupable, je ne me sentais pas bien, comme si je venais de faire une bêtise, comme si je n'aurais jamais dû dire cela, mais c'était trop tard, trop tard pour faire demi-tour.

- Ah..., répéta-t-il une seconde fois.

Jamais je ne vis un homme tant vexé, étonné et blessé dans son orgueil qu'Adrién. Il semblait surpris, hébété, comme s'il ne s'attendait certainement pas à une telle révélation. Il se renfrogna et réfléchit. Il était circonspect. Il le resta un long moment pour être exacte. Nous marchâmes toujours. J'ignorais où il m'emmenait mais, je n'osai le lui demander. Voulait-il toujours me tuer ? Je n'avais jamais vu pareil homme perdre autant ses mots et être autant dans l'incompréhension, dans l'embarras presque. C'était pourtant simple non ? Pourquoi refusait-il d'admettre que notre mariage était impossible ? Et puis d'abord, il ne me connaissait absolument pas. N'étais-je pas une criminelle avant de le rencontrer dans les couloirs de son château ! Pourquoi m'avait-il sauvée alors qu'il savait pertinemment qu'on nous emmenait à la guillotine ? Peut-être s'attendait-il à ce que je lui compte tous mes desseins, ce que je faisais dans la prison, avec ses airs de charmeur, avec sa drague stupide datant de l'Egypte antique ! Il ressemblait à Jounne physiquement mais, tout l'intérieur respirait l'horreur et la puanteur de Cerbère, son père. Il l'avait bien manipulé, bien éduqué à sa manière, bien remodelé. Maintenant, il ne ressemblait plus à rien, seulement à l'altère égaux de son père, seulement à l'ombre de Cerbère, seulement à un monstre !

- Comment se nomme l'heureux élu ? marmonna-t-il soudain, toujours blessé dans son orgueil.

Je réfléchis à un mensonge vraisemblable mais le temps me manquait et, voyant qu'il s'impatientait, je décidai d'accabler davantage Raoul. Je l'aimais, c'était certain. Le mensonge aurait même pu ne pas en être un tellement cette éventualité me faisait sourire et m'emplissait de joie. Mais il le mettait en danger et, dans ces circonstances, il ne me faisait plus rire du tout. Je n'avais plus le choix.

- Il se nomme Raoul. Je pris une profonde inspiration et enchaînai :
- C'est l'un des deux hommes qui m'accompagnaient, ceux que vous avez envoyés en prison...
- J'aurais espéré qu'ils ne soient que de simples compagnons de route mais soit, me coupa-t-il.
- Moi de même, mentis-je.

Il semblait déçu mais en même temps pas tellement, c'était comme s'il s'y attendait presque. Soudain son regard changea de tout au tout, il souriait jusqu'aux oreilles, d'une façon sournoise presque mesquine. A quoi pensait-il ?

- Avez-vous peur de votre fiancé, mademoiselle Anèthe ? se hâta-t-il de me demander. Que voulait-il dire ? Où voulait-il en venir par-là ?
- Non, me précipitai-je de lui dire, interdite.
- Et, avez-vous peur de votre souverain ? insista-t-il.

Mais qu'est-ce qu'il lui prenait ! Là c'était certain. Il commençait vraiment à me faire peur. Mais, il ne devait pas le savoir. Je ne devais pas me montrer faible devant lui. Il ne devait pas savoir qu'il commençait sérieusement à m'effrayer. Quoi lui répondre à présent ? Lui mentir ? Là était la meilleure de mes options.

- Non. Devrais-je ? dis-je, froidement, le fixant bien droit dans les yeux. Mais où voulait-il diable en venir !
- Imaginons que, malencontreusement, il sourit de toutes ses dents, passa sa langue sur ses lèvres et continua, votre fiancé, Ra...Raoul, c'est ça. Imaginons que, votre fiancé Raoul venait à mourir, que malencontreusement, il voulait me voir craquer en me torturant de la sorte mais je ne bronchai pas, maintenant mon regard, que malencontreusement, je tue votre fiancé..., vous marierez-vous avec moi ?

J'eus un rire nerveux mais je me stoppai vite, voyant qu'il était on ne peut plus sérieux. Etait-il en train de se moquer de moi ou m'annonçait-il qu'il voulait tuer Raoul ! Mon cœur explosa. Ce ne pouvait être possible. Adrien voulait simplement me torturer pour avoir blessé son égo, il ne ferait pas de mal à Raoul, hein ! J'essayai de me persuader à moi-même qu'il n'avait pas prononcé les mots que je venais d'entendre mais, je me fourvoyais. Il les avait bien dits, tous. Il était pire que ce que j'imaginai. Il était le diable incarné. Cerbère avait bien rempli son office et aujourd'hui, son fils se convertissait à la criminalité ! Je compris alors l'inquiétude que j'avais perçue dans les yeux de Raoul et Charme. Eux au moins avaient compris les desseins du roi, pas moi. Je devais faire quelque chose, répondre quelque chose, lui me regardant toujours de ces yeux crapuleux. Il me dégoutait ! Et si je devais l'épouser, si je devais sauver la vie de Raoul, je le ferai, je l'épouserai, je me sacrifierai. Il le fallait. La peur s'évanouit et, le fixant d'un regard noir et sûr de soi comme jamais je ne l'avais été jusqu'alors, je lui répondis :

- Pas besoin d'un martyr pour notre mariage. J'accepte votre demande...
- Cela veut dire que...
- Oui...Je me marierai avec vous.

Tout était dit. Je ne le laissai pas finir sa phrase. Il était heureux, c'était évident, sautillant comme un enfant à qui on aurait rendu son jouet ou promis un cadeau fantastique. Je me tus. Je ne pouvais en dire plus. Je ne reverrai plus jamais Raoul et ça, c'était intenable. Les larmes me venaient aux yeux. Je les annihilai d'un revers de manche. Je serrai les dents. Je ne devais pas flancher. Je devais dire au revoir à Raoul, l'abandonner...J'avais échoué. Saisissant mon bras, Adrien se rapprocha de moi, ma hanche touchant le haut de sa cuisse. Nous continuâmes à marcher et pas une seule fois je ne rompis le silence. Il devait s'en contenter. Il m'avait brisé le cœur et jamais je ne lui pardonnerai cet affront. C'était un immonde bonhomme, comme son père. Il ne dit rien. Il avait ce qu'il voulait après tout. Il ne devait pas m'en demander davantage. Il s'en contenta.

## Chapitre 31 : Tensions

Ce calme trop plat prit des tournures dramatiques, entrecoupé par les bruits de pas du fils du roi. Ses talonnettes brutalisaient le carrelage, à en briser les carreaux du sol, le bruit se propageant dans tout le château. S'il voulait passer inaperçu, c'était raté. Je me mordais la lèvre inférieure, l'angoisse commençant à m'envahir toute entière quand, au détour d'un couloir, à ma grande stupeur, plongée dans mes pensées, j'heurtais quelqu'un. D'où venait-il ? Je ne l'avais pas vu arriver ! Mais, à l'en croire la réaction d'Adrién, lui, l'avait vu. Il hurla. Me lâchant le bras, me poussant presque au passage, il se jeta sur l'homme en question. Qu'avait-il fait de mal si ce n'était de m'être rentré dedans ? Il ne méritait pas un tel traitement. Personne ne le mériterait. Il était courbé, pieds nus, vêtu d'une toge, les mains jointes au niveau de son cœur. Il avait déjà perdu tous ses cheveux pourtant, il ne semblait pas si vieux que cela, les rides ne perlant pas encore sur son visage. On aurait dit qu'il avait vieilli trop vite. Ses veines ressortaient sur ses mains et, il tremblait de partout. Il était maigre, sal et complètement proscrit. Il était soumis au roi certes, mais cette soumission était pire qu'un simple respect, c'était de l'esclavage ! J'en avais presque mal au cœur de voir un tel homme. Je pensais que l'esclavage avait été aboli en 1848 ! Heureusement, son état de pauvreté malade n'avait pas atteint ses yeux. Ils étaient intacts : grands, bleus comme jamais je n'en avais vu jusqu'alors, intenses, invincibles. J'aurais aimé avoir les mêmes yeux mais, les mieux étaient marrons. Le roi, lui, était tout sauf soumis et invincible. Il était horrible, violent et cruel. Il lui envoya une gifle à travers le visage, l'obligeant à s'effondrer au sol. Il tomba. Il pleurait et serrait les dents, s'excusant auprès du roi, mais il ne voulait rien entendre. Adrién lui envoyait des jurons à peine acceptables, à peine justifiables, tout en le violentant de façon inconcevable. Je dus tourner les yeux tellement cette vision d'horreur me donnait mal à la tête. Bientôt, il le laissa se relever, l'esclave pleurant toujours et s'excusant, inarrêtable. Il tendit une clé au roi qui lui prit avec fureur. J'eus soudain l'impression qu'Adrién avait aussi arraché les mains de l'homme, dans son élan, que ses mains s'étaient détachées de son corps. J'eus un haut-le-cœur.

- Espèce d'esclave incompetent ! hurla Adrién, de plus belle.

Bousculant l'esclave, il dégacha une tapisserie, une tapisserie grandeur nature montrant un combat de chevaliers, de ses mains et enfonça la clé dans le mur. J'entendis les verrous d'une serrure que l'on fermait mais, je n'avais pas le souvenir d'avoir vu une porte. Il mit la clé dans sa poche et remit la tapisserie bien à sa place. Il me semblait qu'il y avait écrit quelque chose en haut du mur, sous la toile mais, je n'eus pas le temps de voir l'inscription. Ça semblait secret, comme si l'on ne voulait pas que cet endroit soit découvert. Qu'est-ce qu'on pouvait y avoir caché à l'intérieur ? Soudain, ma curiosité s'éveilla. Je m'étais mise à m'imaginer mille choses, plus extravagantes les unes des autres, pouvant se trouver à l'intérieur. J'étais prise au piège. J'étais prise au piège de mon envie irrésistible de savoir ce qui était caché. Je devais savoir. Je voulais savoir. Et, si le roi ou son idiot de fils dissimulaient quelque chose, je le découvrirais !

D'un coup de pied, il envoya l'esclave se faire paître, l'éloignant le plus possible de lui.

- Va aux cuisines, que je n'aie pas raconter ce comportement à mon père et qu'il ne t'exécute ! s'énerva Adrién.

L'esclave partit en courant dans le sens opposé. Il se retourna vers moi, ses grands yeux bleus encore humides croisant les miens. Il me sourit, comme s'il avait ressenti de la pitié pour moi. Je lui renvoyai son sourire puis, il s'enfuit dans les couloirs infinis du château. J'aurais voulu intervenir mais je ne pouvais pas. J'étais comme paralysée, tétanisée par ce qui venait de se passer. Je n'étais pas intervenue et, je m'en voulais. Mais, la culpabilité n'eut pas le temps de m'envahir très longtemps, Adrién revint à moi et, fit mine de critiquer la qualité du personnel, devenue rare de nos jours afin de changer de sujet, reprenant mon bras, entrelaçant ses doigts entre les miens. Le silence se réinstalla. Enfin, un silence par intermittence entrecoupé de monologues interminables d'Adrién. Lui au moins, il avait hâte de se marier. Ce qui n'était pas mon cas. Je voulais simplement m'enfuir, fuir le plus vite, le plus

loin possible, sauver mon frère et ma sœur, Raoul et Charme, ma famille et fuir. Là était ma seule préoccupation jusqu'à ce que nous nous soyons arrêtés. J'étais incapable de dire où nous étions dans le château, seulement au beau milieu d'un couloir cette fois-ci rose pâle où les murs avaient été recouverts de dorures. Comment arriverais-je à retrouver cette pièce secrète que le roi voulait dissimuler si je ne me rappelais pas d'où nous venions ? Peu importe, de toute façon je faisais mieux de ne pas y penser. Nous étions face à une porte au bout de l'allée. Elle était massive, ornée d'or et de dessins splendides. Il y avait des roses un peu partout et au centre un oiseau couleur de feu qui s'envolait. Je me demandai ce que nous faisions là. Mais le roi, comme s'il lisait dans mes pensées, me répondit sans hésiter :

- Vous vous demandez sans doute pourquoi nous sommes-nous arrêtés ici, je me trompe ? sourit-il.

Bien évidemment que je me demandai ce que nous faisions seuls dans ce couloir désert. J'imaginai que ce n'était pas uniquement la splendeur de cette porte qui méritait le détour. Je me raclai la gorge :

- En effet, dis-je, froidement. Que faisons-nous ?
- Je pensais que vous aimeriez découvrir vos nouveaux appartements, ma chère, susurra-t-il, fier de son idée de génie.

Quelle idée ! Comment osait-il se moquer encore de moi ! Ce cauchemar ne se terminera-t-il donc jamais ? Il m'insupportait du plus haut point mais de là à me montrer là où je passerai le restant de mes jours, là, c'était le coup de massue. A mon grand étonnement, quoique ma tête fût complètement indéchiffrable, il comprit tout l'inverse de mes pensées :

- Je sais, vous semblez surprise. Vous ne vous y attendiez pas le moins du monde. Mais rassurez-vous, ce n'est que provisoire, le temps que l'on vous présente à la cour, à mon père et à tout le royaume, le temps durant lequel vous ne serez que ma fiancée mais après, vous logerez dans mes appartements, à mes côtés.

C'était pire que tout ! Avait-il vraiment l'intention d'épouser sa tante ou étais-je la seule à qui cette situation posait problème ! Non, en vérité, j'étais la seule. Il me voyait que comme une jeune fille des plus normales avec qui il souhaiterait vieillir, avec qui il souhaiterait faire des enfants. Cette perspective me fit grimacer de dégoût. Mais de là à modifier le protocole afin que je dorme dans ses appartements, c'était scandaleux. Jamais la cour n'accepterait ! Et j'en étais bien heureuse. Si je devais devenir sa femme et, je devrais m'habituer à cette éventualité, je voudrais avoir mes propres appartements. Jamais je ne supporterais de le voir tous les jours, tous les matins, tous les soirs, toute ma vie. Voyant que je restai silencieuse, il me prit les deux mains et me fixa droit dans les yeux :

- Qu'avez-vous ma mie ? Vous êtes tant silencieuse, quelque chose ne va pas ? Vous semblez soucieuse. Quelque chose vous chagrine ?
- C'est seulement que, je ne m'y attendais pas. Tout me semble un peu précipité, vous ne trouvez pas, insistai-je.
- Vous savez, dès que je vous ai vue, j'ai tout de suite su que vous deviendrez un jour ma femme. Vous ignorez peut-être ce qu'est le coup de foudre, le destin, mais croyez-moi, quand vous me connaîtrez un peu mieux, vous tomberez tout aussi amoureuse que je le suis actuellement.
- Etes-vous amoureux de moi, mon seigneur ? m'étonnai-je.
- Comme si vous ne le saviez pas, mademoiselle Anèthe.

Et bien non, je ne le savais pas ! Mais peut-être que... Non, ça ne marcherait jamais. Et si, profitant de cette situation (il me dévorait encore du visage, plongeant ses yeux dans les miens), je le convainquais de renoncer à Raoul et Charme, en échange de notre mariage, à présent qu'il n'était plus en colère contre moi (il n'accepterait jamais la libération de Jounne et Maxime). Ce serait au moins ça. Je me décidai d'essayer. Je me dégoutais déjà d'avance de ce que je m'apprêtais à faire mais, peu importe, je devais essayer. La morale ou la bienséance n'avaient plus son mot à dire, ce n'était plus qu'une question de vie ou de mort. Plongeant à présent mon regard dans le sien, je le scrutai comme si j'allais apercevoir son âme, comme si j'allais découvrir toutes les pensées, tous les secrets d'Adrién. Le voulais-je ? Non... Mais peu importe.



## Chapitre 32 : Jeu dangereux

- Vous ne semblez pas indifférente à mon charme, à l'en constater, déclara-t-il dans une voix grave, comme sûr de lui.
- Peut-être, répondis-je, me mordant la lèvre inférieure.

Il blêmit. Je me dégoutais déjà mais il était trop tard pour faire demi-tour à présent qu'il marchait dans mon piège. Mieux encore, il sauta à pied-joint dedans ! Il me rendait la tâche trop facile cet Adrién. A tort ? Il était imprévisible. A la moindre contrariété, il se rétracterait. Je devais en profiter. Sa respiration était saccadée. J'aurais presque pu voir une goutte de sueur perler son front. Il respirait toujours plus fort. Je m'avançais davantage, réduisant l'espace qui nous séparait, encore et encore... Je pouvais presque sentir son souffle dans mes cheveux à présent. Il bandait. Je pouvais presque le toucher, mes cils frôlant son menton. Il était vraiment plus grand que moi. Ou était-ce moi qui étais trop petite ? Je voyais ses mains qui se rétractaient, l'une dans l'autre, maintenues derrière son dos ; il était tendu jusqu'à la moelle. Il passa sa langue devant ses dents, et tout en se grandissant, m'observa de haut en bas. S'imaginait-il que nous allions faire quoique ce soit ? Je ne pensais pas que l'esprit des hommes étaient tant en proie à leurs désirs, prenant leur passion pour une réalité. Quoiqu'il en soit, il était tout à moi. Il n'osait bouger. Cette situation était assez comique en vérité, elle me rappelait celle de l'arroseur arrosé : il voulait prendre possession de moi, ainsi, il se retrouva transformé en marionnette, me laissant tirer les ficelles au gré de mes envies. Afin, presque. Soudain, sa respiration se fit plus sereine, ses mains se délièrent pour se poster le long de son corps et ses jambes touchaient littéralement les miennes. Ce serait-il approché sans que je ne m'en rende compte ? Ses mains, toujours d'une froideur de marbre, se placèrent sur mes bras. Je frissonnai. Que faisait-il ? Etais-je en train de perdre le contrôle ? M'aimait-il vraiment ? Non, ce n'était pas possible, pas après tout ce qui s'était passé, pas avec tout ce que je savais. Ses mains ne tremblaient pas, c'était moi à présent. Elles remontèrent longuement, avec douceur jusqu'à mon cou, m'obligeant à relever ma tête afin de le fixer droit dans les yeux. Il me dominait, c'était certain. J'allais presque perdre le contrôle, oubliant presque pourquoi j'étais là quand, remettant une mèche de cheveux rebelle derrière mon oreille, il tenta de m'embrasser, soulevant mon menton de son autre main. Je tournai la tête, mes lèvres frôlant sa joue et se logèrent dans son cou. Je repris le contrôle. C'est lui qui tremblait à présent. Je me rapprochais encore, sentant son corps se contracter entièrement contre le mien. Je laissai échapper un souffle dans son oreille. Il tressaillit. J'embrassai le lobe de son oreille, il se raidit de tout son long. Mes lèvres la frôlèrent puis, dans un chuchotement à peine perceptible, je lui soufflai :

- Sa Majesté aurait-elle perdu son sang-froid ?

Il sursauta et laissa échapper un rire nerveux avant de se ressaisir. Je l'avais eu. Je le contrôlais complètement. Mes mains qui étaient le long de mon corps se placèrent sur ses cuisses. Il se raidit davantage. Je souris de toutes mes dents. Mes mains remontèrent le long de ses cuisses. Il serrait les dents, sa respiration devenant de plus en plus irrégulière. S'en était presque inquiétant. Mais allais-je m'arrêter pour autant ? Non. Allait-il jouir ? Je profitai de l'occasion pour lui poser LA question, qui me tracassait depuis bientôt ce qui me semblait des heures :

- Si je deviens votre femme, j'aurai le droit d'user de mon mari comme je le voudrais, lui demander ce que je veux, faire ce que je veux ? susurrai-je dans une voix sucrée.
- Biennn sûr, déglutit-il.
- Donc..., je peux exposer une condition à notre mariage ? soufflai-je, moins rassurée déjà.
- Evidemment..., lâcha-t-il, dépossédé de ses moyens, totalement consumé par ce que je faisais avec mes mains.

- Très bien...Je respirais un grand coup et enchaînai : vous libèrerez Raoul et Charme, vous me promettrez que vous ne leur ferez aucun mal. Ainsi, je consentirai à vous épouser. Considérez cette demande comme un cadeau de mariage.

Remontant mes mains, je le touchai presque de l'intérieur, l'obligeant à accepter ma demande. Réitérant ma demande, j'enfonçai encore plus mes mains (en vérité, je n'enfonçais que mon pouce et mon index dans le haut de sa cuisse). Il sembla sortir de lui-même, comme s'il aurait voulu se dédoubler. Il ne respirait plus et dans son inspiration, souffla :

- C'est d'accord.

Je stoppai la progression de mes mains et me reculai net. Mes mains n'avaient frôlé que son entre-jambe et il jubilait déjà ! Quelle extase ! Nous nous dévisageâmes un moment, lui gêné, évidemment et moi, triomphale comme jamais je ne l'avais été jusqu'à ces derniers instants. J'avais réussi. Et, c'est tout ce qui comptait à cet instant.

Il me jaugea de haut en bas, comme s'il aurait évalué de la marchandise (c'était une attitude déplacée !) puis fonça dans ma direction. J'eus presque l'impression qu'il allait me rentrer dedans ou me prendre violemment dans ses bras mais, au dernier moment, il me contourna, son bras touchant mon épaule. Ouvrant la porte derrière moi dans un léger grincement, il m'invita à entrer. A peine j'eus mis mes deux pieds dans la pièce que déjà il referma la porte. Il fit sonner une clochette suspendue, située au-dessus du verrou, puis s'affala dans un fauteuil rembourré style Louis XIV, au centre de la pièce. Accolée à la porte, je n'osai bouger : je ne vis jamais de ma vie pareille chambre. Elle était splendide, gigantesque, magnifique. Les murs recouverts d'un rose pâle, les sols habillés de tapis rouge et bleu ciel et le lustre en cristal accroché au centre du plafond blanc crème rendaient cette pièce apaisante et tranquille. Je devins presque jalouse de la personne qui dormait dans cette chambre de luxe. Tout le confort y était et, cela contrastait totalement avec celle que j'avais à Adémon, chez Saul où le seul bonheur que je possédais était cette fenêtre qui donnait sur le mur nous séparant d'Angess. Mais ce temps était à jamais révolu et l'on me donnait un royaume tout entier. A ma gauche, il y avait un immense lit à baldaquin blanc et beige avec des coussins écarlates, accompagné de petites tables de nuit de la même couleur où siégeait des bougies éteintes. Au pied du lit était fermé un grand coffre en osier avec un bouquet de roses dessus. Aux deux côtés de la porte, il y avait deux commodes ornées d'un rond de serviette en dentelle au centre avec des minuscules sculptures blanches au centre, suivies de deux armoires. A gauche du lit se dessinait une porte comme au fond à droite de la pièce (je me demandai où elles menaient) et à droite, une immense plante magnifique dont j'ignorai le nom. Le roi me faisait face, assis, un autre fauteuil à côté de lui et une table dans le même appareil, beige et rose pâle, devant lui, le tout sur un tapis chinois. Derrière lui s'ouvrait une grande terrasse fermée par une baie vitrée habillée de rideaux pourpres lassés par un cordon or. Et à ma droite, il y avait une coiffeuse rose complétée de tous les accessoires utiles à une femme à droite de la porte puis, un imposant paravent blanc et beige dissimulant tout juste la baignoire îlot en acrylique et en or, le lavabo dans les mêmes matériaux et le pot-de-chambre sous une chaise en osier. La chambre était vraiment belle mais, elle était trop grande à mon goût. Et, je ne supporterais jamais le tableau de famille situé sur le mur face à moi à droite, entre la baie vitrée et la porte, représentant le roi Cerbère avec son fils Adrien. Ce portait sentait l'hypocrisie et le mensonge. Il était l'incarnation de tout ce que je n'aimerai jamais. Je dus me contrôler cependant, le roi commençait à me regarder de nouveau.

- Que pensez-vous de vos nouveaux appartements ? Plaisent-ils à la future première dame du royaume ? s'esclaffait-il.
- C'est très bien, répondis-je froidement. Je n'avais rien à dire. Je ne voulais rien dire.

Nous attendîmes je ne sais quoi dans cette chambre dans un silence de mort. Cela commençait à faire long. A quoi jouait-il ? Que voulait-il ? Je n'arrivai vraiment pas à le cerner. Il devait être sacrément dérangé. Il regardait par la fenêtre, ses mains maintenant fermement les accoudoirs du fauteuil comme

s'il avait peur qu'il ne s'envole. Quant à moi, je restai debout contre la porte, mes yeux divagants de gauche à droite, balayant la pièce. Soudain, dans ce qui me sembla une éternité, la porte du fond à droite s'ouvrit, me faisant sursautée. Je me redressai. Le roi ne bougea même pas. Une femme de chambre, me sembla-t-il vu son accoutrement, pénétra dans la pièce et comme si je n'existais pas, se précipita vers le roi et le salua. Elle s'excusa plus d'une centaine de fois à propos de son retard mais il daigna l'écouter et lui demanda de se relever. Pourquoi était-elle là ? L'avait-il fait venir en faisant sonner cette fichue cloche ? Pourquoi faire ? Que faisait-elle là ? Je n'eus pas à attendre longtemps pour le savoir. D'un regard méprisant et hautain, il lui fit un signe de main lui demandant de se relever puis, de s'approcher de lui. Il lui chuchota quelque chose dans l'oreille. Soudain, elle fit volte-face et, se retournant vers moi, s'avança d'un pas décidé :

- Venez mademoiselle, souffla-t-elle, d'une voix cristalline et enfantine.

## Chapitre 33 : Fantômes d'un roi

Elle m'agrippa le bras et, me poussant légèrement, m'obligea à la suivre derrière le paravent. Se retournant, elle ouvrit l'armoire et sortit plusieurs...robes. Comme si je n'existais pas, elle présenta différentes robes au roi qui donna son avis par des signes de mains. Mais qu'est-ce qui se passait ? Qu'est-ce qu'ils étaient en train de faire ? Je ne voulais pas de nouveaux vêtements, encore moins une robe ! Mais qu'est-ce qui lui passait par la tête ?! Malheureusement, je n'eus pas plus d'explications, et il avait choisi une robe. L'accrochant sur le haut de l'armoire, elle s'approcha de moi. Nous nous fixâmes un moment, elle m'incitant à exécuter ce qu'elle voulait, m'implorant d'un regard suppliant. Que devais-je faire ? La laisser faire ou refuser au risque qu'elle se fasse corriger ? Je ne savais pas. Je ne voulais pas qu'elle me touche.

- Allons, ça vient ! Nous n'avons pas toute la journée ! hurla le roi, de l'autre côté du paravent.
- S'il vous plait, je vous en supplie mademoiselle. Je vous jure que je ne vous regarderai pas...
- Très bien, cédaï-je.

Me mettant dos à elle, je mis la clé qui était dans mon corsage dans ma bouche et, la bloquai entre mes dents. Elle ôta ma veste et dégrafa mon corsage. Elle enleva ma chemise blanche puis mon pantalon en cuire. Nue, je serrai davantage les dents, faisant rouler la clé. Elle n'avait pas un très bon goût d'ailleurs. Ma respiration s'accéléra. Je me pinçai les lèvres. Soudain je sursautai à son contact :

- Veuillez m'excuser mademoiselle, j'ai les mains un peu froides, sanglota la gouvernante.
- Ne vous inquiétez pas, ça va. J'ai été prise au dépourvu, continuez (qu'on en finisse), chuchotai-je

De ses mains glaciales, elle m'agrafa un nouveau corsage rose pâle qu'elle serra comme jamais il était possible de serrer un corsage. Je n'arrivai même plus à respirer et j'eus presque un haut-le-cœur.

- Attendez ! hurla soudain Adrién. Qu'avait-il ? Y avait-il un problème ? Réalisait-il enfin que ce mariage précipité était stupide ? Il n'en dit rien.
- Quelque chose ne va-t-il pas mon Seigneur ? demanda la bonne, en émoi.
- Otez le paravent, je vous prie (j'eus un haut-le-corps, je faillis avaler la clé ; était-il sérieux !). Je veux voir de quoi ma future femme est-elle faite, sembla-t-il se réjouir. Et bien, je suis faite de chair et d'os, comme n'importe quel être humain ! Je n'en fis rien. La bonne semblait cependant désappointée et gênée de ce qu'il se passait. Il ne respectait pas le protocole, ça c'était une certitude. Mais pourquoi me mettait-il dans une telle situation ? Etait-ce une vengeance suite à nos, à mes agissements de tout à l'heure ? Il ne semblait pourtant pas lui déplaire ! Et s'il n'en voulait rien, il pouvait les refuser ! C'était scandaleux.
- Heu, votre Majesté..., tenta la bonne. Mais, il la coupa net :
- Bien, j'attends. Je veux voir. Je suis votre roi, Causette ! Je n'ai à recevoir aucun refus de votre part ! commençait-il à s'insurger.
- Bien votre Majesté, souffla-t-elle dans un ton de désolation. Me regardant avec pitié et regret, elle s'exécuta. De ses mains frêles, elle ferma le paravent et le poussa contre le mur, dévoilant mon corps pratiquement nu au roi. Il jubila.
- Continuez à l'habiller, à présent.

La domestique s'exécuta. Prenant un tissu blanc transparent sur une chaise derrière moi, elle se posta à ma gauche. Quand ses yeux rencontrèrent les miens, fermés, elle s'empourpra. D'une voix emplie d'émotions, elle me glissa dans l'oreille :

- Je suis désolée.

Que pouvais-je faire ? Ce n'était pas de sa faute. Elle n'était pas responsable de tout ça. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Ça aurait été égoïste et puéril de ma part. Je lui souris furtivement afin que le roi ne s'en aperçoive pas (de toute façon il était trop préoccupé à s'émerveiller de mon anatomie notamment de mes parties intimes pour s'attarder sur quoique ce soit d'autres) et acceptai ses excuses. Elle m'enfila une nuisette blanche à bretelle qui retombait sur le milieu de mes seins, cachant tout juste les tétons, un collant transparent que je faillis déchirer et, une robe rouge sang qui tombait légèrement aux dessus de mes genoux, mettant en valeur ma poitrine généreuse (que je détestais au passage). Causette, s'agenouillant, me présenta deux pantoufles rouges vernies à talons que je mis avec aisance (avec obligation !) puis se relevant, un boléro blanc qu'Adrién se précipita de me faire enlever sous prétexte qu'il ne me mettait pas en valeur (qu'il cachait mes seins, oui !). Enfin, elle attacha mes cheveux en un chignon simple, faisant retomber des mèches devant. A peine avait-elle fini son travail que le roi l'envoya se faire paître :

- C'est très bien Causette, nous n'aurons plus besoin de vous désormais ! claqua-t-il d'une voix froide et méprisante.

S'approchant du roi, elle lui fit une révérence (déconcentré, j'en profitai pour glisser la clé dans mon corsage ; par miracle, il ne vit rien) et, au moment où elle tenta de s'évader (je l'enviai déjà à ce moment-là), il lui envoya une fessée. Qu'est-ce que c'était déplacé ! Je n'en revenais pas ! S'empourprant davantage, elle s'enfuit en courant, traversant la pièce en un éclair. Elle était repartie comme elle était arrivée. Je regrettais déjà qu'elle nous laissât seuls. Qu'allait-il se passer ensuite ? Allait-il me violer sur ce lit ? Me faire du mal ? Me présenter à toute la cour du palais ? M'abandonner dans cette chambre, m'enfermer à clé jusqu'au jour J ? Je serrais les dents et attendais, perplexe. Toujours avachi sur son siège au milieu de la pièce, il me fixait, tout en maintenant ce silence de mort. Était-il heureux ? Quand allait-il finir de se rincer l'œil ? ! Se remémorait-il de ce qu'il avait vu durant ces cinq dernières minutes ? ! Dans tous les cas, c'était inqualifiable ! Son comportement était pire qu'outrageux, il était luxurieux ! Je ne le supportai plus. Mais je devais tenir, je ne devais pas craquer, pour Raoul...

Baillant la bouche grande ouverte, il décida de se lever. S'étirant, il me sourit et s'approcha. J'avalai ma salive.

- Vous êtes ravissante dans cette robe, Anèthe, me sourit-il.

J'avais envie de vomir. Il était immonde. Pourquoi fallait-il qu'il soit mon neveu. Cet être horrible ne pouvait pas être de ma famille. Ce n'était pas possible...Cerbère était-il vraiment si détestable que ça ! Je dus garder ces questions pour moi, il approchait encore. Mais cette fois-ci, je reculais. Pourquoi reculais-je ? Je l'ignorais cependant, je ne m'arrêtai pas. Le mur m'en empêcha. J'étais coincée : le mur derrière moi et le roi face à moi.

Il me plaqua contre le mur et avant même que j'aie pu faire quoique ce soit, il m'embrassa. Il plaqua sa bouche contre la mienne avec une force qui m'était impossible de contrer et y enfonça sa langue. Pendant ce qui me sembla une éternité, nos lèvres s'entrechoquèrent et nos salives se mêlèrent. Pendant rien qu'un instant, je voulais mourir, je voulais avoir un trou de mémoire, avoir un malaise, je voulais oublier ces cinq dernières secondes, oublier le moment où j'embrassai pour la première fois mon neveu sur la bouche, langoureusement. Comme si cela ne suffisait pas à assouvir son plaisir, il glissa sa main dans mes cheveux et les empoigna avec fermeté, m'embrassant dans le cou, me mordant. J'avais envie de pleurer mais je me retins. J'avais envie de penser à Raoul, de m'imaginer

que c'était lui qui m'embrassait afin que l'instant soit moins pénible mais je me le refusai. Je n'avais pas le droit de penser à lui alors que j'embrassais un autre homme, forcée y étais-je. Il saisit ma jambe gauche et la plaqua contre sa hanche, nous rapprochant davantage. Voulait-il coucher avec moi ? Je m'y opposerai, il pourra en être certain ! Ses mains soudain, lâchèrent tout, sa bouche se recula et son souffle ralentit. Je me pinçai les lèvres et inspirai à grande goulée d'air. J'étais à bout de souffle. Mais ça ne l'arrêta pas. Il n'en était qu'au tour de chauffe. Ses mains tremblèrent légèrement mais il les joignit l'une dans l'autre, tout en m'observant. Je me détendis. Mais je réalisai vite que le pire était à venir. Il posa ses mains sur mes hanches puis, lentement, les remonta jusqu'à en atteindre mes seins. Il les prit fermement. J'eus peur qu'il ne sente la clé mais il n'en fit rien, trop concentré ailleurs. Je sentais qu'il bandait. Je basculai ma tête contre le mur, fixais le plafond, cherchant à éviter son regard. Ses mains descendirent dangereusement. Je compris vite ce qu'il comptait faire et, affrontant son regard, je croisai mes jambes. Il n'était pas question que je me fasse toucher par le roi, par mon neveu... J'eus un haut-le-cœur. Il tenta de repousser mes jambes mais, les maintenant toujours bien serrées, il abandonna et laissa retomber ses bras le long de son corps. Bientôt, il replongea ses yeux dans les miens. Son souffle ralentit et ses muscles se détendirent. Puis, de sa main droite, il attrapa mon menton et d'une voix amoureuse et tranquille, il susurra dans mon oreille :

- Vous êtes extraordinaire ! ...

Il m'embrassa. Cependant, ce fut un baiser furtif, rien de semblable à ces cinq dernières minutes :

- Je dois y aller, me dit-il soudainement tout en m'embrassant. Mais ça ne sera pas long. Vagabondez où vous le désirez mais, restez dans le palais, sinon, vos amis pourraient payer très cher cette erreur, me menaçait-il, changeant de ton. Mais je suis sûr que je peux vous faire confiance...

Il m'embrassa et s'enfuit. Je me retrouvais seule, enfin seule. Je me mordis la lèvre inférieure mais ça ne servait plus à rien, je n'arrivai plus à retenir mes larmes. Je m'effondrai sur le lit, pleurant.

# Marie Liebevoll

## Chapitre 34 : De l'air

Je ne sus quand je réussis à m'arrêter. Mon masque se brisait, tombait et, tout ce que j'essayai de dissimuler en vain, fut à jamais découvert. J'eus soudain une montée de chaleur. Je me ventilais avec mes mains mais, cela ne suffisait pas. Assise sur le bord du lit, ma tête tournait, mes idées s'entrechoquaient, je perdais pieds. Je devais sortir, m'aérer l'esprit.

Me tournant vers la baie-vitrée, je sautai à pied-joint sur le sol et me ruai sur la fenêtre. Je l'ouvris d'un seul trait, sans hésiter, sans encombre. L'air frais pénétra mes poumons. Je respirai. Je m'avançai et saisis la balustrade. J'inspirai et expirai à plein poumon, ma cage thoracique s'ouvrant et se refermant aisément malgré le corset qui me serrait. Je scrutai l'horizon, à travers les géants saules pleureurs qui peuplaient le jardin royal. Cambrant mon dos, je me perdis dans l'immensité du bleu du ciel. Il était huit heures tout au plus. Pourtant, le soleil était haut dans le ciel mais, la lune y était aussi. Elle semblait s'effacer pourtant, elle résistait à la levée du jour.

Je me perdis dans mes pensées. Je voyais Raoul, Charme, Armelle, Marie-Madeleine, Robert, Paul, Jounne, Maxime, Kordélia, Saul... Ils me souriaient tous. Ils étaient heureux et fiers. Ils étaient apaisés. Mais Cerbère, Adrien, Trompe-la-mort arrivèrent et balayèrent à jamais leur sourire sur leur visage. D'un revers de main, ils les envoyèrent tous dans les feux de l'Enfer, les tuèrent tous...

Une brise légère fouetta mon visage et les arbres réapparurent. Je n'étais plus dans mon rêve, dans mon cauchemar. J'étais revenue à la réalité, j'étais revenue sur ce balcon où le Mal régnait encore en maître absolu. Quoi faire ? Que devais-je faire ? Que voulais-je faire ?

Soudain, une image se fixa sur mes yeux et tout devint clair. Je savais ce que je devais faire. En vérité, je l'avais toujours su. Depuis que j'avais croisé cette esclave, cette pensée m'obsédait, me possédait, me contrôlait. Je devais l'assouvir sinon, je perdrai pieds. Je regardais à présent mes mains, elles tenaient la clé. L'aurais-je ôtée de mon corsage sans m'en rendre compte ? Mon inconscient serait-il plus fort que ma conscience ? Peu importe, je n'avais pas le temps de faire de la philosophie. Cependant, je savais à présent ce que je devais faire et, la clé en était la preuve : je devais retrouver la porte qu'elle ouvrait. Me précipitant à l'entrée de la chambre, fermant la baie-vitrée, je respirai lentement et, saisissant la poignée, je sortis de la chambre. Le couloir était comme je l'avais laissé, désert. La porte claqua. Je sursautai. Tout allait bien. Je regardai la clé. Elle était bien là, dans ma main droite. Je la glissai dans mon corsage et m'aventurai dans le château. Je devais retrouver cette teinture de chevaliers. Mais par où commencer ? Où devais-je aller ? Comment la retrouver ? Comment me diriger dans toute cette immensité ? Je devais me concentrer. Je ne devais pas craquer. Je vidai mes poumons et m'aventurai dans le château.



## Chapitre 35 : Un vrai labyrinthe

Je déambulais on ne sait où, m'imaginant ce qu'aurait fait ma mère à ma place. Je descendais un escalier, en remontais un autre, prenais à gauche, à droite, tout droit. Mon parcours n'avait aucun sens. Et quand il me sembla me rappeler d'un couloir que nous avions traversé avec le roi, je réalisai vite qu'ils se ressemblaient tous et qu'en vérité, j'ignorais totalement où j'étais. Je traversai des appartements, des grandes salles, des couloirs insignifiants, tout ça dans un silence de mort avec personne à l'intérieur. La cour du roi aurait-elle délaissé le château ? N'y aurait-il vraiment personne à part le roi, son escorte et son fils ?

Marchant toujours sans savoir où, je me retrouvai en haut d'un imposant escalier qui se découpait en deux membres, formant un cercle, menant à la sortie. J'eus une envie irrésistible de sortir du palais mais, je ne voulais pas mettre en péril la vie de Raoul et Charme. Ainsi me retins-je. Mais au péril de quelle vie ? Ça, seuls les dieux le savent. Je pris la grande double-porte derrière moi et pénétrai dans la salle du trône. Elle était splendide et magnifique, recouvertes d'innombrables teintures toutes chevaleresques, où s'alignaient d'immenses colonnes de marbre blanc, formant un corridor jusqu'au trône où siégeait une unique place : celle du roi. Pas de place pour la reine, pour les enfants, pour le peuple : seulement le roi. Le sol était recouvert d'un tapis rouge brodé d'or, reliant l'entrée du trône. Des armures de chevaliers étaient posées le long des murs avec leurs armoiries sur leurs étendards. Cette pièce me donnait la chair de poule. Quand je pense que dix-sept ans auparavant, c'était ici, dans ce lieu, que Cerbère s'était proclamé roi, qu'il avait condamné mon frère et ma sœur à la prison et à la peine de mort. Une larme coula le long de ma joue. Mes mains se crispèrent. Je revoyais ma mère assise là. Elle rayonnait. Elle était magnifique. Elle était tout ce que je ne serai jamais : heureuse.

Soudain, un bruit me sortit de mes émotions et le visage de ma mère s'en alla. C'était des bruits de pas. Des gens arrivaient. J'eus juste le temps de me cacher derrière une des nombreuses colonnes de la pièce que déjà ils pénétrèrent dans la salle, dans un vacarme épouvantable. Ils parlaient très forts et ils marchaient dans un bruit à faire réveiller un sourd. Ils venaient d'une porte dissimulée derrière moi, à droite de l'entrée principale. Ne s'attendant pas à trouver quelqu'un dans la salle du trône, ils ne firent pas attention à moi et, ne me virent pas.

J'étais dissimulée derrière une colonne située à droite, face à une grande porte (plus imposante que celle d'où ils venaient). J'attendis qu'ils s'en aillent pour bouger. Heureusement, ils se s'attardèrent pas dans la pièce et prirent la porte de gauche, face à moi. Je les entendis encore un moment dans le couloir puis le silence se réinstalla. J'avais eu chaud. Une seconde de plus et j'aurai dû justifier ma présence ici. Pas génial.

Comme prévu, je pris le chemin opposé aux gardes et pris la porte qui me faisait face. Elle était en bois, incrustée d'ornements. Elle était imposante mais pas aussi belle que celle de « mes » appartements. J'eus cependant du mal à l'ouvrir. Elle était lourde, plus que je ne l'imaginais. Je dus saisir la poignée avec mes deux mains pour y pénétrer.

Un courant d'air froid et humide y sortit comme si personne ne passait jamais par là. Etrange. Je la refermai bien derrière moi (ce qui n'a pas été difficile). Le couloir était sombre et peu éclairé. Mes yeux eurent besoin d'un peu de temps pour s'adapter à l'obscurité. Je marchais lentement au cas où un objet me barrerait la route. C'était stupide mais je n'accélérai pas le pas pour autant. Il y avait des portes de temps en temps qui se présentaient mais aucune ne m'inspira l'envie de les ouvrir. Je pensais que le couloir serait de plus en plus sombre mais en vérité, c'était tout le contraire. Il semblait s'éclaircir de plus en plus. Soudain, une ouverture se présenta à ma gauche. La source de lumière venait de là. Elle m'éblouit un moment. Je m'aperçus vite que la suite du couloir était plongée dans une obscurité presque totale. Je pris à gauche.

Il y avait un minuscule escalier de seulement quelques marches (cinq en tout). Je le pris. Je me retrouvais dans un nouveau couloir mais cependant plus grand et plus familier. J'étais baignée dans l'éclat du soleil. Me faisait face d'immenses fenêtres donnant sur le jardin royal. Il était magnifique. Je voyais les arbres au loin à droite. Etais-je là-bas tout à l'heure ? Je pris à droite. J'ignorai pourquoi mais, une sorte d'instinct me refusait de rebrousser chemin et, je venais de la gauche. Les fenêtres défilaient et le soleil était haut dans le ciel. La lune avait disparu complètement. Combien de temps s'était écoulé depuis mon départ ? Trop surement.

## Chapitre 36 : La tapisserie

Cependant, quelque chose attira mon regard, quelque chose sur le mur de droite. Il était sombre, presque noir comparé aux vitres pourtant, le soleil brillait plus intensément..., ici. Il y avait une teinture, une tapisserie au beau milieu de ce mur immense. Que faisait-elle là ? Pourquoi était-elle isolée, toute seule. Je m'attardai sur ses détails.

C'était un combat de chevaliers. Deux chevaliers se battaient mais l'un semblait avoir l'ascendant sur l'autre. Le sang baignait se tableau mais, il était tout de même magnifiquement bien réalisé. J'aurai presque pu voir les soldats sortir de la tapisserie et achever leur combat devant moi. C'était tellement bien fait que s'en était presque déroutant. Non. Ce n'était pas pour cela qu'elle était déroutante, c'est parce que je la connaissais déjà. Je l'avais déjà vu. Non, ce ne pouvais pas être la teinture que je cherchais depuis bientôt une éternité ! Pourtant c'était elle. Je la touchai de mes mains. Elle était bien là. Je ne rêvais pas. Elle était présente, accrochée à ce mur. Je la décalai légèrement et aperçus la serrure dans le mur. Je la frôlai du bout de mes doigts. Je n'y croyais pas. Je venais de la trouver ! Je souris de toutes mes dents. Pour une fois que la chance me souriait enfin, je ne l'espérais plus. Je décalai davantage la tapisserie et aperçus des inscriptions en haut du mur. C'était écrit : *Archidémia*. Je n'y pris pas attention et, prenant la clé dans mon corsage, la glissai dans la serrure. Je la tournai quand je sentis les verrous céder. Une épaisse couche de poussière s'évapora et les contours de la porte se dessinèrent. Je la poussai et, elle s'ouvrit. J'avais l'impression d'être dans un épais brouillard. Mais, mes yeux s'accommodèrent à l'obscurité et, un flambeau, accroché au mur, s'alluma, éclairant ainsi toute la pièce. J'entrai. Il y avait un escalier en colimaçon, comme celui dans la prison mais plus étroit. Je pris le flambeau et m'aventurai dans l'escalier, prenant soin de remettre la tapisserie et de refermer la porte à clé. Ça sentait l'humidité et le froid. Mais depuis le temps, j'avais l'habitude. L'escalier se termina assez vite et je pénétrai dans une pièce unique avec en haut une inscription : *Source de Syracuse*. Elle était petite, toute en pierre et recouverte de milliers de livres sur des étages partout sur les murs. Je ne les voyais presque pas. Seule une minuscule porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, me sembla-t-il, rendait ce lieu moins étrange et plus normal. Je posai le flambeau dans une encoche dans le mur. Au milieu de la pièce, il y avait des livres mais un en particulier attira mon attention. Il n'était pas comme les autres, il n'était pas recouvert de poussière, était abîmé, moins épais que les autres et, était écrit à la main, sans compter qu'il était au milieu de la table, face à la chaise. C'était sûrement le dernier livre lu par Cerbère. Je m'assis sur la chaise. Elle était en bois et très vieille. Cependant, elle supporta mon poids. J'ouvris le livre et étrangement, aucune poussière n'en sortit. C'était écrit à la plume. Cerbère écrivait bien. Cependant, ce n'était pas écrit dans notre langue, c'était du gahélique. C'était une langue du passé que m'avait appris Saul. Elle m'avait dit qu'un jour cela me servirait. Et comme toujours, elle avait raison. Cerbère connaissait donc cette langue. Mais pourquoi l'employer ? Cela m'intrigua davantage et me motiva d'autant plus à y percer tous ses secrets. Il se prénommaît : *Genèse d'Ange et Démons*. Etonnant comme titre d'un roman. Ou était-ce vraiment un roman...Il débutait ainsi.

## Chapitre 37 : L'histoire d'un roi

*Ici ou là-bas, à l'horizon ou à flanc de montagne, dans le grand nord ou dans le sud, peu importe où il se trouvera, ce livre ne conservera que la vérité, la stricte vérité. Je n'en démens rien, le mensonge étant prohibé dans cet ouvrage. Je ne suis pas un homme à qui le mensonge effraie, je l'ai utilisé plus d'une fois dans ma vie cependant, c'est ainsi que, en tant que pécheur repentant, je demande l'absolution. Je déclare ainsi donc toutes mes fautes et toute ma vie.*

*Je ne suis pas né sous le signe de la chance. Mes parents, Echidna et Typhon, non plus d'ailleurs. Ils étaient domestiques, ceux de la famille royale. Ils étaient aimés, respectés mais, terriblement pauvres. Pour certains, Noël était un jour de fête, pour nous, il n'était qu'un jour parmi tant d'autres. J'aimais notre vie mais jusqu'à un certain point. Mon rang m'obligeait à aimer la famille royale et à me soumettre. Je ne le supportais pas. Imaginez vivre dans un palais magnifique sans jamais pouvoir jouir de ses richesses. C'est comme offrir une part de tarte au chocolat à un affamé et lui interdire de la manger. C'est horrible, c'est de la torture. C'est ce que je vivais continuellement, depuis ma naissance jusqu'à ce qui me semble être ma mort.*

*Je n'étais pas très proche de mes parents. A vrai-dire, pas du tout. Leur travail était très prenant alors ils n'avaient que peu de temps à me consacrer, tellement peu qu'à leur mort, je ne fus même pas triste. C'était comme si un de mes voisins étaient morts, ils n'étaient rien de plus que des gens que je côtoyais de temps en temps, que je voyais à leur convenance. Ils décédèrent assez vite. J'avais une dizaine d'années à l'époque. Et pour dire la vérité, j'étais plus préoccupé par les conséquences de leur mort que de leur mort elle-même. Ils avaient eu un accident et, leur charrette avait pris feu. Ça arrivait souvent m'avait-on dit. Ils étaient morts brûlés vifs. On racontait qu'un paysan les avait entendu hurler depuis l'autre côté de la route, au moins à une quinzaine de kilomètres de l'accident. On n'avait pas voulu me dire au début ce qu'il s'était passé, pour ne pas m'effrayer. Au final, je ne fus que peu atteint. La famille royale, quant à elle, fut bouleversée et organisa une grande réception en leur honneur. Dans le fond, je savais qu'ils ne faisaient pas ça en hommage à mes parents mais, que c'était une façon de se faire bien voir par le peuple cependant, c'était tout de même gentil de leur part. De plus, ils me gardèrent sous leur toit jusqu'à ce que je sois en âge de reprendre le poste de mon père, ce qui était très clément. Enfin, j'imaginais. Mais en vérité, une famille royale ignore la clémence et celle-ci en particulier. Malheureusement, elle n'eut pas le temps de le démontrer.*

*J'ai été élevé avec le fils du roi et de la reine, Arpas. Il était leur fils unique. Il était intelligent mais extrêmement orgueilleux et méprisant envers les autres, surtout envers les plus faibles, l'humilité ayant fui son corps dès sa naissance. Mais moi, comme il aimait le dire à qui voulait l'entendre, il me « tolérait », comme si tolérer quelqu'un était une marque d'affection. Je le considérais comme mon frère et lui me tolérait. C'était admirable, une vraie relation entre frères ! Mais cette gaieté ne lui dura qu'un temps. Il y eut un attentat. Lors d'une réception à l'Opéra, un activiste humain assassina la famille royale, le roi et la reine, dans leur cabinet, Arpas étant resté au château. Il avait quinze ans. Ce fut le plus jeune roi à monter sur le trône. Il n'eut même pas le temps de faire son deuil que déjà on lui parlait de politique. Il était plus âgé mais cela ne m'empêcha pas de comprendre sa peine. Je crois que c'est à travers la douleur, c'est cette douleur qui nous a rapprochés. Je le comprenais et il me comprenait d'une certaine façon. Nous nous vîmes toutes les nuits pendant un temps, il pleurait souvent puis, un matin, il arrêta de pleurer, il arrêta de venir me voir et d'une certaine façon, c'est la douleur qui nous sépara définitivement. J'étais redevenu un domestique lambda du château, je ne comptais plus, je n'existais plus, je ne méritais plus un sourire, une marque d'attention, j'étais redevenu un fantôme et lui, était devenu ce roi que tout le monde connut. Seulement, à l'époque, j'avais quelque chose qu'il n'avait pas, je l'avais elle. Et, elle était toute ma vie.*

Donc, Cerbère connaissait mon père. C'était étrange. Personne ne m'en avait jamais parlé avant. Peut-être parce que personne ne le savait... Je poursuivis ma lecture :

*Pendant qu'Arpas apprenait comment devenir un parfait chevalier, un parfait gouverneur, un parfait dirigeant, un parfait roi, moi, j'allais à l'école et me faisais des amis, ce qu'Arpas n'eut jamais. Il pouvait me prendre tout ce qu'il voulait, marchander ce qu'il désirait mais l'amitié, ça, il ne put rien en faire. J'avais deux amis mais surtout une, elle était la prune de mes yeux, l'amour de ma vie, j'avais Kordélia.*

Cerbère était amoureux de ma mère ! Non, ce n'était pas possible ! Ils étaient amis et il l'aimait ! Ce ne pouvait pas être vrai... Je comprenais mieux pourquoi il était écrit en gahélique, ce roman et pas dans notre langue. Il fallait que personne ne puisse le lire, c'était évident. Mais je devais en savoir davantage.

*Je rentrai à l'école publique à la mort de mes parents. Je n'étais pas très bien traité, j'étais harcelé par les autres élèves dont l'un deux, Sphire. Il était cupide et envieux, un meneur, une crapule. Il était tout ce qu'il y avait de pire chez un homme, chez un enfant. Tout le monde était avec lui sauf Kordélia. Elle était la fille d'une gouvernante et d'un père inconnu. Ayant un point commun, cela nous rapprocha, je crois. Elle était gentille avec moi. Elle me souriait et me racontait des histoires quand je ne me sentais pas bien, ce qui était souvent le cas. Un jour, j'appris que la mère de Kordélia travaillait pour la famille de Sphire, il était bourgeois et, j'en fus profondément affecté. C'était comme une trahison. Kordélia m'avait trahi d'autant plus qu'en réalité, elle appréciait Sphire, ils étaient amis. Je ne pouvais le supporter. Cependant, Kordélia me présenta des excuses et, fou amoureux d'elle, je les avais acceptées tout de suite sans hésiter. Sphire s'excusa lui aussi et, nous formâmes un trio. Enfin presque. Déjà à son âge, Sphire aimait les filles et adorait les draguer. C'était une passion qu'il avait, celle de sortir avec le plus de filles possibles, ce qui faisait beaucoup rire Kordélia qui trouvait cela puéril. Et, elle avait raison, comme toujours. Surtout qu'à côté de cela, je ne sortais avec aucune fille et Sphire adorait me le rappeler, me traitant de temps en temps d'homosexuel. Ce n'est pas parce qu'un homme ne sort avec aucune fille qu'il est forcément gay ! Il le savait, savait pertinemment que ça m'énervait mais justement, ma réaction le motivait à continuer. Je suis persuadé que si je m'étais montré indifférent envers ses attaques, il aurait arrêté tout de suite cependant, j'étais un enfant alors, j'étais forcément susceptible et, réagissais toujours. Mais s'il avait su. Je ne sortais avec aucune fille parce que je ne voulais que Kordélia. Je ne voulais qu'elle. Aucune ne lui arrivait à la cheville. Elle était tout pour moi. Et d'ailleurs, qui dit que je ne suis jamais sorti avec Kordélia ?*

*Etant donné que Sphire était bourgeois, il voyageait beaucoup, plus que Kordélia ou moi. Ainsi, nous nous retrouvions souvent tous les deux, ce que j'adorais par-dessus tout : être seul avec elle. Un jour, nous avions onze ans à l'époque, Kordélia et moi nous promenâmes dans le bois, derrière la propriété de Sphire quand, au détour d'un chemin, nous tombâmes sur une cascade. Elle était magnifique et l'eau cristalline. Kordélia voulait me montrer cet endroit, c'était son endroit préféré. Elle plongea dans la cascade, prenant ma main et trempés comme des soupes, nous nous retrouvâmes dans la grotte. C'était un lieu très romantique et presque intime. Kordélia l'avait appelée « la Grotte aux milles merveilles » et aimait s'y réfugier quand elle avait du chagrin, ce qui était habituel (sa mère était un tyran). Je pris mon courage à deux mains et l'embrassai. C'était un petit baiser, un baiser furtif pourtant, qui signifiait tout pour moi. Kordélia s'empourpra et joignant nos mains, nous nous regardâmes un moment sans bruit. Puis, rompant le silence, je pris une épine d'un rosier et gravit nos prénoms dans un cœur sur la roche. Kordélia explosa de rire dans un de ses rires cristallins que seule elle savait faire. Nous nous jurâmes fidélité et de nous aimer jusqu'à notre mort. Pour moi, Kordélia allait devenir ma femme, nous allions vivre ensemble heureux à jamais. Mais le destin en décida autrement et, je perdis à jamais ma Kordélia.*

Alors cette grotte que je vis quand je me perdis avec Raoul et Charme était celle de ma mère. Les prénoms que j'avais vu étaient bien les leurs. C'était fantastique ! Et il avait raison, elle était magnifique cette cascade. Je continuai :

*Le pire jour de ma vie, je le conçois bien, était sans doute celui qui devait être le meilleur : celui de mon anniversaire. J'avais invité Kordélia au palais royal (Sphire n'était pas là). Elle avait mis une robe bordeaux magnifique avec des ballerines. C'était sa plus belle robe et elle y tenait beaucoup. Je fus très touché qu'elle la mit ce jour-là. Mais en vérité, même si elle me jura le contraire pendant de nombreuses années, ce n'était pas pour moi qu'elle s'était faite belle, c'était pour Arpas, pour le roi. Il avait prévu de passer me saluer dans la journée. Comme prévu, vers seize heures (l'heure où il a le moins de travail), il vint nous rejoindre dans le jardin. Au lieu de rester un quart d'heure, il resta toute la soirée. Il me souhaita un bon anniversaire certes, mais il discuta tout le reste du temps avec Kordélia. Il eut même l'honneur de la raccompagner chez elle. Et jamais, pas une fois, je ne la vis refuser ses avances. Il lui plaisait, c'était évident pourquoi le nier, pourquoi s'obstinait-elle à prétendre le contraire ? Cependant, elle m'avait juré fidélité, elle était mienne et, sous mes yeux, elle me trompait. Je l'expliquai à Arpas à son retour, il ne voulut rien entendre. Il était soi-disant trop amoureux d'elle pour l'abandonner. Mais qu'est-ce qu'il connaissait à l'amour celui-là ? Rien ! Moi, moi je l'aimais depuis plus longtemps que lui ! Elle était mienne ! Il n'avait pas le droit de me faire cela... Pourtant il le fit. Il alla la voir tous les jours, se promena avec elle à chaque moment de la journée, discuta avec elle à n'importe quelle heure, il s'amouracha d'elle dès qu'il le put, me la vola. Il l'accompagna même lors de l'enterrement de sa mère et devint ami avec cet hypocrite de Sphire. Ils devinrent les meilleurs amis du monde tous les trois et moi, qu'est-ce qu'on en fait du petit Cerbère ? Hein, qu'est-ce qu'on en fait ? Et bien on le laisse pourrir, on l'abandonne, on le laisse tout seul !... Un jour, j'eus la prétention de reprocher à Sphire son amitié avec Arpas, j'eus la prétention de croire qu'il me préférât à lui, qu'il était mon ami. Il me rit au nez, se moqua de moi, me cracha au visage comme un malpropre. S'il avait pu se comporter comme quand nous étions enfants, il l'aurait fait. Seulement, il avait grandi alors, se vantant d'être un homme meilleur, qui avait muri, il devait se comporter en tant que tel. En y réfléchissant, je n'avais jamais été ami avec Sphire, je ne l'avais jamais aimé. C'était juste par amitié pour Kordélia que je le supportais. A mes yeux, il était toujours le même, il était même pire, sortant avec n'importe quelle traînée, s'enivrant avec n'importe quelle pute, s'exaltant avec n'importe quelle luxure. Et il s'en vantait par-dessus le marché ! C'était inqualifiable ! Et qui se préoccupait du pauvre Cerbère, hein ? Personne. S'en était fini de moi. Et de Kordélia aussi. Quelques mois plus tard, j'appris leurs fiançailles puis eus l'honneur d'assister à leur mariage. Je crus mourir ce jour-là tellement la douleur était atroce. Même Kordélia n'eut pas la force de me l'annoncer elle-même, non, Sphire se fit un plaisir de s'en charger. Surtout que depuis quelque temps, je connaissais leurs petites manigances, je savais pourquoi ils s'étaient tant rapprochés Arpas et lui : ils fréquentaient les mêmes maisons closes. Et Arpas osait prétendre être un bon parti et avoir conquis le cœur de Kordélia ! Je ne pouvais croire pareille ignominie. Je ne pouvais croire Kordélia naïve à ce point. J'avais essayé de la raisonner mais, elle ne voulut rien entendre. Elle le savait mais cela ne la dérangeait pas. Tout ce qu'elle voulait c'était être libre et avoir des enfants, peu importe avec qui. Le mari comptait peu dans l'histoire. Je ne comptais plus dans l'histoire. Arpas et Sphire avaient bien fait le ménage et Saul aussi.*

*Saul, s'en doute l'un des personnages les plus intrigant et les plus ambigus de l'histoire, un jour aimante et le lendemain incarnation de Satan, elle était la meilleure amie de Kordélia mais certainement la pire de mes amis. Quand je ne l'admirais pas pour sa haine pour Sphire, je la haïssais pour son amitié avec ce dernier, quand je ne l'admirais pas pour son cœur pur et son humilité, je la haïssais pour ses conclusions hâtives et ses commérages. Kordélia et Saul s'étaient rencontrés à l'église St Sophie, la dernière encore debout, à l'époque, Saul et la mère de Kordélia étant très croyantes. Elles se voyaient tous les dimanches puis bientôt tous les jours après l'école, Saul était dans une école religieuse dirigée par des bonnes sœurs, des sortes de femmes d'église. Elles étaient inséparables et les meilleures amies du monde. Seulement, je n'aimais pas tellement Saul. Elle était trop exubérante, à dire trop ce qu'elle pense, ne gardant jamais sa langue dans sa poche, toujours à reprocher tout à tout le monde. Je pensais que Kordélia me préférât à elle mais c'était faux, surtout que son amitié avec Sphire et son mariage avec Arpas n'arrangèrent rien à mes affaires. Saul ne*

*m'aimait pas, cette situation l'arrangea bien, elle, surtout que je connaissais son secret : elle était amoureuse de Sphire. Mais elle refusait de l'admettre et me menaçait de me tuer si je parlais. Elle put le garder pour elle toute seule son secret. Elle put la garder pour elle toute seule Kordélia. J'étais le petit scarabée à écraser, la petite mouche à évincer... Ils n'eurent pas besoin de se salir les mains, je partis de mon propre chef. Je partis faire des études de politique à Humanus, la ville traître et haï depuis l'attentat de la famille royale, la ville devenue démocratie par referendum mais toujours dépendante de la justice royale. J'obtins une chambre de bonnes et en quelques années, après mes études, devins député à l'assemblée nationale. Je me sentais fier et accompli. J'avais mérité ma place et jamais on ne me la reprocha. Au contraire, j'étais même très admiré, notamment par l'un d'eux qui me présenta même sa fille : Marie. Elle n'était pas Kordélia mais, elle était tout aussi gentille, douce et aimable. Elle parlait tout doucement et riait à toutes mes blagues, nulles soient-elles. Je l'appréciais beaucoup certes, mais je n'arrivais pas à oublier Kordélia. Je me forçais à l'aimer, j'essayais vraiment mais je mentirais en disant que je l'avais pleinement aimée. Nous sortîmes ensemble un moment. C'était plus un amour passionnel, entre un frère et une sœur qu'une véritable relation mais cela me plaisait (elle avait peur de l'engagement). Avec le temps, elle me fit oublier Kordélia. Elle était comme un pansement. Elle était un véritable cadeau du ciel. Mais encore une fois, la naïveté me perdit. Et je perdis à tout jamais Marie.*

*Je lui avais parlé de Kordélia à Marie. Elle comprenait parfaitement ce que je ressentais et m'encourageais à m'expliquer avec elle, à lui reparler, ce que je fis. Nous renouâmes ainsi contact, Kordélia et moi et, c'était grâce à Marie. Nous sortions ensemble pourtant elle m'aida à me réconcilier avec mon amour de jeunesse, pour ne pas dire l'amour de ma vie. Elle était incroyable. Non en vérité, nous étions seulement un couple très libre cependant, nous ne nous trompâmes jamais. Elle me parlait de certains garçons, je lui parlais de Kordélia ; elle était plus une meilleure amie qu'une compagne. Puis le temps se gâta. Quelques mois après nos réconciliations, Kordélia accoucha d'Arpas. Elle n'avait parlé à personne de sa grossesse. Ainsi, je n'en avais pas eu vent, soi-disant. Nous étions invités, Marie et moi, à la cérémonie en l'honneur des jumeaux : Jounne et Maxime. Comme promis, nous vînmes. La réception fut très bien orchestrée. Elle se passa dans le jardin, les premières fleurs venant déclore. Arpas était là bien sûr avec Sphire mais Saul manquait à l'appel. Je vis les deux petits nourrissons, ils étaient adorables vraiment même s'ils ressemblaient un peu trop à leur père à mon goût. Je passai tout l'après-midi à discuter avec Kordélia, ce qui me ravit énormément mais fut bien après, l'une des plus grandes erreurs de ma vie, après mon anniversaire. Nous parlâmes de tout et de rien puis bientôt de l'absence de Saul. A partir de ce jour-là, je me promis de ne plus jamais juger une personne, peu importe comment elle se comporte. En vérité, Saul était sans doute la personne la plus forte et la plus méconnaissable que je connaisse. En vérité, je ne la connaissais pas. Et Kordélia m'apprit à la connaître, même si cela ne servit à rien (au moins, je n'étais pas ignorant à ses tourments même si je crois que j'aurai préféré l'être).*

*Saul avait perdu son père très jeune de la grippe espagnole, à un âge où on ne peut pas se souvenir. Elle ne souffrit pas. On ne souffre pas de la perte de gens que l'on n'a pas connu. Ses parents étaient des agriculteurs ainsi, sa mère avait repris seule la ferme avec toutes les contraintes que cette vie imposait. Ainsi, la douleur, le malheur, l'abandon habitèrent à jamais leur demeure. Ainsi, Saul et sa mère se réfugièrent dans la religion. Elles priaient inlassablement tous les jours. La moindre chose, le moindre fait et geste étaient bon à la prière. Chacun de ses actes étaient réalisés avec minuties, toujours au regard du Christ. Elle ne supportait pas le péché et, se corrigeait continuellement afin que l'enfer ne s'abatte pas une fois de plus sur leur foyer. Elles travaillaient dures, ce que Kordélia admirait. Elle ne comprenait pas un tel attachement à une idée qui dépasse l'entendement mais acceptait que Saul y soit attachée. Cela augmenta mon amour pour Kordélia. Elle était vraiment parfaite. Un jour, alors que la grippe espagnole faisait rage dans toute la région, Saul et sa mère recueillirent un jeune enfant pas plus grand que Saul. Il s'appelait Egée. Il était devenu orphelin à cause de la pandémie. Saul s'était prise d'amitié pour lui ; ils fréquentaient la même église avec Kordélia. Il était très secret, renfermé sur lui-même, très timide. Il préférait confiner ses émotions que*

de les faire sortir, il préférait se torturer que de se soulager. Il haïssait la pitié et refusait que quelqu'un en ressentît pour lui. Il vécut quelque temps chez Saul. Elle s'occupait de lui comme un frère. Elle l'aimait. Malgré son amour pour Sphire, toute sa vie ne tourna plus qu'autour d'Egée. Il était fragile au début mais devint fort. A la mort de sa mère, c'était lui qui s'était occupé de Saul, de la ferme, de tout. Il s'était bien intégré dans cette famille. Seulement, en vérité, ce n'était pas la sienne. Il tenta de chercher d'autres membres de sa famille, en vain. Cependant, Saul trouva. En discutant avec un « prêtre » (c'est un homme d'église), elle lui conta les maux d'Egée. Ce dernier consulta alors les registres (toutes les naissances, à l'époque, étaient répertoriées dans les églises) et trouva un lien de parenté entre Egée et Astre. Ils étaient frères de par leur mère (ils n'avaient pas le même père). Astre, à l'époque, n'était qu'un simple député de la ville d'Angess. Il était tout aussi important et puissant que moi dans mes débuts à Humanus que lui à l'époque, à Angess. Il n'était qu'un vulgaire diplomate. Pourtant, sa volonté d'accéder à des postes plus honorifiques existait déjà et, Egée en paya le prix. Il refusa plus d'une fois de rencontrer son frère. Il démentit tout lien de parenté avec Egée. Il ne le croyait pas. C'était compréhensible, ils avaient dix ans d'écart. Imaginez un garçon de treize ans venir vous voir, vous, grand député de vingt-trois ans, pour vous annoncer que vous avez un demi-frère, pour vous annoncer que votre mère a accouché de deux hommes différents, personne n'y croirait. Ça aurait été la fin de sa carrière politique, surtout que des rumeurs circulaient sur la probabilité qu'Astre serait gay. Ce n'était pas un crime mais à l'époque, pensez bien, c'était très mal vu, alors un député homosexuel avec une mère de joie, ça aurait signé son arrêt de mort ! Il renvoya Egée comme un malpropre. Il ne voulut plus jamais rien savoir de lui et lui demanda de disparaître de sa vie pour toujours. Egée n'en revenait pas. Jamais on ne l'avait considéré de la sorte. Jamais il n'avait subi une telle humiliation ! Pourquoi son frère se refusait-il à lui ? Il ne voulait pas lui faire de tort, seulement avoir un frère, en connaître un peu plus sur sa famille... Mais il n'eut pas le choix. Il n'en parla pas avec Saul mais cette dernière devina. Un soir, alors qu'il avait le sommeil agité, Egée se leva et décida d'aller affronter son frère. Saul l'entendit et le suivit. Il voulait le convaincre de revenir sur sa décision. Au lieu de cela, il surprit Astre devant chez lui, dans une ruelle sombre, en train d'embrasser un homme. Il était véritablement homosexuel. Mais Egée s'en fichait, tout ce qu'il voulait, c'était avoir une famille, une vraie famille. Cependant, Astre ne voulait pas de famille, il ne voulait pas de frère, il voulait jouir de sa sexualité comme bon lui semblait. Egée ne le supporta pas. En vérité, il n'avait jamais été fort, c'était simplement pour Saul, il avait toujours été faible, fragile, trop émotif. Il se suicida. Il sauta de la roche Tarpéienne et se noya dans le fleuve, sous les yeux de Saul. Elle resta paralysée, ses yeux, son cerveau, tout son être n'acceptant pas ce qui venait de se passer. Elle demeura dans le déni pendant un moment, à croire qu'elle refusait catégoriquement son acte (d'autant plus que c'était un péché). Il fut enterré dans le cimetière des Gémonies. Kordélia la soutint durant son deuil ; elle finit par accepter son départ, mais resta inconsolable, murée dans la souffrance et la douleur. Elle passa quelque temps dans un couvent, trois années, à admettre enfin la mort d'Egée, à lui pardonner, à se pardonner elle-même. Quand nous la revîmes, elle n'était plus la même, elle avait changé. Elle restait profondément proscrire cependant, la joie ne l'avait pas complètement abandonnée. Passionnée par l'histoire et la littérature, elle s'enferma dans sa passion. Je ne la revis plus jamais et, à chaque printemps, chaque instant lui rappelant la mort d'Egée, elle s'enfermait, se coupait du monde, essayait d'oublier, en vain. Je n'en revenais pas. Comment était-ce possible ? Je n'avais jamais connu ou même vu Egée (il était très discret) mais, je ne m'étais pas aperçu qu'une telle chose s'était produite. Comment a-t-elle fait pour survivre. Je sais que si une chose semblable se serait produite dans ma vie, si Kordélia avait mis fin à ses jours, je me serais suicidé. Enfin, j'aurai essayé...

Ce jour-là, je perdis à jamais Marie. J'avais passé toute la journée avec Kordélia, à me lamenter de Saul, à rester avec celle qui m'avait abandonné, à parler de celle qui me haïssait, j'avais perdu mon temps et, j'avais perdu Marie. Pendant ce temps, cette dernière discuta avec Sphire et, sensible à son charme, ils se plurent mutuellement. Ils se revirent plus d'une fois si ce n'est pour dire tout le temps. Elle était fascinée par sa carrière ; il était soldat, promu à devenir général. Elle admirait son



*dévouement, les risques qu'il prenait pour sauver, sauvegarder sa patrie. Elle l'admirait. J'aurai aimé qu'il ne soit que beau parleur mais malheureusement pour moi, il ne dit que la vérité. Il devint un grand général et elle, sa femme. Il fut nommé général des armées de Humanus et conquiert le cœur de la deuxième et dernière femme que j'avais aimé. J'aurai préféré être mort ce jour-là, le jour de leur mariage. On m'avait volé ma Kordélia, on m'avait volé ma Marie, s'en était trop ! Surtout que j'allais devenir président d'Humanus... Je ne pouvais accepter pareille famille dans ma cité ! Je ne pouvais accepter leur union. Je ne pouvais accepter ma vie... Alors, il en fut autrement.*

*Une nuit, je pénétrai dans la maison de Marie et Sphire et, profitant de l'absence de Sphire ; il était en croisade ; je violai Marie. Elle savait que c'était moi. Elle se débattit. Elle hurla de toutes ses forces mais, j'étais trop fort, trop invincible, trop consumé par la rage pour faire demi-tour... Je devais le faire et c'était tout.*

*Je ne suis pas fier de moi, même encore aujourd'hui. Marie ne dit jamais rien à propos de cette nuit. Elle garda le secret pour elle toute seule, moi n'ayant certainement pas l'intention d'en parler. Personne ne se vante d'un viol, pas même le pire des psychopathes. Je n'étais pas un psychopathe. Ou peut-être que si ? Je n'en sais rien. Je n'étais plus moi-même... Ça n'excuse rien. J'étais maître de moi-même, personne ne m'a forcé. Je suis responsable. Je suis responsable de son viol. Je suis responsable de sa souffrance. Je suis responsable de la naissance de Raoul...*

J'arrêtai de lire. Je ne pouvais plus en lire davantage. Je ne le supportai plus. J'ai cru hurler tellement la révélation était atroce. Comment vivre après avoir commis pareille horreur ?! Je haïssais Cerbère pour Marie-Madeleine. Je haïssais Cerbère pour Jounne. Je le haïssais tout court. Mais là, je ne le haïssais plus, je voulais sa mort. Il ne méritait plus de vivre, il ne devait plus vivre. Comment une telle personne pouvait exister ? Comment ? Alors, si je comprenais bien la situation, Cerbère était le père de Raoul et non Sphire, comme le croyaient l'un et l'autre... Adrién était donc son frère, mon neveu, l'homme que je m'apprêtais à épouser. Non ! Ce n'était pas possible. Je ne pouvais pas le croire. Je ne pouvais pas le concevoir ! Ce mensonge était énorme, trop gros pour être resté sous silence pendant si longtemps. Sphire l'aurait su, s'en aurait rendu compte. Oui mais comment ? En vérité, il ne s'en serait jamais rendu compte, seulement moi essayai de m'en convaincre... Ce n'était pas possible. Pourtant, ça l'était. Il n'aurait pas menti, pas à ce sujet. Pourquoi l'aurait-il fait sinon ? Il n'avait aucune utilité à le faire. J'étais perdu. Toutes ces choses, la vie de Saul, celle de ma mère, Egée, le premier ministre (Astre était devenu premier ministre sous le règne de mon père), Sphire... C'était trop. Je... J'étais perdue. Ce pouvait-il que tout ce qu'on m'avait raconté sur mes parents soit faux, qu'ils avaient été de véritables monstres, de véritables abominations !? Devais-je continuer à lire le livre ? Devais-je savoir quelle autre horreur avait-il fait ? Je l'ignorais. Je restais ce qui me parut une éternité devant le livre ouvert à attendre, à attendre je ne sais quoi, je ne sais quelle intervention divine... Je ne voulais pas y croire. Pourtant il le fallait bien. Il le fallait.

M'apercevant qu'il ne restait qu'une dizaine de pages (les autres étant vierges), je me résignai à continuer :

*Nous nous vîmes Marie et moi, un mois avant la naissance de son enfant (à l'époque, j'ignorais son nom). Sphire était fou de joie, ravi de cette nouvelle. Il allait enfin être papa. Il était très heureux. Ce fut la dernière fois que je la vis. Nous étions dans un bar isolé, dans le quartier nord d'Angess, en pleine après-midi. Nous restâmes à distance. Elle ne voulait pas m'approcher, ce qui était évident. Elle avait le regard dur et froid, les dents serrées et les poings fermés. Elle n'y alla pas par quatre chemins. Elle était impatiente d'en finir, c'était certain. Par respect pour notre ancienne amitié et pour son amour pour Sphire, cette nuit-là demeura un secret. Elle ne m'en voulait pas mais ne désirait plus jamais me revoir à partir de cet après-midi-là. Elle m'annonça qu'elle était enceinte, ce qui n'était plus une surprise. Ce qui l'était pour moi était ma parenté avec cet enfant : j'étais son père, il était mon fils. Bien sûr, aux yeux de la loi, aux yeux de tout le monde, à ses yeux, Sphire était le seul et l'unique père de cet enfant et je n'aurai aucun droit sur cet enfant. Je n'aurai pas le droit de*

*l'approcher, de le considérer comme mon fils. Je ne suis rien pour lui et elle ne lui parlera jamais de moi. Elle était très stricte sur ses conditions, que j'acceptai sans hésiter. Elle me dit au revoir et, mettant ses mains sur son ventre, s'en alla. Je ne lui en voulais pas. J'étais responsable. Seulement, elle était responsable de ma solitude, de mon agonie cette journée où elle s'adonna à Sphire... Ils étaient tous les cinq, Sphire, Marie, Saul, Arpas et Kordélia, responsables de ma solitude, de mon mal-être, de ma vie misérable. Non ! Pas ma Kordélia ! Elle n'était pas responsable. Ou peut-être que si mais un petit peu, pas beaucoup. Je ne sais pas. Elle avait été influencée par les autres, c'est la faute des autres. C'est leur faute ! C'est leur faute ! C'est leur faute !*

J'avais presque de la peine pour Cerbère mais dans le fond, je n'arrivais pas à en ressentir. Pour moi, il méritait cette vie misérable, il méritait de vivre ainsi dans l'horreur. Il aurait dû être content, heureux que, grâce à lui, tous ses amis s'étaient rencontrés, s'étaient mariés. Au lieu de ça, il les détruisit. Je n'avais pas pitié de cet homme, on ne devait pas ressentir de pitié pour un tel homme. Il ne méritait que ce qu'il avait. On ne récolte que ce que l'on sème. Ainsi va la vie. Ce n'était pas de leur faute. C'était de sa faute. C'est de sa faute.

*J'aimais Kordélia. J'aime Kordélia. Et, je n'accepterai jamais sa mort. J'ai tué beaucoup de personnes, j'en ai vengé beaucoup d'autres mais Kordélia, elle, elle ne devait pas mourir. Elle devait vivre. Elle était l'incarnation de la vie. Elle était toute ma vie. Je ne le supportai pas. Je ne le supporte pas. Je ne le supporterai plus. Un jour, je mourrai mais malheureusement, Kordélia ne sera pas là-bas. Je n'ignore pas mes fautes, j'en suis même le premier coupable cependant Kordélia, elle, elle ne méritait pas tout ça, elle ne méritait pas de mourir.*

*Quand Marie décéda en donnant la vie à son deuxième fils, au véritable fils de Sphire, quand elle donna la vie à Charme et mourut, je ne fus même pas triste. Elle devait mourir, comme chacun de nous le doit un jour. Je ne serais pas triste le jour de ma mort. Je n'ai pas peur de mourir. Marie n'eut pas peur de mourir. Mais Kordélia, elle, elle devait avoir peur de mourir, elle ne devait pas mourir. A mes yeux, elle était immortelle, invincible, inarrêtable, elle était parfaite. Pourquoi était-elle morte ? Pourquoi s'était-elle suicidée ? Pourquoi était-elle partie ? Pourquoi avait-elle quitté ce monde ? M'avait-elle quitté ? Son mari était mort, j'avais tué Arpas ; je lui avais tranché la tête ; elle n'avait plus d'obligation envers lui, pourquoi se refusa-t-elle à moi ? Pourquoi s'enfonça-t-elle cette dague en plein cœur ? J'aimais Marie, elle m'aimait mais se refusa à moi. J'aimais Kordélia, elle m'aimait mais se refusa à moi. Pourquoi ? Qu'avais-je fait ? Etais-je incapable d'être aimé, de recevoir de l'amour ? S'en était fini de moi. Seulement, au point où j'en étais, je ne pouvais risquer de perdre davantage.*

## Chapitre 38 : Les amis d'hier deviennent les ennemis d'aujourd'hui

*Je devins président d'Humanus puis Sphire devint général des armées d'Humanus. Il y avait un homme de trop dans le gouvernement. Je ne le supportai plus. Je ne voulais plus le voir. Je voulais qu'il parte. Je fis mieux encore. Le peuple se révolta. Le peuple s'agitait contre Angess et Adémon qui jouissaient de tout ce qu'il y avait à jouir. Ils réussissaient mieux que nous et la réponse du roi était toujours la même, surtout envers moi : vous êtes parti, vous avez trahi le gouvernement, votre décadence, vous ne pouvez, vous en prendre qu'à vous-même ! Là était les paroles du souverain. Il agissait comme un homme cupide, orgueilleux, méprisant. Au lieu de nous aider, il nous enfonça dans la tombe ! Il nous cracha au visage et nous rit au nez. Il ne rit pas longtemps. Son visage ne riait plus lorsqu'il se retrouva face à moi, la lame de mon épée sous sa gorge ! J'étais plein de rage, plein de haine et, le peuple hurlait vengeance ! Je devais leur donner ce qu'il souhaitait. Alors, nous préparâmes la guerre pendant que Kordélia jouait à la mère parfaite avec Jounne et Maxime et Arpas au parfait petit amant. Il la trompait sans cesse mais jamais elle ne lui en tint rigueur. Face à la société, ils formaient le couple parfait mais au château, tout le monde connaissait leur secret, tout le monde savait qu'ils ne dormaient plus ensemble depuis longtemps. C'est à la naissance d'Athéna que je décidai d'agir. Ils s'aimaient et bien moi, j'en déciderais autrement. Puis, la guerre s'abattit sur eux telle une trainée de poudre. En un mois, tout fut rasé, tous furent exterminés. S'en était fini d'Angess et Adémon. Seulement, les dieux intervinrent et dans leur magnanimité, dans leur sournoiserie, ils me firent démon. Une nuit, alors que le camp était des plus calmes, je sentis une lance me transpercer les entrailles, me brûler la colonne vertébrale. Allais-je mourir ? Non, au contraire, je devins démon. Deux ailes charnues comme des lames de rasoirs apparurent. Je savais pourquoi elles étaient là, je devais vaincre mon ennemi. Seulement, mon ennemi devint mieux armé que moi et les anges et les démons qui étaient en train de brûler dans l'église, s'envolèrent dans les airs et se jetèrent sur nous tels des boulets de canons. Les humains, découvrant mon appareil, tentèrent de me tuer, se révoltèrent contre moi excepté l'armée, les quelques soldats qui se plièrent à mon commandement. Les humains furent exterminés. La bataille dura cent jours. Ils, nous combattîmes vaillamment, hélas, le destin était céleste. Les anges et les démons étaient plus forts et, les humains ne se relevèrent pas, comme le palais. Pris en joug par mes troupes, nous prîmes d'assaut le château. Il n'en resta plus que des cendres. Je relève tout de même la bravoure du roi et de ses gardes. Ils étaient tous de fidèles chevaliers, ayant combattu vigoureusement cette terre qui malheureusement, me revenait de droit. Je me fis un plaisir, non point que j'aie de plaisir à tuer un homme, à lui ôter la vie ainsi, je ressentis une joie immense à couper la tête de notre cher Arpas.*

Je crus mourir en lisant ces dernières lignes. Comment pouvait-il dire cela ? Comment pouvait-il écrire cela ? Est-ce que pareil homme sur Terre puisse-t-il exister ? Est-ce que les dieux toléreraient une telle vie parmi nous ? Je ne peux croire qu'un homme puisse jouir de la mort... Comment ôter la vie peut-il faire ressentir un sentiment de satisfaction ? Personne n'aime la guerre ! Pas même Cerbère ! Je n'y croyais pas. Ce ne pouvait être vrai. Il extrapolait là. Il ne pouvait pas être sérieux. Il ne pouvait pas aimer ça ! On ne parlait pas d'aimer une personne, un animal, un dessert, non, lui, il aimait tuer des gens ! Il était pire que ce que je croyais. Je n'ignorais pas la décapitation de mon père, qu'il était mort comme le dit-on sur le champ de bataille mais, qu'il avait été décapité par Cerbère, le roi, son frère de lait, l'homme qui a vécu avec lui pendant toute leur enfance. Comment ressentir, emmagasiner autant de haine, comment haïr une personne au point de jubiler à l'idée de le tuer, au point de ressentir de la joie au moment de sa mort ? ! Une telle personne n'existait pas. Non, ce n'était pas possible... Comment ? ! Je lisais la fin, me sentant un peu obligé de le faire :

*Mais m'attendais-je à la mort de Kordélia ? Non ! Jamais aux grands Dieux, jamais je ne m'imaginais la perdre, elle ! J'avais ordonné à mes gardes de ne point la toucher, ni elle ni ses enfants, de ne point leur faire du mal sinon eux seraient tués. Ils ne leur firent aucun mal, je m'en chargeai. Quant à Kordélia, elle, elle s'en chargea. Elle était à la lisière de la forêt, dans l'arrière-cour du château. J'ignorais ce qu'elle faisait là...*

Un astérisque avait été ajouté au crayon à papier avec une note en bas de page :

*Enfin, je le sus bien plus tard. Ce soir-là, j'eus l'honneur de découvrir ce que faisait Kordélia à une heure pareille en pleine guerre à la lisière d'une forêt : elle confiait la garde de sa petite fille chérie Athéna à Saul, Saul que je croyais morte durant les combats. Je me fis d'autant plus de plaisir à la torturer.*

Des larmes coulèrent le long de ma joue et je dus me mordre la langue pour ne pas crier tellement la douleur était atroce. Que m'attendais-je avec un type pareil ! Rien de tout cela...

*Elle avait beau avoir les cheveux en bataille, des cernes, être fatiguée, épuisée, elle resplendissait. Elle était comme dans mes souvenirs, merveilleuse. J'avais accouru vers elle, le sourire aux lèvres, heureux de retrouver ma bien-aimée. Nous allions pouvoir enfin vivre ensemble. Mais, elle en avait décidé autrement. Je la hélai. Elle m'entendit. Elle fut surprise mais comprit. Elle vit le sang sur mes mains, sur mon épée. Elle recula. Elle n'était même pas contente de me voir. Elle s'enfuit à toute jambe dans la cour, n'essaya pas de m'échapper dans les bois, à travers les arbres. Elle savait qu'elle ne survivrait pas à cette journée, à cette guerre, elle avait pris sa décision. Mais moi pas. Je tentai de la convaincre, de revenir avec moi, que la guerre était finie, que j'étais désolé... Elle me rit au nez. Et pour faire bonne mesure, s'enfonça une dague en plein cœur. Elle garda ses yeux ouverts. Je la pris dans mes bras et elle me souffla dans l'oreille « Pour mon mari... ». Je crus devenir fou, elle qui n'avait jamais aimé son mari, se tuait pour lui. S'en était trop. Je saisis la dague et lui enfonçai davantage dans le cœur. Elle suffoqua. Sa bouche s'entrouvrit et se ferma plusieurs fois. Elle souffla : « Pour Athéna... ». Elle s'éteignit ainsi, sur ces mots. J'hurlai dans le froid de la nuit. Il aurait pu geler, pleuvoir, neiger, jamais je n'aurai bougé. MA Kordélia était morte... MA Kordélia... Je le refusais, je ne voulais le croire. Je retirai la dague de son corps, lui fis du bouche-à-bouche, un massage cardiaque mais rien de se produisit : elle était morte. Que m'attendais-je après tout ? Qu'elle se ressuscite ? ! Ce n'était que dans les contes que cela se produisait. Je l'avais tuée et c'était tout. J'hurlai encore et encore et, ne m'arrêtai de pleurer que lorsque mon corps n'arrivait plus à produire de larmes. Je serrai les dents et l'abandonnai là, sur la pelouse noire du jardin du palais royal en flamme. J'étais brisé. J'étais détruit. J'avais perdu pour toujours la femme de ma vie. J'avais perdu MA Kordélia. Je ne m'en remis jamais. Je devins roi d'Angess et d'Adémon. Je détruisis Humanus, interdis d'évoquer le passé (cela me faisait trop mal) ; je crois que je me refusais d'accepter la mort de Kordélia même après tout ce temps ; et brûlai nos ailes. Je suis un démon et je gouverne la ville d'Angess : le peuple ne doit pas savoir, le peuple doit se soumettre, le peuple doit abandonner son pouvoir. Cependant, je n'abandonnai jamais Kordélia.*

*Mon règne se demeure ainsi au travers de mon fils Adrien. Je demande pardon à Marie-Madeleine. Jounne, dans quelque temps, ne m'en voudra plus. Maxime non plus. Saul mérita sa mort, comme Marie. Je regrette simplement de l'avoir torturée pour connaître la vérité sur Athéna. En vérité, je ne le regrette pas, je n'ai rien ressenti en lui brisant les os, en l'écartelant, en lui enfonçant des clous dans les membres, en lui crevant les yeux, en la brûlant vive comme mes parents. Je ne ressentis rien face à sa décadence puis sa mort. C'était presque comme si je tuai Arpas. J'étais satisfait. J'étais enfin en paix avec moi-même. J'étais libéré. J'étais bien. Je regrette simplement de ne pas avoir été responsable de la mort de Sphire mais, si un jour j'avais l'honneur de rencontrer son bourreau, je le remercierais. Je suis enfin libre, en paix, mon âme est légère, je me sens bien, je me sens en vie.*

*Mes péchés sont ainsi dévoilés.*

*Je n'en réfute rien. Il ne manque rien de plus, rien de moins. Tout est dit.*

*Je t'aime Kordélia.*

Le texte se termina là. J'avais du mal à respirer. Et mes larmes n'arrêtaient pas de couler, encore et encore. Comment ressentir ça ? Comment écrire ça sans avoir envie de mourir ? Comment vivre avec

ça sans avoir envie de se tuer ? Comment ? Cet homme ne se sent en vie qu'en donnant la mort... Il doit mourir ! J'ignorai qu'une telle personne existait. J'ignorai qu'autant d'horreur pouvait exister. Et je crois qu'au fond de moi, je n'aurai jamais voulu la connaître. J'avais envie de mourir rien que pour avoir lu autant d'atrocité en moins d'une heure. Que devais-je faire à présent ? Dévoiler ce texte au monde entier ? Cela détruirait Raoul... Oh Raoul ! Oh non, pas Raoul ! Il ne devait pas savoir ! Non ! Mon amour, mon chéri ne devait pas connaître cette histoire, ne devait pas savoir ça. Non... J'étais déboussolée. J'étais perdue. Il me fallait du temps. J'avais besoin de temps. Je devais accepter ce qui s'était passé. Je devais digérer. Je fermai le livre et mis ma tête dans les mains. Mes larmes reprirent.

Soudain, au travers des étagères, j'aperçus une tapisserie. Elle était comme celle des chevaliers qui cachait l'entrée de ce cabinet de l'horreur mais représentait autre chose, quelque chose qui m'était familier, quelque chose que je connaissais. Je décalai les étagères (elle était mobile, à ma grande surprise) et découvris la teinture de ma famille, celle que j'avais vue en rêve. Je m'effondrai. Elle était exactement comme dans mon rêve mais, plus abîmée et plus poussiéreuse. J'avais parlé avec Sphère sans m'en rendre compte, j'avais admiré ce tableau sans en connaître la signification, j'avais vu mon frère et ma sœur, mon père et ma mère pour la première fois. Elle était magnifique. Elle était surtout pleine de sang. Elle représentait surtout des cadavres ! Je m'effondrai... Les larmes affluèrent. Je ne pouvais m'arrêter. Je ne voulais m'arrêter. Je craquai. Je perdis pied.

## Chapitre 39 : Vision

J'ignorais combien de temps je restai là, assise par terre. Mais plus rien ne m'importait désormais. Je savais tout ce que je devais savoir. Moi qui rêvais tant de me souvenir de mon passé, maintenant, je voulais l'oublier pour toujours, retourner dans ma maison à Adémon avec Saul où mon rêve était encore d'aller à Angess, où j'avais encore un avenir que j'appréhendais. Aujourd'hui, tout était fini et, je ne reverrai plus jamais Raoul. C'était évident... Adrién ne tiendrait pas sa promesse et le lendemain, mon frère et ma sœur monteraient sur l'échafaud. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que mon monde ne s'écroule. Je m'étais bientôt relevé, mes jambes faillir vaciller mais je me retins au bureau, les yeux rouge sang et le visage meurtri. Qu'allais-je devenir ? Qu'allions-nous tous devenir ? Je posai mes mains sur le bureau et basculai tout mon poids dessus, rentrant ma tête. Mes cheveux tombèrent devant mon visage. Je n'eus même pas la force de les enlever. Les larmes commençant à recouler, je les essuyai de mes mains. Elles glissèrent, prenant mon visage. Mes coudes s'effondrèrent contre le bureau. Je m'affalai, ma tête dans les bras. Je pleurai. Quand allais-je accepter la fatalité ? Quand allais-je accepter que je ne contrôlais plus rien ? Quand allais-je admettre que mon destin, nos destins étaient celés ? Quand tout cela allait-il se terminer ? Quand mes larmes arrêteraient-elles de couler ? Je sombrai.

- Mon enfant, ma chérie, viens...

Je m'exécutai. Elle tendait sa main vers moi, chaude et apaisante. Je la mis sur ma joue creuse, froide, et humide et, la serrai très fort contre moi. J'étais bien. J'allais mieux. J'étais en sécurité.

- Tout va bien. Ne t'inquiète pas. Tu n'as plus besoin de pleurer. Je vais prendre soin de toi. Je m'occupe de tout.

Ma mère était vraiment incroyable. Je relevai ma tête et plongeai mon regard dans le sien. Ses yeux étaient voilés, presque gris. Elle n'était plus qu'un souvenir. Elle ne pouvait plus rien pour moi. Je lui souris. Elle me rendit mon sourire.

- Tu sais ce que tu as à faire maintenant. Tu l'as toujours su. Ne te décourage pas. Tu es la plus forte d'entre nous. J'ai confiance en toi.

Une larme coula le long de ma joue. Mais, ce n'était pas une larme de tristesse, c'était une larme de joie. J'étais heureuse d'être là. Je voulais que ce moment dure toute la vie. Je voulais ne jamais partir mais, il le fallait. Je savais à présent où était ma place et, elle n'était pas ici.

- Tu dois y aller. Tu dois te réveiller. Tu dois partir maintenant.
- Tu resteras auprès de moi ?

Elle pointa son index sur mon cœur et souffla :

- Je serai toujours là. A tout jamais.

Tout s'assombrit. La clarté s'évapora. Ma mère s'envola et mes larmes cessèrent de couler. J'étais revenue. Rien n'avait bougé. Le bureau, le livre, mes souvenirs, tout était resté intact. Seulement, je ne replongerais pas, je savais à présent ce que je devais faire : je devais sauver ma famille.

Je me relevai. J'observai la pièce autour de moi comme si ce fut la première fois. Elle était très petite en vérité. Quand j'étais entrée, elle me paraissait beaucoup plus grande. Peu importe. Je remettais les étagères en place quand j'entendis un bruit. Cela venait de dehors. C'était des bruits de pas. Des gens approchaient. Ils discutaient. J'accolai mon oreille à la porte et attendis. Ce n'était que de simples gardes. Ils faisaient leur ronde, j'imaginai. De quoi parlaient-ils ? Cependant, étonnamment, j'entendis tout ce qu'ils se dirent. Ils parlaient du roi. Il était étrangement malade mais, personne ne devait en parler. Qu'étaient-ils en train de faire, alors ! Cela devait rester un secret. Il toussait beaucoup et

crachait du sang. Il se faisait vieux mais de là à qu'il soit malade... Son fils n'était pas au courant. Il ne voulait pas qu'il s'inquiète pour rien. A croire que le roi adorait les secrets ! Soudain, ils se turent d'un coup. Aurais-je fait un bruit qui les aurait alertés de ma présence ? Non, impossible ! Je n'avais pas bougé d'un millimètre. Ou alors mon ombre se projetait-elle à l'extérieur ? Non plus. Je n'étais pas dans le bon angle. Qui se pouvait-il être, alors ?

- Bonjour, votre Majesté, dirent-ils, sans crier gare. Etait-ce Adrien qui me cherchait ?

Trop inquiète, je m'hasardai à la fenêtre, dans la porte. Elle était embrumée mais cela ne m'empêcha pas de voir la scène clairement. Ils étaient à une dizaine de mètres à gauche, sur la pelouse. Cependant, je n'arrivai pas à voir s'il s'agissait d'Adrien ou de son père. Je ne tardai pas à le savoir. A peine eut-il fait quelques pas que j'entendis sa majesté tousser à plein poumon. Plus de toute, ce ne pouvait être que Cerbère. Une aubaine pour moi ! J'allais enfin avoir une vraie conversation avec Sa Majesté et vu ce que je savais, il ne risquait pas de me repousser.

Charme VonMutig



## Chapitre 40 : Une rencontre royale

J'attendis que les gardes s'en aillent pour agir. Je vis le roi passer devant la fenêtre. Il se tenait courber, maintenant ses mains dans le dos, tenant avec fermeté un mouchoir en tissu. Il faisait grise mine. Il avait le regard livide, était blanc comme un linge. Il faisait peine à voir. Il avait vieilli à vue d'œil. Je n'entendais plus les gardes. Je tentai d'ouvrir la porte. Elle était coincée. Le roi ne devait pas l'utiliser très souvent. Tenant la poignée vers le bas, je donnai un coup d'épaule dans la porte. Les gongs cédèrent et dans un grincement terrible, un courant d'air frais s'engouffra dans la pièce. La porte s'ouvrit.

J'étais à présent face au roi. Il se maintenait toujours la tête penchée mais, avait ralenti le pas. Que...

- Bonjour Athéna, toussota-t-il.

Comment savait-il que c'était moi ? Comment savait-il que j'étais là ? Quelqu'un lui en avait-il parlé ? Avait-il des espions dans le château ? Ça n'avait aucun sens... Il se retourna et me fit face. Il était vraiment très laid à regarder. Il avait de lourdes poches sous les yeux qui semblaient lui faire souffrir le martyr, des yeux globuleux prêts à exploser, ses lèvres étaient bleues et ses cheveux presque tous blancs, semblaient tous fuir son crâne. Sa couronne en or semblait peser lourd sur sa tête fragile. Pendant rien qu'un quart de seconde, je ressentis presque de la pitié pour le vieil homme mais me ressaisis aussi sec. Après ce que je venais de lire, je n'avais pas le droit de ressentir de la pitié pour un tel homme. Nous nous dévisageâmes. Je serrai les dents, soufflai :

- Bonjour Cerbère.
- Vous n'êtes point étonné que je ne vous connaisse ? fit-il semblant d'ironiser.
- Le devrais-je ? Vous savez, venant de vous, plus rien ne m'étonne... Mais, dites toujours, répondis-je, froidement.
- Mon fils. A la seconde où il vous a décrite, j'ai su que c'était vous. Tout coïncidait, jusqu'à la cicatrice...

Je jetai un coup d'œil rapide à ma main. Adrién avait dû la voir pendant que je me changeai. C'était donc cela, son rendez-vous important, parler de moi à son père. Il était plus intrépide et plus étonnant que je le croyais.

- ... Tu es exactement le portrait craché de ta mère. Je virai au rouge. Comment osait-il parler de ma mère !
- Je vous interdis de parler de ma mère ! hurlai-je presque. Je vous interdis de parler de ma famille !
- Qu'est-ce que tu dis ? Et pourquoi me l'interdirais-tu ? sembla-t-il s'étonner. Ou l'était-il vraiment ? Y aurait-il quelque chose que je savais et que Cerbère ignorait ? Je repris mes esprits :
- Vous savez, quand on m'a parlé de vous, je m'imaginai vous voir tel un grand homme, fier et accompli. Et bien, j'ose avouer que je suis un peu déçu. Remarquez, vu les exploits que vous avez réalisés, ce n'est que justice rendue. Je l'avais provoqué, je le savais. Il mordit à l'hameçon.
- Vous ne savez rien de ma vie ! s'écria-t-il, gravement. Il toussa, crachant du sang dans son mouchoir. Il était vraiment dans un sal état. Devais-je continuer ? Oui.
- Je suis désolée de vous contredire mais, au contraire, je sais tout de votre vie... Je détournai le regard et pointai de mes yeux la porte de son bureau.

- Vous ne...
- Saul m'a appris le gahélique. J'ignorais que cette langue désuète m'aurait été utile mais à l'en croire, Saul avait toujours raison.
- Oui, en effet, elle savait anticiper beaucoup de choses mais, elle parlait beaucoup trop à mon goût.
- Alors, c'est pour ça que vous l'avez faite taire pour toujours ! m'emballai-je.
- Il y a de l'idée. Il changea de ton : maintenant Athéna, venons-en au fait, que voulez-vous, que faites-vous là ?
- J'ai une question d'abord : pourquoi ne m'avez-vous pas dénoncé à votre fils ?
- Qui vous dit que je ne l'ai pas fait ?
- Pas de garde en vue, aucune arrestation, aucune exécution prévue, pas le moindre esclandre : votre fils n'est donc pas au courant.
- Ces histoires ne le concernent pas. Il n'a pas à s'entêter l'esprit avec ça !
- Si vous le dites. Je ne suis pas de votre avis mais, ne comptez pas sur moi pour l'en avertir.
- J'y compte bien. Alors, avez-vous réellement l'intention d'épouser mon fils ?
- Peut-être. Après tout, je n'ai plus vraiment le choix. Et puis, à l'en croire ma mère, elle a été heureuse avec Arpas. Pourquoi ne le serais-je pas avec votre fils ? Apprendrai-je peut-être à l'aimer moi aussi...
- Vous ne savez pas ce que vous dites... Ne comparez pas mon fils à cet crapule d'Arapas !
- Mon père était un homme bien. Vous-même l'avez dit, dans votre roman. Projetez-vous de le publier, d'ailleurs ? Je suis sûr qu'il se vendrait merveilleusement bien !
- Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais que vous arrêtiez de vous moquer de moi...
- Cela vous déplait-il ? Vous savez, quand vous avez tué mon père, je crois que ça lui a déplu, pourtant, il n'a pas eu le choix ; quand vous avez torturé et tué Saul, je crois que ça lui a déplu, pourtant, elle n'a pas eu le choix ; quand vous avez achevé ma mère, je crois que ça ne lui a pas plu non plus, pourtant, elle n'a pas eu le choix...

Il ne réagit pas.

- Hein, quand vous avez tué ma mère...
- Je n'ai pas tué Kordélia ! Je n'aurai jamais pu la tuer. Elle s'est suicidée. C'est elle qui s'est donné la mort ! Pas moi ! s'enragea-t-il.
- Oui... Mais à cause de qui à votre avis ? Je suis sûre que vous le savez. A cause de qui ma mère s'est-elle suicidée ? Hein ? C'est à cause de vous, c'est à cause de vous si elle est morte, c'est vous qui l'avez tué !
- Non ! hurla-t-il. Je crus qu'il allait me sauter à la gorge mais, sa toux reprit de plus belle. Je m'approchai de lui et, lui donnant la clé de son bureau, je me raclai la gorge :
- Vous ne pourrez pas toujours fuir votre passé, Majesté.

Il prit la clé, la mit dans sa poche mais, me saisit le poigné :

- Mais je ne le fais pas, je veux simplement épargner mon fils.
- La vérité n'épargne personne.
- Père, comme je suis content de vous trouver là ! s'écria soudain une personne, dans mon dos.

Cerbère se redressa et, me lâcha le bras. Me retournant, je fis mon plus beau courir, hypocrite soit-il. Adrién nous fit une révérence. J'en fis de même.

- Oh non, pas vous ma douce, il prit mon bras et nous nous tournâmes vers le roi, ce n'est pas à vous de vous incliner. Un jour, tout le monde vous devra le respect, pas vrai père.
- Si elle est l'élue de votre cœur, c'est plus qu'évident, souffla son père, comme se sentant obligé.
- Je suis heureux que vous vous entendiez si bien, se réjouit Adrién.
- Vous savez, nous n'avons échangé que quelques mots, dis-je, distante.
- Mon père ne parle pas beaucoup alors, quelques mots pour lui sont de grands discours pour d'autres ! s'esclaffa-t-il.
- Eh bien, vous m'en voyez ravi.

Je ne savais plus quoi dire. Cela devenait presque gênant.

- N'avais-tu point quelque chose à faire, mon fils ? s'activa son père.
- Ah si ! La présence de ma douce me fait oublier tous mes devoirs.

Voilà qui est encourageant pour un futur roi !

- Je venais justement vous trouver mon Anèthe pour que vous m'accompagniez à la messe de midi. Ainsi, je vous présenterai officiellement à la congrégation.
- Est-ce une déclaration officielle ? m'étonnai-je.
- Non, la déclaration officielle se fera ce soir lors de la réception en votre honneur. D'ailleurs, tout est arrangé père, les invités réticents seront présents comme je l'avais souhaité, se félicita Adrién.

Et il n'était pas le seul. Son père jubilait. Il m'avait eu. Ce n'était pas du tout prévu et, il se garda bien de me mettre au courant ! Quelle famille !

Je n'eus pas le temps de réagir, de dire quoique ce soit que déjà Adrién m'emmenait. Cerbère m'avait bien eu ! Depuis le début il le savait. Et moi qui me satisfaisais d'avoir un coup d'avance sur lui ! Il en avait dix des coups d'avances sur moi ! Au moins, j'avais la prétention de connaître son secret. J'avais la prétention de savoir quelque chose que son fils ignorait. Moi, je savais et là, il ne jubilait plus le petit roi !

Adrién m'emmena dans le temple à la célébration de midi. Le maître d'autel récitait des contemplations, des dogmes. Ce fut très intéressant surtout qu'Armelle et Marie-Madeleine étaient là-bas.

## Chapitre 41 : La messe de midi

Nous arrivâmes les derniers au temple et, les bancs étaient presque tous remplis, sauf les places royales que nous prîmes bien évidemment. Moi qui voulais passer inaperçu, c'était raté ! Il ne faisait pas dans la dentelle Adrién !

Déjà sur le chemin (il tenait absolument qu'on y aille à pied), tous les citoyens nous avaient salués, s'étonnant d'y trouver une femme au bras du Dauphin. Il se réjouissait. C'était plus que gênant. Je crus que nous n'allions jamais atteindre le temple tellement les gens affluaient de toute part pour rencontrer le roi (apparemment, il sortait très peu du palais, étrange...). Nous fîmes donc une entrée plus que fracassante dans le temple. Il était plus que silencieux et, personne n'osait ne serait-ce chuchoter. Le peuple paraissait très attentionné et attentif lorsqu'il s'agissait de la religion, à l'en croire.

Le roi, lui, fit tout le contraire. Il avait ouvert la double porte à la volée, dans un bruit tonitruant (sans aucun respect pour les pèlerins qui priaient) et, s'était jeté sur le maître d'autel, lui souhaitant une joyeuse journée. Il me présenta à lui mais en réalité, il me présenta surtout à toute l'assemblée. Tout le monde fit une révérence et l'on m'applaudit. Sérieusement ! Bientôt, le silence se réinstalla, enfin presque.

Adrién s'aperçut de la présence d'Armelle et de Marie-Madeleine. Provenant de grandes familles, il alla les saluer, à ma grande joie. Elles furent surprises de me voir à son bras (comme tout le monde ici présent d'ailleurs !) mais ne dirent rien et, firent semblant de ne pas me connaître. C'était amusant voire ridicule ! Il prit le bras d'Armelle et discuta avec elle tout le reste de la cérémonie. Il lui demanda des conseils sur comment me demander en mariage... Se croyait-il discret ? J'en profitai pour m'asseoir à côté de Marie-Madeleine, sous le regard observateur du roi (il ne me lâchait pas d'une oreille). Elle me fit un grand sourire puis, prenant mon bras, nous chuchotâmes. Cela me permit de lui raconter tout ce qui s'était passé jusqu'à maintenant, en occultant bien sûr les petits détails sordides, le livre et mon entrevu avec Cerbère. Elle était impressionnée. Si elle l'avait pu, elle aurait ri aux éclats ! Je l'appréciais vraiment beaucoup, malgré tout ce qu'elle avait fait. Elle, elle était pardonnable, pas Cerbère. Je voyais Armelle au désarroi face à Adrién qui ne faisait que parler et ne lui laissait pas dire un seul mot. Elle soufflait mais cela ne sembla pas le déranger, pas le moins du monde ! Il était comme pris de frénésie, comme s'il lui fut impossible de s'arrêter. Le maître d'autel sembla même dérangé cependant, Adrién était le roi alors, il pouvait faire ce qu'il voulait ! Je restai aux côtés de Marie-Madeleine durant toute la fin de la cérémonie.

Quand tout fut fini, les citoyens quittèrent le temple aussi vite qu'ils étaient venus. En un éclair, il n'y avait presque plus personne. Le roi en profita pour se confesser avec le maître d'autel. J'en profitai pour discuter avec Armelle et Marie-Madeleine. Nous en avions des choses à nous dire.

- Qu'avez-vous donc fait à ce pauvre Adrién ? se moqua Armelle. Il est complètement sous votre charme, si je puis dire. Il n'a fait que de me parler de vous !
- Et bien, apparemment, je ne suis pas si repoussante que cela ! éclatai-je de rire. Marie en fit de même.
- Maintenant, venons-en au fait. Nous n'avons pas beaucoup de temps, dis Armelle, reprenant son sérieux.
- Et bien, ce soir, Adrién organise une grande réception en mon honneur. Comme vous voyez, je suis réjouie, ironisai-je.
- Oui, c'est ce qu'il vient de me dire. D'ailleurs, je suis invitée.
- Et pas moi ? s'étonna Marie-Madeleine.

- Non. C'est pour ça que j'ai eu une idée : Robert connaît très bien les passages secrets de ce château alors, avec lui, vous allez rentrer dans le palais par les prisons. Pendant la cérémonie, Anèthe et moi nous éclipserons et nous viendrons vous rejoindre. Nous libérerons ainsi Jounne et Maxime.
- Et Charme et Raoul, ajouta Marie-Madeleine.
- Charme est en prison ! s'empourpra Armelle. Enfin je veux dire, ils sont en prison... Pourquoi ?
- Marie-Madeleine t'expliquera, répondis-je. Ainsi, nous nous verrons ce soir, mes amies. J'ai hâte. Au revoir...

Adrién venait vers nous.

Elles semblèrent étonnées mais, comprirent vite mon changement de ton. Elles saluèrent le roi et, s'en allèrent. Il prit mon bras et, nous sortîmes du temple.

- Alors, de quoi avez-vous discuté ? Je suis ravie que vous vous soyez fait des amies, me sourit Adrién.
- Oui, je le suis, dis-je simplement.
- Alors, de quoi avez-vous parlé ? insista-t-il.
- De simples histoires de femmes, votre majesté.
- Ah...

Le roi était donc d'une crédulité sans pareil. De toute façon, dès que vous évoquez des histoires de femmes, tous les hommes fuient au galop !

Il me ramena au palais. J'avais hâte d'être à ce soir ! Enfin, je croyais.

## Chapitre 42 : La panique laisse place au désarroi

Tout se passa ensuite très vite. Sans doute n'étais-je pas prête à ce qui se produisit. Comment l'être après tout ? Il y avait encore quelques jours, j'ignorais totalement qui j'étais, j'ignorais tout de ma vie et maintenant, je me voyais devenir la femme de mon neveu. On aurait dit une histoire racontée aux enfants pour s'endormir, un conte tiré par les cheveux... Pas une histoire vraie, mon histoire, ma vie. Malheureusement, je devais affronter la réalité en face et admettre ce qu'il allait advenir : être la femme d'Adrién.

Sur le chemin, peu de gens nous saluèrent. A vrai-dire, Adrién ne semblait pas très aimable. Il avait le regard fermé, soucieux. Qu'avait-il ? Je n'osai lui demander. Il bouscula un groupe d'individus et ne s'excusa même pas. Il accéléra le pas sans s'avoir si je le suivais... Allait-il bien ? Ou était-ce simplement le contrechoc dû à son entretien avec le maître d'autel ? Je supposai qu'il était peut-être lunatique, ce qui expliquerait beaucoup de choses. Je restai fermé moi aussi. Sa main dans la mienne était froide, plus que d'habitude, dure et serrée comme s'il eut peur qu'on ne lui vole ma main. Je sentais presque ses ongles s'enfoncer dans ma chair. Il avait intérêt à se détendre si je ne voulais pas retrouver ma main désintégrée ! Lorsque nous dépassâmes le portail en or du château, il se calma. Craignait-il quelque chose dehors ? S'attendait-il à qu'il se passe quelque chose ? Je ne pus garder le silence.

- Y aurait-il un problème ? m'enquis-je.
- Vous l'avez ressenti, souffla-t-il en regardant nos mains enlacées (la mienne était rouge écarlate). Je suis désolé. J'étais un peu stressé...

Il lâcha ma main.

- Pourquoi ce stress ? insistai-je.
- Je ne sais pas s'il est bien que je vous en fasse part...
- Vous savez, me forçai-je à sourire, je serai bientôt votre femme et, vous devrez me raconter tous vos petits secrets, me faire confiance alors, autant commencer maintenant, vous ne trouvez pas ?
- Oui... C'est vrai. Vous avez raison. Il se racla la gorge et continua : lors de ma confession, l'on m'a fait part d'une nouvelle, comme quoi des étrangers seraient présents en ville et, tenteraient de sauver Jounne et Maxime...

Hein ! Qu'était-il en train de dire ? Comment savait-il ? Comment quelqu'un aurait-il pu faire circuler cette rumeur ? Je ne comprenais plus rien du tout... Je n'en avais parlé qu'avec Marie-Madeleine et Armelle et, elle n'avait pas l'intention d'en dire un mot à qui que ce soit, seulement à Robert (qui dans le même cas, n'aurait rien dit) ... Quelqu'un était au courant, c'était évident. Mais qui ?

- Vous semblez perplexe, cela ne va pas... Je sais que vous les connaissiez mais...
- Oui, oui, excusez-moi, tout va bien. C'est seulement que je ne m'attendais pas à ce que des gens souhaitent les sauver, voilà tout, mentis-je.
- Je vous avoue que moi aussi, cela m'a surpris. Mais ne vous inquiétez pas, je vais faire augmenter la surveillance et faire croire que je les déplacerai de cellules, comme ça, personne ne tentera rien, se réjouit-il de son ingéniosité.
- Oui, c'est certainement la meilleure chose à faire..., répondis-je, en diminuant le son de ma voix.

- D'ailleurs, en parlant de cellules, voudriez-vous savoir où se situent vos deux amis ? Je suis allé les voir, tout à l'heure, sourit-il.

Que disait-il ? Voulait-il me torturer encore plus ou n'était-ce point suffisant ?! Décidemment, je ne comprendrais jamais cet individu !

- Oui..., dis-je un peu trop précipitamment. Enfin, je veux dire, si cela vous chante. Il n'est plus mon fiancé donc, cela m'importe peu mais, dites toujours. Je ne voulais pas qu'il voit que j'avais terriblement envie de savoir où ils étaient.
- Je vais vous y emmener, me répondit-il.

Etait-il sérieux ? Allait-il vraiment m'emmener les voir ? Je ne posai plus de questions et le suivait. Mais cette fois-ci, avec attention : je devais savoir quel chemin prendre.

Nous entrâmes dans le château par l'entrée principale. Je me souvenais de cette pièce. Je m'y étais égarée par hasard, en cherchant le bureau du roi. Cependant, je l'avais vu d'en haut. Nous montâmes les escaliers. J'avais l'impression de revivre deux fois la même scène dans la journée. C'était très étrange, surtout que nous continuâmes à marcher jusque dans la salle du trône. Elle était exactement comme je l'avais laissée si ce n'était qu'elle était décorée à présent et, que des domestiques s'activaient de toutes parts. Ils préparaient la réception de ce soir. Il ne suffisait pas d'être un devin pour le constater.

Nous nous arrêtâmes un instant. Il admira les décors puis, satisfait, prit mon bras et m'attira à droite de la salle. Je pensais que nous allions ouvrir la même porte que moi tout à l'heure mais en réalité pas du tout, nous prîmes la toute petite porte dans l'angle, d'où venaient les trois gardes tout à l'heure. Ne me dites pas que Raoul et Charme se trouvaient juste là ?!, m'esclaffai-je dans ma tête. Que j'aurai pu les sauver sans encombre... Quelle idiote je faisais !

Heureusement, je me ressaisis vite. Evidemment, quand nous descendîmes le minuscule escalier en colimaçon, il y avait des gardes partout, ce qui m'aida à déculpabiliser. Je n'aurai jamais pu aller les sauver, même si je l'avais voulu. En bas, un homme nous ouvrit. Nous nous retrouvâmes dans un couloir à peine éclairé, glacial et humide où se trouvaient des cachots, les uns à la suite des autres, s'enfonçant en profondeur dans le noir. Les portes des cellules étaient en bois avec seulement en haut, une toute petite fente à barreau. Je me crispai. J'étais tendue. Je me fis violence pour ne pas que le roi s'en aperçoive. Je devais me calmer et vite ! Soudain, je vis Raoul. C'était comme dans un rêve, comme dans ceux où je voyais ma mère sauf que là, c'était un cauchemar. Il était recouvert de bleus, était recroquevillé sur lui-même et suffoquait. Les larmes me montèrent aux yeux. Je reniflai. Je voulus le rejoindre, sauter sur le geôlier et lui arracher les clés pour le libérer, pour lui sauter au cou et l'embrasser mais, c'était impossible. Au lieu de cela, je restai impassible, froide, le regard dans le vide, désintéressée de ce que je découvrais. C'était comme si l'on me présentait un prisonnier lambda alors qu'en réalité, c'était tout le contraire. J'avais envie d'hurler. J'eus la même réaction quand j'aperçus Charme, dans le même état, quelques cellules plus loin. Je m'hasardai dans le fond du couloir quand Adrien me reprit le bras :

- N'allez pas là-bas ! m'hurla-t-il. Ce couloir vous conduirait directement à la prison du Temple. Vous ne voudriez pas vous retrouver au milieu de milliers de criminels, tout de même ! s'alarma-t-il.
- Non bien sûr que non, quelle horreur ! m'écria-je.

Si bien sûr que si, quel plaisir ! Soudain, mon ventre se mit à gargouiller. J'avais faim. Cependant, ce n'était pas le moment. Je me contrains. Seulement le roi l'entendit.

- Allons, nous allons aller manger à présent. Il est l'heure.

Je fis oui de la tête et le suivit. Me retournant une dernière fois, j'entraperçus Raoul dans la fente. J'aurais voulu qu'il lève la tête, qu'il me voit mais n'en fit rien. Il ne daigna bouger d'un millimètre, trop faible, trop fatigué, trop désolé. Je ne pouvais assister à ce spectacle plus longtemps. Je serrai les dents et, emboitant le pas du roi, me dépêchai de remonter à la surface, si l'on put dire.



## Chapitre 43 : Le purgatoire

Le repas fut très succinct. Nous étions assis autour d'une table ronde, dans un petit salon, qui donnait sur les saules pleureurs. « Ma » chambre ne devait pas être très loin. Nous étions quatre à table, Adrien à ma gauche, le maître d'autel à ma droite et le roi en face. Il ne me regarda pas une fois dans les yeux, passa tout le repas avachi sur sa chaise, obnubilé par son assiette remplie d'une soupe trop liquide à mon goût. Il n'y toucha plus du reste du repas. Il s'était levé et, se mettant dans l'angle, adossé au mur, il observait le jardin par la fenêtre tout en fumant un cigare. L'odeur était infecte. Le foie de veau avait donc un goût de cigarette, comme les haricots-verts. Je ne pris pas de dessert. Je culpabilisais. Je culpabilisais parce que moi, je mangeais à ma faim pour ne pas dire trop et, Raoul et Charme, et Jounne et Maxime, eux, ne mangeaient rien, n'avaient pas le droit à un vrai repas, étaient en train de mourir... Je ne le supportai pas. Me levant de ma chaise, je m'excusai et, regardant tour à tour les différents visages, les saluai. Adrien fit demander qu'une domestique me ramène à mes appartements. Je ne pourrais donc jamais être seule ! Ce fut Causette. Elle ne s'attarda pas. Et comme je l'avais constaté, ma chambre n'était qu'à quelques mètres du salon. Elle me laissa.

- Je reviendrai pour seize heures pour vous préparer pour la réception. Désirez-vous autre chose ? s'enquit-elle, avec amabilité.

Elle était très gentille.

- Oui, qu'on me laisse seule. Merci.

Elle s'exécuta et en moins de temps qu'il faut pour le dire, disparut de la chambre. J'étais enfin seule ! J'étais enfin tranquille. Je m'allongeai sur le lit, méditant tout ce qui venait de se passer dans la journée. Il s'était passé beaucoup trop de choses, beaucoup trop, beaucoup trop... Je m'endormis.

Je rêvai. C'était assez agréable. J'étais dans un champ de fleurs, dans une clairière cachée parmi les arbres, isolée, cachée, protégée par la nature. Là-bas, rien ne pouvait m'arriver. Là-bas, j'étais en sécurité. Je ne me sentis jamais aussi bien. Je ne voulais pas repartir. Les odeurs de rose, de violette, de coquelicot, de lavande, tout y était. J'étais embaumée dans une atmosphère de rêve. J'étais comme au paradis. C'était idyllique. Le soleil transperçait mes cheveux. Ils brillaient, devenaient roux. J'étais émerveillée, tapie dans cette herbe douce et apaisante. J'étais bien. Tout allait bien, plus que bien. Je rayonnais. J'en eus presque les larmes aux yeux. Mais à quoi sert un paradis si l'on ne peut pas le partager ? Raoul... Raoul me manquait. Il me manquait terriblement. Ce ne pouvait pas être parfait s'il n'était pas là. J'ouvris les yeux. Il était quinze heures cinquante-cinq. Dans cinq minutes, tout allait se déclencher...

J'aurai voulu que ces cinq minutes durent toute ma vie, durent une éternité. Hélas, ce ne fut pas le cas. Elles passèrent à une vitesse ahurissante, comme si le temps s'était accéléré au moment où j'aurais voulu qu'il s'éternise. C'était injuste. Pourquoi faut-il toujours que les choses que l'on désire le plus au monde arrivent lorsqu'on en a le moins besoin ? Pourquoi faut-il que rien ne se passe jamais comme prévu ? Est-ce un plaisir des dieux de toujours nous voir tourmenté, de toujours nous tourmenter ? Causette arriva. Elle toqua à la porte mais, sans attendre ma réponse, pénétra dans la pièce. Elle se racla la gorge, se posta à côté du lit (moi, toujours allongée, faisant semblant de dormir), me salua et attendit. Elle se racla une seconde fois la gorge :

- Il est l'heure ? fis-je semblant de demander alors que je savais très bien quelle heure il était, en ouvrant un œil.
- Oui, madame, en effet. Je dois vous préparer, s'excusa-t-elle, dans sa voix.
- Vous ne pourriez pas revenir plus tard ? tentai-je, sachant pertinemment que ce serait impossible.

- Non, je suis désolée. Le roi vient vous chercher à seize heures trente devant vos appartements et, il vous emmène à l'Opéra.
- A l'Opéra ? m'étonnai-je.
- Oui, c'est la tradition. Lorsque la famille royale organise une réception, elle commence toujours par une heure de théâtre chanté. Il paraît que cela permet aux invités de se mettre dans l'ambiance de la fête, rougit-elle. Ne se moquerait-elle pas de la cour et de ses principes ?

Je l'aimais déjà cette gouvernante.

- Ou de donner un avant-goût de ce qui va suivre, éclatai-je de rire.
- Oui aussi, sourit-elle.
- Vous ne riez pas ? m'interrogea-je plus à moi-même qu'à elle.
- Les domestiques doivent rester neutres, sans émotion. Nous n'avons pas le droit de rire, de pleurer ou d'agir de façon à montrer ce que l'on ressent, m'expliqua Causette.
- Et bien, la première chose que je ferai lorsque je deviendrai femme d'Adrien, c'est d'autoriser le personnel du château à vivre ! m'exclamai-je, outrée.
- Le roi vous a fait sa demande ! jubila-t-elle.
- Oui, mais, cela restera entre nous. Ça sera notre secret, d'accord ?

J'ignorais si la cour était au courant des fiançailles du roi. Mieux valait ne pas prendre de risque et laisser Adrien se charger de la déclaration. Et puis, j'avais l'impression de pouvoir lui faire confiance à cette Causette. Elle était tellement gentille.

Elle sourit et me fit un signe « oui » de la tête. Je décidai de me lever et comme si je l'avais fait toute ma vie, je marchai jusqu'au paravent et attendis que Causette me prépare.

Je troquai ma robe en tulle rouge sang pour une longue à dos nu vert émeraude, sans compter son décolletée plongeant. Elle brillait de mille feux et chaque rayon de soleil qui la pénétrait, étaient renvoyés dans chaque coin de la pièce. S'en était presque aveuglant. Tous les murs étaient recouverts de milliers de points blancs, de milliers de rayons réfléchis par ma robe. Elle était à bretelle et tombait jusqu'au sol, mes pieds ayant disparu. Mon dos était complètement nu, de mon cou jusqu'en bas de mon coccyx. S'en était presque trop. Et je ne parlais même pas de mon décolletée qui était trop provoquant. On voyait très distinctement la raie entre mes deux seins si ce n'est qu'on voyait littéralement ma poitrine. Causette me para de bijoux en argent et or blanc partout où il était possible d'en mettre. Je ressemblais à un vrai mannequin, à un vrai présentoir de luxe oui ! Je ressemblais à tout sauf à moi-même. Enfin, j'enfilai une fourrure blanche sur mes bras en guise de manteau et des escarpins à aiguille de la même couleur que la robe. Je faillis tomber avec tellement la hauteur était démesurée. Pourquoi me vêtir de la sorte ? C'était une réception, pas un bal costumé ! Au final, à ma grande surprise, je m'habituai très vite aux talons et ne trébuchai pas une seule fois. Quel exploit ! Causette me fit une coiffure assez simple (pas très différente de la précédente) et un maquillage assez frais. De toute façon, elle n'eut pas le temps de faire plus, le roi était déjà là. Il avait dix minutes d'avance et, à l'instar de la domestique, il n'avait pas frappé à la porte. Il s'était posté comme à son habitude sur le siège, mais cette fois-ci, droit comme un piquet, et m'admirait, les yeux grands ouverts. Il ne manquait plus que la bouche et, l'on aurait dit un poisson hors de l'eau !

Prête, il admira son chef-d'œuvre. J'étais bien sûr très gênée et mal-à-l'aise mais de toute évidence, le résultat lui convenait parfaitement. Prenant ma main, nous sortîmes de la chambre, nous dirigeant vers une calèche. La réception allait commencer.

## Chapitre 44 : L'Opéra

Le trajet dans la calèche fut assez calme. Le roi resta dans son coin, toujours sa main dans la mienne. Elle commençait à devenir moite. Était-il stressé ? J'aurais voulu lui signaler que s'il avait peur, ce n'était qu'entièrement de sa faute, que cette réception n'était pas obligée mais, je m'étais tu. Le silence était si peu présent actuellement qu'il ne valait mieux pas le déranger. Je guettais le moment où il prononcerait quelques mots, il n'en fit rien. Je l'entendais souffler des bribes incompréhensibles dans sa moustache mais je n'y prêtai pas attention. Cet instant était si parfait que pour rien au monde je n'aurais souhaité qu'il ne change.

Les pas des chevaux ralentirent bientôt leur cadence. Nous étions bientôt arrivés. J'étais légèrement survoltée, anxieuse : dans quelques heures, Raoul, Charme, Jounne et Maxime allaient être sauvés et, nous serions enfin libres, tous.

Adrién sortit le premier. Il se racla la gorge et maintenant la porte ouverte, demanda au cocher si nous pouvions sortir. Je ne l'entendis pas répondre mais à l'en croire l'action du roi, il avait considéré notre sortie comme possible. Ma portière s'ouvrit et, de minuscules escaliers descendirent jusqu'au sol. Un bras se présenta à moi, celui de sa majesté. Je le saisis et, d'un sourire forcé, lui fis face. Il s'empourpra et d'un geste violent, claqua la porte. Son visage à seulement quelques centimètres du mien, je sentis alors son souffle sur ma peau (ses talons n'étaient vraiment pas confortables !), il remit une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, puis nous avançâmes sur un tapis rouge, gravissant de nombreuses marches vers l'Opéra.

Je regardais le sol pour voir où je posais mes pieds afin de ne pas tomber quand le roi se stoppa net (je faillis véritablement tomber !). Il fit un commentaire très véridique sur le bâtiment, admirant pour la première fois depuis notre rencontre, autre chose que moi. Et il avait raison. Relevant les yeux vers la façade, j'en eu le souffle coupé. Le bâtiment était splendide, magnifique, merveilleux, comme je n'en avais jamais vu de pareil. Il me conta alors l'histoire de cet Opéra.

C'était une mosquée autrefois mais, lors des guerres, elle fut détruite et tomba en ruine. Puis un jour, un homme, Georges Bizet, demanda qu'on la restaure en un opéra. Amoureux de la grande musique, il trouvait cela désolant que cette cité en soit dépourvue. Le chantier fut titanesque, réalisé en quatorze années, sous le commandement et les directives d'un certain monsieur Charles Garnier. A la fin de sa construction, il le nomma l'Opéra.

Je m'arrêtai soudain d'écouter : les portes ouvertes, nous pénétrâmes dans l'opéra. Je ne trouvais de mots pour décrire ce que je voyais. C'était incommensurablement magnifique. J'étais subjuguée. La voix du roi me paraissait être à des kilomètres de moi tellement mon extase était entière. Je n'avais mots dire. Avais-je déjà vu pareille beauté architecturale, un jour ? Oh non, Dieux du ciel, jamais ! Si un jour j'avais eu la chance de rencontrer cet architecte, je l'aurais sûrement embrassé sur le champ. Tout était tapissé d'or et de blanc, de draperies et de décorations : tout le décorum royal. Je fus émue.

Nous gravîmes l'immense escalier qui nous faisait face, en marbre blanc. Je n'osai poser ma main sur la rampe, ne la frôlai que du bout des doigts. Quelques notes de musique me parvinrent aux oreilles, des bruits, des jacassements, toute la noblesse s'était ainsi réunie ici ce soir pour admirer un spectacle digne du Lac des cygnes ou de Casse-noisette. Des gardes vinrent nous escorter jusqu'à notre balcon. Ils se postèrent derrière deux colonnes blanches, encadrant un immense rideau rouge fermé :

- Vous êtes prête à être présentée à toute la cour royale ainsi qu'au peuple entier de l'aristocratie ? se réjouit-il.
- Oui, répondis-je simplement, mes joues devenant roses d'émotions.

Adrién fit un signe au garde à sa gauche puis, le rideau s'ouvrit. Nos mains se crispèrent puis, nous regardant, nous avançâmes, me tenant le dos bien droit, les épaules vers le bas, la poitrine ouverte, à la

droite du roi. Deux sièges dans les mêmes coloris rouge et or nous attendaient. Nous étions au centre, en bas, face à la scène. Tous les invités se levèrent et nous saluèrent, qu'ils furent d'en haut, de gauche ou de droite. Ils attendirent que nous soyons assis pour s'asseoir à leur tour. Je fixai à présent la scène de l'opéra. Je ne bougeai plus de toute la soirée. Le plafond était orné de milliards de couleurs vives, criardes, et tenait en son centre un lustre immense et grandiose, illuminant tout le théâtre.

Soudain, les lumières s'abaissèrent, les gens se turent et, dans l'obscurité totale, le rideau se souleva. J'aperçus une lueur au fond de la pièce puis, la musique fut. C'était un ballet, Carmina Burana, de Carl Off. Les instruments, les danseurs, l'ambiance, tout était vraiment parfait. Il ne manquait plus que Raoul à mes côtés pour que l'instant soit des plus exquis. Oh Raoul ! Il aurait adoré voir cela, écouter ce ballet, cet air d'opéra. Ils auraient tous adoré. Je savourai d'autant plus ce moment, voulant à jamais le graver dans ma mémoire, pour toujours, ignorant si un jour j'aurais la chance d'en revoir un autre comme celui-là. Je ne pensais plus à rien, seulement au ballet, à l'opéra, à la musique, à ce monde ayant pris possession de moi, me consumant toute entière...

Raoul VonMutig

## Chapitre 45 : Le début de la fin

Nous applaudîmes tous à l'unisson, moi la première. Je n'en ratai aucune miette, attendant la dernière seconde, la dernière note, le dernier pas, pour féliciter cette prestation, magnifiquement bien orchestrée. Les danseurs furent émus, le chef d'orchestre lui-aussi, peu habitués apparemment à être applaudis par un membre de la famille royal, par quelqu'un du grand balcon. Je le constatai vite en apercevant le roi, avachi sur son siège, endormi à moitié, les mains jointes, contrairement à moi, debout, toute énergique, mes mains me faisant mal, devenues rouges à force d'applaudir. Il était vraiment déconcertant. Comment pouvait-il s'ennuyer dans pareil endroit ? Comment pouvait-il avoir l'audace de paraître s'être endormi lors d'une représentation comme celle-là ? Je n'en revenais pas. Ne savait-il pas aimé les belles choses ? Alors que savait-il faire d'autres ? Rien, à l'en croire. J'étais déçue de Sa majesté. Il me décevait de son comportement. J'étais presque outragée de ce manque de reconnaissance. Il patienta un moment dans son siège, les yeux dans le vide, ignorant l'assemblée qui attendait que nous partions pour partir à son tour. Dormait-il vraiment ou prenait-il plaisir à faire souffrir autrui, à profiter de sa position de futur roi ? S'il m'advenait de devenir sa femme et reine, je changerais cela immédiatement. Quel manque de politesse ! Tout le monde avait applaudi sauf lui. S'il n'aimait pas l'opéra, il n'avait pas qu'à y aller, comme si les traditions lui importaient ! J'étais furax.

Bientôt, il sentit le regard de chaque individu de l'assemblée se poser sur lui (les miens entre-autre) et, d'une manière nonchalante, se dégagea du siège et sortit, me prenant le bras. Les gens nous saluèrent et, dans un calme religieux, nous primes le chemin du retour. Devant le grand escalier, j'entendis les bavardages et les discussions reprendre. Le roi n'y fit même pas attention. Il était ailleurs, c'était évident mais pourquoi paraissait-il si préoccupé, au point de presque m'oublier devant la calèche ? Le trajet se fit en silence, comme si l'opéra n'avait été qu'un rêve, comme si nous n'avions jamais quitté la calèche, comme si rien de tout cela n'était arrivé. Pourtant, ça s'était réalisé. Fermant mes yeux, je me remémorai mes derniers instants à l'Opéra.

- Nous sommes arrivés, ma douce, me souffla Adrién, dans l'oreille.

Je m'étirai et, ouvrant grands les yeux, lui fis face. Il me faisait un sourire trop grand pour son visage. Mon rêve d'opéra était bien terminé, ça s'était clair. Effaçant cette image de ma tête où j'assassinai le roi à la place de Don José tuant Carmen (pour différentes raisons, cela va de soi !), je pris son bras et m'extirpai de la voiture. Nous étions arrivés au château mais, pas au même endroit que d'habitude. Nous étions à l'arrière du château, dans le jardin. J'ignorais qu'il y avait une entrée ici. J'imaginais que nos invités entraient par la grande porte principale ainsi, ils ne devaient pas nous voir venir. Il faisait presque nuit. Heureusement qu'Adrién connaissait le chemin par cœur. La tension commença à monter. Je la sentais dans les mains du roi, comme dans les miennes. L'un comme l'autre était stressés mais, j'imaginais que ce n'était pas pour les mêmes raisons.

Nous patientâmes un petit moment dans le salon où nous avions mangé ce midi. Je m'étais adossée contre le mur, les yeux rivés sur le jardin. Il était plongé dans l'obscurité pourtant, rien ne m'empêchait de distinguer les grands arbres, les bosquets, les buissons, les fleurs, la forêt. Rien n'avait changé si ce n'était que tout avait changé. Nous étions le soir et mon destin allait à jamais être céleste. Dans un tourbillon d'émotions, rythmé par Carmina Burana, je me perdis. J'étais une ballerine et m'envolais dans le ciel jusqu'aux confins de l'univers, oubliant la guerre, les secrets, les mensonges, la souffrance, les responsabilités, tout. Je tournoyais et jamais ne cessais. Je tournoyais encore et encore et encore...

La porte claqua :

- Tout le monde est arrivé, votre Majesté, déclara un garde.

Gonflant sa poitrine puis expirant jusqu'à la dernière particule d'oxygène de ses poumons, il se posta devant moi, m'ôta la fourrure blanche de mes épaules et la jeta à travers la pièce, remit quelques

mèches derrière mes oreilles, le diamant accroché à une chaîne au centre de mon cou puis me présenta son bras que je saisis, comme par habitude (plus par nécessité, par obligation que par envie). Nous traversâmes le château au ralenti, nos respirations étant saccadées. Je maintenais bien ma robe au-dessus de mes pieds de ma main droite, trop fort peut-être (je voyais la marque de mes doigts sur le tissu), pour ne pas marcher dessus. Je fixais un point et jamais ne le lâchai. Ce fut le trajet le plus long de ma vie. C'était comme si j'allais à la mort, au trépas, comme si j'allais à la guillotine, enchaînée par cette robe et ses talons aiguilles, accompagnée de mon bourreau. J'ignore comment il aurait pu en être autrement. Les prochaines portes que je vis étaient ouvertes, encadrées de deux gardes avec le maître de cérémonie. A notre arrivée, l'homme coiffé d'une queue de cheval et d'un costume traditionnel, joint ses pieds et se racla la gorge. Il gonfla la poitrine et, saisissant la liste des invités, hurla :

- Sa Majesté le Dauphin et sa demoiselle, Anèthe.

Les bruits qui autrefois se faisaient entendre, se turent instantanément. Nous étions en haut des escaliers, qui se séparaient en deux et se rejoignaient en bas (comme ceux de l'entrée principale), surplombant toute l'assemblée. Les invités nous saluèrent tous, firent la révérence. J'étais gênée. Le roi paraissait au contraire tout à son aise. Je ne l'aimais vraiment pas du tout. Les gens se relevèrent, les uns après les autres, plus ou moins rapidement. J'aperçus au loin, près d'une colonne, Armelle, vêtue d'une robe splendide et d'un chignon bien réalisé. Sa présence me rassura. Je lui souris. Nous avançâmes près de la rampe blanche de l'escalier puis, le roi se racla la gorge et, s'exprima à l'assemblée : il me demanda en mariage.

## Chapitre 46 : Un poème

Il demanda le silence (il n'y avait déjà plus de bruit). S'adressant à la foule puis à moi, il déclara :

Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,  
Avec mon être entier tendu comme un flambeau  
Vers ta bonté et vers ta charité  
Sans cesse inassouvis,  
Je t'aime et te louange et je te remercie  
D'être venue, un jour, si simplement,  
Par les chemins du dévouement,  
Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.

Depuis ce jour,  
Je sais, oh ! quel amour  
Candide et clair ainsi que la rosée  
Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.

Je me sens tien, par tous les liens brûlants  
Qui rattachent à leur brasier les flammes ;  
Toute ma chair, toute mon âme  
Monte vers toi, d'un inlassable élan ;  
Je ne cesse de longuement me souvenir  
De ta ferveur profonde et de ton charme,  
Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'emplir,  
Délicieusement, d'inoubliables larmes.

Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,  
Avec le désir fier d'être à jamais celui  
Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.  
Toute notre tendresse autour de nous flamboie ;  
Tout écho de mon être à ton appel répond ;  
L'heure est unique et d'extase solennisée  
Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à frôler ton front,  
Comme s'ils y touchaient l'aile de tes pensées.

Il prit mes deux mains et, souriant de toutes ses dents, il me salua et me fit face :

- Maintenant que vous connaissez mes sentiments envers votre personne, me feriez-vous l'honneur de devenir ma femme ?

Toute l'assistance avait sursauté. J'entendis des « oh ! », des « ah ! », des éclats de joie et des acclamations. Mais de ma bouche, qu'avais-je dit, qu'avais-je exprimé en retour ? Rien. Seulement de la honte, la honte et en même temps du mépris pour ce petit roi qui avait osé me déclamer son amour avec un poème d'Emile Verhaeren, d'un homme qui prônait l'anarchisme, qui rejetait toute forme de domination, qui luttait contre la folie de la guerre dans une volonté pacifiste contrairement à son père, au roi, à Cerbère qui était devenu roi grâce à une guerre, qui gouvernait le royaume en employant la terreur et la domination ! N'était-ce point ironique ? Cela n'accentuait-il pas l'ignorance et le manque de culture de ce petit roi, violent et cupide qui déclarait son amour grâce à un texte d'un homme pacifiste et égalitaire ? Il était déplacé de l'entendre dans sa bouche. Je me sentais idiote, aimé par un imbécile qui ne maîtrisait pas plus l'histoire de son peuple, les grands classiques de l'Histoire qu'un inculte, qu'un dépravé, qu'un cadavre ! Il me répugnait. Une envie soudaine de l'humilier devant tout le monde, de lui dire « non » m'envahit de toute part. J'avais envie de le mettre à terre, de le faire souffrir autant qu'ont souffert Jounne et Maxime, autant qu'ont souffert Raoul et Charme, autant



qu'ont souffert Armelle et Marie-Madeleine, Robert et Paul, Kordélia et Saul, moi. Toute ma vie, je n'avais que souffert, n'avais fréquenté que des gens qui avaient souffert. Et lui, sous-prétexte qu'il était roi, qu'il ne devait pas subir les déboires de son père, il ne devait pas souffrir ? Non. L'injustice fait peut-être partie de ce monde mais, je ne l'alimenterais pas davantage ! Il devait souffrir. Malheureusement, j'ignorais tout de la torture mais Adrien, lui, en connaissait tous les méandres et tous les secrets. Je n'eus pas le temps de répondre (en vérité, j'avais passé trop de temps à réfléchir), qu'Adrien s'exclama :

- Je m'attendais à cette difficulté. Mais comme notre Terre s'est fondée sur du sang, alors nous allons lui en donner du sang et bénir ainsi notre union d'un lien indéfectible. Personne n'ignore nos rites actuels, que nous pratiquons sur nos autels une fois par an, pour le dimanche saint mais, tout le monde ignore nos rites anciens. On raconte que pour qu'une union soit bénie par les dieux, il faut leur faire une offrande et, quoi de plus efficace que le sang, ce sang humain qu'ils savourent plus que quiconque, cette chair qui leur est chère. Pour qu'un mariage perdure jusqu'à la mort, il faut que les deux partenaires se jurent fidélité et, se détachent de toute forme de tromperies, de toute autre émotion, de toute attache émotionnelle qui les ferait déviés du droit chemin. Quoi de plus idéal donc d'offrir en offrande l'amant de ma promise aux Dieux...

Je blêmis mais, avant même que je ne réalise ce qui se passait, je vis Raoul arriver au milieu de l'assemblée, les poignets et les chevilles ligotés comme un prisonnier allant être exécuté. Le roi souriait. S'en était fini de nous. Je mourrai.

## Chapitre 47 : Je mourrai

- Ma femme a l'âme impure !
- Oh ! hurla la foule. N'y avait-il que cela qui les choquait ? De voir un innocent ainsi considéré ne les dérangeait pas ?
- Mais ne la congédiez pas si vite, mes frères, reprit Adrién, me regardant intensément, durement puis s'adressant à la cour. Cet homme a abusé de sa faiblesse, de sa naïveté et l'a envoutée, hurla-t-il en le pointant du doigt. Il l'a possédé, la possède, ce débauché, cet incapable, cet esclave, qui ose se prétendre être à la hauteur, que dis-je, à la cheville de ma personne. Ce n'est que folie de croire cela ! Mais heureusement, se calma-t-il, en apparence, les Dieux m'ont doté de l'art du pardon et de la reconnaissance. Je pardonne à cette femme, ma femme, sa crédulité et, je reconnais mon amour passionné pour sa personne, sourit-il en me fixant, prenant ma main dans la sienne, comme s'il jouait une pièce de théâtre. Malheur pourtant à moi qui ne reconnait point de repos, se lamenta-t-il. Nuits et jours, l'existence de cette hasardeuse aventure me hante et nous perturbe l'esprit. Son âme, son esprit, son cœur doivent être purifié, s'exclama-t-il en me pointant du doigt.

J'attendis en silence le moment fatidique où il mettrait ses menaces à exécution. Je n'avais mot dire. Il enchaîna :

- Et quoi de plus efficace qu'un sacrifice. Sacrifions ce parvenu, notre mariage ne sera que plus béni ! hurla-t-il. Je ne pouvais le croire. Il ne le ferait pas ? Il ne le pouvait... Rendez-lui sa liberté et, il vous donnera un coup de couteau dans le dos !

Je voyais la foule acquiescer face à ses dires. Mais comment pouvaient-ils être d'accord avec cela ? Etaient-ils si stupides ? C'était eux les naïfs, pas moi. J'étais paralysée, paralysée de peur de ce qui menaçait de se passer.

- Ainsi, j'honore les Dieux de ce sang impur et mortel. Réjouissez-vous mes amis, nous allons appeler les Dieux : torturez-en quelques-uns et ils seront vite intéressés par la chose, tuez-en plus et leur divination ne sera que plus honorée. Votre esprit est embrouillé ma mie, s'adressa-t-il à présent à moi, permettez-moi de vous l'éclaircir. Et si vous ne retrouvez point vite la raison, souffla-t-il en changeant de ton, plus menaçant, sa survie dans ce monde ne sera que des plus incertaines.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je n'arrivais à sortir de mon mutisme. J'étais littéralement incapable de bouger, de répondre quoique ce soit. La peur me paralysait. J'avais envie de disparaître. Pas lui. Sa voix trancha soudain le silence pesant de la pièce :

- Torturez-le ! ordonna le roi, aux gardes qui le maintenaient enchaîné comme un animal.

Les coups s'abattirent sur lui comme jamais je n'aurais cru capable une personne de le faire. Le sang jaillit, éclaboussant les gens alentours. Il ne gémissait pas, s'effondra au second coup de gourdin. Il me fixa droit dans les yeux, me sourit puis, ferma les yeux avant que le troisième coup ne s'écrase contre son visage. Les gens commencèrent à s'écarter, légèrement anxieux, pendant que d'autres se réjouissaient de cette tuerie. Le roi, sortant de sa jubilation, se révolta :

- Ne soyez pas effrayés ! Cette pratique ne se faisait-elle pas aux temps les plus anciens, au temps de la Rome antique où les dépravés honoraient l'empereur de leur sang versé en offrande dans l'arène du Colisée, où le peuple réclamait toujours plus de pain et de jeux : Panem et circenses ! N'est-ce point justice qu'il m'honore de son sang et, qu'il la libère, nous libère de ce fardeau ?!

- Oui ! hurla la foule.

Les gardes reprirent les coups, le torturèrent, plus violemment, plus intensément, plus fortement. Je crus mourir tellement la vision était atroce. Ce n'était pas possible. Comment les gens pouvaient-ils sourire, jouir de cette souffrance ? Ils criaient, hurlaient leur plaisir, acclamaient les gardes, les aidaient, balançaient de la nourriture sur Raoul, mon Raoul. Je m'effondrai. Je ne pouvais croire que cette scène se passait sous mes yeux. Je ne voulais y croire. Je voulus que cette scène ne se produise jamais, ce fut tout le contraire. Je me mordais la lèvre, ne voulais pas craquer mais, je ne pouvais pas. Qui aurais-je pu ? Je m'enfonçai mes ongles dans ma peau, me mordais la langue mais, rien ne fonctionnait. Aucune douleur n'épargnait celle que j'avais sous les yeux, aucune ne le pouvait. Mes genoux s'écrasèrent contre le sol, mes larmes envahirent bientôt mes yeux, embrumant ma vision. Je le suppliai d'arrêter, l'implorai. Le sang giclait partout et plus les coups étaient douloureux, plus les gens s'exclamaient. Je lui conjurai de l'épargner mais, une seule chose en était capable : je devais céder, me soumettre, je devais accepter, accepter de me marier avec Adrién. J'inspirai et expirai profondément, me calmai. Mes larmes séchèrent. Mes points serrés, je me relevais. Le regard dans le vide, fixant un point invisible, nulle part, à contre cœur, j'hurlai :

- J'accepte cette offrande. J'accepte la tâche qui m'a été confié. J'accepte de vous accorder ma main. J'accepte de devenir votre femme.

La douleur commença à me consumer de l'intérieur mais, je la contrainis. Je ne devais pas craquer. Je me maîtrisai. Je le devais à Raoul, à toutes les personnes qui étaient mortes sous les coups des Verliebt. Les coups cessèrent. Raoul resta au sol un moment, incapable de bouger, de respirer, de vivre. Il était comme mort, un mort-vivant, incapable de vivre mais incapable de mourir. Ses mains, au sol, bougèrent bientôt et, s'appuyant sur son coude ensanglanté, les yeux clos, il se releva. Les gardes tirèrent sur les chaînes, l'obligeant à rester au sol. Il tomba. Assis, la tête penchée comme si on allait la sectionner, lui retirer la vie, il attendit le verdict final, celui qui le condamnerait à la potence, à la guillotine, à la mort. Il n'en fut rien. Le roi s'écria, fier de lui :

- Les Dieux ont parlé, en me regardant avec une sorte de bienveillance malade, ironique, son cœur est purifié.

Je mourrai.

Il ordonna qu'on emmène ce cadavre là où il avait été laissé précédemment, dans sa cellule, l'endroit où il aurait toujours dû être. S'il voulait me faire souffrir davantage, c'était fait. Il n'en suffisait pas plus, pas moins. J'étais détruite. Je voulais disparaître, ne plus jamais rien ressentir, arrêter de souffrir mais, je n'y arrivais pas. Les images étaient tellement ancrées dans ma mémoire que c'était presque impossible de les enlever. Les gens s'étaient resserrés, dissimulant la mare de sang au sol, la torture, comme si elle n'avait jamais eu lieu. Seulement, moi, je ne voyais que cela : le sang sur le sol. Il était comme sur mes mains. J'avais beau frotter, il ne partait pas. Il était comme indélébile, collé, ancré en moi. Pourquoi n'arrivais-je pas à le retirer ? Pourquoi n'arrivais-je pas à m'en remettre ? Pourquoi cela me consumait-il à ce point ? Je ne le sus. Je devais m'en remettre, ça, c'était une évidence.

Toute l'assemblée avait applaudi. Ils avaient applaudi Adrién et avait insulté Raoul. Il avait applaudi le meurtrier et avait insulté la victime. Quand avions-nous déjà vu cela ? Jamais... Comment pouvaient-ils s'extasier devant pareille torture ? Comment pouvaient-ils se réjouir de voir le roi torturer quelqu'un ? Cela me révoltait, me rendait malade ! Adrién pouvait-il vraiment faire tout ce qu'il voulait ? Peu importe les conséquences ? Peu importe s'il condamnait un innocent ? Se pouvait-il qu'une telle personne puisse exister ? Il nous avait tous manipulés, même moi. D'une adroite usurpation, il obtint ce qu'il voulut, le pouvoir, moi. En me faisant passer pour une fiancée infidèle, il s'attribua toutes les faveurs de ceux qui eurent pitié et de ceux qui reconnurent sa charité, sa grandeur d'âme, que dis-je, sa clémence, de me pardonner. Quelle ironie ! Il n'en pensait pas moins que tout le contraire. Et pour faire bonne mesure, il mit cette violence gratuite sous la coupe des Dieux, osant

comparer cette torture aux combats des gladiateurs. Eux au moins, ils avaient la chance de pouvoir choisir leur mort, de mourir dignement, lui, il n'en eut aucune. Il savait que j'allais accepter, j'étais obligée. Malgré tous mes principes, je devais le faire mais, son envie trop irrépressible de sang et d'infliger violence à autrui ne savait être satisfaite autrement. Seulement pour son bon plaisir d'hémoglobine, il sacrifia un innocent. Malheureusement, il ne méconnaissait pas mon amour pour lui, ce fut ma première et ma dernière erreur : impliquer Raoul dans cette histoire. Il ne tenait qu'à moi de résister, d'accepter mais, je me croyais trop maline, intouchable et, voilà le résultat et, Raoul en faisait les frais. C'était de ma faute. Je m'étais effondrée. Cette scène d'horreur m'avait clouée sur place, impossible de ressentir la moindre chose, j'étais paralysée. Mon cerveau refusait d'analyser ce qui s'était produit sous mes yeux. Ce ne pouvait être réel. Il s'était bloqué, m'obligeant à arrêter ce supplice, à l'épouser. Raoul était en sang, plus mal en point que quand il était arrivé. Je n'osai affronter son regard. J'avais échoué. Je m'en voulais. J'avais cédé et, il avait souffert pour rien. Je culpabilisai. Le roi était fier de lui. Il avait réussi et, j'avais perdu. Me ramenant à lui, il m'enfila un anneau à mon annulaire et montra mon doigt bagué à l'ensemble des invités.

Mes larmes à présent disparues, remplacées par une envie irrépressible de tuer Adrién (le roi ne souriait pas autant que son fils mais méritait tout autant d'être sacrifié), j'aperçus Armelle, les bras serrés, tendue, essayant de garder son clame. Elle comme moi allions exploser. Ce n'était plus qu'une question de temps.

## Chapitre 48 : Faux-semblants

Je restai un moment en haut de l'escalier, souriant et montrant ma bague à ceux qui venaient me saluer (le roi ayant rejoint l'assemblée en bas). Je prenais bien soin de dissimuler ma cicatrice sur la main mais, au point où j'en étais, plus rien n'avait d'importance, si ce n'était que je sorte de ce cauchemar. Je me décidai à descendre quand j'entendis qu'on parlait de moi. C'était une vieille femme, surement de la haute aristocratie, celle qui avait abandonné ma famille pour chanter les louanges à son meurtrier afin de s'attribuer ses faveurs. Elle m'insultait ouvertement devant les autres dames, trouvant indigne que le dauphin se marie avec une étrangère. Était-ce seulement cela qui dérangeait cette mégère ! N'était-ce donc pas la condamnation d'un innocent à la torture qui était indigne ? Non, au contraire, cet acte montrait au combien Adrién était humble et clément. J'étais outrée ! Comment se pouvait-il que ce peuple soit si crédule ? Je n'en revenais pas. Se pouvait-il que l'Homme soit si naïf ?

Je descendis les escaliers marche après marche, dans une démarche princière, comme si j'avais toujours su le faire (je ne sentais même plus mes talons ni la hauteur tellement j'étais déterminée). Le roi Cerbère en eut le souffle coupé, Adrién aussi, les empêchant de continuer leur conversation. J'entendis ça et là que je ressemblais à la reine Kordélia. Alors comme ça, je ressemblais à ma mère. Quelle étrange déduction ! Je compris alors la réaction de Cerbère. Revoyait-il en moi la femme qu'il avait tant aimé durant des années ? Qu'il aimait toujours ? Quant à Adrién, ce n'était pas une nouveauté. La vieille femme se tut et faillit s'étouffer avec son champagne. Elle avait cru pendant un seul instant que j'étais Kordélia. Je me réjouis de l'effet produit. Je fis un grand sourire à la vieille femme qui regarda le sol, gênée. Je pris le bras d'Adrién et l'obligea à m'inviter à danser. Il ne devait pas se douter que je préparais quelque chose. Nous ouvrimmes ainsi le bal. Il était émerveillé, tellement qu'il en oublia les pas de danse. Heureusement que Saul m'avait appris la valse. J'aurais été tout aussi ridicule que le roi sinon. Quelle horreur pour ma dignité !

A la fin de la danse, je le saluai et lui fis un clin d'œil avant de m'évaporer parmi les danseurs (une autre cavalière voulait danser avec lui, heureusement pour moi !). Surement il ne sut pas ce que cela voulut dire, que j'avais hâte qu'on se retrouve ce soir, j'imaginais. Pour moi, je lui disais simplement adieu. Je me dirigeai vers Armelle. Elle avait les larmes aux yeux. Je lui demandai de ne pas pleurer. Elle avait peur, c'était évident, surtout qu'elle s'inquiétait pour Charme, maintenant qu'elle était au courant de tout. Était-elle en train de tomber amoureuse de lui ? Ça aurait été parfait, étant donné qu'il l'était lui aussi, s'il ne s'était pas retrouvé en prison. J'eus espéré qu'il n'avait pas été torturé comme Raoul. Les larmes me vinrent aux yeux. Je me ressaisis cependant. Je ne devais pas craquer. Je ne craquerai pas.

Armelle et moi nous mîmes légèrement en retrait de la soirée pour ne pas attirer tous les regards sur nous. Elle était anxieuse. Je commençais à l'être aussi.

Ce soir, tout allait se jouer : notre avenir dans ce monde comme celui d'Angess et d'Adémon, comme celui de toutes les personnes chères à notre cœur. L'horloge sonna bientôt dix heures du soir, nous faisant sursauter toutes les deux. Il était l'heure, l'heure d'y aller. Nous devons aller libérer Raoul et Charme puis ouvrir la trappe à Marie et à Robert pour qu'ils nous aident à sauver Jounne et Maxime, le roi ayant verrouillé toutes les sorties de la prison. Si nous échouions peut-être allait-elle devenir notre tombeau ? Je n'avais pas le droit de penser cela. Nous devons réussir et c'était tout. Armelle me serra bientôt la main et nous attendîmes que l'assemblée se réunisse sur le balcon pour assister aux feux d'artifices pour nous éclipser.

# Armelle Großzügig

## Chapitre 49 : Un combat angélique

Nous entendîmes les premiers feux exploser dans le ciel. Le compte à rebours venait d'être déclenché. Regardant une dernière fois vers la foule, nous nous précipitâmes dans les escaliers, voulant à tout prix sortir de cette salle de réception grotesque. Les gardes obnubilés par ces milliers de couleurs dans le ciel, ne s'aperçurent pas de notre évasion. Tant mieux ! Accélérant le pas, nous atterrîmes dans la salle du trône, vide, monstrueuse, cruelle. J'aurais voulu l'enflammer la réduire en cendres si j'avais pu le faire. Mais, ce n'était vraiment pas le moment. Les larmes me montèrent aux yeux, me souvenant de ce qui s'était passé dans cette salle maudite, les directives qui avaient été prises dans cette salle de l'enfer : la déchéance de ma famille, la condamnation de mon frère et ma sœur, toute la cruauté de ce monde. Armelle essuya une larme qui coula le long de ma joue, respira pour moi et me serra davantage la main. Je pointai du regard la porte, la porte d'Hadès, la porte des prisons. Armelle se jeta dessus et l'ouvrit d'un seul trait, m'invitant à entrer. Nous nous dépêchâmes. Il nous sembla entendre des gardes pénétrer la salle du trône. Mais, ce qui était une certitude était qu'il y en avait dans la salle que nous approchions dangereusement. Armelle serrait à présent un poignard qu'elle dissimulait sous ses volants. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'elle ne s'en serve. J'espérai que Charme ne m'en voudrait pas trop d'abîmer sa future bien-aimée.

Je vis bientôt la fin des escaliers. Je pris Armelle par la taille, la stoppant dans son élan et lui fit par de cette remarque. Une lumière faible éclairait l'endroit et à notre grand effroi, le roi avait fait augmenter les effectifs. Il y avait au moins une dizaine de gardes maintenant et, je commençai à douter de la réussite de notre plan, de tout. Et si tout avait été défini, si malgré tous nos efforts, rien ne pouvait être changé, seulement le nombre de condamnés ? Armelle, voyant la perplexité dans mes yeux, prit mon visage dans ses mains :

- C'est normal que tu doutes. Le contraire m'aurait étonnée mais, tu ne dois pas regretter ton choix, notre choix. J'ai choisi. Nous avons tous choisi de te suivre. Et si, au bout de cette nuit il n'y a que la mort, et bien, nous mourrons. Nous avons choisi de mourir pour toi. Et j'assumerai toujours ce choix. Toujours. Ne renonce pas car, je ne le ferai pas. Même si je dois y laisser la vie. J'ai été créée pour ça, pour qu'un jour, la vérité puisse triompher. Tu es la vérité alors, tu dois survivre, tu dois réussir même si cela signifie ma mort. Tu comprends ?
- Oui, je crois que je commence à comprendre, souris-je faiblement, essayant de contrôler mes larmes.
- Ne pleure pas. Je suis heureuse de te servir, de t'avoir connue, d'avoir enfin ressenti pour la première fois de ma vie un espoir. Et tout ça, c'est grâce à toi. Je, nous te devons beaucoup.
- Oui mais, ça ne justifie pas votre mort ! soufflai-je.
- C'est vrai mais si notre mort doit se faire, elle se fera et aucun d'entre nous ne t'en voudra. Jamais. C'est notre choix, Anèthe. Tu es notre choix.
- Je ne veux pas que tu meures, serrai-je les dents.
- Moi non plus, je ne veux pas mourir. Cependant, mon destin ne m'appartient plus. Il t'appartient. Et, je veux que le mensonge cesse, peu importe les conséquences. C'est le seul moyen que la vérité triomphe. Et je sais que c'est ce que tu veux, ce pourquoi tu te bats. La vérité n'épargne personne. Pas même toi. Il y a un prix à payer et si nous devons être ce prix, nous le serons. Alors, qu'est-ce que tu décides ? Quel est ton choix ? me demanda-t-elle.
- La vérité.

Elle me sourit puis se ferma pour toujours. Douze gardes nous menaçaient, douze gardes devaient mourir, allaient mourir. Sinon nous et, ce n'était pas possible. Ils jouaient aux cartes, n'étaient même

pas armés, ne s'attendaient pas à être attaqués, à perdre la vie ce soir. Ils avaient accepté de servir ce roi, ils avaient donc accepté leur propre mort.

Armelle se jeta sur le plus proche de nous. Il était de dos. Je me rappellerai à jamais de son visage, celui d'un visage innocent, enfantin. Il souriait. Il était plein de vie. Son regard éveillé s'éteignit sous mes yeux. Il s'assombrit et sombra. Elle l'avait égorgé. Le sang gicla sur les portes des cellules et je le vis s'écrouler à mes pieds. Elle s'activait, attaquant déjà un deuxième alors que moi, je restai là, paralysée, incapable de bouger. L'homme me fixait, mort, les yeux grands ouverts. Il était mort pourtant, c'était comme si son âme l'habitait encore, comme s'il était en train de mourir, n'était pas tout à fait mort mais n'était plus vivant. Je vis soudain le visage de Saul à sa place. Je me reculai et heurtai un garde, une épée à la main. Je me retournai et saisis des deux mains son arme qu'il menaçait de m'enfoncer dans le corps. Mes mains ensanglantées me firent affreusement mal cependant, je ne pouvais lâcher. Il me sciait les mains. La colère me monta et dans un bruit de cristal, l'épée se brisa sous mes doigts, s'effondra au sol. Attrapant un morceau tranchant, je l'enfonçai dans la chair tendre du condamné. Il suffoqua puis rejoignit son ami dans le néant.

Je fis face au reste des gardes. Ils étaient tous autour d'Armelle pendant que d'autres allaient chercher des armes. L'un d'eux saisit un pistolet et pointa la tête d'Armelle, qui était en train de tuer sa quatrième et cinquième victime en même temps. Il allait la supprimer. Il voulait l'anéantir. Je le fixai droit dans les yeux, l'épée brisée dans mes mains. Je la serrais tellement fort qu'elle trembla. Comme si je l'avais appelé, comme s'il avait senti ma présence, il tourna la tête et changea de cible, me pointant à présent. Il avait le regard vide, comme s'il ne me voyait pas, ne voyait plus rien. Il chargea son arme et me visa mais, rien ne se produisit. Il était comme hypnotisé, comme dépossédé. C'était comme s'il était d'un coup privé de ses sens. Je crois même qu'il ne pouvait plus bouger. Soudain, j'entendis des voix dans ma tête comme des pensées, ses pensées. Il était terrifié. Cependant déterminé à me terrasser sur le champ. Mais, il en était incapable. Les voix furent bientôt remplacées par des à-coups, des bruits étranges comme des battements de cœur. Ils étaient irréguliers de plus en plus lents, de moins en moins rapides jusqu'au dernier. Ses yeux devinrent rouge sang, s'emplirent d'hémoglobine. Ses veines semblèrent être sur le point d'exploser. Il tomba. Il s'écroula au sol comme un cadavre sans vie. Il était mort. J'avais arrêté son cœur rien qu'en le regardant. Depuis quand pouvais-je faire cela ? Depuis quand pouvais-je donner la mort par un simple regard ? Seulement, cela m'affaiblit et je ne me rendis pas compte que je suffoquais à mon tour. La pièce commençait à tourner autour de moi. Un bourdonnement atroce envahit bientôt tout mon être. Je n'entendais plus rien. Je perdis pied. Je m'effondrai sur le sol, cherchant à respirer. Ma vision se brouilla. Je ne devais pas craquer. Je ne devais pas m'évanouir. Armelle avait besoin de moi. Elle ne devait pas mourir à cause de moi. Je devais tenir. Je fermai mes yeux et, me concentrai sur ma respiration. J'inspirai puis expirai. Mon cœur ralentit, mes mains se décrispèrent et l'épée ne trembla plus. Je me contrôlai. Puis, je me raidis sur place. Une lame glacée me frôla le cou. Un frisson me parcourut tout le corps. Mes mains se resserrèrent (la douleur des coupures me déchira les entrailles une énième fois) mais c'était trop tard, ça ne servait plus à rien, il avait été plus rapide que moi. Un garde se posta derrière moi et, brandissant son épée comme un bourreau achevant un condamné, il hurla :

- C'est toi maintenant qui vas mourir !

Je regardai droit devant moi, admirant une dernière fois la bravoure d'Armelle qui s'activait de toute part et affrontait la mort sans jamais la recevoir. Ce qui n'était plus mon cas. Je posai mes mains sur mes genoux et l'épée vacilla (je l'entendis se fracasser contre le sol). Je regardai une dernière fois la cellule de Raoul, me remémorant son visage, son visage heureux, quand je l'avais vu sourire. J'entendis Charme hurler, secouant la porte de sa cellule en tous sens mais, il ne pouvait rien faire. Plus personne ne pouvait plus rien faire. J'allais rejoindre mes ancêtres, ma famille, ceux pourquoi je m'étais battue jusqu'à aujourd'hui. J'étais prête. Une larme coula le long de ma joue. Je fermai mes yeux, les enfonçant dans leur orbite. Pour toujours.



## Chapitre 50 : L'Horreur détruit tout

J'attendis que mon heure sonne. Il ne me restait plus que quelques secondes. Quelques secondes. Quelques...

J'entendis la lame transpercer la chair tendre d'un corps, mon corps. Mon corps ? Je palpai mon torse, ma tête, ma gorge, rien. Rien n'avait été blessé. Aurait-il changé d'avis ? Non, c'était impossible. Il était si déterminé à m'ôter la vie. A moins que...

Me retournant, je vis mon assassin tomber à genoux, me fixant droit dans les yeux, la bouche grande ouverte, les mains autour de l'épée qui lui faisait un trou béant dans son ventre. Il s'effondra sur le flan, la vie s'échappant, au fil de sa chute, de son être. Il mourut. Ses yeux étaient encore grands ouverts mais, il était mort. Il l'était. Comment ? Qui ? Ce ne pouvait être Armelle, je l'entendais se battre derrière moi. J'entendais son cœur battre derrière moi, son souffle s'accélérer au fur et à mesure des cadavres qui s'amassaient autour d'elle. Alors qui était-ce ? Qui m'avait sauvée d'une mort certaine ? Qui ? Pourquoi ?

Relevant les yeux, je croisai le regard de mon sauveur inconnu. Il avait les plus beaux yeux du monde. Comme ceux de Raoul. Grands, bleus. Le connaissais-je ? Il me sourit et me tendit sa main. Son épée était rangée dans son fourreau et, il avait l'air de me faire confiance, de ne pas vouloir me tuer. Il avait l'air innocent. Cependant, devais-je lui faire confiance pour autant ? Le pouvais-je ? Un acte de bravoure empêche-t-il quelqu'un de nous tromper ? Nous garantit-il de ne pas être trahi après ? Je m'attardai sur ses traits, son visage en entier. Il me rappelait quelqu'un, comme si je l'avais déjà vu. L'avais-je déjà vu ? Oui, je l'avais déjà vu. Je le reconnus. Attrapant sa main, je me relevai d'un coup. Debout, à sa hauteur, je n'avais plus de doute. Je savais à présent exactement qui il était. Mais, que faisait-il là ? Comment avait-il su ? Comment se pouvait-il que l'homme qui m'avait renseignée sur la prison puisse être là, puisse m'avoir sauvé la vie ? Pourquoi le Capitaine Philips, Josh, m'avait-il sauvé la vie ? Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi faisait-il cela pour moi ? Voyant ma perplexité et, comme s'il avait deviné ma question (mes questions !), il me répondit instantanément :

- Quand nous avons parlé, j'ai reconnu la cicatrice sur votre main et, j'ai tout de suite su qui vous étiez. Mon père faisait partie de la garde rapprochée de votre père et, je savais qu'un jour les méfaits du roi Cerbère serait déjoué et que je saurais quoi faire, que je saurais où sera ma place. Mon père a servi vaillamment le vôtre alors j'en ferai tout autant. Ainsi, je vous ai suivi, restant à l'écart pour ne pas vous déranger jusqu'à ce que vous ayez besoin de moi. Et c'est arrivé, sembla-t-il se réjouir, comme si l'on pouvait être heureux, satisfait d'avoir tué quelqu'un.
- Et c'est arrivé, répétai-je, lui souriant de toutes mes dents, même si mon sourire ne me sembla pas sur le moment très suffisant par rapport à ce qu'il venait de faire pour moi.

Il m'avait sauvé la vie et, je lui serai éternellement redevable. Je savais qu'il n'en aurait pas demandé autant mais, à mes yeux, jamais je ne pourrais revenir sur ma parole. Jamais.

Il me rendit mon sourire, content d'avoir fait une bonne action, j'imaginais (même si pour moi c'était bien plus) mais ne s'attarda pas davantage. Me dépassant, il se jeta sur les quelques derniers assaillants qui tentaient encore (avec peine) de tuer Armelle.

Elle avait mérité sa victoire. Autant que lui. Ils furent bientôt tous morts. Tous les gardes. Et nous, nous étions tous les trois, tous les cinq encore en vie. Je m'en voulais presque de l'être en voyant la peur, la peur de la mort dans le regard des gardes. Je ressentis soudain de la pitié, une pitié presque inéluctable comme j'étais leur bourreau et eux, d'une certaine manière, les victimes, les victimes de Cerbère, mes victimes. Je me sentis coupable, coupable de leur avoir ôtés la vie. Même si Armelle et Josh avaient fait tout le travail, il ne serait jamais rien arrivé sans moi, personne ne serait mort sans

moi. Malheureusement, malheureusement pour eux, j'étais là. Et bien là. Vivante et eux morts. Morts. Morts. Morts.

Leurs yeux se braquèrent bientôt tous sur moi et ils hurlèrent « assassin », « meurtrière », « criminelle » ! Je pris ma tête dans les bras, m'effondrai au sol, suppliai que les voix s'arrêtent mais rien à faire. Elles augmentèrent encore et encore, m'assénant des coups violents à la tête, comme des coups de poignards dans le corps, des balles inarrêtables dans le cœur. J'implorai que cela cesse cependant, c'était pire encore. Soudain, sans que je n'en contrôle rien, les bouteilles en verre alentours explosèrent, ma tête fut projetée en avant, mes yeux grands ouverts (alors que je ne vis qu'une mare floue, imperceptible), un hurlement déchira le ciel et un courant d'air me traversa toute entière, faisant trembler les murs de la prison. Les voix cessèrent et ma douleur disparut. J'ouvris les yeux, j'étais assise en tailleur par terre et face à moi, Armelle et Josh semblaient effrayés, collés contre le mur, se serrant l'un l'autre. Quand Armelle me vit, elle se jeta sur moi :

- Mais Anèthe, que s'est-il passé ? J'ai eu si peur ! Qu'est-ce que tu as cru enfin ! Tout le monde était mort, nous étions vivants et...Anèthe ? s'inquiéta-t-elle.

Je ne me rendis pas compte tout de suite mais, je parlai dans ma barbe. Je répétais ce même mot, inlassablement comme s'il me possédait : mort, mort, mort...

- Anèthe, je t'en prie, reviens à toi. Qu'est-ce qu'il t'arrive ! s'égosilla-t-elle, paniquée.
- Je ne pensais pas que voir autant de cadavres me choquerait à ce point. Je n'arrivais plus à me contrôler. Je suis désolée Armelle, réussis-je à chuchoter, ma voix tressautant encore un peu, me sentant encore un peu faible.
- Ah oui ! se reprit-elle, comme soulagée. Si c'est juste ça, tu me rassures parce que tu nous as vraiment fait peur, dit-elle rapidement en jetant un coup d'œil à Josh qui approuva, encore bouleversé par ce qui venait de se produire. J'ai cru que, que tu allais exploser..., souffla-t-elle.
- Exploder ! m'étonnai-je. Non jamais. Qu'est-ce qui t'as fait penser cela ?
- Tout ! Tu t'es mise à implorer les dieux, à leur demander leur clémence, leur pardon. Tu suppliais. Tu suppliais tellement qu'on a cru que ta voix allait se briser pour toujours, que ton cœur allait exploser. Puis, tes ailes se sont ouvertes, et d'un coup de vent, tu nous as projetés contre le mur, brisant toutes les bouteilles en verre. Tes yeux se sont ouverts mais, ils étaient, ils étaient...
- Ils étaient blancs, tout blancs, comme si, comme si ton âme s'était consumée, comme si tu allais mourir, l'aida Josh.
- Tu n'étais plus toi. Tu ne nous entendais plus. Tu hurlas que ça s'arrête, que cela cesse, en mettant tes mains sur tes oreilles. Tout se mit à trembler. J'ai cru, on a cru que tout allait s'écrouler. Puis, le silence s'effondra. Comme toi.

Elle avait les larmes aux yeux et, prit ma tête dans ses mains.

- Anèthe, respira-t-elle, j'ai cru que tu étais morte. Tu ne respirais plus. Tu t'étais regroupée sur toi-même, comme un fœtus et, tu ne bougeais plus. Tes ailes avaient disparu mais, la panique était là et, elle nous envahie tout entier de l'intérieur. J'étais même prête à supplier les dieux qu'ils te ramènent, que tu reviennes ! haleta-t-elle, les larmes roulant sur ses joues.

Je la pris dans mes bras et, la serrai très fort contre ma poitrine. Aussi fort que je le pusse.

- Je suis vivante. Je suis en vie. Je ne vais pas mourir. Je ne mourrai pas. Je te le promets, lui chuchotai-je dans l'oreille.

Nous redressant, je lui essuyai ses dernières larmes et, Josh nous aida à nous relever (surtout moi). Explorant la pièce comme si je la découvrais pour la première fois, je vis à nouveau les cadavres mais, cela ne me fit plus rien. Je ne ressentis rien. Je me contrôlai. Ça allait. J'allais bien. Nous allions tous bien. Nous étions tous en vie.

## Chapitre 51 : L'Amour sauve tout

Armelle se précipita sur les clés et ouvrit la cellule à Charme, qui attendait, accroché aux barreaux. Il était faible et fatigué. Ses yeux étaient rouge sang et son visage ligaturé. On l'avait frappé. Ses vêtements étaient déchirés en certains endroits et des bleus recouvraient son corps. Pourtant, lorsqu'il croisa le regard d'Armelle, lorsqu'elle le libéra de sa prison, c'était comme si ses blessures avaient disparu, comme s'il n'avait jamais été battu. Elle s'avança vers lui, prit sa tête dans ses mains et se mit sur la pointe des pieds comme un médecin qui ausculterait son patient. Elle posa ses mains sur ses plaies encore ensanglantées sur ses joues. Des larmes emplirent bientôt ses yeux mais, il lui interdit de pleurer. Il essuya ses yeux humides avec ses pouces et mit une de ses mèches de cheveux derrière son oreille. Elle le prit dans ses bras. Ils se serrèrent tellement forts que les pieds d'Armelle se décollèrent du sol et, ils ne formèrent plus qu'un, comme s'ils ne constituaient plus qu'un seul et même corps. Il plongea son regard dans le sien, et lui chuchota dans l'oreille :

- Tu es toute ma vie maintenant.

Elle lui sourit, d'un de ces sourires qu'on n'oublie jamais et, ils s'embrassèrent. Il la serra aussi fort qu'il le put dans ses bras, l'un et l'autre heureux comme ils ne l'avaient jamais été jusqu'à maintenant. Ils se rappelaient moi, quand j'étais avec Raoul. Raoul... Raoul !

Je me précipitai devant sa cellule. Elle était triste, froide et lugubre. Un pressentiment, un mauvais pressentiment me traversa toute entière, me glaça le sang. J'avais envie de m'éloigner le plus loin possible de cet endroit, de disparaître. J'avais envie d'être partout sauf ici comme si, comme si je savais qu'au fond de moi-même, nous ne sortirions pas vivants de la prison. Un courant d'air me paralysa les entrailles comme si tout le bonheur avait quitté cette cellule. Et Raoul était là, à l'intérieur. Il me tournait le dos, assis au sol comme un enfant puni, comme un damné, un condamné. Il ne bougeait pas. On aurait presque pu croire qu'il était mort, qu'il était dépossédé de son corps, que son âme s'était détachée de son enveloppe, envolée. Il était torse-nu et, je pouvais voir les marques de ses ailes, leurs contours, qui se reflétaient dans la lumière. C'était comme un tatouage à l'encre invisible. Il n'apparaît qu'à la lumière. Elles étaient resplendissantes, si elles n'avaient pas été ligaturées de coups et recouvertes de cicatrices. Par ma faute. A cause de moi. Il y avait encore du sang séché sur ses côtes, des bleus sur ses omoplates et ses hanches et une mare rouge au sol. Par ma faute. A cause de moi. Son dos était bien droit et sa tête aussi. Pourtant, cela se voyait qu'il souffrait le martyr, qu'il avait mal, que les blessures le torturaient de l'intérieur. Seulement, il refusait de le montrer. Sa colonne vertébrale était bien droite, encadrée par ses magnifiques ailes, repliées sur elles-mêmes, mutilées, meurtries.

Je voulais entrer mais, en même temps, je ne voulais pas. Je voulais qu'il reste dans cette paix, dans cette plénitude qu'il avait atteinte. Je n'avais pas le droit de le ramener à la réalité. Il avait assez souffert à cause de moi. Je n'en ferais pas davantage. Seulement, j'avais besoin de lui. Plus que besoin, il était vital pour moi. Cependant, il m'était impossible d'ouvrir sa cellule. J'ignorais pourquoi. Les clés étaient dans mes mains, dans la serrure. Malgré cela, rien ne bougea, ni la porte ni ma main ni mes doigts. Rien. J'étais paralysée, figée, incapable de lui venir en aide, incapable d'être là pour lui. Les larmes me montèrent aux yeux lorsque je m'attardai sur une de ses blessures. Elle était profonde, douloureuse, ensanglantée, horrible. Armelle me saisit soudain le bras, m'obligeant à avaler mes larmes et prit les clés dans ma main. Elle ouvrit la cellule à ma place. Il y eut un bruit infernal, un grincement aigu mais Raoul resta aussi statique qu'il l'était. Pas un cil, pas un cheveu, pas un poil ne bougea. Rien.

- Vas-y. Tu peux le faire Anèthe, me souffla Armelle.

J'inspirai et expirai un bon coup puis pénétraï dans la cellule.

Elle était encore plus étouffante à l'intérieur qu'à l'extérieur et, mon mauvais pressentiment s'accroissait. Jusqu'à ce que j'entende un bruit, ce bruit, les battements de son cœur. Il respirait. Il était en vivant. Il était en vie. C'était le plus beau son que j'entendis de toute mon existence. Il résonnait dans mes oreilles comme une mélodie, comme un rêve, comme un espoir. Je m'approchai. Je me demandais ce qu'il pouvait fixer aussi ardemment car, à part les fissures que l'on pouvait trouver divertissantes dans « ce purgatoire infernal » (Saul utilisait toujours cette expression pour définir quelque chose de vraiment horrible même si je ne maîtrisais pas très bien sa signification), ce mur ne paraissait pas être très intéressant. J'avancai toujours et, m'étant préparée à croiser son regard, je fus vite étonnée de voir qu'il avait les yeux clos. Il semblait apaisé, serein. Seulement ses blessures qui recouvraient son visage le trahissaient, trahissaient son bien-être. Il avait beau se convaincre que tout allait bien, en fermant les yeux, en se concentrant sur lui-même, tout n'allait pas bien justement. Son regard ainsi éteint feignait la paix et, le reste de son corps ne pouvait que dévoiler ce qu'il était vraiment. Meurtri. Je voyais que des larmes avaient coulé le long de ses joues, qu'il souffrait. Pourtant, il garda toujours cette chaleur intérieure qui était chère à mon cœur. Malgré son aspect misérable, je crois que je l'aimais plus encore. Comme si c'était possible ! Comme si c'était possible que d'aimer plus que notre cœur nous le permette.

Je m'agenouillai devant lui et d'une main hésitante, frôlai sa joue. Son pouls s'accéléra. C'était comme si j'avais été un défibrillateur et que, j'avais remis son cœur en route. Je l'avais ramené à la vie. Ses joues se colorèrent et, il entrouvrit la bouche pour respirer. Je la touchai plus intensément, la pris toute entière. Je vis ses doigts remuer sur ses genoux. Je m'approchai et sentis bientôt son souffle sur moi. Je pris son autre joue. J'approchai mon visage au sien. Nos respirations se mêlèrent. Nos nez se frôlèrent. C'était comme si l'air c'était électrisé, comme s'il y avait de l'électricité statique entre nous deux.

- Je t'aime, chuchotai-je.

Ma bouche s'entrouvrit et, doucement, mes lèvres frôlèrent les siennes. Elles étaient froides, les miennes chaudes. C'était agréable. Je voulus répéter mon geste mais, il me prit de court :

- Qu'as-tu dit ? sourit-il, les yeux grands ouverts, plongeant son regard océan dans le mien.
- Je n'ai rien dit, ris-je de toutes mes dents.
- Ah bon... Alors, je ne vais rien te dire non plus, se réjouit-il.

Il me saisit par la taille, me rapprochant de lui davantage (j'avais mes genoux sur les siens) et me souffla dans l'oreille :

- Moi aussi, je t'aime.

Il m'embrassa. Ses lèvres pénétrèrent les miennes d'une intensité et d'une force qui m'étaient inconnues. Je n'avais jamais ressenti ça. C'était plus que dans la chambre d'hôtel. C'était plus que des sentiments. Je l'aimais vraiment. Je l'aimais de tout mon corps et de toute mon âme. J'étais inconditionnellement et irrévocablement amoureuse de lui. Encadrant mon visage de ses mains, il mit mes cheveux délassés derrière mes oreilles et m'embrassa de nouveau. C'était comme si nous voulions que cet instant soit éternel, qu'il ne s'arrête jamais, qu'il se renouvelle éternellement. Je m'excusai et les larmes emplirent bientôt mes yeux, mouillant nos visages mais il s'en fichait, recouvrant mes mots de baisers. Il ne m'en voulait pas. Ça, c'était certain. La joie remplaça très vite les larmes de douleur. Et comme s'il n'avait jamais perdu sa force, il me souleva et se mit debout sur ses deux jambes. Je le serrai au cou puis le relâchai, le laissant sortir de ce chaos infernal pour toujours. Il prit son frère dans ses bras qui lui tendit une chemise (une des gardes j'imaginais) et sourit à Armelle, qui tenait Charme par la main. Chacun avait retrouvé sa moitié ce soir. C'était beau.

Je présentai officiellement le capitaine Philips aux garçons et à Armelle, qui le remercièrent du coup de main. Nous ne discutâmes pas très longtemps. Le plus dur était encore à faire et, il n'était pas des plus aisé : sauver Jounne et Maxime. Nous nous enfonçâmes bientôt dans la prison, hâtes d'aller secourir ma sœur et mon frère. Tout allait peut-être bien se terminer finalement. Mon mauvais pressentiment s'en alla, remplacé par un espoir, un espoir de vie, de survie.

## Chapitre 52 : Un capitaine

Le couloir était sombre, très mal éclairé et, plus d'une fois, nous nous marchâmes dessus. L'odeur humide était pestilentielle tel un tas de charognes ambulantes. Josh était en tête car, il connaissait le mieux la prison et savait parfaitement où était leur cellule. Cependant, nous devions d'abord ouvrir la trappe à Robert et à Marie pour qu'ils viennent nous aider. A un croisement, nous prîmes à droite. Josh nous indiqua qu'ils conservaient les cadavres dans une grande salle située à gauche, qu'elle servait de morgue, d'entrepôt avant les enterrements. Ceci expliquait d'où provenait cette odeur immonde et atroce. C'était des cadavres en putréfaction qui pourrissaient dans la fange. Un vrai régal pour le nez ! Raoul et Armelle se bouchèrent le leur d'ailleurs, tellement elle nous brûlait les sinus. Abandonnant Raoul à l'arrière, je me postai aux talons du capitaine Philips. Il s'en aperçut.

- Vous allez surement me poser des questions à propos de votre père ? sourit-il, amusé d'avoir deviné ce qui me trottait dans la tête.
- Oui, avouai-je, légèrement mal-à-l'aise.
- Et bien..., je ne sais pas grand-chose, seulement des anecdotes que me racontaient les condamnés et les officiers plus gradés, souffla-t-il, déçu de ne pas pouvoir m'en dire plus.

J'imaginai qu'il ne pouvait m'en apprendre beaucoup étant donné qu'il n'avait presque pas connu son père mais, j'étais tout de même curieuse de savoir ce qui se disait sur mon père :

- Mais, je voudrais quand même les entendre, insistai-je.
- Très bien. C'est vous qui voyez de toute façon. Mais, hésita-t-il, certaines ne sont pas très glorifiantes, je préfère vous prévenir.
- Ne vous inquiétez pas, le rassurai-je, j'ai entendu des choses qui je le crois ne peuvent être égalées en matière de honte alors, ne vous gênez surtout pas pour moi.
- Bien alors, durant mon enfance, j'ai très peu connu mon père, pour ne pas dire pas du tout. Il était un valeureux et combatif soldat. Enfin, c'est ce qui est écrit sur sa tombe et ce que ma mère me disait tout le temps alors, je suppose que cela est vrai. Il a servi autant qu'il l'a pu votre famille. Il a toujours été loyal envers vous, ça j'en ai la certitude. Ma mère a toujours vanté les mérites de vos parents. Ils étaient sans aucun doute l'une des meilleures familles royales qui aient gouverné jusqu'à maintenant. Mon père était un idole du roi Arpas. A chaque instant, il déclamaient les réussites flamboyantes du souverain aux quatre coins de la ville et, ne reniait jamais sa fierté, sa plus grande fierté de faire partie de la garde rapprochée du roi. Seulement, certains le traitaient de lèche-botte afin de s'octroyer les faveurs du roi ou d'obtenir des privilèges. Ce qui était bien sûr faux. Mon père admirait votre père par pur plaisir. L'intérêt n'y avait pas du tout sa place. D'ailleurs, son vrai sentiment est d'autant plus véridique qu'il était l'un des seuls gardes à être resté au palais avec le roi alors qu'il était assiégé de toutes parts. Jusqu'à sa mort, il a démontré un véritable dévouement envers son travail et votre père. Ma mère disait qu'il ne se passait pas un instant sans qu'il évoque un membre de votre famille, un cousin tout juste enrôlé dans l'armée, un oncle devenu directeur des finances de l'Etat. Seulement, personne et mon père aussi, n'ignorait les vices et les tourments qui entachaient l'image royale. Beaucoup faisaient mine de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien dire mais, beaucoup se délectaient de ces rumeurs et de ces ragots. Certains étaient vrais, d'autres pas. Mais comment délier le vrai du faux dans un monde transformé en un salon de thé grandeur nature, dans un palais où la moindre chose faite est sue par toute la cour la seconde suivante ? Mais, le secret était précieux et tout ce qui se passait au château étrangement, restait au château. Et puis, le couple royal était tellement aimé que les gens se délaissaient vite de ces genres d'amusements mondains.

- Quels étaient ces « vices » ? demandai-je, intriguée.
- La reine était sans nul doute parfaite. Son seul vice aurait été peut-être d'aimer son mari. On lui attribuait à lui-seul toutes les critiques indues au couple royal. On lui reprochait de trop boire, d'être trop désintéressé, trop dissipé, pas assez attentif aux problèmes de l'Etat, de trop privilégier la chasse aux réunions politiques. Il avait gardé une véritable âme d'enfant, toujours à aller fichtre ailleurs, à monter à cheval, faire des promenades en forêt, se baigner dans le lac, découvrir du pays. Il ne tenait pas en place. C'était comme si c'était plus fort que lui, qu'il lui était impossible de rester assis dans une même pièce pendant plus de cinq minutes. Mon père disait : « Voilà pourquoi la guerre lui va si bien, il est infatigable ! Voilà pourquoi le combat lui va si bien, il est hyperactif ! ». Pour lui, chaque défaut induit sa qualité et inversement. L'ivresse provoquait au roi un sentiment d'apaisement et après, il était plus efficace et plus concentré. Les activités ludiques lui provoquaient un sentiment de bien-être aussi après, il était plus serein ; les problèmes de l'Etat lui donnant la migraine ! Et le combat, cela lui donnait l'impression d'être invincible, la satisfaction de lui-même, d'être utile, nécessaire, doué en quelque chose. Il n'était pas méchant et, la reine le savait. Elle ne lui en tenait jamais rigueur alors, qu'elle aurait été la première justifiée à lui reprocher ce manque de discernement. Mais, ce qu'elle avait du mal à accepter, à dissimuler, à contenir était ses tromperies. Il la trompait sans cesse. Apparemment, il ne pouvait s'en empêcher. C'était comme plus fort que lui. Il était comme littéralement possédé par ses pulsions sexuelles, incapable de les contenir, de les contrôler, incapable d'être fidèle envers sa femme. Il l'aimait. Cela ne faisait aucun doute. C'était grâce à lui qu'elle était devenue reine. D'une certaine façon, elle lui devait tout. Jusqu'à ses enfants, la prune de ses yeux. Elle considérait cela comme en dédommagement de tout ce qu'elle n'aurait pu avoir autrement, un peuple à gouverner, des citoyens à aimer, une vie comblée. Tout ce dont elle jouissait en rêve et qu'elle possédait à présent. Elle ne lui dit jamais rien, ne lui reprocha jamais rien, ne lui rétorqua rien du tout. Cependant, ce n'était pas l'avis, la volonté ou le cas de tout le monde. L'adultère est une chose prohibée, même pour une personne très ouverte d'esprit, même pour la cour. Cependant, il était le roi et eux, ses sujets. Ils n'avaient pas leur mot à dire et, je crois que c'était mieux ainsi, mieux pour tout le monde, mieux pour votre mère. Avec le temps, avec la guerre, les gens parlaient de moins en moins de la famille royale. Ils se rappelaient seulement des rumeurs qui se disaient sur eux, des commérages qui nous collent à la peau comme des sangsues. Même morts, ils étaient quand même lynchés. Les condamnés racontaient des choses atroces sur eux, des ragots, des mensonges, histoire d'amuser la galerie. Le Colonel McCarty n'aimait cependant pas qu'on en parle.
- Votre supérieur, c'est ça ? me rappelai-je, vaguement.
- Oui, acquiesça-t-il. Il n'était pas sous les ordres de votre père. Ah ça non ! Beaucoup aimaient votre père mais le capitaine, ça, il ne le portait pas dans son cœur ! Il est de la vieille époque. Il est le plus ancien de la caserne.
- Qu'est-ce que vous entendez par « vieille époque » ? insistai-je, curieuse.
- Il était plutôt sous les ordres de votre grand-père, de vos grands-parents, des parents de votre père. Il les admirait énormément et, il me disait qu'il avait été désolé d'assister à la décadence du « petit roi Arpas ». Il l'a vu grandir. Il l'a vu évoluer. Il l'a vu se transformer. Votre père était quelqu'un de bien mais votre grand-père, c'était un être profondément juste et bienveillant. Votre grand-mère un peu moins. Elle passait le plus clair de son temps à dépenser l'argent de l'Etat et à trainasser ses guêtres dans les salons, à boire du vin.
- Quel âge a-t-il maintenant si ce n'est pas trop indiscret ?



- Aux alentours de 70 ans. Il est assez bien portant et bien conservé. Et très respecté. Il est comme un sage pour nous, la voix de la raison. Nous le respectons plus que nous nous respectons nous-même, que nous respectons les Dieux. Il est mon supérieur seulement, c'est uniquement symbolique, il n'a pas de véritable rôle dans l'armée. Il ne fait pas grand-chose. Il nous enseigne la vie généralement, comment on doit se comporter, etc. Il est un peu comme un père pour moi, le père que je n'ai jamais eu.
- Vous aviez..., vous aviez quel âge quand votre père est mort ? hésitai-je, gênée de poser ma question.
- J'avais 10 ans. Après la guerre, avec ma mère, nous avons tout perdu. Comme mon père travaillait pour la garde du roi, nous habitions à la caserne royale, avec les autres gardes du palais. Avec la guerre, nous fûmes expulsés, jeté à la rue sans nourriture, sans argent, sans rien. J'ai été enrôlé dans l'armée tout de suite. J'étais l'un des plus jeunes dans la caserne.
- Et, vous connaissiez les autres gardes ?
- Non. Ils avaient tous été remplacés. Par des soldats, de vrais soldats cette fois-ci. Les sbires du nouveau roi. Pas des tendres avec les nouveaux, avec les enfants. Heureusement que McCarty était là pour s'occuper de moi. Mais, bomba-t-il le torse, j'étais un gamin plein de ressources et, l'un des meilleurs de ma section.
- Alors, pourquoi vous n'avez pas été plus gradé ?
- Parce que..., parce qu'il fallait que je me fasse discret, que je n'attire pas trop l'attention sur moi. En faisant l'idiot et l'incompétent, les gens ne me prenaient pas au sérieux, ne prenaient pas la peine de s'intéresser à moi..., à mon dossier, sembla-t-il douter.
- A cause de votre père ? essayai-je.
- Oui..., et non... A cause de ma mère.

Il se tut en un instant, comme si un vieux démon qu'il avait enterré depuis toujours venait de refaire surface. Il tenait sûrement à le garder, à le maintenir enfoui pour toujours mais, on n'échappe jamais à son destin. Il regarda ses chaussures et paraissait vouloir chasser comme un mauvais rêve. Je mis ma main sur son épaule :

- Si vous n'avez pas envie d'en parler, je ne vous forcerai pas.
- Oh ! sursauta-t-il. C'est que, je n'y avais pas pensé depuis des années. Dans ma famille, nous n'avons pas eu beaucoup de chance. Mon arrière-grand-père est né orphelin et, est devenu pupille de l'Etat. C'est pour cela que mon nom de famille est un prénom. Mes grands-parents sont morts pendant l'épidémie de grippe espagnole. Mon père est mort pendant la guerre et ma mère, elle est toujours en vie j'imagine, quelque part. Après la mort de notre père et mon enrôlement dans l'armée, elle s'est retrouvée seule, sans toit ni nourriture. Mon toit n'était pas étanche et la nourriture pas esquisse cependant, je n'avais pas perdu espoir.
- Comment elle a fait pour survivre ?
- Elle s'est prostituée, lâcha-t-il sans réfléchir véritablement à ce qu'il disait. Je venais la voir de temps en temps, dans la maison close où elle vivait mais, elle n'aimait pas ma présence. Elle disait que je lui portais malheur, que je lui rappelais trop son mari défunt et, qu'il fallait laisser le passé là où il était. Un soir, elle me demanda de ne plus venir la voir. Plus jamais. Que je l'empêchais de faire le deuil avec son passé. Je me souviens exactement de cette scène, comme si elle ne m'avait jamais quitté. Je la revois, assise sur un divan éventré, vêtue d'une nuisette décolorée, le bras tendu sur l'accoudoir, les yeux exorbités, dans les vapes. Je ne la

reconnaissais plus. A mon départ, l'une de ses amies m'a dit qu'elle se droguait, qu'elle avalait des tas de pilules et s'injectait des tonnes de sédatifs pour oublier, pour arrêter de penser mais, on n'oublie jamais ses démons. Ils nous rattrapent toujours.

C'était comme s'il se parlait à lui-même, comme s'il essayait de se convaincre de quelque chose mais n'y arrivait pas, qu'il savait que c'était peine perdue.

- J'ai su quelques années plus tard qu'elle avait embarqué sur un bateau pour voyager, découvrir du pays, changer d'air. J'imagine qu'elle a trouvé une terre d'accueil chaleureuse, qu'elle a refait sa vie ou qu'elle est morte d'une overdose, à force de se remplir l'estomac de médicaments. L'armée du roi n'aime pas les enfants de prostitués. Elle n'aime pas ce qui est sale, impur, comme si les soldats l'étaient. J'en ai vu bien une centaine et encore une autre centaine entrer dans ses bras de péripatéticienne et aucun ne s'est jamais plaint, n'a jamais hésité de s'en vanter. Mais, le capitaine McCarty avait été formel : « fais-toi discret si tu ne veux pas avoir de problèmes avec ça car, le passé, il entache l'âme à vie. ».
- Il savait pour votre mère ? demandai-je.

## Chapitre 53 : Les profondeurs du Tartare

- Chut ! hurla soudain Raoul.

Pourquoi ? Qu'avait-il tout d'un coup ? J'avais presque oublié leur présence à tous.

- Il se passe quelque chose. Attendez-là, chuchota Raoul, s'avançant, la main sur le manche de son épée.

Armelle se blottit contre Charme, la protégeant de tout son long, la main sur son pistolet. Josh sortit l'épée de son fourreau et patienta, talonnant l'ombre de Raoul.

Il y avait des gardes qui s'amusaient avec deux prisonnières. Le capitaine Philips les connaissait. Elles étaient sœurs. Elles s'étaient retrouvées en prison pour avoir volé du pain, une médiocre miche de pain car, elles étaient affamées. Le roi les avait condamnées à trois ans de prison. Elles en étaient à leur deuxième. Et, les quatre lascars devant nous, sans nul doute des meurtriers dans une autre vie, tentaient de les violer. Depuis quand était-ce un crime d'être trop belle, trop jolie, d'avoir envie de vivre ? D'être accroché à la vie comme une moule à son rocher ?

Je les entendais hurler dans ma tête. Elles suppliaient qu'on les laisse tranquilles cependant, ils se riaient de leurs suppliques. J'entrai dans une rage folle et, saisissant le couteau de Raoul accroché à sa ceinture, j'égorgeai les deux hommes qui me tournaient le dos ; le sang gicla sur les parois de la cellule pendant que les deux filles, hurlant de plus belle, se serrèrent l'une contre l'autre ; et enfonçai mon poignard dans le ventre du violeur. Je réitérai mon coup encore et encore, pendant qu'il gisait sur le sol, se vidant de son sang. Il cracha du sang et ses yeux roulèrent dans leurs orbites.

Je sursautai en sentant quelqu'un passer derrière moi. C'était Raoul qui tuait le dernier garde de son épée, l'autre l'ayant brandi contre moi. Les filles se jetèrent sur la dague et l'enfoncèrent dans le violeur d'enfants en répétant inlassablement « Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! ». S'en était bientôt plus que de la charpie. Je saisis le couteau mais, elles le maintenaient fermement serré, ne se stoppant jamais. La tristesse prit place à la colère et, des larmes abondantes coulèrent sur leurs joues. Elles lâchèrent l'arme et s'effondrèrent sur moi. Je les pris dans mes bras ; elles se débâtèrent tout en pleurant, encore sous le choc, puis se calmèrent ; serrant toujours mon étreinte, chuchotant « c'est fini, c'est fini, ça va aller, ça va aller ».

Nous balançâmes les cadavres dans la cellule et, j'aidai les deux filles à sortir de leur prison. A peine au dehors, elles s'enfuirent en courant, hâte de quitter à tout jamais cet endroit funeste. Nous avions pris du retard cependant, nous étions obligés de leur venir en aide. Je ne m'en serais jamais remis si nous étions passés en silence, les abandonnant dans leur souffrance. Je n'aurais pas pu vivre avec cette culpabilité sur le cœur. Aucun de nous.

Raoul me prit la main et Josh ouvrit la voie, son pistolet chargé.

Les couloirs s'avérèrent être de moins en moins sombres, de plus en plus éclairés, de plus en plus familiers. C'était comme si je les avais déjà traversés mais, dans une autre vie, durant un autre moment plus incertain, plus dangereux. Josh s'arrêta soudain, Raoul manqua de lui rentrer dedans. Armelle et Charme passèrent leur tête par-dessus nos épaules et aperçurent ce qui nous éblouissait depuis bientôt un quart de seconde, ce qui réchauffa nos cœurs engourdis : la trappe. Elle nous rapprocha d'une certaine façon de Jounne et Maxime. Elle nous rapprocha d'une réalité que nous souhaitions tellement atteindre : la liberté. Plus les minutes s'écoulaient, plus cet espoir se dissipait cependant, en cet instant, c'était comme si la flamme d'une bougie, humide par le poids des maux, s'était ravivée, l'avait rendue incandescente, comme si l'espoir s'était ravivé en nous, comme si tout n'était pas perdu. J'ignorais qu'une simple trappe pouvait nous faire ressentir tant d'émotions en une seconde.

M'agenouillant, je saisis la poignée dans l'enfoncement de la trappe et la tirai de toutes mes forces. Au début, il ne se passa rien. Rien ne bougea, comme si elle avait été collée, faisait partie intégrante du sol.

Puis, au bout d'une longue minute qui sembla s'éterniser, se transformer en une heure insurmontable, je sentis comme un clic, comme si les gonds de la trappe lâchaient. Un grincement résonna dans toute la prison et un froid terrible comme venant des entrailles de la Terre, des Enfers, nous traversa les entrailles.

La trappe ouverte, je plongeai mon regard dans l'épaisseur du noir, qui envahissait les égouts d'Angess. Je cherchai une paire d'yeux, un symbole familier, une voix mais rien. Où étaient Robert et Marie-Madeleine ? Ne nous avaient-ils pas abandonnés ? Ou peut-être avions-nous mis trop de temps à venir alors, croyant l'expédition caduque, ils étaient rentrés chez eux ?

Mille scénarios emplirent mon esprit et, tous nous tenaient responsable de leur désertion. Une vague de culpabilité m'absorba toute entière. Je m'en voulais qu'ils ne soient pas là. Pour une raison inconnue, je me sentais coupable de leur absence. Pas les autres. Moi. C'était moi qui avais fait un malaise dans les cellules, moi qui avais exécuté les gardes violeurs, moi qui les avais fait s'évaporer dans cette noirceur opaque. Des larmes embrumèrent mes yeux. Elles allaient couler. C'était évident. Seulement elles ne coulèrent pas.

## Chapitre 54 : Un peu d'aide

Je les vis. Je les vis. Ils étaient dans un angle, entre deux tuyaux. Ils étaient là. Ce fut un spectacle merveilleux de les voir, de les voir en vie, de les voir ici. La joie prit place à la culpabilité. Elle emplit tout mon cœur qui je le crois aurait pu exploser de bonheur. Je me penchai en avant pour voir mieux, pour m'assurer que je ne rêvais pas, qu'ils étaient bien là. Je n'en revenais pas. Je respirai comme si je n'avais pas respiré comme ça depuis des années. J'hurlai leur prénom, peu importe que quelqu'un m'entende, peu importe les conséquences. Ils étaient là ! Et ils devaient savoir que nous aussi. Qu'on ne les avait pas abandonnés.

Ils se retournèrent d'un coup et se précipitèrent vers la trappe. Robert aida Marie-Madeleine à se hisser hors des égouts, à nous rejoindre. Je la pris dans mes bras et la serrai très fort comme si cela faisait des années que je ne l'avais pas vu. J'étais tellement heureuse de la retrouver, de les retrouver. Il y avait encore quelque temps, ils n'étaient que de simples étrangers, de simples anges pour moi. Aujourd'hui, ils faisaient partie de ma vie et pour rien au monde je ne voulais qu'ils s'en aillent. Elle alla rejoindre Armelle qui lui montra sa main dans cette de Charme. Marie les prit tous les deux dans ses bras. Raoul et Josh aidèrent Robert à monter. Ce dernier nous sourit mais, il brandit son épée face au capitaine Philips. Il le plaqua soudain contre le mur, le menaçant de son arme. Je ne réalisai qu'après ce qui se passait. Fermant la trappe, Raoul et moi nous jetâmes sur Robert, lui suppliant de lâcher son épée. Il ne comprit rien.

- Je vois son insigne Athéna. Il fait partie des leurs ! s'insurgea-t-il.
- Mais non, le rassurai-je. Pas du tout. Il est notre allié. Il est venu avec nous pour nous aider, pour vous aider, pour les sauver.

Raoul approuva mes dires. Josh aussi. Il inspira profondément et remit son arme dans son fourreau, s'excusant auprès de notre garde déserteur.

J'étais tellement heureuse qu'ils soient là. Qu'on soit tous là. Tous encore en vie. Marie avait son Robert, Armelle son Charme et moi, moi j'avais mon Raoul. Nous avions tous quelqu'un, tous trouver une personne à aimer, tous trouver notre lumière dans la souffrance. D'une certaine façon, notre âme était apaisée. Nous avions enfin une épaule sur quoi se reposer quand plus rien n'allait. Nous n'étions plus seuls. Nous étions ensemble. Pour toujours. Mais le souvenir de mon frère et ma sœur dans leur cellule, de leur exécution proche désormais, me ramena à la réalité. Nous n'avions pas encore tout accompli.

Nous nous enfonçâmes plus profondément dans la prison du Temple dans un silence de mort, presque trop pesant, trop lourd mais, rempli d'espoir, d'un espoir pour nous comme pour Jounne et Maxime. Les escaliers nous firent bientôt face et, un mélange d'excitation, de nostalgie et d'angoisse me consuma. Nous n'étions plus très loin. Plus très loin du bout...

Les escaliers semblaient s'être rallongés depuis la dernière fois et mon poids s'être alourdi. Mes jambes étaient lourdes, comme tout le reste de mon corps. Je commençais à ressentir les effets de la fatigue sur moi. Je n'avais pas dormi depuis deux jours et, je ne pouvais pas dire que cette nuit à l'hôtel avec Raoul j'avais beaucoup dormi. En vérité, j'avais passé le reste de la soirée à la regarder dormir. C'était apaisant. C'était apaisant de le voir ainsi en paix. Comme si le poids des mœurs ne pesait plus sur ses épaules, juste pendant quelques heures, quelques heures où pour une fois la vérité l'épargnait. Je sentis sa main dans mon dos :

- *Au fait, je ne te l'avais pas dit mais, tu es très jolie ce soir !* me sourit-il, naïvement.
- *Merci*, rougis-je.
- *Ça change !* me souffla-t-il.

Je l'entendis rire dans mon cou, ce qui n'était pas des plus agréables de sentir ses dents frôler ma carotide.

- Va te faire foutre ! le provoquai-je.
- Non merci..., rit-il.

Il se tut d'un coup, mettant sa main sur mon ventre, m'empêchant de faire un pas de plus.

- Maintenant, il ne faut plus parler mademoiselle, me fixa-t-il droit dans les yeux.

Je m'exécutai. C'était en quelque sorte mon plan et, il était hors de question qu'à cause de moi il échoue. Mon frère et ma sœur étaient de l'autre côté de cette porte et, il était hors de question que je reparte vivante sans eux. Autant ne jamais sortir de cette prison sinon.

L'angoisse m'envahit tout le corps mais, je la contrôlai et, j'étais désormais plus forte que jamais. Rien de plus au monde ne comptait que sauver ma famille. Ni les conséquences. Ni les séquelles. Ni la douleur. Personne ne mourrait plus. Pas pour moi. Et, ils l'avaient tous très bien compris.

Josh pénétra dans le couloir le premier. Il s'attendait à ce que le Colonel McCarty soit là mais, il ne le fut pas. Personne ne surveilla leur cellule ce soir, ce qui me parut très étrange au début. Mais, la joie de les retrouver était telle que toute précaution que nous avions prises jusqu'à présent disparut. Bousculant toutes les personnes devant moi, je me précipitai sur la porte et pénétrai dans le couloir menant à leur cellule. Les autres m'attendirent.

# Cerbère Verliebt

## Chapitre 55 : Imprévu

Elle était tout aussi noire et sombre que quand je l'avais laissé cependant, autre chose brillait : la vie. Ils allaient vivre. Ils étaient debout, ce que je n'avais jamais vu jusqu'à maintenant. J'ouvris la porte d'une seule main et voulus les serrer dans mes bras mais, ils ne bougèrent pas. Ils reculèrent et s'enfoncèrent davantage dans leur cellule. Que se passait-il ? Quelque chose m'échappai-je ? Pourquoi ne sortaient-ils pas ? Que faisaient-ils enfin !

- Tu n'aurais jamais dû venir ici, réussit à me souffler Maxime, comme s'il s'était forcé de le dire.
- Va-t'en ! susurra Jounne entre ses dents, comme si elle ne voulait pas être entendue.

Qu'avaient-ils tous les deux ? Ils n'étaient pas dans leur état normal et, quelque chose me disait qu'il n'y avait rien qui vaille. Mon mauvais pressentiment refit surface comme instantanément. J'en eus la gorge sèche et les poumons vides. Quelqu'un était derrière eux. Ils n'étaient pas seuls. Il était là le garde qui les surveillait et, ce n'était pas le même que d'habitude.

- Non, je crois qu'elle va rester là, ma chérie, répondit l'inconnu à Jounne dans l'ombre, sortant de son silence.

Sa voix me gela les entrailles, telle celle d'Hadès, de Satan Trismégiste lui-même. Son visage m'apparut soudain, mon esprit tourmenté entre ce que je découvrais et les voix des autres qui me demandaient ce qui se passait. Il avait les yeux noirs entourés de rouge sang. Il était comme le fils de Lucifer. Ce ne pouvait en être autrement. Il était vêtu de noir entièrement et menaçait ma sœur d'une dague sous la gorge. Maxime resta immobile, de marbre.

- Athéna, ne fais pas ce qu'il te dit...
- Oh si ! Elle va obéir, crois-moi, la coupa l'inconnu. Ainsi, j'ai l'immense honneur que dis-je, l'incommensurable honneur de parler à une altesse, qui plus est : la fille perdue de la reine Kordélia, Athéna. Je me doutais bien que cette cicatrice n'était pas ordinaire mais de là à qu'elle vienne de la royauté et qu'elle me mène jusqu'à toi, c'était véritablement inattendu, me sourit-il orgueilleusement.
- Inattendu, en effet, répondis-je, durement.
- J'avoue que je m'attendais à voir quelqu'un venir les libérer mais si je m'attendais à vous ! D'ailleurs, bravo pour votre petit spectacle à la cérémonie : femme du Dauphin, nouvelle promise du trône. Vous avez plus d'un tour dans votre sac ! se moqua-t-il.
- Je ne suis pas sûr que vos compliments soient dignes d'être acceptés.
- Et moi, je ne suis pas sûr que votre présence ici soit digne d'être pardonnée, me provoqua-t-il.
- Allez savoir. Il paraîtrait qu'Adrien est fou de moi, souris-je hypocritement, fixant toujours le couteau sous la gorge de ma sœur.
- Et comment va-t-il réagir à votre avis ?
- Et comment savez-vous que je viendrai ici ?
- Pas vous. Plutôt vos deux amis je dois dire. Mais ce coup de maître du futur roi, je dois dire, était une idée de génie ! éclata-t-il de rire, me rappelant Raoul ensanglanté, dans la salle de réception, au milieu des badauds.

Je chassai cette image de ma tête et me repris :



- Comment savez-vous que nous devions venir ici, haussai-je le ton.
- Tu ne me reconnais vraiment pas ! ricana-t-il. Alors ça, c'est amusant. Tu ne te souviens pas de ce pauvre type que j'ai tué, de son fils qui avait pleuré comme une fille toute la nuit !
- Taupe ! hurlai-je, me rappelant d'Eifridge, de Zein et d'Humanus...
- Maintenant que les présentations sont faites, pouvons-nous en venir au fait, fronça-t-il les sourcils.
- C'est toi qui as fait courir la rumeur sur des traîtres qui allaient tenter de faire évader « le couple maudit » ! m'exclamai-je, révolté.

Maxime serra les dents en entendant comment je les avais qualifiés.

- Oui, jubila-t-il. Un autre coup de maître je dois dire. Je m'étais attardé sur votre petite discussion avec tes amis dans la forêt. Vous aviez éveillé ma curiosité et comme je ne dépendais plus de cet abruti de Trompe-la-Mort, je décidai d'offrir mes services au plus offrant. Malheureusement pour toi, personne n'est plus offrant que le roi Cerbère, me sourit-il de toutes ces dents.
- Et qu'est-ce que tu y gagnes ? l'interrogeai-je.
- Un poste plutôt intéressant et bien rémunéré, à l'égard des regards inquisiteurs.
- Et qu'est-ce qu'il y gagne lui ?
- Rien du tout, me répondit-il comme si cela paraissait évident. Un scandale de moins. Quelques pendaions de moins. Une manifestation de moins. Moins de dépenses. Moins de blablas et plus de politique.
- Plus de propagande, rétorquai-je.
- Ce qui est étonnant est que souvent ces deux idées vont ensemble. La belle explication et la sombre solution.
- Mais j'ignore si Cerbère t'autorise à la tuer dans son contrat, déclarai-je, le sang bouillonnant, pointant Jounne du regard.
- Son contrat est mon contrat ! s'enerva-t-il. Et puis, un sang en vaut bien un autre ! ricana Taupe en soulevant un sourcil en ma direction.

Il plongea son épée sous sa gorge, l'égratignant, une goutte de sang s'écrasant au sol, pénétrant dans les ténèbres pour toujours.

- Oh ! sursautai-je, ne m'attendant pas à ce qu'il lui face véritablement du mal.

Il ne bluffait plus du tout.

- Quelle satisfaction y a-t-il d'avoir le droit de vie ou de mort dans le creux de sa main !
- Quelle satisfaction y a-t-il de se sentir trahi ? souris-je à mon tour.
- Je vous demande pardon ? Et trahi par...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Mon plan était accompli et, il tomba à pied-joints dedans. Est-ce que l'on ressent toujours ça quand on réussit avec succès, sans embuche quelque chose ? Je lançai mon épée à Maxime qui l'enfonça dans sa poitrine avant même qu'il ne réagisse. Il suffoqua, la dague tombant de sa main. Il s'écroula.

- Trahi par votre orgueil, soufflai-je dans son oreille.

Il expira une dernière fois. Ses yeux roulèrent dans leur orbite et, il s'évanouit dans le néant. Il était mort. S'en était enfin fini de lui. S'en était fini de Taupe. Eifridge était vengé. Son âme était enfin en paix. Jounne me sauta au cou, toute tremblante comme une feuille morte. Je la serrai fort dans mes bras. Maxime saisit la dague et la mit dans sa ceinture.

## Chapitre 56 : La fin

Nous entendîmes les autres arrivés, ouvrant la porte en la claquant. Mais qu'est-ce qui leur prenait de faire autant de bruit ? N'étaient-ils pas devenus fous ?

- Vous voulez nous faire repérer ou quoi ! intervins-je.
- Je crois que c'est déjà fait, répliqua Raoul, les yeux fixés sur moi.

J'entendis bientôt des bruits de pas venant de partout, martelant tout, écrasant tout. Marie et Jounne n'eurent pas le temps de s'expliquer, de se disputer, de se pardonner. S'en était fini de nous.

La mort a-t-elle toujours ce goût, cette saveur, cette odeur-là ? La première fois que j'ai pensé à la mort, je croyais que c'était la fin, que je ne reverrais jamais la lumière, que s'en était fini de moi. Seulement, l'espoir ne me perdit jamais. Il était toujours là, quelque part, enfoui sous le poids du destin, englouti par la fatalité mais là, bien là. Aujourd'hui, à cette heure, il semblait faillir. Mon bon pressentiment semblait s'être évaporé pour toujours telle de l'eau dans un four crématoire. Rien n'en réchappe. Tout s'évanouit, n'en laissant que des cendres, elles-mêmes réduits à néant une fois le vent levé.

Au travers des murs, je les voyais venir de tout part, de gauche, de droite, des escaliers, face et dos à nous, à moi. Ils nous encerclaient, nous envahissaient tel le siège d'Alésia en Gaule sauf qu'ici, la pitié avait fui depuis trop longtemps l'esprit de nos conquérants. J'entendais leur pas marteler le sol tel des chiens enragés avides de sang et de vengeance. Leurs épées entrechoquaient les murs et rendaient l'attente encore plus angoissante. Tout tourbillonnait dans ma tête et, Jounne et Maxime, considérablement affaiblis, se replièrent sur eux-mêmes. Les autres s'armèrent, prêts à se défendre jusqu'à ce que mort s'en suive, peu importe les conséquences, peu importe leur vie. La vérité et le salut de deux innocents en dépendaient.

Les portes éclatèrent, explosèrent, se fracassèrent contre les pierres de la prison. Les bois s'effritèrent en millions de copeaux, éparpillés partout, laissant place à une invasion de soldats vêtus de rouge et de bleus tels la cavalerie de la République, tels les Sans-culottes lors de la Révolution française. Brandissant leurs épées, interdits à nos explications, ils nous assaillirent de coups. Les uns après les autres, ils levèrent leur épée au-dessus de leur tête et, au nom du gouvernement, au nom du roi, ils réclamèrent notre dissolution immédiate. Ils voulaient notre mort. Il en fut autrement. Je crus pendant rien qu'un instant, qu'une brève seconde inachevée que tout était perdu, que s'en était fini de nous, que tout espoir était à jamais englouti par l'aveuglement de l'autorité, que Josh ne nous avait pas menti du respect de la garde royale à son souverain mais, eux-non n'avait pas l'intention de baisser les bras, de se laisser abattre. Eux ne perdirent jamais espoir. Armelle, son épée pointée haut vers le ciel, hurla, accompagné de Raoul, Charme et Robert, se jeta sur les assaillants. Quant à Marie, Josh et moi, nous nous occupâmes de l'autre côté, protégeant à tout prix Jounne et Maxime, incapables de se battre ou de même tenir une dague entre leurs doigts fragiles et vulnérables. Personne ne devait les toucher ou faire mine de les approcher. Personne !

Le sang gicla, m'éclaboussa en plein visage mais, jamais je ne me sentis aussi forte, aussi invincible. Je ne laisserais pas la peur m'envahir, me disais-je. En vain. C'était folie de croire que nous allions tous les vaincre. C'était folie de croire que nous étions invincibles. Que je l'étais. Aucun garde n'approchait mon frère et ma sœur, cela signifiait-il pour autant que nous étions plus forts qu'eux ? Que nous allions les vaincre ? Je l'espérais cependant. Que nous restait-il à part l'espoir, l'espoir de revoir la paix revenir dans notre monde pour toujours, ici, à Angess et Adémon ?

Les gardes tombaient les uns à côté des autres, les yeux parfois ouverts, d'autres seulement la bouche, pris par surprise d'un coup mortelle dans la poitrine, dans l'abdomen ou pire, dans le cœur ou dans la tête. Nous ne contrôlions plus nos mouvements, seule notre survie nous obsédait. Au point de

commettre un massacre. Au point de commettre des meurtres. Cela faisait-il de nous des meurtriers ? Ou était-ce considérer comme de la légitime défense ? Avions-nous le droit à cela ? Des millions de questions se bousculèrent dans ma tête, brouillant ma vision. J'enfonçai mon épée dans le ventre d'un garde trop imprudent et vis ma main maintenant fermement mon arme trembler, vaciller, recouverte de bleus. Elle me faisait atrocement mal et mon épée semblait peser une tonne. La mort pèse-t-elle si lourd ? Habituellement, n'est-elle pas plus douce, plus tranquille, plus simple que la vie ? Pourquoi m'empêche-t-elle de continuer, de poursuivre mon œuvre ? Mes muscles se contractèrent et mon épée tomba à la renverse, s'écrasant contre le sol recouvert de cadavre et inondé de sang. Me retournant, je vis l'Horreur d'une bataille, d'une guerre : l'échec.

Quand je vis Robert et Charme se faire propulser en avant par d'autres gardes plus robustes et plus vaillants, quand je vis Armelle et Raoul essayer de se battre en vain, quand je vis Marie et Josh défendre Jounne et Maxime vaillamment mais vainement, j'ai su qu'il était trop tard. Trop tard pour eux. Pour nous. Je voyais des gardes affluer de toute part encore et encore, comme un déchainement des éléments inarrêtable, comme un tsunami qui anéantit tout sur son passage. Nous nous combattons mais, l'effectif nous condamnait déjà d'avance. Notre combat était voué à l'échec. Enfin, c'était ce que je croyais. Soudain, je vis Maxime saisir mon épée et soutenir Marie, soudain, je vis Jounne saisir une dague et aider Armelle dans son combat. Faibles et vulnérables, ils combattaient encore. Et que faisais-je moi ? Rien. Je me lamentais. Etais-je si anéantie à ce point pour les condamner ! Ils ne se condamnaient pas eux-mêmes, je les condamnais en acceptant notre fatalité. Je ne devais pas l'accepter. Jamais ! Et même si la mort était au bout du tunnel, était la clef de cette journée, je la saisis, je l'emprunterai. Ne me servant plus que de mes poings qui semblaient avoir perdu leur douleur et leur vulnérabilité, je démolissais mon ennemi à coups de poings, plus ou moins mortels, leur arrachant les dents, les yeux, les os de leur corps, les brisant de l'intérieur avant de les envoyer pour toujours dans le néant.

Cependant, je n'étais pas invincible. Personne ne l'était. Pas même moi. J'étais efficace mais pas assez. Nous étions des humains, des êtres humains. Nous étions voués à être vulnérables. Et, je ne le vis pas arriver. Il sortit de l'ombre tel un oiseau vif dans le ciel, inarrêtable, invincible, indestructible. Et, en une fraction de seconde, tout s'évanouit. Tout mon monde s'évanouit. Tout s'effondra. Tout s'annihila. Du haut de sa tour de pie, niché dans cette tour impénétrable face à cette horloge qui m'avait terrorisée quelques heures plus tôt, il tira. Elle était belle, bien calibrée, bien visée, toute droite, coupant la brise avec une aisance telle qu'elle en fut encore plus douloureuse quand elle atteignit sa cible. La flèche. Elle m'était destinée. Elle devait me briser les os, me trancher les entrailles, m'endormir pour toujours. J'étais distraite. Pas longtemps. Seulement une seconde, une seconde mortelle, une seconde qui lui coûta la vie. Elle effleura les barreaux de la meurtrière et s'enfonça dans son cœur à jamais. Elle fut plus rapide et se jeta sur moi. J'entendis son avertissement mais, il était trop tard. Le temps que mes oreilles ne s'attardent plus aux craquements des os de ma victime, s'en était fini d'elle. Elle se sacrifia. Dans un dernier souffle, elle hurla tout en me poussant de ses dernières forces. Elle se sacrifia. Je ne réalisai que trop tard ce qui se passait, ce qui était advenu. Je tuai un garde. Elle se sacrifia. Marie. Marie-Madeleine. Les yeux de Jounne s'exorbitèrent et ceux de Maxime s'affaissèrent. Que se passait-il ? Pourquoi tout le monde semblait bouleversé ? Pourquoi Robert s'époumona et arracha le cœur d'un garde d'une seule main ? Qu'avais-je raté ? Tout. Marie vacilla et tomba dans mes bras. Je vis la flèche, le sang mais il était déjà trop tard, son esprit était déjà parti. Elle était déjà partie.

- Merci, me souffla-t-elle, le sang recouvrant déjà ses dents blanches et l'intégralité de son éclat.

Elle expia. Les hurlements de Jounne envahirent ma tête. Les débattements de Robert envahirent mon champ de vision. Les larmes envahirent leurs yeux. Marie dans mes bras, que devais-je faire ? Que devons-nous faire ? Les derniers gardes tomber, que devons-nous faire ? Accepter ? Se battre ? Quoi faire, j'étais perdue... Armelle arrêta de combattre. Robert aussi. Les armes à terre. Mes mains pleines de sang, de son sang, j'en eus comme des palpitations, comme un haut-le-cœur.

Jusqu'alors, j'étais dans le déni et, je réalisai alors l'affront, je réalisai alors quel crime venait d'être commis. J'hurlai. Je m'effondrai au sol, les larmes inondant mon visage, son corps frêle et poreux contre le mien trop dure, trop abîmé.

Un courant d'air me parcourut toute entière et ma tristesse me consuma. Elle n'avait rien à voir avec tout à l'heure. Elle était cent fois multipliée et, plus rien ne m'arrêta. J'étais incontrôlable. Plus rien ne comptait désormais. Plus rien ni personne. Elle s'était sacrifiée. Elle était morte pour moi, à cause de moi. Elle ne méritait pas de mourir. Pas ici. Pas comme ça. Est-ce qu'une personne, même apparemment impardonnable, l'est-elle véritablement ? Est-ce qu'une personne se résume-t-elle qu'en ses actes ? A-t-elle le droit à la rédemption ? Au pardon ? A cause d'eux, elle ne le sut jamais. A cause de moi, elle ne le sut jamais.

## Chapitre 57 : Garder le contrôle

Toute l'Horreur m'envahit et se déferla sur tout. Aucun ne fut épargné. Tous les gardes tombèrent un par un tel un château de cartes, leur cœur anéanti, annihilé dans leur poitrine. Telles des balles de revolver, mes ailes les envoyèrent directement au cimetière. Je vis l'archer tomber de la tour, s'écrasant au sol ainsi réduit en poussière et les autres joncher le sol dans leur propre sang. Mon cœur se calma mais pas suffisamment je le craignais. Rien ne pouvait plus jamais me calmer. J'étais anéantie. Mes yeux blancs, mes ailes déployées baignant dans le sang des condamnés, Marie dans mes bras, je me découvrais pour la première fois. Et c'était atroce.

Seulement, je n'arrivais plus à pleurer. Je n'avais plus de larmes. Je n'avais plus la force de pleurer, d'être triste, de ressentir quoique ce soit. J'étais vide, complètement. Les autres n'osaient bouger, ne comprenant absolument rien de ce qui venait de se passer, même Armelle, Josh et Charme. J'étais un ange et, je venais de leur sauver la vie à eux, eux qui avaient baissé leurs armes pour Marie-Madeleine. Elle m'avait donné sa vie et eux à elle.

En vérité, je n'avais sauvé personne. J'étais un monstre et peu importe le chemin que j'empruntais, il était jonché de cadavres. Je me détestais. Je me révulsais. J'étais instable et à tout moment j'allais craquer. À tout moment, je ne me contrôlerai plus et les tuerai car je ne savais faire que ça : provoquer la mort de ceux qui m'entourent, de ceux qui comptent pour moi. Et Marie en avait fait les frais. Mon cœur aurait pu exploser si je n'avais pas vu le roi Cerbère avec sa garde arriver. Que faisait-il là ? Comment savait-il que nous étions là ? Que j'étais là ? Que voulait-il ? Je pouvais presque entendre ses pensées. Comment était-ce possible ? Depuis quand arrivais-je à faire cela ? Etaient-ce les pensées de mes amis que je percevais et non les miennes, qui angoissaient ? Leur faisais-je peur ? Je devais me détendre. L'atmosphère était électrique. Mais avant que je ne me calme, les gardes débarquèrent et nous encerclèrent. Ils nous maîtrisèrent en une fraction de seconde, paralysés par la perte de Marie. Et par moi. Ils ne m'avaient jamais vu comme ça. Je ne m'étais jamais vu comme ça. Depuis ma rencontre avec Raoul et Charme, je ne m'étais transformée qu'une seule fois, une fois et demi et, m'étais évanouie ensuite, mon pouvoir s'étant évaporé. Trop fort. Trop soudain. Je n'avais pas l'habitude. Aucun garde ne m'approcha. J'étais toujours un ange. Je le sentais. Mon humanité semblait faillir, mon instinct de survie l'ayant remplacé. Et, à voir leur tête, ils n'en avaient jamais vu auparavant. Sauf le roi. Il s'approcha de moi, se plaçant à mon niveau. N'avait-il pas peur de moi ? Visiblement non.

- Attention votre Majesté ! Regardez ce qu'ils ont fait. Imaginez ce qu'elle pourrait vous faire ! s'écria soudain un garde, qui maintenait Armelle, la menaçant de son épée dans son dos.
- Ne vous en faites pas soldat. Elle ne me fera rien, pas vrai Athéna, me sourit Cerbère, mal-assuré.

Je ne bronchai pas, ne dis rien. Les yeux fixés dans les siens, rendue immobile par les nerfs en pression, je me concentrais sur ma respiration. Il approcha mais, ses yeux changèrent. Ils virèrent au noir, comme possédé. Ils devinrent injectés d'encre. S'en était effrayant. Il m'observait, me scrutait, me dévisageait. Toujours assise par terre, je serrais les dents. Je n'aimais pas sa façon de me regarder. Elle était perverse. Irrévocablement.

- C'est vraiment magnifique, s'émerveilla-t-il soudain.

Prise de court, je restai muette.

- C'est vraiment parfait. La transformation est magnifique, jubila-t-il.

Ses yeux s'injectèrent de nouveau d'encre et, ils brillèrent sous l'éclat de la Lune, comme sa bouche. Elle était imbibée d'encre. Une corne sembla se dessiner à droite de son crâne, noire comme de l'ébène, comme un corbeau. Sa bouche s'élargit, se déforma et la peau sembla fondre sous ses os, lui

laissant une apparence squelettique. Il était effroyable. Un démon. Mais, pas comme Raoul. Il était monstrueux cependant ses ailes restèrent repliées sur elles-mêmes. Soudain, une envie repoussante me consuma et, mes lèvres se retroussèrent sur mes dents. Je bondis sur mes jambes et le saisis au cou, le soulevant de dessus le sol. Il avait l'apparence de peser une tonne mais en réalité ne l'était pas plus qu'une plume. Sa gorge se serra, comprimée dans ma main. Tous les autres sursautèrent et certains gardes me menacèrent de leur épée. Mais, le roi, d'un signe de main, leur demanda de ne pas bouger. Je les fixai chacun leur tour et, du regard, les forçai à abaisser leur arme. Ils s'exécutèrent. Malgré eux. J'observai à présent le roi, plongeant ma blancheur dans sa noirceur.

- Et là, vous me trouvez toujours magnifique, soufflai-je, indifférente et froide tout en tournant sa tête de droite à gauche, l'auscultant.

Il ne broncha pas.

Je le regardai droit dans les yeux. Ce n'était pas de la peur que je voyais mais de la folie. Il souriait. Il était heureux comme s'il avait attendu ce moment toute sa vie. Il était dérangé. Il n'était pas humain. Ce ne pouvait être possible. Qu'était-il ? Un monstre ? Satan lui-même ? Comment se pouvait-il qu'il ressente de la joie face à la mort ? Il était fasciné, ayant comme le regard d'un fanatique qui découvrait son créateur. Il ressemblait à un fou allié, les yeux complètement vides d'humanité, cette humanité qu'il avait réduite au silence. Il était dépossédé de son corps, possédé par ce qu'il voyait.

Il ne respirait que par vagues, par contraction de son sternum qui semblait se battre contre ma main, comme s'il avait des convulsions mais, ceci ne semblait pas le déranger. Il ne ressentait plus rien. Il aurait pu mourir sur place qu'il ne s'en serait même pas rendu compte. Il me fixait droit dans les yeux et, cela n'avait pas l'air de le gêner. C'était comme s'il ne pouvait faire autrement. Il se complaisait dans cette situation, une situation où le moindre mouvement de tête pouvait lui être fatal. Cependant, avais-je envie de le tuer, avais-je envie de le supprimer de ce monde pour toujours ? Ça aurait été mérité, légitime, après toutes les âmes innocentes qu'il avait condamnées. J'en étais même obligée. Je me devais de le faire. Pourquoi ne le faisais-je pas ? N'étais-je pas possédée par ce démon ? Apparemment non. Mais, mon envie irrémédiable de poursuivre cet instant à l'infini, cet instant où j'avais encore tout contrôle, tout pouvoir dans le creux de ma main, le droit de vie et de mort de sa Majesté Cerbère en ma possession, me poussa à le maintenir vivant, d'une certaine façon. Je ne voulus le lâcher pour rien au monde.

Cependant, j'avais l'impression qu'il ne voulait pas que je le lâche. Il était consumé par son désir irrémédiable de voir un jour un ange, de revoir ma mère. Ce n'était pas moi qu'il voyait, c'était elle qu'il percevait à travers moi. J'ignorais que l'amour pouvait avoir de tels pouvoirs. Il était réduit à un pantin et son amour pour ma mère tirait les ficelles. J'en eus presque froid dans le dos. Il n'était plus lui-même. Mais, étais-je vraiment moi-même ? Non. J'étais devenue un monstre. Comme lui. Pendant rien qu'une seconde, j'aurais pu tuer mes amis, j'aurais pu tous les tuer dans une simple colère. Je n'étais pas lui. J'étais pire que lui. Cependant, lui se complaisait dans sa monstruosité. Moi non. Je le lâchai.

## Chapitre 58 : Un démon

Il respira à grandes goulées tout en me fixant. Je redevins moi-même. Tout me parût soudain moins sombre, moins grand, moins cruel. Toutes ces voix cessèrent dans ma tête et toutes les angoisses, leurs angoisses, cessèrent de me venir malgré moi, n'appartinrent plus qu'à eux. J'étais libre de leurs passions, de leur torpeur. J'étais redevenue moi-même et, mes émotions autrefois exacerbées, se calmèrent. Pour la première fois depuis bientôt une minute, je savais que je n'allais pas craquer.

Il me regardait toujours. Seulement à présent, je n'effrayais plus personne, je n'impressionnais plus personne. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que les gardes viennent m'arrêter, comme ils venaient de le faire avec les autres. Je lançai un dernier regard à Marie-Madeleine qui, roulée sur elle-même contre le bas-côté, contre le mur, semblait être partie depuis longtemps. Nous regardait-elle de là-haut ? Avait-elle retrouvé ses parents, sa mère du moins ? Etait-elle heureuse bien que Robert ne l'ait pas accompagnée dans la tombe ? Je l'espérais. Quant au roi, il espérait seulement que ce qu'il avait vu tout à l'heure n'était pas un rêve.

Personne n'osa parler. Tout le monde était muré dans un mutisme absolu, dans un silence total. Qu'attendaient-ils tous ? L'un des gardes tenta de s'approcher de moi mais, le roi, lui lançant un regard noir, le bloqua sur place, l'empêchant de bouger, de revenir sur ses pas ou d'avancer davantage. Il était toujours un démon. Ses yeux noirs virèrent cependant au rouge et une larme coula, une larme de sang coula sur sa joue. Il l'essuya avec un mouchoir en soie blanc qui semblait avoir l'habitude d'effacer le sang du roi. Ses ongles se rétrécirent soudain, sa corne d'ébène disparut et ses yeux reprirent leur couleur naturelle. Il n'était plus effrayant ainsi. Il ressemblait à présent à l'homme que j'avais pratiquement insulté dans le jardin royal, quelques heures plus tôt. Ce temps me semblait si loin déjà !

- Comment avez-vous fait ? me demanda-t-il sans crier gare.
- Comment ai-je fait quoi ? répétai-je bêtement, prise de court.
- Votre transformation ? C'était splendide ! déclara-t-il comme s'il était encore possédé.
- Splendide..., s'étonna un garde, dérouté.

Apparemment, à la vue d'un ange, on n'était pas censé réagir comme cela. Pas du tout à vrai-dire.

- Comment avez-vous fait, vous ? souris-je de toutes mes dents.
- J'ai fait, se ferma le roi.
- Et vos ailes ? Se sont-elles envolées ? m'amusai-je, de bonne humeur.
- On va dire qu'elles ont été détachées de son propriétaire, de force.
- Ce n'était pas douloureux j'espère ?
- Leur perte me déchira le cœur.

Evidemment qu'il avait eu mal. Je ne voulais pas imaginer un démon incontrôlable qui se transforme en monstre à la moindre colère, contrariété ou souffrance, quand il perd le contrôle, devant une foule immense d'anges. Il aurait fini exécuter. Roi ou pas. Mais ses ailes arrachées au fer chauffé à blanc, il n'y avait plus de risque. Il n'était que plus effrayant. Mais pas un démon. Ingénieux !

- J'en conviens, conclus-je, rapidement.
- Vous lui ressemblez tellement, me lança-t-il.
- Je n'ai pas son sang qui coule dans mes veines pour rien.



- En effet.

Il se tut. Il me fixait à présent mais pas de cette façon perverse et malsaine de tout à l'heure au contraire, presque de manière bienveillante. Il avait pitié. Il comprenait pourquoi j'étais là. Il ne m'en voulait pas. C'était comme s'il avait espéré d'une certaine façon que je vienne sauver mon frère et ma sœur, que je vienne secourir Jounne et Maxime. C'était comme s'il m'était redevable, redevable d'avoir revu l'amour de sa vie, Kordélia, ma mère. Pouvait-il l'aimer encore aujourd'hui ? En avait-il le droit malgré toutes les horreurs dont il s'est montré coupable ? Est-ce qu'il méritait que j'aie pitié de lui, de son âme ? Est-ce qu'Hitler lui-même mériterait qu'on ait pitié de son âme ? Est-ce que chacun a le droit à une rédemption ? Même si les crimes sont impardonnables, la personne est-elle pardonnable ? Est-ce qu'un Homme se définit-il simplement à ses actes ? Face à moi, je réfléchissais si Cerbère avait le droit à mon pardon ou s'il méritait la mort, s'il méritait de mourir. Et, je ne sus me convaincre véritablement quoi faire. Il avait tué beaucoup trop de personnes, s'était rendu coupable de beaucoup de crimes mais, est-ce qu'il mérite la mort pour autant ? Qui peut définir quand une personne doit mourir ? Pas moi. Je ne serai pas son bourreau. Je ne serai pas son assassin. Je ne ferai pas les mêmes erreurs que lui. Prenant mon épée dans son fourreau, je la jetai au sol. Les autres furent étonnés et, sursautèrent au contact de la lame avec le sol. Elle rebondit dans un bruit de cristal et toute l'assemblée tressaillit. L'ambiance était soudain électrique, ce qui n'était pas prévu. Ce n'était pas l'effet escompté. Seul le roi semblait imperturbable. Était-ce moi qui avais un problème ou mon pressentiment qui était vrai ?

## Chapitre 59 : Un roi mortel

J'entendis des pas, des bruits terribles qui martelaient le sol telle une horde d'éléphants qui venaient nous charger. Ce moment d'inattention, de panique qui me traversa toute entière, brisa ma vie éternellement. Un seul faux pas et tout part en vrille. Un seul colibri survolant la muraille de Chine peut provoquer la pire tornade dans le Missouri. Une seule petite brindille posée au travers de la route peut provoquer un accident mortel. Un seul faux pas et tout part en vrille. Tout partit en vrille. Il y avait encore quelques secondes, je crus que mon destin m'appartenait, que j'étais maîtresse de ma destinée mais, je me trompais. Il me rattrapa à une vitesse insoupçonnée et déferla d'une force destructrice, annihilant tout sur son passage, n'en laissant que des cendres.

Le roi ne voulait pas ma mort. Il ne voulait plus me tuer. Ce n'était pas le cas des gardes, de ses gardes, de sa garde rapprochée. Elle voulait en finir avec la tyrannie, avec les monstres, avec moi. Trop d'années avaient passé où l'horreur des étrangers, de ce qui était différent les avait accompagnés. Il ne pouvait accepter qu'il en demeure autrement. La propagande est dangereuse et quand on en perd le contrôle, elle explose. Et, s'en est fini de soi. Les juifs, ils n'avaient rien demandé en 45, les tsiganes non plus, les rwandais encore moins. Chaque propagande a détruit un peuple, chaque embrigadement a été meurtrier. Les conséquences furent les mêmes.

Un garde, plus malin que les autres sans doute, plus sanguin et plus impulsif surtout, saisit son épée et, fonda sur moi tel un boulet de canon inarrêtable. Il hurla : « A bas l'infamie ! ». Comme par réflexe, instinctivement, je mis mon bras devant mon visage pour me protéger. Comme si un bras pouvait quelque chose contre une lame ! Il me taillada l'avant-bras et, fit jaillir du sang. Les larmes me montèrent aux yeux mais, ce n'était rien comparé à ce qui allait venir. J'allais mourir. Il voulait me tuer et, il avait raison.

Les autres tentèrent de se débattre mais, les gardes semblaient avoir retrouvé leur énergie et les maintinrent à leur place, leur arme tenue fermement dans leur main. Les hurlements d'Armelle et de Charme, plus aigus, me parvinrent à mes oreilles cependant, il était trop tard, trop tard pour se lamenter, pour changer d'avis, pour revenir en arrière. J'étais condamnée. Cela faisait bien trop longtemps que je jouais avec le destin. Il était normal qu'il se venge. Mais, le roi en décida autrement.

Lui barrant la route, il se jeta sur le garde en furie qui lui enfonça son épée dans le corps. Je mis mes mains anciennement ensanglantées devant mon visage même si je savais que cela ne servirait à rien puis, fermai mes yeux. Cependant, ils ne se fermèrent pas pour de bon. Quelque chose n'allait pas. Que s'était-il passé ?

Les ouvrants, je vis Cerbère, ses mains autour d'une plaie contondante qui titubait. Mes égratignures qui allaient sûrement cicatriser d'une minute à l'autre semblaient ridicules à côté. Il s'échoua sur moi et s'écroula. Il respira par à-coups. Le sang envahit sa bouche et ses dents autrefois blanches, se recouvrirent de rouge. Le garde, complètement paniqué et choqué par son geste, se suicida. L'hémoglobine gicla de partout, envahissant le sol à une vitesse effrénée. Il s'était tranché la gorge. Armelle s'effondra en larmes tandis que Raoul garda la tête haute. Comment faisait-il pour être toujours aussi calme et ne laisser paraître aucune émotion ?

Le roi prêt de moi, suffoqua. Il voulait me dire quelque chose. Moi, je voulais qu'il meure en paix. Je n'étais pas un monstre. Je n'allais pas le faire souffrir davantage. Mais il insistait tellement que je n'eus pas le choix. Quel monstre étais-je si je ne céda pas aux dernières volontés d'un mourant ? A genoux, j'abaissai ma tête près de la sienne. Sa couronne n'était plus sur sa tête.

- Pour Kordélia. Je te fais reine. Prend ma couronne, expie le roi.

S'en était fini de lui. Il me sauva la vie pour sauver son âme. Je pris la couronne mais, je me retournai d'un bond. Adrién était là. Que venait-il faire ici ? Ce n'était pas le moment pour une réunion de

famille. Lui, comprit tout l'inverse. Une rage furibonde monta en lui, envahissant le peu d'humanité qu'il lui restait. Son amour pour moi fut à jamais annihilé et tout sa cruauté le consuma. Comme si j'avais été capable de tuer le roi !

- Assassin ! hurla le Dauphin. Qu'on m'apporte sa tête !

Ses yeux avaient changé, comme s'ils s'étaient adaptés à sa colère, à son désir de vengeance. S'il avait des envies meurtrières, autant tuer une seconde fois le garde qui s'était suicidé. Il avait peut-être bien fait de mettre fin à ses jours finalement. Sa souffrance eut été de courte durée. Devenu aussi sombre et noir que son père autrefois, son regard fulminant tel un taureau prêt à charger, il me fixait droit devant et, n'aurait dévié de sa trajectoire pour rien au monde. Comment pouvait-il me croire capable d'avoir supprimé son père ? J'avais décidé de l'épargner, de lui laisser la vie sauve, de ne pas m'en servir de martyr, d'exemple de condamné même s'il le méritait... Il s'était sauvé lui-même d'une certaine façon en se sacrifiant. Pourquoi Adrién refusait-il cette vérité ? Pourquoi tenait-il tant à avoir un coupable ? Son père était mort, vive le roi Adrién I !

## Chapitre 60 : La chute d'un roi

Alors pourquoi tant de haine envers moi ? En réalité, je savais pourquoi, parce que j'avais la couronne dans les mains. Parce que j'allais prendre sa place. Parce que j'allais devenir ce pourquoi le destin m'avait faite, avait mis sur ma route Raoul et Charme, avait créé cette vie : une reine. Ce qui signifiait qu'il ne deviendrait jamais roi. Et ça, il ne le supporta pas. Son père, il ne l'avait jamais porté dans son cœur. Il ne faisait que jouer la comédie devant lui. Jusqu'à même détester sa propre mère. Il ne la connaissait même pas. Même un homme fou d'esprit ne pourrait renier une personne qu'il méconnaît. Même Adrién. Il ne pouvait que se haïr lui-même. Et se haïr plus encore que cette situation l'obligeait à trouver du plaisir à infliger souffrance à autrui. Seulement, il n'était pas Cerbère. Non, il était pire que lui. D'une certaine façon, il avait fait tout ça pour rien. D'une certaine façon, il avait échoué. Et, c'était impardonnable. Impossible.

Il déferla ainsi toute sa colère sur moi. Seulement, il n'était pas un démon. Uniquement un humain, un être sans pouvoir ni désir, ni volonté qui mérite d'être sauvé. Non, il n'était que pitoyable. Pas moi. Moi, j'étais un ange. Un ange qui maîtrisait ses pouvoirs, qui ne s'en voulait plus de les utiliser, qui avait accepté, pardonné, était plus fort désormais.

Avant même qu'il ne réalise ce qui se passait, avant même qu'un seul de ses gardes (sans doute plus voraces mais aussi moins expérimentés, je le crains) ne fassent un seul pas, avant même que je ne perde le contrôle pour toujours, mes yeux vrillèrent et devinrent blancs. Chacun fut figé sur place, rendu immobile, statique, comme collé au sol, transformé en objet de décoration. Cela me fit rire. J'imaginai bien un garde ou deux décorant ici et là la salle de réception et celle du trône. Mais peu importe. La seule chose que je ne maîtrisais pas en tant qu'ange, était mon manque d'humanité. Je ne m'en voulais plus de rien, aurais été capable de tuer Adrién pour m'avoir accusé d'un affront pareil tel que la mort de son père. Je fis autrement.

Le saisissant par la tête, encadrant son visage de mes mains squelettiques, je plongeai mon regard dans le sien, l'obligeant à me fixer droit dans les yeux. Il essaya de l'éviter mais, je le contrains à m'obéir. Ce qu'il fit. C'était amusant de le voir se débattre. Comme si quelques petits coups de tête par-ci par-là allaient changer les choses, le dégager. Comme s'il allait se sortir de mon emprise ainsi. Cependant, ce qu'il ignorait, ce qu'ils ignoraient tous, était que je les contrôlais. Chaque esprit dans cette prison était à ma portée. J'entendais à présent toutes les pensées, plus ou moins intensément, plus ou moins aiguës des différentes personnes. Celles des filles étaient fluettes quant aux garçons plus graves. Malgré tout, elles avaient toutes la particularité d'être effrayées, tétanisées effroyablement. Cela me fit sourire. Le roi ne jouait plus. Il me prenait enfin au sérieux. Que n'aurais-je demandé qu'il l'ait fait avant ! Dommage...

Je l'obligeai à voir, à écouter, à se concentrer sur moi, à me croire. Mes mains sur ses tempes, je lui fis voir la mort de son père, telle qu'elle s'était produite, telle que je l'avais vue quelques minutes plutôt. Son père m'excusant, me pardonnant, baissant son arme. Son père se sacrifiant, mourant, me faisant reine... Il vit tout. Même s'il ne le voulait pas, ne voulait rien savoir, rien entendre. Il fut bien forcé quand il constata que tous ses hommes, que tous les gardes avaient vu la même chose.

- Il l'a fait reine. Elle est l'héritière de Cerbère..., souffla un des gardes en silence, jetant son arme au sol.

Chacun l'imita bientôt jusqu'à ce que toutes les armes se soient retrouvées rassemblées ensemble, sur le parterre de la prison.

- Il t'a fait reine..., sembla s'étouffer Adrién, la gorge serrée.
- A notre nouvelle Reine ! félicita Raoul, haut et fort.

Les autres le répétèrent, en chœur. Adrién eut un haut-le-cœur, qui le traversa tout entier. Jusqu'à son organisme refusait ce qui s'était passé, ce qui était en train de se passer. Pourquoi reniait-il à ce point la vérité ? Ce n'était pas la fin du monde... Non, ce n'était simplement que la fin de son monde, son monde de désirs et de privilèges, de ses volontés royales, de sa volonté d'être Roi.

Il s'enfuit en courant, laissant sa garde royale au milieu du sang et des décombres. Au milieu des cadavres. Au milieu de nous.

J'étais, nous étions à présent maîtres de nos destins. Chacun d'entre nous. Nous n'avions plus à avoir peur, à être terrorisé à l'idée que demain soit le dernier, paniqués à l'idée d'être exécuté le lendemain ou le surlendemain, affolés à l'idée d'être condamné suivant les humeurs d'un roi trop triste ou trop orgueilleux. Nous avions à présent le choix, nous avions la liberté de choisir. Nous étions libres. Jounne s'effondra en larmes, serrant son frère immensément fort dans ses bras. Armelle en fit de même avec Charme. Je me pris de plein fouet toutes leurs pensées positives, à jamais transformées ; l'Horreur étant vaincue. Je délaissai mes pouvoirs, redevenant cet être humain que je chérissais tant. Les voir ainsi tous heureux, tous vivants. C'était beau.

Raoul s'approcha de moi, comme hésitant. Il me fit un sourire et, ses yeux devenus noirs, il me serra dans ses bras. A son contact, l'ange me consuma et, mes yeux blancs rencontrèrent les siens. J'entendis à présent ses pensées cependant, je constatai qu'il choisissait lesquelles je devais percevoir. Il m'aimait. J'en fis autant. Ma main d'ange sur la sienne de démon, toute son âme sembla me traverser en moi et, je ressentis tout ce qu'il ressentait en une fraction de seconde. C'était étrange comme sensation, comme si nous étions reliés, comme si, malgré nos différences, malgré notre passé douloureux et nos erreurs, nos péchés, nous étions faits l'un pour l'autre.

- Pourquoi je te ressens ? m'étonnai-je agréablement.
- Parce que je suis une partie de toi, Athéna, me souffla-t-il dans le cou.

M'embrassant, je ressentis comme toutes ses entrailles, tous ses maux qui me propulsèrent dans son monde, qui m'envahirent toute entière, qui se fracassèrent contre ma bouche. Les émotions étaient comme cent fois multipliées en étant transformé, étaient exacerbées. Je sentais les battements de son cœur comme si ça avait été les miens. Je sentais sa respiration comme si ça avait été la mienne. Je sentais sa peau comme si je me touchais moi. J'ignorais qu'une telle sensation pouvait exister, existait dans ce monde. J'aurais voulu que cet instant s'éternise pour toujours mais, nous avions encore une toute petite chose à faire. Et pas des moindres : annoncer la nouvelle au reste du peuple, les libérer du mensonge et leur faire don de la vérité.

# Athéna Wohlwollen

## Chapitre 61 : Une nouvelle famille royale

Nous étions tous heureux, cela était évident. Mais tous ? Non. Nous ne l'étions pas. A vrai-dire, personne ne l'était car, la vérité que nous chérissions tant, nous explosa en plein visage. Cerbère était mort, Adrién était parti certes, mais Marie-Madeleine était morte, Saul était morte, Sphire était mort, Kordélia était morte, Arpas était mort, Marie était morte... Trop de gens étaient morts, trop de sang avait coulé. Le prix était trop élevé pour une simple vérité, pour une simple rédemption, pour un simple changement. La mélancolie me consuma. D'une certaine façon, elle avait toujours été en moi mais, je la redoutais, je la reniais, je demeurais dans le déni. Cependant, cet instant de bonheur, cet instant magique me firent perdre tout contrôle et, l'Horreur m'envahit entièrement. Pourquoi les gens meurent ? Pourquoi l'être humain doit-il un jour partir ? Pourquoi doit-il souffrir ? Pourquoi est-ce si simple de mourir ? Pourquoi est-ce si dure de vivre ? Je l'ignore. Même les gardes semblaient apaisés mais, à entendre leurs pensées, ils étaient surtout angoissés. Ils avaient peur de l'avenir, peur de l'inconnu. Ils savaient ce qu'ils abandonnaient mais, ils ignoraient ce qu'ils allaient y gagner. Et, si ce qui advenait allait être pire que le gouvernement tyrannique de Cerbère, et si la vérité allait être pire que le mensonge ?

J'étais perplexe. Comment savoir ? Soudain, mes yeux vrillèrent et se teintèrent en blancs. Raoul le sentit cependant, ne réagit pas. Ce n'était pas mal. Je le voulais. Je le devais. Je vis Marie-Madeleine. Elle me disait au revoir. Raoul et Robert semblèrent la voir seulement, je n'en étais pas sûre à ce moment-là. Elle ne m'en voulait pas. Elle était apaisée à présent et ne regrettait rien du tout, uniquement d'avoir manqué de temps avec Robert, d'avoir pas eu assez de courage, d'avoir laissé le temps lui échappé. Elle me suppliait de ne pas faire la même erreur avec Raoul. Soudain, j'aperçus ma mère à ses côtés, puis Saul. Puis mon père. Ils étaient tous ensemble. Ils me souriaient tous. Ils me remerciaient tous. Grâce à nous, leur âme était en paix. Je savais qu'on ne pouvait pas voir les morts pourtant, je les voyais et je ne voulais pas que ce moment cesse. Il était si parfait. Ils étaient fiers de ce que nous avions tous accompli, ils étaient apaisés, ils pouvaient enfin partir le cœur léger et serein, une chose qui ne leur était pas arrivé depuis 18 longues et douloureuses années passées. Cependant, elles portent bien leur adjectif alors, elles devaient y rester, dans passé.

Kordélia et Saul restèrent et, me faisant un clin d'œil, m'ordonnèrent d'être heureuse, que j'en avais le droit mais surtout le devoir. Je souriais tout en essuyant mes larmes qui coulaient toutes seules. Je savais à présent ce que je devais faire et, je n'avais plus peur de le faire. Je les regardai une dernière fois s'en aller pour un monde, un monde sans doute meilleur qu'ici-bas, que cet endroit j'avais bien l'intention d'améliorer.

- Et bien alors Anèthe, qu'est-ce que tu fais, on doit y aller ! s'esclaffa Charme, ses bras autour des épaules d'Armelle.

Je crois que je ne l'avais jamais vu aussi heureux.

- Je dois encore faire une petite chose avant, souris-je. Et, j'aurai besoin de vous, si...
- Qu'est-ce qu'on doit faire ? s'exécuta Josh, au garde à vous.
- J'aurais besoin de vous un petit moment, éludai-je.

Seulement, Raoul comprit et, saisissant la couronne, déclara :

- Tu devrais peut-être commencer par mettre cela alors !

De ses deux mains robustes et délicates, il me posa la couronne sur la tête. Jounne en eut les larmes aux yeux et Maxime applaudit. Quant aux gardes, ils s'agenouillèrent et hurlèrent :

- A la future reine Anèthe I !

- Non ! les repris-je pendant que mes amis s'agenouillèrent à leur tour, les larmes remplissant mes orbites, à la future reine Athéna Wohlwollen I, fille de Kordélia Leidenschaft et d'Arpas Wohlwollen !

Jounne ne put retenir ses larmes davantage, son frère non plus, trop émus par ce qu'il se passait. Ils étaient sains et saufs, une idée qui ne leur avait plus traversé l'esprit depuis très très longtemps.

M'agenouillant à mon tour, je fermai ses yeux encore ouverts et soulevai le corps sans vie, inerte de Cerbère. Il était lourd cependant, je ne le lâchai pas. Les gardes nous escortant, moi ouvrant le cortège, Raoul à mes côtés, nous traversâmes la prison du Temple jusqu'à la réception. Pas une personne nous barra la route ou nous empêcha de continuer, l'esprit des gardes étant à notre portée, Raoul et moi.

J'arrivai à la réception, à présent mon frère et ma sœur à mes côtés, le corps de Cerbère mort dans mes bras. Chacun vit la couronne mais, chacun vit surtout le roi mort. Chacun fut choqué. Chacun fut stupéfait de voir Jounne et Maxime, eux qui connaissaient la vérité, eux qui les avaient vus enfants, qui les avaient vus grandir, qui les avaient vus se faire torturer pour le bon-plaisir d'un faux roi, de la stabilité du gouvernement et surtout de la stabilité de leurs privilèges. Ils n'étaient pas étonnés de les voir à mes côtés, eux qui me reconnurent instantanément, non, ils furent effrayés de voir leur petit confort s'envoler comme un château de cartes au prix du sang, au prix de la vérité. Je fermai mes yeux et quand je les rouvris, ils étaient blancs et mes ailes ouvertes : chacun vit la vérité, chacun sut ce qui s'était passé : j'étais reine, j'étais Athéna Wohlwollen.



## Chapitre 62 : La vérité n'épargne personne

Cerbère n'avait pas de désir, n'avait pas de volonté ni d'excuses à donner. Rien. Son testament était vide, aussi vide que n'importe quelle page blanche d'un roman à l'encre invisible. Il voulait seulement que son nom ne soit pas oublié. Je respectai sa dernière volonté. Je ne pouvais faire autrement. Je le lui devais. Pour m'avoir sauvé la vie.

Le lendemain de la réception, tout le monde sut ce qui s'était passé ce soir-là, tout le monde sut la mort du roi, tout le monde sut le retour de l'ancienne famille royale. Bien sûr, personne ne voulait de nous, pas même les plus altruistes ou ceux qui connaissaient le mieux notre histoire, notre passé. Malgré l'Horreur, il aimait leur confort, la paix qu'il avait trouvé au travers du mensonge. Le changement résonnait dans leurs oreilles comme ignominie, affront, malheur, danger, guerre, sang, mort... Je les comprenais mieux que personne. Je les comprenais parce que je l'avais vécu. Dans les récits, les histoires, dans leur monde, j'avais découvert tous les vices du pire homme sur Terre, tous les maux. Et je ne voulais pas ça pour mon peuple. Non.

Le lendemain, sur la place publique, l'échafaud déjà installé depuis des semaines, je me plaçai dessus, la couronne à mes côtés, pas sur ma tête. J'avais décidé que si mon peuple ne méritait pas que je la porte, je ne la porterai certainement pas. Plutôt partir, disparaître que vivre comme Cerbère, haïe.

A mon grand étonnement, ils vinrent tous m'écouter, même ceux d'Adémon qui avait eu vent de la nouvelle, qui avaient pu traverser la barrière légalement, sans opposition ni contrainte, ce qui ne s'était jamais vu depuis aussi longtemps que je sois sur cette planète. Je respirai et m'exprimai en ces mots :

- Je ne m'imposerai pas à vous. Je ne le ferai pas. Ne comptez pas sur moi pour vous imposer quoique ce soit. Je ne suis pas un monstre, ni un parjure ni votre ennemie. Oui, Cerbère est mort cette nuit, oui, il m'a fait reine cependant, je ne le serai pas pour autant si vous ne voulez pas de moi. Mes parents étaient votre reine et votre roi, cela ne m'en fait pas plus digne de les succéder. Je sais que le changement vous effraie. Ne croyez pas qu'il ne m'indiffère. Seulement, est-ce à souhaiter pour le triomphe de la justice, de la vérité ? La vérité fait mal mais, elle est essentielle. La vérité n'épargne personne. Alors, acceptons-la, ensemble. Son prix est lourd certes, mais pas impossible. Je le crois à présent. Il y a encore quelque temps, j'ignorais tout de cette ville, de cette vie, de son histoire. J'ignorais mon histoire. A mes yeux, ces cités n'étaient peuplées que de gens cupides et envieux, individualistes et prétentieux qui, ne pensant qu'à leur petit confort, ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Je dois dire qu'en vous observant tous un par un, fier et digne face à moi, mon opinion a bien changé. L'être humain est tellement plus compliqué. Peut-être que certains savent que je viens d'Adémon, je ne renie pas mes origines et comprendrai même que cela vous dérange cependant, je ne vous mentirais pas pour que la vérité soit plus belle. Je ne ferai jamais ça. Ce serait folie de croire qu'en oubliant au lieu d'affronter, on règle ses problèmes. Ainsi, je me place devant vous, sans me cacher, ni jouer la comédie, je m'assume et vous offre mon âme toute entière, vous offre mes services si vous voulez de moi. Hier soir, j'ai sauvé mon frère et ma sœur de l'échafaud. Pourquoi ? Parce que sous mon toit, l'injustice est punie par la loi, remplacée par la loyauté et la paix. Les innocents n'auront pas de soucis à se faire d'une justice partielle, au dépend des humeurs de son dirigeant. Autant ramener tout de suite Cerbère à la vie ! Je ne veux que le bien de mon peuple.
- Comment pouvez-vous nous le prouver ! hurla soudain un homme dans la foule.
- Oui, comment ? réitérèrent d'autres.
- Je ne peux pas. En se faisant confiance certes, en vous convainquant de ma bonne foi certes mais, comment ? En ne vous trahissant pas... Mais ce ne sont que des promesses et, vous êtes las des promesses. Elles sont vite prises qu'elles sont vite oubliées. Ce serait folie de bâtir un

nouveau monde sur des promesses. Non, moi je vais vous donner une vérité. Une vérité que je ne renierai jamais. Un jour, un homme a dit le passé est le passé et, il doit ainsi rester là où il est. J'imagine que cet homme devait être doté de pleins de sciences seulement, il se trompait. Nous devons nous rappeler du passé. Pas pour souffrir. Pas pour s'éduquer. Non, pour se rappeler, pour se rappeler des erreurs que nous avons faites et que nous referons surement. Le passé est là pour nous aider à vivre, ne le jetons pas si vite aux oubliettes. Dans le passé, on vous a dit d'oublier le passé. Moi, je veux que vous vous en rappeliez, les parties les plus intéressantes comme les moins, souris-je à Edmond que je reconnus dans l'assemblée. Dans le passé, on vous a dit que les anges et les démons devaient être bannis, dénués de leurs ailes. Et bien moi, j'en dis autrement.

Respirant un grand coup, jetant un clin d'œil à Raoul qui m'observait à côté de l'échafaud, encadré de Charme, Armelle, Robert, Josh, mon frère et ma sœur. Je fixai à présent l'horizon et, mes yeux devinrent blancs et mes ailes se déployèrent. J'entendis des hurlements et des respirations haletantes, ressentant à présent toutes les émotions. Elles étaient tellement différentes mais d'une certaine façon, se ressemblaient toutes : elles étaient toutes pleines d'espoir, l'espoir ne les ayant jamais quittés.

- Je ne vous promets pas d'être parfaite mais, d'essayer. Parce que si l'homme n'essaie pas, qu'est-ce qu'il lui reste ? souris-je, une larme coulant le long de ma joue creuse.
- Une reine ! hurla une femme dans l'assemblée.

Tout le monde la répéta.

Le peuple m'applaudit. J'en eus les larmes aux yeux et, me calmant, redevins un être humain même si, ange ou pas, je l'avais toujours été. Raoul, montant sur l'échafaud, prit la couronne et me l'a mis sur la tête. Je leur fis une révérence et, toute la population s'agenouilla dans un silence terrible mais tellement solennel. Dans l'éclat du soleil, le plus beau qui m'avait été donné de voir, j'aperçus Kordélia. J'avais réussi. J'étais enfin fière de moi.

Ce jour-là, le peuple m'accepta comme leur reine. Il m'avait adoptée peu importe mes imperfections, peu importe les différences.

Je publiai le roman de Cerbère : Genèse d'Anges et Démons et le sous-titrai : Un roi amoureux. J'exauçai ainsi son vœu de ne pas être oublié et exauçai le mien. Chacun sut la vérité, cette vérité qui les effrayait tant mais, qu'ils chérissaient tant.

Chacun sut sa propre vérité, put suivre sa propre voie, être qui il voulait car, c'est ça le propre de la vie : vivre, vivre à en crever.

## Epilogue :

### Départ

D'une certaine manière, la vie reprit son cours. Chacun reprit ses petites habitudes mais, avec le cœur léger, en paix, en n'ayant pas peur de s'arrêter, de se retourner, de se tromper sans sentir cette épée de Damoclès au-dessus de leur tête. D'une certaine manière, ma vie commença, recommença. Depuis ces quatre derniers jours, c'était comme si ma vie s'était arrêté, comme si j'avais mis mon avenir en pause, comme si j'avais accepté la fatalité. Cependant maintenant, j'avais toute la vie devant moi. Alors, quoi faire ? Par où commencer ?

Le mur fut détruit et, une statue construite sur ses souvenirs, telle la tombe du soldat inconnu, pour tous nos morts, pour toutes nos pertes, pour toutes nos vies. Elle fut placée entre nos deux arches, entre Angess et Adémon. Le mur séparant les deux cités, la statue les rassembla ! Elle représentait un être mi-ange mi-démon, la main de l'ange tournée vers Adémon, son aile aérienne, son sourire découvert et sa jambe dénudée et, la main du démon, squelettique, qui tenait la tunique qui lui servait de vêtement, la corne déployée vers Angess, le visage monstrueux mais curieusement attirant, son aile rejoignant l'autre, comme deux amis récemment retrouvés. Ce fut un magnifique symbole, incarnant l'amour mais aussi la paix, la sérénité et l'espoir, l'espoir d'un avenir meilleur qui, semblait commencer à montrer le bout de son nez, qui commençait à nous sourire.

Je lis bien une centaine de fois le roman de Cerbère avant de le publier. Bien sûr, Raoul ignorait son contenu et vu ce qu'il y avait, le contraire m'aurait clouée sur place. J'ignore encore si j'avais bien fait de supprimer ce passage, de le modifier, de l'annihiler à tout jamais, de faire de Sphire le vrai père unique et irrévocable de Raoul, de faire de Marie une fidèle et accomplie épouse. Et, cette trahison, je le payai de ma vie.

Raoul et tous les habitants de la cité avaient bien lu généreusement Un roi amoureux, mais ne remarquèrent pas la modification. Au moins, connaître le gahélique m'aurait servi à quelque chose. D'ailleurs, avec Raoul et Charme, nous aimions beaucoup parler en cette langue devant les domestiques pour pas qu'ils nous comprennent. Cela nous amusait beaucoup. Mais comme toutes les belles choses, elles ont une fin.

Adrién fut condamné mais, ne profita pas longtemps de sa rédemption. Un jour, nous le retrouvâmes mort, au bord du fleuve Egée, atteint de la syphilis. La maladie l'avait consumé et, abusant des belles choses, elles l'avaient annihilé à leur tour.

Raoul finit par partir. Dans la prison ce soir-là, ce soir où je dis au-revoir à Marie-Madeleine, il la vit aussi. Ce soir-là, j'avais vu tous les membres qui avaient compté pour moi, qui avaient sacrifié leur vie pour moi, excepté Sphire. Et bien, c'était parce qu'il n'était pas mort. Il ne l'avait jamais été mais, savait qu'il devait faire comme si afin que Cerbère soit moins sur ses gardes et nous permettent de réussir. Raoul le sut ce soir-là. Il sut que son père était encore en vie. Et, il voulut le retrouver.

Charme ne fut pas aussi courageux et valeureux. Non, plus raisonnable, il se contenta de soutenir son frère dans sa quête, tenant absolument à fonder sa famille d'abord avec Armelle. J'objectai le même désir à Raoul seulement, il me répondit tout autre chose.

Son départ fut assez vite, bien une semaine après mon couronnement sur la place publique ; le seul et l'unique sur un échafaud ! Il m'attendait près d'un arbre, mon arbre préféré au centre du jardin royal, un saule pleureur. Son cheval était déjà scellé et, sa main tenait une rose blanche.

- Quel beau bouquet, lui souris-je.
- Oui, je me disais qu'il te ressemblait, blanc, pur et sans chichi ! éclata-t-il de rire.

- Ça c'est sûr, c'est tout moi !

Je repris ensuite mon sérieux.

- Donc, tu t'en vas vraiment ? hésitai-je, anxieuse de sa réponse.
- Oui, je n'ai pas le choix. C'est mon père Athéna. Et, je sais que tu l'aurais fait à ma place.
- C'est pour ça que je n'en empêche pas, souris-je, légèrement contrainte.
- Et, c'est pour ça que je t'aime.

Il me donna la fleur et, remettant une mèche derrière mon oreille, m'embrassa.

- Ça ne va pas te manquer tout ça ? éludai-je.
- Oh si bien sûr ! Et, c'est pour cela que j'ai bien l'intention de revenir, me sourit-il, sa main sur ma joue.
- T'as intérêt !

Il ne répondit pas.

Montant sur son cheval, plus heureux que jamais, il partit au galop vers la forêt, plus loin, toujours plus loin.

- Et quand je reviendrai, je t'épouserai ! m'hurla-t-il, au vent.

Les larmes me montèrent aux yeux et, m'adossant contre le tronc d'arbre, humant l'odeur de la fleur, je le regardais s'en aller, disparaître au-delà de l'horizon, au-delà des arbres, au-delà du monde. Je sentais que tout était en train de changer. Et, c'était bien. C'était très bien.

## Table des matières

Chapitre 1 : Origines.....	4
Chapitre 2 : Espérances.....	6
Chapitre 3 : Au revoir .....	8
Chapitre 4 : Deux étrangers.....	14
Chapitre 5 : Une histoire étonnante .....	19
Chapitre 6 : Une nouvelle famille.....	24
Chapitre 7 : Une reine.....	27
Chapitre 8 : La dernière église.....	30
Chapitre 9 : Humanus .....	34
Chapitre 10 : De nouveaux amis.....	38
Chapitre 11 : Un ange .....	41
Chapitre 12 : Rêves et cauchemars .....	45
Chapitre 13 : La cascade .....	48
Chapitre 14 : Angess.....	53
Chapitre 15 : Une exécution.....	56
Chapitre 16 : Une soirée agitée.....	62
Chapitre 17 : Un petit-déjeuner inattendu .....	65
Chapitre 18 : Le calme avant la tempête.....	67
Chapitre 19 : Une drôle d'idée .....	68
Chapitre 20 : Contretemps.....	75
Chapitre 21 : Présentations.....	79
Chapitre 22 : Une histoire de famille.....	83
Chapitre 23 : Passions et Remords .....	93
Chapitre 24 : Les catacombes.....	96
Chapitre 25 : Angoisse et excitation.....	100
Chapitre 26 : Retrouvailles.....	102
Chapitre 27 : Une histoire sanglante.....	104
Chapitre 28 : Pris au piège .....	115
Chapitre 29 : Le Dauphin.....	119
Chapitre 30 : Mentir pour mieux mentir .....	124
Chapitre 31 : Tensions .....	126

Chapitre 32 : Jeu dangereux .....	129
Chapitre 33 : Fantômes d'un roi.....	132
Chapitre 34 : De l'air .....	136
Chapitre 35 : Un vrai labyrinthe .....	137
Chapitre 36 : La tapisserie.....	139
Chapitre 37 : L'histoire d'un roi.....	140
Chapitre 38 : Les amis d'hier deviennent les ennemis d'aujourd'hui.....	147
Chapitre 39 : Vision.....	150
Chapitre 40 : Une rencontre royale.....	153
Chapitre 41 : La messe de midi .....	156
Chapitre 42 : La panique laisse place au désarroi.....	158
Chapitre 43 : Le purgatoire .....	161
Chapitre 44 : L'Opéra .....	163
Chapitre 45 : Le début de la fin .....	166
Chapitre 46 : Un poème .....	168
Chapitre 47 : Je mourrai.....	170
Chapitre 48 : Faux-semblants.....	173
Chapitre 49 : Un combat angélique .....	175
Chapitre 50 : L'Horreur détruit tout.....	177
Chapitre 51 : L'Amour sauve tout .....	180
Chapitre 52 : Un capitaine.....	183
Chapitre 53 : Les profondeurs du Tartare .....	187
Chapitre 54 : Un peu d'aide .....	189
Chapitre 55 : Imprévu .....	192
Chapitre 56 : La fin.....	195
Chapitre 57 : Garder le contrôle .....	198
Chapitre 58 : Un démon .....	200
Chapitre 59 : Un roi mortel .....	202
Chapitre 60 : La chute d'un roi.....	204
Chapitre 61 : Une nouvelle famille royale .....	207
Chapitre 62 : La vérité n'épargne personne .....	209